This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

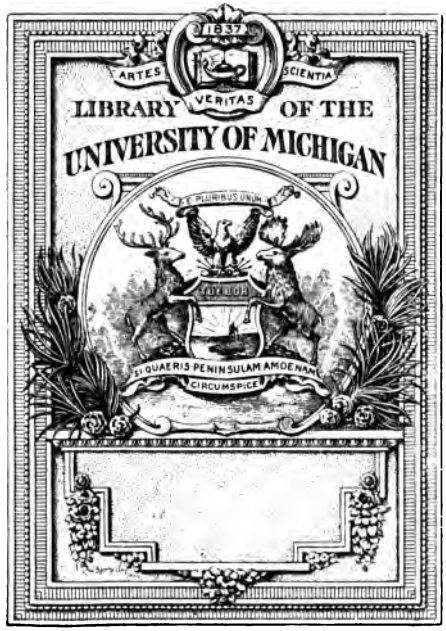
We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A 859,177


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

VII
A 1 V 2

LECTURES LITTÉRAIRES

PAGES CHOISIES

des

Grands Écrivains

Virgile

A. WALTZ

PARIS
Armand Colin & Cie, Éditeurs
[illegible] rue des Mathurins, [illegible]

PAGES CHOISIES DES GRANDS ÉCRIVAINS

Virgile

94°

A LA MÊME LIBRAIRIE

Lectures littéraires

Pages choisies des Grands Écrivains

Nouvelle collection de volumes in-18 jésus, brochés ou reliés en toile anglaise.

H. de Balzac, par G. Lanson, broché, 3 fr. 50; relié..... 4 »
Chateaubriand, par S. Rocheblave, broché, 3 fr. 50; relié. 4 »
Cicéron, par Paul Monceaux, broché, 3 fr. 50; relié..... 4 »
Alexandre Dumas, par H. Parigot, broché, 3 fr. 50; relié. 4 »
Gustave Flaubert, par G. Lanson, broché, 3 fr. 50; relié.. 4 »
Th. Gautier, par P. Sirven, broché, 3 fr. 50; relié..... 4 »
Guizot, par Mme Guizot de Witt, broché, 3 fr. 50; relié... 4 »
Guyau, par Alfred Fouillée, broché. 3 fr. 50; relié..... 4 »
Homère, par Maurice Croiset, broché, 3 fr. 50; relié..... 4 »
Lesage, par P. Morillot, broché, 3 fr. 50; relié..... 4 »
Mérimée, par Henri Lion, broché, 3 fr. 50; relié..... 4 »
Michelet, par Ch. Seignobos, broché, 4 fr.; relié..... 4 50
Mignet, par Georges Weill, broché, 3 fr.; relié..... 3 50
Alfred de Musset, par P. Sirven, broché, 3 fr. 50; relié... 4 »
Rabelais, par E. Huguet, broché, 3 fr. 50; relié..... 4 »
Ernest Renan, broché, 3 fr. 50; relié..... 4 »
J.-J. Rousseau, par S. Rocheblave, broché, 3 fr.; relié.... 3 50
George Sand, par S. Rocheblave, broché, 3 fr. 50; relié.. 4 »
Thiers, par G. Robertet, broché, 3 fr.; relié..... 3 50

En préparation :

Beaumarchais, par Paul Bonnefon.
Bossuet, par A. Gazier.
Montaigne, par Paul Bonnefon.
Sainte-Beuve, par Henri Bernès.

Pages choisies des Auteurs contemporains

Nouvelle collection de volumes in-18 jésus, brochés ou reliés en toile anglaise.

Jules Claretie, par Bonnemain, broché, 3 fr. 50; relié..... 4 »
Anatole France, par G. Lanson, broché, 3 fr. 50; relié... 4 »
E. et J. de Goncourt, par G. Toudouze, broché, 3 fr. 50; relié. 4 »
Pierre Loti, par Bonnemain, broché, 3 fr. 50; relié..... 4 »
Tolstoï, par R. Candiani, broché, 3 fr. 50; relié..... 4 »
Émile Zola, par G. Meunier, broché, 3 fr. 50; relié..... 4 »

Sous presse :

André Theuriet, par Bonnemain.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 576-97.

LECTURES LITTÉRAIRES

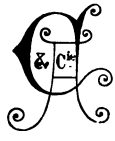
PAGES CHOISIES

des

Grands Écrivains

Virgile

A. WALTZ



PARIS
Armand Colin et Cie, Éditeurs
5, rue de Mézières, 5

1897

Tous droits réservés.

AVANT-PROPOS

Ce recueil comprend des extraits de tous les ouvrages de Virgile; mais le plan n'est pas le même pour les *Bucoliques*, les *Géorgiques* et l'*Énéide*. Les églogues citées sont traduites en entier ou à peu près; il suffisait de les faire précéder du titre et d'une courte indication du sujet. Pour les *Géorgiques*, le traducteur a cru devoir se contenter aussi d'indiquer rapidement la place de chaque extrait dans le tissu du poème. Mais pour l'*Énéide*, il a paru préférable de relier les morceaux par des résumés, de façon à présenter un récit complet et suivi. C'est à peu près la méthode adoptée par M. Maurice Croiset dans les *Pages choisies d'Homère*.

Quelques notes étaient indispensables; le traducteur en a réduit autant que possible le nombre et la dimension; pour n'en pas surcharger les pages, il a placé à la fin du volume un index des noms propres, historiques, mythologiques et géographi-

168242

ques. Il est bien entendu que dans cette partie de son travail, il n'a aucune prétention à l'érudition; il a voulu simplement mettre sous la main des lecteurs qui pourraient avoir besoin de rafraîchir leurs souvenirs, les notions nécessaires pour l'intelligence du texte. Il ne s'est proposé d'autre but que de leur éviter la peine de prendre un dictionnaire. Sans doute ce tableau pouvait être réduit encore tout en restant suffisant pour la plupart des lecteurs; mais il n'y avait pas grand inconvénient à y introduire un certain nombre de petits articles qui probablement ne seront consultés par personne.

C'est également pour faciliter la lecture de ces pages que l'éditeur a cru devoir y intercaler deux cartes, l'une pour les six premiers livres de l'*Énéide*, l'autre pour les six derniers. On pourra, à l'aide de la première, suivre aisément le héros dans ses pérégrinations, et l'on trouvera sur la deuxième l'indication des localités de l'Italie mentionnées par le poète.

Quant à la traduction elle-même, ce n'est pas sans inquiétude qu'on la livre à l'appréciation des juges compétents; l'auteur en sent du moins trop bien lui-même l'inévitable imperfection. Il a tâché de faire de son mieux pour concilier l'exactitude du sens avec les justes exigences des lecteurs auxquels l'ouvrage est destiné.

INTRODUCTION

I

Biographie.

Virgile, que les Latins appelaient Publius Vergilius Maro, naquit le 15 octobre de l'an 70 avant Jésus-Christ, dans le village d'Andes, près de Mantoue.

Son père était potier suivant les uns, laboureur suivant les autres, et au service d'un *viator*, sorte de licteur ou de messager, nommé Magius, dont il épousa la fille, Magia ou Maïa Polla.

S'étant enrichi par son industrie, il conduisit son fils à Crémone, où il le fit instruire, jusqu'au moment où celui-ci prit la robe virile, au treizième anniversaire de sa naissance, le jour même, dit-on, où le poète Lucrèce mourait. Après un court séjour à Milan, le jeune Virgile se rendit à Rome (en 53), où il compléta son éducation sous des maîtres divers. Curieux des questions philosophiques et naturelles, il suivit avec ardeur les leçons de l'épicurien Siron. Cependant il ne s'enchaîna pas à la doctrine d'Épicure, et les passages de son œuvre qui sont empreints de philosophie reflètent aussi bien les idées de Platon ou même les opinions du stoïcisme.

La poésie l'attira de bonne heure. On cite, parmi les essais de sa jeunesse, un distique contre un gladiateur qui avait été lapidé. A seize ans, il composa un poème intitulé *le Moucheron*, et c'est à sa jeunesse que l'on attribuait aussi, déjà du temps de Suétone, divers petits poèmes qui, malgré le mérite de quelques-uns, ne sont pas de lui, sauf quelques

épigrammes. On rapporte aussi qu'il voulut s'essayer dans le genre épique et qu'il trouva ses forces insuffisantes pour une semblable entreprise.

Les premiers essais de Virgile datent soit de l'époque où il faisait ses études à Rome, soit des années qui suivirent son retour à la campagne dans les propriétés de son père. C'est là aussi qu'il écrivit enfin les petits poèmes pastoraux connus sous le nom de *Bucoliques* ou d'*Églogues*.

Élevé dans les champs qu'il aima toute sa vie, son goût devait le porter vers la poésie rustique; il suivit en les composant l'inclination de son génie, et si, comme on le rapporte, Asinius Pollion l'a engagé dans cette voie, il avait bien compris ses aptitudes.

Ce personnage, qui toute sa vie cultiva les lettres avec passion, qui se fit un nom par ses discours, ses ouvrages d'histoire et de critique, ses tragédies et ses poésies légères, qui créa les lectures publiques, qui ouvrit à Rome la première bibliothèque et y plaça tous les auteurs célèbres, devait naturellement attirer à lui et protéger les débuts du jeune poète. Il était, en 42 avant Jésus-Christ, gouverneur de la Gaule Cisalpine avec le titre de légat. Cette province était échue au triumvir Antoine; en quittant Rome pour aller combattre en Orient contre les meurtriers de César, il l'avait remise à son ami Pollion. Brutus et Cassius ayant été vaincus à Philippes, un traité conclu entre les vainqueurs confia à Octave seul le gouvernement de Rome et de l'Italie. Il contenait entre autres clauses des assignations de terres aux vétérans.

D'après la loi agraire de Jules César alors en vigueur, les vétérans durent recevoir toutes les terres qui faisaient actuellement partie du domaine de l'État. Si ce domaine ne suffisait point, l'État pouvait acquérir d'autres biens-fonds par voie d'expropriation et moyennant le paiement des parcelles enlevées. Octave assigna aux vétérans les terres du domaine public. Les confiscations avaient singulièrement accru ce domaine; pourtant il ne suffit pas. Le territoire de vingt-six villes, parmi lesquelles étaient les plus riches de l'Italie, fut donné aux légions; les habitants en furent expropriés. Les uns, il est vrai (et Horace était du nombre), qui avaient com-

battu contre les triumvirs, étaient réellement proscrits et n'avaient droit à aucune indemnité. Mais le plus grand nombre fut, comme Virgile, purement et simplement spolié, contre toute légalité. Les assignations faites, Octave désigna les commissaires chargés de conduire les soldats, de partager les terres et de constituer les colonies. C'était à Octave à les désigner en qualité de triumvir; l'importance de la mission faisait de ces délégués des espèces de gouverneurs de province. Il ne put cependant se dispenser d'en choisir un certain nombre parmi les partisans de son collègue. Asinius Pollion fut naturellement chargé des colonies de la Cisalpine.

Crémone, qui s'était montrée hostile à Octave, était comprise parmi les villes dépouillées. Son territoire ne suffisant pas pour les colons qu'on voulait y établir, on s'avança de quinze mille pas sur celui de Mantoue. L'opération fut faite par Octavius Musa, à qui avait été confiée la délimitation. C'est ainsi que le domaine du père de Virgile fut adjugé à un centurion du nom d'Arrius.

Virgile, pour être maintenu dans son patrimoine, devait compter sur Pollion; mais celui-ci, ne pouvant prendre sur lui cette décision, l'adressa au maître lui-même. Il se rendit alors à Rome; il fut bien accueilli par Octave, et conserva ses biens.

Cette restitution ne parait pas d'ailleurs avoir été un fait isolé et un simple caprice de triumvir. En effet, Lucius Antoine, ayant revêtu le consulat le 1er janvier 41, s'avisa de protester contre les violences d'Octave; il s'en tint à la teneur de la loi Julienne et se borna à distribuer les terres des proscrits et de l'ancien domaine public. Pour se ménager les Italiens, Octave fit des concessions; entre autres, il décida que tout propriétaire des municipes assignés l'année précédente garderait une portion de ses terres égale à celle que recevait un vétéran. Cette mesure était favorable aux petits propriétaires : elle garantissait à chacun sa maison, ses pénates et les tombeaux de sa famille [1].

Virgile exprima sa reconnaissance personnelle dans la

1. C. Jullian, *Les transformations politiques de l'Italie dans l'Empire romain*, 1883.

première églogue. Mais la suite des événements ne lui permit pas de jouir longtemps du bienfait dont il avait été l'objet.

Les concessions d'Octave n'empêchèrent pas la terrible guerre de Pérouse; les partisans d'Antoine furent vaincus. Pendant que Lucius était forcé de se rendre, que sa belle-sœur Fulvie se sauvait en Grèce, Asinius Pollion avait dû évacuer la vallée du Pô. A sa place, Octave, inaugurant une politique que ses successeurs aimèrent à suivre, choisit, comme légat chargé des assignations, un homme originaire du pays où on l'envoyait, P. Alfenus Varus, de Crémone. A côté de lui fut placé, pour présider à la levée des taxes, le sénateur Cornelius Gallus, qui était peut-être un Cisalpin de Forum Julii (Frioul), en tout cas un Gaulois. Le second était un poète du même âge que Virgile, et peut-être déjà son ami; le premier avait suivi avec lui les leçons de Siron. Leur protection ne lui fut pas inutile. Pendant les temps troublés qui suivirent la guerre de Pérouse, la violence des colons eut beau jeu. Un soldat qui eut avec lui une contestation le menaça de mort; il dut fuir pour sauver sa vie.

L'intervention de Gallus et de Varus lui mérita de nouveau la protection du maître. Peut-être était-il aussi déjà à cette époque en relations avec Mécène, et celui-ci intervint-il dans cette affaire. Ces puissantes recommandations valurent-elles au poète la restitution de son patrimoine, ou lui donna-t-on en compensation un autre domaine plus sûr? Cette dernière hypothèse est la plus vraisemblable; rien n'indique qu'il soit revenu à Andes après ces événements.

Virgile avait trente-quatre ans lorsqu'il publia les *Bucoliques*, en 36 avant Jésus-Christ. A partir de cette époque il vécut à Rome et surtout à Naples : la douceur de ce climat était favorable à sa constitution délicate. C'est là qu'après y avoir travaillé sept années, il acheva son grand poème didactique, les *Géorgiques*, dont il donna lecture à Octave, lorsque celui-ci revint de la campagne qu'il fit en Asie après la victoire d'Actium, en 28 avant Jésus-Christ. Mécène lui prêta, dit-on, son concours dans cette lecture, et c'est lui qui avait inspiré à Virgile l'idée de cet ouvrage, pour seconder les vues d'Auguste préoccupé de réveiller

dans le cœur des Romains l'antique amour de l'agriculture.

Les dix ou onze dernières années de la vie de Virgile furent consacrées à son poème épique, l'*Énéide*. Dès l'an 24 ou 25, le poète Properce annonçait, dans des vers fameux, la naissance d'une œuvre « plus grande que l'*Iliade* », et deux ou trois ans après, Virgile, instamment prié par Auguste, lui lut quelques parties de son poème, entre autres le sixième livre, où il consacre des vers touchants à la mémoire du jeune Marcellus, neveu, gendre et fils adoptif du prince, qui, ainsi que tout l'empire, fondait sur lui les plus brillantes espérances. A cette lecture Auguste versa des larmes; sa sœur Octavie, la mère du héros, s'évanouit et, revenue à elle, fit donner au poète un riche présent.

Le poème était presque achevé; l'auteur, dans sa cinquante-deuxième année, résolut de visiter la Grèce et l'Asie, avant d'y mettre la dernière main. A Athènes il rencontra Auguste, qui le pressa sans doute de revenir avec lui; il tomba malade en visitant Mégare par un soleil très ardent; le mal s'accrut pendant la traversée et l'emporta peu après qu'il fut débarqué à Brindes, le 20 septembre de l'an 19.

Ses restes furent portés à Naples; on lui éleva un tombeau tout près de cette ville, sur la route de Pouzzoles.

Il possédait une assez grande fortune, grâce aux libéralités de ses puissants amis. Il en légua la moitié à son frère utérin Valerius Proculus, le quart à Auguste, le douzième à Mécène, et le reste aux poètes L. Varius et Varius Tucca. Il laissa aussi à ces derniers tous ses écrits, avec la recommandation expresse de ne pas mettre au jour ceux qu'il n'avait pas lui-même publiés de son vivant. Auguste les empêcha de se conformer à ce désir; il les chargea de publier l'*Énéide* en faisant de légères corrections, mais en laissant tels quels les vers inachevés que l'on trouve en assez grand nombre dans le poème.

Si le poète, scrupuleux de sa gloire, redoutait que l'on donnât au public une œuvre à laquelle ne manquait par endroits que le dernier coup de lime, qu'eût-il pensé s'il avait prévu que la postérité lirait sous son nom de nombreux poèmes dont rien ou presque rien n'est sorti de sa plume? De très bonne heure, du temps de Néron, on fit un recueil

de pièces d'inégale étendue et d'inégale valeur, qui furent considérées comme les œuvres de sa jeunesse. Il contient une élégie de plus de 400 vers sur la mort d'un moucheron, un poème didactique intitulé l'*Etna* sur les éruptions volcaniques, une petite épopée où est racontée la métamorphose en un oiseau de mer (*Ciris*) d'une jeune fille mégarienne, qui, par amour pour le crétois Minos, avait trahi son père et sa patrie, une courte pièce sur une cabaretière syrienne, et des épigrammes sur des sujets divers. Cette collection se grossit encore au moyen âge d'un poème où est décrit un plat rustique appelé *Moretum*. Tous ces ouvrages ont quelque mérite; quelques-uns ne seraient pas indignes de Virgile, mais, comme nous l'avons dit plus haut, trois ou quatre de ces petites pièces à peine semblent réellement lui appartenir.

II

Les Bucoliques. — Imitation de Théocrite. L'allégorie dans les Églogues de Virgile.

Le recueil des *Bucoliques* est ainsi appelé à cause du caractère pastoral des dix pièces ou *Églogues* qui le composent.

La poésie pastorale ou bucolique, créée par Théocrite environ 230 ans avant qu'elle fût transportée à Rome par Virgile, a sa première origine dans les chants des bergers. Les pâtres siciliens avaient fourni à Théocrite les thèmes qu'il mit en œuvre et les formes que son art adapta au genre littéraire dont il fut le créateur. Il est probable que la Sicile n'est pas le seul pays où les bergers du temps jadis chantaient en s'accompagnant sur des instruments rustiques. Dans l'Italie méridionale, dans diverses contrées de la Grèce et de l'Asie Mineure, la douceur du climat faisait également aux habitants de la campagne une vie facile, particulièrement propre à l'éclosion d'une musique et d'une poésie spontanées. Mais ce qui est certain, c'est que Théocrite avait trouvé dans son pays de naissance ou d'adoption, la Sicile « riche en troupeaux », un large fond de chansons et de légendes pastorales où il n'eût qu'à puiser les éléments

de ses Idylles : il avait vécu parmi les bergers, admiré avec eux les riants paysages des îles de la Méditerranée, assisté à leurs travaux et à leurs délassements, noté leurs récits, leurs chants et leurs improvisations. Combinant ses souvenirs personnels et la science raffinée de son époque, mais avec un goût délicat et un talent profond, il a su créer à force d'art une poésie vivante, naïve, imprégnée des parfums de la campagne, et toute pénétrée de sentiments énergiques, simples et vrais. Non seulement il y a dépeint dans leur réalité les scènes de la vie rustique, chanté les amours des bergers, et raconté leurs légendes, mais ses pièces ont emprunté à leurs chants des formes variées consacrées par l'usage, stances symétriques, quelquefois coupées par un refrain, petites strophes alternées suivant certaines conventions. Un grand nombre de ces petits poèmes reproduisent les joutes auxquelles avaient coutume de se livrer entre eux les pâtres-poètes de la Sicile, et dont l'habitude, paraît-il, n'est pas entièrement perdue. Constamment on voit ces rivaux, au hasard de quelque rencontre, se défier avec des éloges ou des injures et lutter pour un enjeu, que décerne le juge qu'ils choisissent. Les choses se passaient ainsi dans la réalité, et même, si nous en croyons une curieuse, mais invraisemblable tradition, les bergers se disputaient par la flûte et le chant jusqu'au pain dont ils se nourrissaient.

Telle ne pouvait pas être l'églogue de Virgile. Il est à Théocrite dans le genre pastoral ce qu'il est à Homère dans la poésie épique. Théocrite donne la forme littéraire à des poésies naturelles. Virgile imite Théocrite, à qui il emprunte et le fond et la forme. Par ce fait même, quelque talent qu'il déploie, quelque originalité qu'il puisse montrer dans la composition de ses *Bucoliques*, il est dans une situation inférieure, et c'est seulement à force d'art, sinon de génie, qu'il produira, à la suite de son modèle, une œuvre digne du nom qu'immortaliseront ensuite les *Géorgiques* et l'*Énéide*.

Voyons en quoi il a suivi Théocrite, et de quelle façon il a transformé ses modèles. Le fond de toutes les Idylles consiste en petites scènes rustiques mêlées de chants d'amour, dont les bergers siciliens sont les acteurs. Les

personnages que Théocrite nous présente sont de véritables bergers, qui conservent chez lui leur caractère, leur physionomie, leurs passions, leurs occupations, leur langage. Il n'adoucit ou ne voile rien que ce qu'exigent strictement les convenances littéraires, et son plus grand charme est précisément que l'art le plus raffiné arrive à produire une œuvre d'apparence naïve. Virgile n'a pas voulu dépeindre les bergers de son pays natal, trop grossiers sans doute, et dont l'aspect et le langage eussent choqué le goût de ses contemporains. Le dédain était trop grand pour ces esclaves de la campagne, souvent relégués aux champs par disgrâce et par châtiment. Tityre, il est vrai, dans la première églogue, est bien un esclave romain, chargé d'administrer, suivant la coutume romaine, le domaine de son maître, et affranchi suivant les lois de Rome, lorsqu'il a pu suffisamment arrondir son pécule. Cependant en général, les bergers de Virgile sont ceux de Théocrite, avec leurs noms grecs, mais dépouillés de cette physionomie précise qui, chez le poète grec, les distingue les uns des autres. On ne voit plus vivre réellement chez Virgile ces pâtres, ces chevriers, ces bouviers : ils n'ont pas des peaux pour couche et pour vêtement; ils ne sont pas dans la même familiarité avec leurs bêtes; leurs chèvres et leurs vaches n'ont pas de noms; ils ne les caressent pas pour partager avec elles la joie de leur triomphe, et ne leur adressent pas de rudes apostrophes; les églogues n'ont jamais des traits de réalisme comme ceux-ci : « Viens ici, Kissœtha, et toi, trais-la. Holà! chèvres, ne bondissez pas, de peur d'exciter le bouc! » « St! Cymœtha, vers la colline! Tu n'entends pas? Je vais venir, et par le dieu Pan, tu t'en trouveras plus mal si tu ne t'en vas pas! Voyez! la voilà qui y retourne! Que n'ai-je ma houlette! Quel coup je t'enverrais! » Chez Virgile tout s'adoucit et s'ennoblit :

« Gardez-vous, brebis, d'avancer trop loin! »
« Tityre, écarte du fleuve les chèvres qui paissent sur ses rives! »

Il efface tout ce qui est rude et violent. Les railleries de ses bergers sont moins âpres; on ne rencontre plus chez eux la crudité de langage où se complaisent souvent ceux de

Théocrite. La passion même chez le poète latin est plus douce et plus mélancolique; aucun d'eux ne dirait comme le chevrier à l'infidèle Amaryllis : « Tu feras tant que je me pendrai. » Le berger de Virgile dit adieu aux forêts et ajoute avec une élégante mélancolie :

« Du sommet aérien d'une montagne je me précipiterai dans les flots. Reçois ce présent suprême de ton berger expirant. »

Ils sont rêveurs, soupirants, plutôt tristes qu'enflammés; le poète grand seigneur Cornelius Gallus pourra, sans déroger, prendre place au milieu d'eux, pour leur dire son désespoir : malgré leur houlette et leurs troupeaux, ce sont des citadins par les sentiments et le langage. Théocrite ne reconnaitrait plus ses bergers ainsi affinés et idéalisés. Aussi bien, sont-ils réellement Siciliens, quoique l'auteur invoque la muse syracusaine, et que plus d'une fois il les place expressément en Sicile? Il est vrai qu'il en fait aussi des Grecs et particulièrement des Arcadiens, ou plutôt ils ne sont d'aucun pays réel : ils sont nés de l'imagination de Virgile, qui les place ici ou là au gré de sa fantaisie. Faut-il s'étonner que les scènes n'aient pas chez lui la précision et l'exactitude que l'on admire dans les Idylles? Les paysages bien déterminés sont absents, sauf dans quelques passages où il décrit son propre domaine. Mais que de charmantes esquisses se présentent à tout instant sous sa plume, et quel amour vrai de la nature se devine par mille traits et mille allusions des plus suggestives!

Que pourrait-on souhaiter de plus exact que les épithètes qu'il donne aux fleurs nommées dans les *Bucoliques*? Le poète les connait et les a foulées ou cueillies dans les prés et sur les coteaux de son propre pays : par ce côté on ne saurait prétendre qu'il n'est pas original.

Avant d'être le littérateur disciple des Grecs, il a été le fils du paysan italien, enfant observateur et rêveur, qui aimait à fouler l'herbe humide des prés, à guetter le changement des saisons, à écouter le mugissement des bœufs, le murmure des ruisseaux, le bourdonnement des abeilles dans les haies; il connait la campagne, ses charmes, ses

travaux. Il sera dans la maturité de son talent le poète digne de la décrire et capable de la faire aimer; mais déjà dans les pièces où il imite Théocrite il sème les traits précis, les expressions vives et nettes qu'il ne doit qu'à lui-même et à la nature. Veut-il décrire l'heure de midi, où les troupeaux recherchent la fraîcheur et l'ombre, il dit avec Théocrite que le lézard sommeille dans les buissons, mais en même temps, d'après son observation, il rappelle les rauques cigales chantant sous le soleil ardent, et la servante de ferme préparant l'énergique *moretum* aux moissonneurs fatigués.

Le détail est réaliste; l'expression originale est précise : l'est-elle moins lorsqu'il dépeint le pelage tacheté de blanc des jeunes chevreuils, ou le délicat duvet des coings argentés, ou les lauriers entremêlés aux myrtes, ou la vigne que le berger amoureux laisse à moitié émondée? N'est-il pas lui-même lorsque, à l'heure du soir qui charmait son âme rêveuse, son regard mesure les ombres qui grandissent aux derniers rayons du soleil, et suit de loin les bœufs ramenant la charrue suspendue à leur joug?

Dans la plupart des pièces pastorales, la personnalité de Théocrite s'efface; il se contente de faire agir, parler et chanter devant nous les bergers réels ou légendaires de la Sicile; dans l'idylle des Thalysies on rencontre, au contraire, les noms de personnages contemporains du poète et ingénieusement adaptés au fond réel du sujet; c'est ainsi qu'il nomme les hôtes qui le reçoivent à la campagne pendant cette fête domestique de Cérès dont il célèbre le souvenir; à côté d'eux, il nomme aussi son maître Philétas de Cos, leur compatriote, et le poète Aratus, son ami. Mais en outre, sous le masque des deux bergers qui causent ensemble et font assaut de talent poétique, on reconnaît Théocrite lui-même, désigné sous le nom de Simichydas, et l'on devine un autre poète, non moins civilisé, qui se cache sous le nom de Lycidas; de là des allusions délicates d'une saveur piquante pour les contemporains. Virgile emploie ces deux procédés : nous rencontrons dans ses pastorales les noms de poètes, ses amis ou ses rivaux. Il aime surtout cette sorte d'allégorie dont Théocrite lui a donné l'exemple;

bien souvent, aux traits dont il compose le visage de ses bergers, nous reconnaissons ou le poète lui-même ou d'autres personnages réels; ses pièces, même les plus foncièrement passionnées, présentent continuellement ces sortes d'allusions.

Mais ce sont là des allusions fugitives, semées subtilement; il faut les saisir en passant, et ne pas s'y appuyer pour voir dans les pièces entières des allégories suivies. On s'exposerait à d'inextricables contradictions, si l'on cherchait en tout une interprétation rigoureuse.

Si donc Virgile a trouvé chez Théocrite le modèle de ces sortes d'allusions, il en a singulièrement multiplié l'usage, au point que les anciens interprètes n'ont voulu voir partout que des allégories. Mais il est allé plus loin encore dans cette voie et il a, tout en s'attachant aux pas de Théocrite, tout en conservant la forme bucolique, créé une autre espèce d'allégorie.

La forme bucolique n'est plus en réalité qu'un déguisement : le fond de ces pièces est la vie même du poète, ses sentiments ou les sentiments de ses amis. Ici il exprime sa reconnaissance pour les puissants qui le protègent, là il chante le désespoir amoureux de Cornelius Gallus; c'est à proprement parler de la poésie lyrique dans le cadre que lui fournit la poésie bucolique avec ses bergers obscurs ou ses héros légendaires, Tityre, Mélibée, Ménalque, d'une part, et de l'autre Silène et Daphnis. Ici la pièce tout entière est allégorique, et cependant tout le détail n'y a pas un double sens, tout n'y est pas jeu d'esprit. Ainsi, pour nous en tenir au seul exemple de la première Églogue, Tityre représente Virgile, parce qu'il est dans la même situation que le poète, et qu'il exprime, par suite, les sentiments que celui-ci éprouve. Mais Tityre n'est pas Virgile en ce sens que tout ce qui se rapporte au berger ne peut pas s'appliquer métaphoriquement au poète : c'est un esclave vieilli au service d'un maître, dans les travaux de la campagne, et qui a fini par se racheter : aucun de ces traits ne concerne Virgile. Mélibée non plus ne tient pas la place de tel ou tel personnage réel, pas plus qu'Amaryllis et Galatée. De ces bergères, empruntées avec leurs traits et leur nom aux Idylles

de Théocrite, on a voulu faire des figures allégoriques, représentant Rome et Mantoue, ou même le régime politique de la Gaule Cisalpine, d'abord province séparée, puis rattachée directement à l'Italie. Mais aucune de ces hypothèses n'est solidement fondée. Heureusement Tityre et Mélibée sont bien des bergers, idéalisés si l'on veut, mais enfin des bergers, avec leurs troupeaux, leurs occupations rustiques, leurs joies, leurs peines et leurs amours.

C'est ainsi que Virgile reste, dans les églogues où l'allégorie est le plus sensible, un véritable poète bucolique; c'est même dans ce genre particulier, en quelque sorte créé par lui, qu'il approche le plus de la perfection. Sa première et sa dixième Églogue renferment les plus admirables vers du recueil.

III

Les Géorgiques. — Leur originalité. Le plan et la composition. Les épisodes.

Les anciens biographes affirment que Virgile imita Hésiode dans les *Géorgiques* comme il avait imité Théocrite dans les *Bucoliques* et comme il devait imiter Homère dans l'*Énéide*. Lui-même appelle son œuvre un chant *ascréen*; cependant, si le poète d'Ascra est le plus antique et le plus célèbre des poètes grecs qui aient traité de l'agriculture, Virgile n'a ni traduit ni accommodé *les Travaux et les Jours*, comme on peut dire, jusqu'à un certain point, qu'il a fait des Idylles de Théocrite. Le poème grec est bien différent des *Géorgiques* et par le fond et par la forme. L'agriculture n'y tient qu'une place relativement restreinte. Virgile ne lui a guère emprunté que des détails: encore sont-ils peu nombreux. Il se rencontre naturellement avec Hésiode dans un certain nombre d'observations sur les travaux et la vie des champs; mais partout on peut signaler des différences essentielles; les instruments, les procédés de culture, les habitudes, les superstitions n'étaient pas les mêmes en Béotie et en Italie, au temps d'Hésiode et au temps de Virgile.

Virgile n'a pas suivi davantage les didactiques grecs de l'époque alexandrine qui ont pris comme matière l'agriculture : Ménécrate d'Éphèse, Nicandre de Colophon, auteurs le premier d'un ouvrage perdu sur les champs, les troupeaux et les abeilles, le second de Géorgiques dont nous ne connaissons que le titre et de poèmes qui nous sont parvenus, où il traite des remèdes contre les morsures des animaux venimeux et contre l'empoisonnement par les aliments. Le poète latin peut les avoir imités sur quelques points particuliers, comme il a emprunté aux *Phénomènes* d'Aratus les détails astronomiques et météorologiques du premier livre. Comment n'en eût-il pas été ainsi? Voulant décrire les pronostics du temps et faire le calendrier du laboureur, pouvait-il prendre un autre guide que le maître de la poésie didactique alexandrine? Aratus avait résumé la science astronomique et mis en vers le traité d'Eudoxos de Cnide, le mathématicien qui enseignait dans les jardins de l'Académie à côté de Platon. Ce manuel séduisit à ce point les Romains qu'ils ne se lassèrent pas de le traduire. Avant Virgile, Varron Atacinus et Cicéron l'avaient fait; après lui, Germanicus le fera encore, ainsi qu'Avienus vers la fin du IVe siècle, et saint Jérôme dit qu'il y en eut d'autres, « qu'il serait très long d'énumérer ».

Il faut d'ailleurs distinguer, dans les emprunts de Virgile, ce qui concerne le fond et ce qui se rapporte à la forme. Pour le fond, il paraît avoir étudié non seulement les poètes didactiques, mais les écrivains en prose, et non seulement les Grecs, mais encore les Romains. Voulant exposer les préceptes relatifs à l'agriculture, à l'arboriculture, à l'élève des bestiaux et des abeilles, pouvait-il ignorer ce qui avait été écrit avant lui sur ces matières? Ayant à parler d'astronomie, ne devait-il pas suivre les maîtres de cette science? Pouvait-il ne pas se rencontrer à chaque instant avec ses prédécesseurs? On a dressé une longue liste des passages, non seulement d'Hésiode, de Nicandre, d'Ératosthène, d'Aratus, mais d'Aristote, de Théophraste, de Caton, surtout de Varron, son contemporain, qu'il aurait imités dans ses vers. Mais, lorsqu'il s'agit de faits et de connaissances positives, le mot d'imitation ne convient pas uniquement parce qu'un

auteur exprime à son tour ce que d'autres avaient exposé avant lui.

C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.

Exiger l'originalité en pareille matière serait absurde, si l'on entend par là que le dernier en date ne doit pas répéter ce qui a été dit précédemment. L'originalité dans une œuvre didactique, en tant qu'il s'agit du fond, consiste au contraire à bien savoir ce qui a été enseigné antérieurement, à se l'assimiler, à le faire sien, de manière à pouvoir s'en écarter sur certains points ou le compléter, à la suite d'études et d'expériences personnelles. Or c'est précisément un des mérites de Virgile. Il ne se contente pas de donner une forme aux pensées d'autrui, comme Aratus lorsqu'il met en vers le traité d'Eudoxos, encore moins comme Cicéron lorsqu'il traduit le poème d'Aratus. Il possède à fond la science de son temps, il est maître de la matière qu'il traite, il ne suit pas servilement tel ou tel de ses prédécesseurs; il les connaît tous et il sait les juger. Il sait au besoin se séparer d'eux, les combattre sur plus d'un point; il les complète et enrichit la science de ses propres observations. C'est ainsi qu'il a mérité l'honneur d'être à son tour cité par les agronomes et les savants, les Columelle et les Pline, parmi les autorités.

L'originalité de Virgile est surtout manifeste dans le plan qu'il a suivi et la composition de tout l'ouvrage.

Il a lui-même indiqué au début de son poème les objets de chacun des quatre livres : 1° la culture des terres, 2° les arbres, 3° les animaux domestiques, 4° les abeilles. Il semble, au premier abord, que c'est la division logiquement imposée à un ouvrage de cette nature, et dans le traité de Varron *De re rustica* les mêmes matières se succèdent dans le même ordre : la culture du sol et celle des arbres se trouvent dans le premier livre, l'élevage des troupeaux dans le second, le soin des abeilles dans le dernier. Mais, si l'on y regarde de plus près, on constate de la part du poète un choix réfléchi qui lui permet d'éviter les détails trop arides ou trop prosaïques, le morcellement excessif des développements, et une distribution plus heureuse des matières qui

assure à chaque livre l'unité indispensable à toute œuvre littéraire.

Il a d'abord séparé en deux livres distincts ce qui concerne les céréales et ce qui concerne les arbres. Ensuite on chercherait inutilement chez lui des préceptes relatifs à la construction de la métairie, aux diverses sortes de clôture, aux débouchés des produits agricoles, à la conservation des diverses récoltes : tout cela est traité *ex professo* dans le premier livre de Varron. Son deuxième livre est consacré aux animaux qui ont leur place dans une exploitation agricole, mais il n'oublie ni les porcs, ni les ânes, ni les mulets, et il y ajoute les bergers! Virgile s'est borné aux bœufs, aux chevaux, aux moutons et aux chèvres, en donnant une petite place aux chiens; les porcs y sont à peine mentionnés en passant. De même le quatrième livre de Virgile est exclusivement consacré aux abeilles : Varron, dans son troisième livre, parle de la basse-cour, de la garenne, des abeilles, qu'il place entre les escargots et les loirs, et enfin des poissons. Cette élimination d'une partie considérable des matériaux et leur distribution en quatre livres au lieu de trois permet au poète de donner à son œuvre d'harmonieuses proportions et à chacun des livres une parfaite unité.

Si cette unité était facile à réaliser dans le premier et le quatrième livre à cause de la simplicité même de leur objet, l'art de Virgile apparait surtout dans le deuxième livre, où il ne pouvait éviter qu'à l'aide d'un plan savamment combiné les redites et les développements trop semblables entre eux. Bien qu'il se propose de parler des arbres en général, il concentre toute l'attention autour de la vigne. C'est Bacchus qu'il invoque au début, à Bacchus qu'il songe toujours, même dans les digressions : dans l'éloge de l'Italie il n'a garde d'oublier les riches vendanges du Massique, et lorsqu'il célèbre le bonheur de la vie rustique il représente, dans un tableau final, l'autel dressé au milieu d'un pré, le cratère couronné de fleurs et le maître, qui préside aux réjouissances, faisant des libations au dieu du pressoir.

Ce deuxième livre est bien en effet le poème de la vigne. Toute la première partie est une sorte d'introduction : le poète classe les arbres, suivant leur façon de se reproduire,

suivant leur nature et celle des terrains qui leur sont propres. Mais la vigne est toujours sa première préoccupation. Ainsi, dans un passage consacré à cette idée qu'il y a dans chaque espèce des variétés distinctes, dix-huit vers sur vingt-huit servent à énumérer les principales sortes de raisin; de même, lorsque le poète caractérise les différents terrains, il s'applique surtout à faire reconnaître ceux qui sont plus ou moins favorables à la vigne. Ces préliminaires établis, il traite de la culture elle-même, et là il applique un procédé inverse : la première partie, avons-nous dit, est remplie de notions générales dont il fait sans cesse l'application à la vigne; dans la seconde, il groupe autour d'elle les autres arbres, indiquant à l'occasion des opérations diverses ce qui lui est commun avec les autres essences. Ainsi, par exemple, partant de la profondeur à laquelle il faut planter la vigne, il lui compare à cet égard les autres arbres et le chêne en particulier.

Enfin, lorsqu'il a achevé d'exposer les préceptes relatifs à la vigne et résumé en traits vifs et serrés toutes les peines, toutes les inquiétudes qu'elle cause avant de donner ses fruits, il lui oppose, en moins de quarante vers, les oliviers, les arbres fruitiers, les arbres des forêts, qui, en échange d'un bien moindre labeur, procurent aux habitants des campagnes tant d'avantages et des jouissances si diverses sans qu'ils aient à en redouter les funestes effets de l'ivresse. Tout en laissant de la sorte au second plan ce qui ne concerne pas la vigne elle-même, il est néanmoins complet et remplit le programme qu'il s'est tracé :

« Maintenant, Bacchus, je te chanterai et avec toi les arbres des forêts lents à grandir. »

Le troisième livre n'est pas moins remarquable par l'habileté avec laquelle des matériaux complexes sont disposés suivant un plan simple qui permet au poète de traiter les points essentiels, en négligeant ce qui surchargerait l'ouvrage et risquerait de rebuter le lecteur. Parlant alors du gros bétail, il considère parallèlement les soins à donner aux animaux en vue des emplois auxquels ils sont réservés, le labour et la lutte. En même temps il suit rigoureusement l'ordre naturel et traite successivement du choix des sujets

destinés à la reproduction, des précautions à prendre pendant la gestation, des soins à donner aux jeunes animaux suivant qu'ils sont destinés au labour ou à la course. On a de la sorte sous les yeux une série de peintures qui charment par les nuances ou les contrastes. La seconde partie du livre, qui traite des brebis et des chèvres, n'est pas composée avec moins d'habileté, de manière à éviter les transitions forcées, les détails rebutants et les répétitions fastidieuses. Combien cette habileté du poète à choisir et à composer nous paraît plus grande encore si nous songeons au plan suivi par Varron dans son deuxième livre, où il traite le même sujet que Virgile dans le troisième livre des *Géorgiques*! Pour être complet et méthodique, il partage d'abord les animaux qui ont trait à l'économie rurale en trois groupes de trois catégories : 1° les moutons, les chèvres, les porcs; 2° les vaches, les chevaux, les ânes; 3° les mulets, les chiens et... les pâtres! Puis il aborde successivement chacune des neuf subdivisions, d'après neuf points de vue différents, ce qui partage ce livre en quatre-vingt-un compartiments. Notons qu'il a déjà parlé au premier livre des animaux auxiliaires du labourage et qu'il ajoute au troisième, en supplément, un développement sur la laine et un autre sur la fabrication du fromage. Quelle distance du *De re rustica* aux *Géorgigues*!

Il est bien évident que Virgile ne pouvait ni ne voulait tout dire. Cependant il ne néglige pas les matières les plus arides pour se borner aux développements qui prêtent le plus à l'ornement littéraire. Loin de fuir les détails techniques, il se complaît à les rendre parfois avec une minutieuse précision [1].

C'est à cette exactitude qu'il doit d'être cité parmi les autorités par les écrivains spéciaux, et cette même précision, qui ne descend jamais à des tours de force puérils, est un des attraits de cette lecture, parce qu'elle s'allie constamment à l'expression vive qui donne à tout de la couleur et du mouvement. Ici une métaphore prête la vie aux choses

1. Voyez par exemple les remèdes contre la gale des animaux, page 32, et les dispositions à prendre pour la reproduction des abeilles par la putréfaction, page 41.

inanimées, là une épithète suggère à l'esprit tout un tableau rustique. D'autres fois le poète insiste sur certains détails et ne se contente pas d'évoquer l'image par un mot bien choisi : il esquisse lui-même la peinture par quelques traits rapides. Veut-il indiquer quand il faut de préférence planter la vigne? Ce sera dans la saison « où les bourgeons rougissent, quand est revenue la blanche cigogne ennemie des longues couleuvres ». C'est ainsi que tout devient sensible et animé : l'argile, c'est « le maigre sol d'une campagne en pente où les abeilles trouvent à peine l'humble lavande et le romarin »; la craie, c'est le sol « rongé par les noires chélydres qui fournit aux serpents leur nourriture et leurs retraites. » Parmi les terrains bons à cultiver, veut-il nommer celui que précédemment recouvrait une forêt? Il nous peint en quelques coups de crayon la colère du paysan contre ces bois stériles, l'envolée des oiseaux dont sa hache a détruit les antiques demeures, et la joie qu'il éprouve à voir le soc briller dans le sol vierge.

Ici l'esquisse s'est un peu développée. Parfois l'idée accessoire s'étend encore davantage et nous nous oublions, pour un instant, dans quelque poétique rêverie. Ainsi, dans le passage cité plus haut, après avoir dit que le printemps convient pour planter la vigne, il ajoute que le printemps est en effet la saison où tout s'épanouit, où tout renait, où la sève abonde, où l'amour enflamme les animaux, les oiseaux et les dieux eux-mêmes; c'est en cette saison que le monde a dû se créer; et l'imagination du poète retrace ce printemps du monde où les vents retenaient leur haleine, tandis que les êtres vivants voyaient la lumière pour la première fois, que l'homme naissait du sein de la terre, que les forêts se peuplaient de créatures vivantes et le ciel d'étoiles.

Qu'une idée accessoire prenne un développement plus considérable encore et nous aurons ces morceaux qu'on est convenu d'appeler les *Épisodes*, non moins étroitement rattachés par leur point de départ à l'ensemble, et où Virgile n'oublie jamais complètement son véritable sujet. C'est ainsi que l'éloge de l'Italie se présente en quelque sorte de soi-même, lorsque le poète a parlé des espèces d'arbres réparties entre les divers pays; c'est ainsi qu'après avoir décrit

les effets de l'amour sur les taureaux, il généralise la pensée et dépeint la puissance de l'amour sur tous les êtres vivants; c'est ainsi que sont amenés, au premier livre, la digression sur l'origine de l'agriculture, et, au quatrième, le portrait du vieillard de Tarente.

Tels sont les épisodes placés au milieu de chaque livre : ils tiennent de si près au fond essentiel qu'il est difficile parfois de marquer au juste où la digression commence. Ils sont courts, et l'auteur revient promptement au développement didactique; il ne laisse pas au lecteur le temps d'oublier la suite des idées. Ce danger n'était pas à craindre à la fin des livres; aussi chacun d'eux se termine-t-il par un morceau plus étendu et qui mérite plus exactement le nom d'épisode. Ils sont tous néanmoins amenés très naturellement, et le poète, il est aisé de le constater, ne nous laisse jamais perdre de vue l'objet de son ouvrage. Ainsi la fin du premier livre, à l'occasion des présages fournis par le soleil, contient le tableau de la situation de l'empire après la mort de César, avec une prière aux dieux en faveur de Rome et de son maître; les souffrances des agriculteurs y sont particulièrement décrites. A cette peinture répond celle qui termine le second livre : on y voit représenté le bonheur des gens de la campagne, s'ils savent l'apprécier et si la paix leur permet d'en jouir.

Le troisième et le quatrième livre se terminent par des épisodes de nature différente. Dans l'un et dans l'autre, Virgile insiste sur une partie importante de son sujet, la met en relief et l'enveloppe sous une forme épique. Ici la description de la contagion devient le tableau de la peste du Norique; là, pour faire connaître le moyen de repeupler les ruches, Virgile raconte l'histoire d'Aristée, le berger légendaire qui causa la mort d'Eurydice, comment il a perdu ses abeilles et par quel artifice il en a reproduit la race[1]. Mais cet épisode final est sensiblement plus développé que tous les autres et par un autre procédé. Le récit des malheurs d'Orphée mis dans la bouche de Protée nous offre en quelque sorte une de ces petites épopées élégiaques et

1. Voir page 32 et page 40.

mythologiques dans le goût alexandrin, qui charmaient si fortement les Romains à la fin de la République. Le poète, arrivé au terme de la carrière qu'il a voulu parcourir, s'abandonne plus librement à son inspiration, et, si la critique peut s'étonner de l'étendue relative de cet épisode et de son caractère particulier, le lecteur se laisse aller volontiers au charme de ce récit, accompli dans son genre, qui semble à divers égards être comme le prélude de la grande épopée de Virgile.

IV

L'Énéide. — La légende d'Énée. Caractère du poème.

Le héros troyen qui donne son nom à l'*Énéide* est, au début du poème, éloigné de l'Italie par une tempête qui le jette en Afrique. Après s'être uni à Didon, reine de Carthage, il reprend sa course vers les rivages où l'appellent les oracles. Sur les bords du Tibre, de nouveaux obstacles l'attendent; il n'épouse la fille du roi Latinus et n'établit ses Pénates dans le Latium qu'après avoir vaincu et tué son rival Turnus, roi des Rutules.

Voilà la matière d'un poème qui a été regardé justement comme la seule œuvre épique que l'antiquité puisse mettre en regard de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, et qui est resté à travers les siècles le modèle et comme la règle de la poésie épique.

Comment Virgile a-t-il pu intéresser ses concitoyens et la postérité, composer une œuvre nationale et un poème immortel avec une action en elle-même étrangère à Rome, qui se passe à une époque si reculée, et dans un état de civilisation si différent, dont les personnages ne pouvaient être vivants dans les imaginations populaires comme en Grèce les Achille et les Ulysse, où les dieux qui y jouent un rôle appartiennent à une mythologie importée, où tout en un mot est emprunté au dehors?

Voilà ce qu'on ne peut concevoir si l'on ne considère ce

qu'était la légende d'Énée lorsque Virgile s'en est emparé, et par quels artifices il a su en faire en même temps une œuvre vraiment romaine, et, malgré les défauts relevés par la critique, un de ces rares chefs-d'œuvre qui se sont imposés pendant une longue suite de siècles à l'admiration de l'humanité.

Énée, fils d'Aphrodité (Vénus) et d'Anchise, roi de Dardanos auprès du mont Ida, était parent du roi Priam, car Tros, petit-fils de Dardanos, avait eu deux fils : Ilos, père de Laomédon, qui eut pour fils Priam, et Assaracus, père de Capys, qui eut pour fils Anchise. Il descendait donc de Jupiter, dont Dardanos était le fils.

Dans l'*Iliade* il est, parmi les héros de second ordre, un des plus illustres et des plus vaillants; il combat contre les plus redoutables des Grecs, Sthénélos, Diomède, Idoménée, Achille lui-même. Aphrodité le couvre de sa protection avec Apollon et Poséidon [1]. Il est réservé à de grandes destinées et régnera un jour sur les Troyens :

« Le vaillant Énée régnera sur les Troyens, et de lui sortira une longue suite de descendants. »

Chez les poètes cycliques, Énée, après la destruction de Troie, fonde une royauté nouvelle au pied du mont Ida. Puis, par un développement nouveau de la légende, il voyage au delà des mers; les lieux où est établi le culte d'Aphrodité deviennent naturellement les étapes de ses pérégrinations. La croyance relative à ces voyages s'établit tard; du temps de la guerre du Péloponèse, les auteurs grecs ne font pas sortir Énée de l'Asie Mineure. Si, comme on le croit, le poète Stésichore, qui vécut de 640 à 555 avant Jésus-Christ, racontait que le héros troyen partit pour l'Hespérie, cette tradition ne parait avoir été généralement adoptée que beaucoup plus tard. L'historien sicilien Timée, qui mourut vers 256, est une des plus anciennes autorités en faveur du récit qui fait arriver dans le Latium Énée porteur des dieux protecteurs de l'antique Ilion. Énée fonde la ville de Lavinium et devient le gendre de Latinus, roi des Aborigènes, qu'il

1. Voyez *Iliade*, chant XX. — *Pages choisies des Grands Écrivains*, Homère, p. 163.

assiste dans une guerre contre Turnus, roi des Rutules, et Mézence, roi de Cœré en Étrurie; il disparaît enfin mystérieusement dans la bataille qui se livre sur les bords du fleuve Numicius.

Les Romains ne pouvaient qu'être flattés de ces fables qui rattachaient à Troie les origines de leur ville; aussi reçurent-elles de bonne heure une consécration officielle. En différentes circonstances, le Sénat, pour appuyer ses revendications et justifier sa politique, invoque les liens de parenté qui unissent les Romains aux Troyens. Un des plus anciens et des plus caractéristiques de ces faits est raconté par Suétone, dans la vie de Claude : « Ce prince, dit-il, déclara les Troyens exempts à jamais de tout tribut, comme étant les ancêtres des Romains, et donna lecture d'une lettre écrite anciennement au roi Séleucus par le sénat et le peuple romain, qui lui promettaient alliance et amitié, à la condition seulement qu'il exemptât de toute charge les Troyens, leurs parents... »

En même temps la légende d'Énée était popularisée par l'art et la littérature : témoin la *ciste*, presque contemporaine des guerres puniques, trouvée à Palestrina en 1861, où l'on voit figurer Énée, Turnus et Latinus avec sa femme Amata et sa fille Lavinie. Nævius, le premier parmi les poètes, dans sa *Guerre punique*, qui fut composée dans les dernières années du IIIe siècle avant Jésus-Christ, raconte l'arrivée d'Énée dans le Latium. Une cinquantaine d'années plus tard, le vieux Caton donne au même récit une place dans ses *Origines*. Mais on peut, dans les œuvres littéraires, suivre les modifications qui peu à peu la complètent et la transforment. Ainsi Nævius et Ennius font de Romulus le fils d'une fille d'Énée. Mais, suivant les traditions locales, Romulus était fils de Mars et vivait dans un temps de beaucoup postérieur à la guerre de Troie. Une variante concilia ces difficultés : Énée fonda Lavinium; trente ans plus tard son fils Ascagne fonda la ville d'Albe la Longue, où les descendants d'Énée régnèrent 300 ans, et c'est alors que Réa Silvia eut de Mars les deux jumeaux qui fondèrent Rome. Caton, suivant cette dernière tradition, donna des détails sur les combats qu'Énée eut à livrer dans

le Latium. Latinus, après lui avoir fait bon accueil et lui avoir donné la main de sa fille, se brouille avec lui, et succombe dans un premier combat, où Turnus qui est venu à son secours, est également vaincu; dans un deuxième engagement, Turnus, uni à Mézence, le roi des Étrusques, est tué, tandis qu'Énée lui-même disparaît; enfin dans un troisième combat, Ascagne tue Mézence. Les événements sont présentés autrement chez Virgile : les trois combats chez lui n'en font qu'un; Latinus ne prend aucune part à la lutte; Énée tue Mézence, puis Turnus.

Au temps de Sylla, la légende d'Énée prit un nouveau développement : on voulut faire remonter aux héros troyens, ses compagnons, l'origine des familles romaines; suivant Denys d'Halicarnasse, cinquante familles prétendaient à ce genre d'illustration, et Varron consacra un traité spécial en plusieurs livres à ces généalogies. Au premier rang des « familles troyennes » se trouve celle des Jules, qui se vantaient de descendre directement des fils d'Énée. La légende se compléta de la sorte : on identifia le fondateur de la race avec Ascagne, qui prit aussi le nom d'Iule, transformation du nom d'Ilus, qu'il portait avant la chute de Troie. On se rappelle les paroles prononcées par Jules César, lorsqu'il fit à la tribune aux harangues l'éloge de sa tante Julie : « La famille de ma tante Julie d'un côté remonte aux rois, de l'autre aux dieux immortels. Ancus Marcius est le chef de la souche royale des Marcius, et sa mère portait ce nom. C'est de Vénus que descendent les Jules, et notre famille est de cette race. Ainsi, ajoutait-il, notre maison réunit la sainteté des rois, c'est-à-dire de la plus haute puissance parmi les hommes, et la sainteté des dieux, qui sont les maîtres des rois eux-mêmes. »

Ainsi la légende d'Énée, qui constitue les titres de noblesse de Rome, doit soutenir aussi l'ambition des Césars. Si Rome est la continuation d'Ilion, Auguste sera le légitime héritier des premiers rois. Par conséquent, en prenant cette légende pour objet de son poème, Virgile compose une œuvre nationale et sert les interêts de la nouvelle dynastie. Comment cette légende si artificiellement formée, si froide, si peu populaire, dont le héros n'a rien de national, puisque ce

personnage étranger a vécu plusieurs siècles avant la fondation de la ville, a-t-elle pu fournir un poème capable d'intéresser et de charmer non seulement les Romains, mais les esprits cultivés de tous les siècles et de tous les pays?

Énée est naturellement le centre de l'action. Le poète s'applique à le grandir, à le montrer comme choisi de toute éternité par les dieux pour devenir l'ancêtre du peuple auquel est réservé l'empire du monde. Nous avons vu que déjà Homère l'entoure de la protection des divinités; Virgile, suivant ses traces, accumule les oracles et les présages qui annoncent sa grande destinée, les manifestations surnaturelles qui le guident et l'encouragent. Dès le moment de la chute de Troie, on voit dans le IIe livre une flamme jaillir sur la tête du jeune Iule : le même signe marqua plus tard Servius Tullius pour la royauté, si nous en croyons Tite-Live (I, 39). Peu après, l'ombre de Créuse prédit à son époux les obstacles qu'il aura à surmonter, son arrivée sur les bords du Tibre, son mariage avec la fille d'un roi, et sa grandeur future. Plus tard la Harpye Céléno lui signale encore une autre épreuve après laquelle il parviendra en Italie; le fils de Priam Hélénus lui indique un nouveau signe d'après lequel il se reconnaîtra au bout de ses épreuves. Au Ve livre, Anchise lui apparaît en songe et lui annonce qu'il aura à triompher dans le Latium de redoutables ennemis [1]. La Sibylle de Cumes, à son tour, dans le VIe livre, lui prédit qu'il régnera à Lavinium, mais après avoir surmonté de redoutables obstacles. Les dieux ne se bornent pas à lui faire entrevoir les secrets de la destinée. Lorsqu'il s'abandonne dans Carthage à l'amour de Didon, Jupiter lui-même envoie Mercure lui rappeler sa mission et l'exhorter à s'en montrer digne.

Mais ce ne sont pas seulement les aventures et les exploits d'Énée qui sont ainsi présagés, ce n'est pas seulement la fondation de Lavinium, mais celle d'Albe et de Rome, et en même temps la grandeur du futur empire, ses victoires, l'assujettissement de la Grèce, qui sera comme la revanche des Troyens, les guerres étrangères, la guerre civile et la

1. Voyez pages 86, 92, 94, 124.

pacification du monde par Auguste. C'est ainsi que le poète relie aux destins de son héros ceux du peuple romain et du maître que Rome s'est donné. Ce double objet est toujours présent à ses yeux et il ne le laisse pas oublier du lecteur. La première prophétie de cette nature est mise dans la bouche même de Jupiter, lorsqu'il console Vénus et la rassure sur la fortune de ses descendants (I, 257-295). C'est par un procédé semblable qu'Anchise dans les Enfers fait passer sous les yeux de son fils la suite des grands hommes qui fonderont et qui agrandiront l'empire; et à leur tête Auguste, le plus glorieux de tous, qui étendra la domination romaine jusqu'aux confins de l'Asie et fera renaître dans l'univers le bonheur de l'âge d'or (VI, 756-860). Au livre VIIIe, un autre artifice renouvellera cette sorte d'apothéose du maître : le bouclier d'Énée présente dans une série de tableaux les événements les plus marquants de l'histoire romaine, et pour couronner le tout une magnifique peinture de la bataille d'Actium et du triple triomphe qui l'a suivie [1].

Mais laissons le point de vue national et politique, pour considérer l'*Énéide* uniquement au point de vue littéraire. Que d'art, pour donner à cette œuvre savante, outre l'unité nécessaire, l'intérêt dramatique, l'attrait de la variété, tout ce qui peut séduire et captiver dans un poème! Les six premiers livres sont consacrés aux voyages d'Énée et à ses aventures jusqu'à son arrivée en Italie; les six derniers à sa lutte contre Turnus. Dans la première partie il a donc pu prendre pour modèle l'*Odyssée*, dans la seconde l'*Iliade*, et l'on a pu dire qu'il a voulu dans un seul ouvrage faire l'*Odyssée* et l'*Iliade* romaines. L'*Odyssée* ne prend pas les aventures d'Ulysse aussitôt après son départ de Troie : le récit direct ne contient que la fin de ces aventures; mais dans le corps du poème nous sommes instruits des événements antérieurs par le récit qu'Ulysse en fait à son hôte le roi des Phéaciens. C'est ainsi que dans le poème latin, Énée raconte à Didon la prise de Troie, son départ et ses voyages jusqu'au moment où la tempête l'a jeté sur la côte d'Afrique. Virgile a introduit aussi dans son poème quelques-unes des

1. Voyez page 178.

figures homériques qui devaient intéresser particulièrement l'Italie et la Sicile, c'est-à-dire les Cyclopes, Circé, Charybde et Scylla[1]. Il emprunte également à Homère des motifs de développement et des cadres; les jeux funèbres en l'honneur d'Anchise correspondent aux jeux institués en l'honneur de Patrocle; la descente d'Énée aux Enfers, à l'évocation des morts dans l'Odyssée[2]. J'ai dit plus haut comment Virgile avait usé de cette fiction pour élargir en quelque sorte le théâtre de son récit et en accentuer le caractère national. Mais il a puisé aussi à d'autres sources : le magnifique récit de la prise de Troie est emprunté à un poème du cycle homérique, et il s'est inspiré de la Médée des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes lorsqu'il a raconté l'amour et la mort tragique de Didon. La fondatrice légendaire de Carthage, dont le nom est inséparable de celui d'Énée, n'a été que tardivement mise en rapport avec le Troyen, en dépit de la chronologie. C'est à l'époque des guerres puniques que les annalistes romains mirent en relation les origines des deux peuples rivaux. Suivant la tradition primitive, Élissa ou Didon avait, pour sauver sa ville naissante, promis sa main au roi Iarbas, et s'était donné la mort afin de rester fidèle à la mémoire de son époux Sicharbas (Sychée). C'est peut-être le poète Nævius qui le premier fit débarquer Énée à Carthage, et l'unit à Didon. Virgile immortalisa cette fiction en introduisant dans son poème l'émouvante tragédie du IVe livre.

La matière de la seconde partie de l'*Énéide* est tout italienne; c'est dans les traditions locales, les archives des antiques cités et des vieilles familles, que le savant poète a trouvé tous les personnages qu'il met en scène. Son imagination et son cœur leur donnent la vie; son art les rapproche des héros grecs; les actions auxquelles ils prennent part rappellent en général les péripéties et les tableaux de l'*Iliade*. Turnus, comme il le dit lui-même (VI, 89), est un autre Achille; Lavinie est une autre Hélène; l'énumération des

1. Voyez pages 94 et suivantes.
2. Pages 129 et suivantes. — Homère, *Pages choisies*, par M. Croiset, p. 182 et 256.

alliés de Turnus, au VIIe livre, rappelle le catalogue des Achéens et des Troyens, au deuxième chant de l'*Iliade*. Le bouclier d'Énée est le pendant du bouclier d'Achille[1]; l'expédition de Nisus et d'Euryale fait songer à celle de Diomède et d'Ulysse dans le camp ennemi, bien que l'amitié qui unit ces deux guerriers donne un intérêt tout particulier à leur tragique aventure.

Enfin c'est par un combat singulier entre les deux principaux personnages que se termine l'*Énéide* comme l'*Iliade*, et le poème latin s'arrête à la mort de Turnus, parce qu'avec lui ont disparu les derniers obstacles qui retardaient l'accomplissement de la tâche dévolue au héros troyen.

L'œuvre entreprise par Virgile présentait des difficultés de toutes sortes : célébrer l'origine de Rome par le moyen de légendes étrangères à Rome, fondre ensemble deux religions, deux civilisations bien distinctes, relier un passé lointain enveloppé de nuages à la réalité présente et lumineuse, faire agir parmi les acteurs humains des divinités auxquelles ne croient ni le lecteur ni le poète, prendre pour centre d'un poème national un personnage qui n'est point un héros national : une pareille tâche pouvait sembler au-dessus des forces humaines. Le plus grand inconvénient du sujet choisi par Virgile était le caractère même de son héros, peu fait pour mériter les sympathies. Le pieux Énée n'est pas, à vrai dire, un type héroïque : c'est l'instrument presque passif de la volonté des dieux; les dieux le conduisent par la main d'étape en étape, le couvrent de leur protection, l'arrachent à ses propres passions. Comment éprouverions-nous une pitié profonde pour des épreuves dont la fin heureuse est prévue? Comment nous laisserions-nous réellement émouvoir par des périls qui ne sont qu'apparents, par un amour qu'une divinité fait naître par politique et qu'étouffera l'ordre d'une autre divinité? Le patriotisme romain pouvait être agréablement flatté de cette intervention constante de l'Olympe en faveur des destinées de Rome, mais il est incontestable que nos sympathies à nous vont aux personnages secondaires, aux victimes de la fatalité

1. M. Croiset, *Pages choisies d'Homère*, p. 154.

plutôt qu'à son instrument, à Didon, à la reine Amata, qui expient par une mort volontaire, l'une un amour dont les dieux seuls sont responsables, et l'autre l'excès de sa tendresse maternelle; à Turnus qui, après avoir combattu avec la valeur d'un Achille, succombe sous les coups d'un ennemi dont les dieux conduisent le bras, et meurt en combattant pour la patrie envahie, pour la femme aimée et promise, pour la foi jurée. Si Énée n'a pas les qualités que l'on souhaiterait au héros principal d'une épopée, si le poème dans son ensemble est trop sensiblement une œuvre de science, d'artifice et d'imitation, nous trouvons un grand charme à contempler cette succession de figures originales et bien humaines. Outre celles que nous avons déjà citées, rappelons Pallas et Lausus, les purs et nobles adolescents, personnifications de la bravoure en même temps que de sentiments tendres qui nous les font aimer autant que nous les admirons; la mère d'Euryale, dont le deuil est si pathétique; Évandre, dont la perte de son fils Pallas brise le cœur, sans que la dignité du vieux roi souffre de son désespoir; Mézence, le père de Lausus, à qui la douleur paternelle et la résignation dans la mort font presque pardonner ses crimes et son impiété; Camille, qui reste femme sous les armes de l'Amazone et malgré l'emportement féroce de sa vaillance. Tous ces personnages et d'autres encore, nous les voyons vivre avec leurs sentiments propres et leur physionomie précise dans ces tableaux brillants et ces pathétiques épisodes que présente sans interruption chacun des douze livres. Sans méconnaitre par conséquent la justesse des critiques que l'on peut adresser au choix du sujet et du héros, à la composition dans son ensemble, on conçoit — et c'est là l'essentiel — comment l'*Énéide* est restée, à travers les siècles, un de ces rares chefs-d'œuvre que l'on relit sans cesse avec plaisir et avec admiration, même quand on les sait par cœur.

V

Virgile devant la postérité.

Il n'est guère de fortune littéraire qui puisse être comparée à celle de Virgile. L'admiration de ses contemporains le plaça du coup au premier rang des écrivains latins, qu'il a depuis conservé. Son étoile n'a, pour ainsi dire, pas eu d'éclipse, bien que ses ouvrages aient été à plusieurs moments l'objet de sérieuses critiques.

Les Romains, sans croire l'*Iliade* surpassée, suivant la prédiction de Properce, virent en Virgile leur Homère. Non seulement les lettrés applaudirent à l'apparition de ses œuvres, mais le peuple lui témoigna une enthousiaste sympathie. Ses *Bucoliques* furent chantées avec succès sur le théâtre, et le public se leva tout entier pour lui rendre les mêmes hommages qu'au prince. Lorsque, quittant sa retraite studieuse, il venait à Rome, il se faisait sur son passage un tel concours qu'il était contraint de se dérober aux ovations indiscrètes. Ce n'est pas à dire que les critiques et même la malveillance lui aient fait défaut. On parodia les vers des *Églogues* et des *Géorgiques*; on composa contre lui des pamphlets philologiques, et l'un de ces polémistes, appelé Numitorius, s'intitula modestement *Æneidomastix* (le fouet de l'Énéide); on dressa le catalogue des passages qu'il avait empruntés aux auteurs grecs et latins; on fit la guerre à sa syntaxe et à son style. Ses amis prirent fait et cause pour lui; le poète L. Varius Rufus qui, avec Tucca, publia l'*Énéide*, composa aussi sur lui une notice biographique et littéraire; plus tard, le savant Asconius Pedianus, qui commenta Cicéron et Salluste et qui mourut en 88 de l'ère chrétienne, écrivit une réfutation des détracteurs de Virgile. En somme, la réputation du grand poète ne fut pas diminuée par les attaques dont il avait été l'objet; il fut de son vivant regardé comme le premier des poètes latins : après lui, les poètes se firent gloire de marcher sur ses traces, et il n'en est presque pas qu'on ne puisse compter parmi ses disciples et ses imitateurs.

Dès le Ier siècle son buste fut placé dans les écoles et les bibliothèques; de nombreux manuscrits de ses œuvres étaient ornés de son portrait; une de ces images nous est parvenue par un manuscrit du VIe siècle. Mais grâce à nos tirailleurs algériens de Tunisie, nous possédons depuis une année à peine, un document plus instructif encore. C'est une mosaïque, trouvée dans le camp de Sousse, et qui semble appartenir à la fin du Ier siècle de notre ère. « Le poète, vêtu d'une ample toge blanche, à liséré bleu, négligemment drapée, est vu de face, assis sur un siège à dossier, les pieds chaussés de brodequins et reposant sur un degré. Il tient sur ses genoux un rouleau en partie ouvert sur lequel est écrit un des premiers vers de l'Énéide. La main droite posée sur sa poitrine avec l'index levé, la tête haute, les yeux fixes, l'air inspiré, il écoute Clio et Melpomène qui, debout derrière lui, lui dictent ses chants [1]. » Il y a lieu de croire que ce portrait représente assez fidèlement les traits de Virgile; du moins c'est une preuve frappante de la vogue dont le poète jouissait en Afrique.

En même temps que ses poèmes demeurèrent un modèle et une règle pour les écrivains de profession, on composa aussi divers traités sur l'ensemble ou sur quelques parties de son œuvre. Ce furent d'abord des discussions sur des points particuliers de critique ou d'exégèse, puis des commentaires complets dont le plus ancien paraît avoir appartenu au règne de Domitien. Sous Néron, le grammairien Valerius Probus fit une édition critique du poète. Les commentaires de toutes sortes se multiplièrent incessamment, furent reproduits d'âge en âge dans des compilations plus ou moins hétérogènes, où les renseignements utiles sont souvent mêlés à des erreurs grossières et à de puériles fantaisies.

D'autre part, Virgile fut bientôt comme le centre de toute l'éducation grammaticale et littéraire : la pureté de la langue, la variété des sentiments exprimés, le patriotisme et

1. Note de M. Gaukler, directeur du service des Antiquités et des Arts de Tunisie, lue par M. Gaston Boissier à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans la séance du 27 novembre 1896.

la fierté nationale dont l'œuvre entière est empreinte lui ouvrirent de bonne heure les écoles de tous les degrés. Ainsi Quintilien nous dit que les premiers livres de lecture des enfants étaient les vers d'Homère et de Virgile, et il approuve ce choix à cause de l'élévation morale de ces poèmes. Mais une fois aux mains des écoliers, Virgile ne les quittait plus.

On analysait ses vers au point de vue de la grammaire et de la métrique; nous avons un curieux témoignage de cet enseignement dans un livre écrit par Priscien au VIe siècle, et disposé en demandes et réponses : il est divisé en douze chapitres, qui ont pour matière le premier vers de chacun des douze livres. Le maître les fait scander et fait traiter à l'occasion de chaque mot des questions de métrique, de grammaire, de syntaxe. D'ailleurs, l'enseignement écrit des grammairiens reposait en grande partie sur les œuvres de Virgile. Dans l'exposé des règles d'orthographe, de syntaxe, de métrique, on leur empruntait la plupart des exemples, en sorte qu'ils suffiraient presque pour reconstituer le texte entier du poète s'il venait à disparaître. Lorsque les écoliers apprenaient pratiquement à écrire, c'est encore à Virgile que l'on demandait le plus souvent les matières de devoirs, les sujets de développements, en prose ou en vers.

« On me proposait, dit saint Augustin, des exercices qui jetaient mon âme dans l'anxiété, d'un côté par le désir du succès, de l'autre par la crainte de la honte ou des coups; par exemple, il me fallait exprimer la colère et la douleur de Junon de ne pouvoir éloigner d'Italie le roi des Troyens et reproduire des paroles qu'elle n'avait jamais prononcées. Nous devions suivre en chancelant les traces des fictions de nos poètes et dire en prose ce que Virgile avait dit en vers[1]. » Il nous reste des échantillons des amplifications versifiées sur un thème tiré de l'*Énéide*; un seul exemple suffit pour en donner une idée. Au XIIe chant, un guerrier vient appeler Turnus au secours des Latins et commence ainsi : « Turnus, tu es notre salut suprême ». Ces mots sont développés en vingt-deux hexamètres.

Les exercices de ce genre devaient se continuer souvent

1. Saint Augustin, *Confessions*, I, 17 (trad. P. Janet).

hors de l'école : les versificateurs aimaient à résumer en vers la matière de l'*Énéide*; nous possédons des sommaires en dix hexamètres pour chacun des douze livres; nous en avons d'autres en six vers, en quatre vers, en un vers, en un demi-vers par livre. Avienus, au IVe siècle, mit l'*Énéide* en vers ïambiques. On faisait aussi l'inverse. On travestissait Virgile, soit en adaptant d'autres vers à ses idées, soit en exprimant avec ses vers des idées différentes. Ce dernier genre s'appelle le centon. Cet amusement consistait à traiter des sujets quelconques avec des phrases, des vers, des hémistiches empruntés. Il existe toute une littérature de centons; le plus fameux est l'Épithalame d'Ausone. Nous possédons une tragédie de *Médée* faite tout entière de ces sortes de lambeaux. On habilla de la même façon des sujets chrétiens; au IVe siècle, une femme du nom de Proba rédigea le début de l'Ancien Testament et la vie de Jésus-Christ en centons souvent publiés et qu'on peut lire dans le tome XIX de la Patrologie de Migne.

Au moyen âge, Virgile devait subir des travestissements d'un autre genre. Il ne tomba en effet jamais dans l'oubli; les clercs de tous les siècles le connaissaient; il ne cessa de figurer sur les catalogues des bibliothèques de monastères; trouvères et troubadours devaient se complaire aux exploits guerriers d'Énée, ainsi qu'aux malheurs de Didon et de Lavinie. Ces noms reviennent fréquemment dans les poésies populaires. Un curieux témoignage de cette popularité se trouve dans le roman d'*Erec et Enide* de Chrestien de Troie : il y est question d'une selle magnifique, ornée de figures comme le bouclier d'Achille et celui d'Énée :

Si fu entaillée l'estoire
Coment Eneas mut de Troie
Et com à Carthage à grant joie
Dido en son lit le reçut;
Coment Eneas la déçut,
Coment ele por lui s'ocist;
Coment Eneas puis conquist
Laurente e tote Lombardie
Et Lavine qui fu s'amie.

Mais les légendes troyennes devaient prendre place sur-

tout dans les romans de chevalerie, qui forment le Cycle antique. Benoist de Sainte-More écrivit le *Roman de Troie*, inspiré des romans historiques de Dictys de Crète et surtout du Pseudo-Darès. Le même écrivain est l'auteur d'un *Roman d'Énéas*, imprimé en 1891 d'après des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Cet ouvrage avait obtenu une grande vogue, à laquelle n'était peut-être pas étrangère la légende qui faisait remonter l'origine de la monarchie française à Francus, le prétendu fils du Troyen Hector, et la version allemande valut un succès plus vif encore à son auteur, Heinrich von Veldeke. Les personnages antiques, dans ces romans qui ont à eux deux environ 50 000 vers, sont naturellement habillés à la mode du XIIe siècle; leurs aventures sont amalgamées aux éléments que l'auteur emprunte à d'autres traditions ou qu'il tire de son propre cerveau. L'esprit de l'antiquité y est absolument inconnu; l'anachronisme continuel dans les mœurs, les sentiments, le langage, en font une véritable parodie qui, bien qu'inconsciente et involontaire, fait songer à la parodie systématique qui égaya le XVIIe siècle, à l'*Énéide travestie* de Scarron.

La personne de Virgile n'a pas subi, dans la suite des siècles, des transformations moins extraordinaires que ses héros. D'anciennes biographies dignes de foi nous ont laissé de lui des portraits assez précis, et nous ont raconté sa vie dans des récits fort vraisemblables, où le merveilleux n'a pour ainsi dire aucune part. La seule chose surnaturelle qui y soit mentionnée, c'est un peuplier qui, planté le jour de sa naissance, prit un développement insolite, et devint un objet de dévotion superstitieuse pour les femmes enceintes ou récemment accouchées. C'est là un premier germe des légendes qui le représentèrent comme un prophète et un magicien. Car les lettrés firent du poète un savant universel, un être inspiré, un voyant, tandis que l'imagination populaire, allant plus loin encore, lui prêta même la puissance mystérieuse des enchantements.

Diverses circonstances contribuèrent à lui faire attribuer une science aussi universelle qu'infaillible. Déjà, dans les années qui suivirent sa mort, en ce qui concerne l'agriculture, Columelle proclamait avec enthousiasme la sûreté de

ses connaissances et citait, suivant sa propre expression, ses opinions comme des oracles. Bientôt, comme nous l'avons vu, les écoles firent de ses écrits la source presque unique de tout l'enseignement grammatical, littéraire et poétique. Les savants qui expliquaient ses œuvres mirent en lumière sa science des antiquités et de la religion. Enfin on s'accoutuma à chercher partout chez lui des sens cachés. Les *Bucoliques* invitaient à l'interprétation allégorique; on en vint naturellement à expliquer de la même façon le reste de ses œuvres. Cette tendance dut s'exagérer encore sous l'influence du christianisme, en sorte qu'une exégèse subtile finit par découvrir dans ses vers tout ce qu'elle voulut, et ne recula pas même devant les plus vaines fantaisies.

Dès le IVe siècle s'était accréditée une explication de la quatrième Églogue, suivant laquelle Virgile aurait prédit, quarante ans avant l'ère chrétienne, la naissance du Christ. Cette églogue est adressée au consul Asinius Pollion, à l'occasion de la naissance d'un fils. Mettant à profit une prédiction sibylline, suivant laquelle le monde allait entrer dans une ère nouvelle, le poète annonce que l'âge d'or va renaître et répandre de plus en plus ses bienfaits à mesure que grandira le jeune héros, destiné à prendre place un jour parmi les demi-dieux. Lactance, saint Augustin, et un grand nombre d'écrivains voient là une prophétie messianique, et cette opinion s'est transmise jusqu'à la Renaissance. Elle est longuement exposée dans un discours de Constantin rapporté par Eusèbe, où le poème est commenté en ce sens vers par vers et presque mot par mot. L'auguste orateur ajoute que Virgile a enveloppé de voiles sa prédiction, et suggéré une interprétation différente, « par crainte du supplice alors suspendu sur la tête de ceux qui tentaient d'affaiblir les institutions des ancêtres ». C'est ainsi que le poète païen fut transformé en prophète, conscient ou non, de Jésus-Christ, et comme tel prit une place dans les mystères et les légendes pieuses du moyen âge. Aussi bien, depuis longtemps déjà, dès le temps des Antonins, Virgile, ainsi qu'Homère, était consulté comme oracle; les vers sur lesquels on tombait par hasard annonçaient l'avenir à ceux qui usaient de ce genre de consultation. C'est ce que Pantagruel explique

par de nombreux exemples, lorsqu'il « explore par sorts virgilianes quel sera le mariage de Panurge » (*Pantagruel*, l. III, ch. 10-12). Sans attacher grande importance à cette sorte de jeu de société, on ne peut nier qu'il est une marque et de la popularité constante du poète et de la vénération particulière dont il ne cessa d'être l'objet.

L'interprétation allégorique dont les anciens commentaires nous ont conservé de nombreux spécimens fut de plus en plus en vogue. Au VIe siècle, elle donna naissance à un ouvrage qui est en quelque sorte le dernier mot du genre. L'auteur, Fabius Planciades Fulgence, entreprend d'exposer les secrets cachés dans l'*Énéide*; car les *Bucoliques* et les *Géorgiques* renferment des mystères si profonds qu'il n'ose les aborder. Les *Géorgiques* en effet contiennent dans le premier livre l'astrologie, dans le second la physique et la médecine, dans le troisième la divination, et dans le quatrième la musique! Les douze livres de l'*Énéide* sont des images de la vie humaine : ainsi le naufrage d'Énée au premier livre, c'est la naissance, qui a lieu au milieu des souffrances; Junon est la déesse qui y préside; son serviteur Éole personnifie la destruction; le second et le troisième livres se rapportent à l'enfance, amoureuse de récits merveilleux; le Cyclope, c'est l'orgueilleuse ignorance domptée par Ulysse, c'est-à-dire par l'intelligence; le quatrième livre dépeint la jeunesse, l'âge de la chasse et de l'amour, et ainsi de suite. Un trait particulier est à noter : c'est la forme générale donnée à ce tissu de puérilités. Virgile est mis lui-même en scène; c'est lui qui explique à Fulgence le sens mystérieux de son poème. Car le poète, à qui il donne d'ailleurs un air rébarbatif et pédantesque, personnifie la sagesse humaine, et connaît la vérité autant qu'elle peut être connue sans les lumières du christianisme. Cette fantaisie d'un écrivain barbare fait cependant songer à la *Divine Comédie*, où Dante entreprend, comme jadis Énée sous la conduite de la Sibylle, un voyage à travers le monde infernal, guidé par Virgile lui-même. Si celui-ci ne peut le conduire dans le Paradis et en présence de Dieu lui-même, parce qu'il n'est pas chrétien, il l'accompagne du moins et l'éclaire à travers l'Enfer et le Purgatoire. Il est

curieux de voir comment le grand poète italien, en traçant une image tout idéale de Virgile, a conservé pourtant les traits essentiels sous lesquels il est dépeint par ses biographes. Il n'est pas seulement le maître et « le flambeau des autres poètes », il est le plus savant et le plus sage des philosophes; mais il possède cette âme pure et candide, qui le faisait surnommer la Vierge par les Napolitains, ce cœur tendre qui a des larmes pour toutes les souffrances de l'humanité et de la nature entière : c'est ainsi que nous retrouvons le chantre de Didon dans celui qui, au moment de descendre dans le monde des ténèbres, pâlit à l'idée des angoisses cruelles des malheureux plongés dans cette enceinte de larmes, et dont le visage exprime une telle compassion que son compagnon la prend pour de la crainte.

Si Dante en effet conçoit Virgile comme possédant la science universelle et l'esprit prophétique, il a puisé pourtant l'idée qu'il se fait du poète latin dans son grand poème, dont il était imbu, qu'il considérait comme le plus parfait chef-d'œuvre de l'esprit humain, et qui lui inspirait autant de vénération et d'enthousiasme qu'aux Silius, aux Stace et aux plus passionnés de ses admirateurs.

Notre littérature a produit un ouvrage contemporain de la *Divine Comédie* et qu'il est impossible de n'en pas rapprocher ici, malgré l'abime qui sépare la grandiose épopée italienne du naïf roman écrit en latin par un moine de l'abbaye de Haute-Selve vers la fin du XIIe siècle et mis en français par Herbert. Dans le *Dolopathos* aussi, Virgile est représenté comme un maître de sagesse, connaissant tout et capable de prévoir l'avenir; malgré les anachronismes et les inventions absurdes qui y abondent, l'auteur fait voir par des citations et des allusions nombreuses qu'il connaît les écrits du poète et non pas seulement les légendes dont il a été l'objet. Dolopathos, roi de Sicile du temps d'Auguste, envoie à Rome son fils Lucinian pour le faire instruire par Virgile, qui lui enseigne la lecture, l'écriture, les langues grecque et latine, puis les sept arts libéraux et particulièrement l'astronomie. Il devient veuf et se remarie. Virgile, à l'aide de l'astrologie, annonce à son élève qu'un grand malheur le menace et l'engage à ne prononcer aucune parole jusqu'à ce qu'il le

lui ait lui-même permis. Revenu à la cour de son père, Lucinian feint d'être muet; le roi le confie à sa nouvelle épouse, qui s'éprend de lui; autre Hippolyte, Lucinian repousse ses avances. Pour se venger, elle l'accuse de l'avoir outragée; il est condamné à mourir, mais six sages viennent successivement faire à Dolopathos des récits, grâce auxquels le supplice est différé de jour en jour. Enfin arrive le septième sage, qui n'est autre que Virgile : il révèle toute l'intrigue; la reine est brûlée vive. Le reste du livre est consacré à la mort des autres personnages. Lucinian meurt en saint, car — et le fait est particulièrement intéressant pour nous — il a été converti par la lecture des vers de la quatrième Églogue, où est prophétisée la venue du Messie. Il pouvait donc dire à Virgile, comme fait le poète Stace dans le 22e chant du Purgatoire : « Tu as ressemblé à celui qui, marchant de nuit, porte derrière lui une lumière qui ne l'éclaire pas, mais qui montre la bonne voie aux autres, lorsque tu as dit : le siècle se renouvelle, la justice revient sur la terre avec les premiers temps de la vie et une autre race descend du ciel ». Ainsi Virgile possédait toute la science humaine et le don de prévoir l'avenir; mais de plus un pouvoir extraordinaire est attaché à sa personne. Il a composé pour son élève un traité comprenant les septs arts libéraux, et l'a écrit

En un volume si petit
Que, si com l'estoire me dit,
Il le poïst bien tot de plain
Enclorre et tenir en sa main.

Et au moment de sa mort il le tient si fermement dans sa main qu'il n'est pas possible de le lui enlever. Il a accompli ce miracle, d'après le roman,

Par engin et par nigromancie
Dont il sot tote la science.

Et en effet l'imagination populaire avait fait du poète, non pas seulement un savant universel, et un astrologue, mais un véritable thaumaturge.

C'est à Naples, dont il aimait le séjour et où il fut enterré, que se forma la légende, et qu'elle subsista le plus longtemps. Au XIIe siècle, il était, dans l'imagination du peuple, le gouverneur et le bienfaiteur de la ville ; il en avait construit les murailles, et l'avait dotée de plusieurs talismans qui la protégeaient contre toutes sortes de dangers : une image de la ville, qui en était le Palladium; un cheval de bronze qui défendait les chevaux contre les accidents; une mouche d'or qui éloignait les insectes nuisibles; un archer qui arrêtait les éruptions du Vésuve. Il avait établi un jardin merveilleux entouré d'une muraille d'air infranchissable et invisible, et à Baïes des bains qui guérissaient toutes les maladies.

Rome voulut avoir des merveilles du même genre ; mais en se répandant la légende du magicien Virgile se transforma; on lui attribua une foule d'actions surnaturelles, et on rapporta à sa personne, comme il arrive, des fables d'origines diverses. Ces histoires fantastiques prirent une large place dans les écrits des XIIe, XIIIe et XIVe siècles, et furent même réunies dans des recueils, dont les principaux sont : *le Myroir des histoires de Jean d'Outremeuse*, et *les Faits merveilleux de Virgile*, ouvrage qui, imprimé pour la première fois au XVIe siècle, fut traduit en anglais, en hollandais, en allemand, et même en islandais. Au XVIIe siècle, le savant bibliothécaire Gabriel Naudé crut devoir encore les réfuter dans un chapitre de son *Apologie pour tous les personnages qui furent accusés de magie.*

Ces fantômes se sont depuis longtemps évanouis; c'est à Naples naturellement que la trace en subsista le plus longtemps. Mais si les exploits de l'enchanteur Virgile ne sont plus guère connus que des savants qui en cherchent le récit dans la poudre des vieux livres, le poète a conservé son rang en tête des écrivains latins et parmi les auteurs qui honorent l'humanité. Depuis la Renaissance, les érudits et les littérateurs de tous les pays civilisés n'ont cessé d'étudier ses écrits, pour en discuter le texte, l'interpréter dans l'ensemble et dans les détails. Il faudrait un gros volume pour énumérer les éditions, les traductions, les travaux de philologie, d'archéologie, de critique dont il a été l'objet. Si l'on n'accepte plus sans réserves les enthou-

siastes éloges dont l'*Énéide* surtout fut l'objet dans l'antiquité, et l'adoration presque superstitieuse des Silius, des Stace, des Dante; si on ne considère plus ses vers comme la source presque unique de toute sagesse, de toute éloquence comme de toute poésie, il n'est pas moins vrai qu'ils restent la principale matière des études latines dans toutes les écoles où subsiste la culture classique, et qu'ils charmeront longtemps encore les lettrés de tous les pays où se conserve l'intelligence de la langue romaine.

PAGES CHOISIES

DE VIRGILE

LES BUCOLIQUES

ÉGLOGUE I

MÉLIBÉE, TITYRE

MÉLIBÉE

Toi, Tityre, couché sous le feuillage d'un hêtre touffu, tes pipeaux à la main, tu composes des chansons rustiques; moi, j'abandonne le sol de la patrie et ses champs bien-aimés. Moi, l'on me chasse de ma patrie; toi, Tityre, mollement étendu à l'ombre, tu apprends aux forêts à répéter le nom de la belle Amaryllis.

TITYRE

O Mélibée, c'est un dieu à qui je dois ces loisirs. Car pour moi celui-là sera toujours un dieu : souvent sur son autel coulera le sang d'un tendre agneau élevé dans mon bercail. C'est lui qui a permis à mes bœufs

d'errer comme tu le vois, et à moi-même de chanter à mon gré sur mon champêtre chalumeau.

MÉLIBÉE

Je ne te porte pas envie; j'admire plutôt ton bonheur. Nos campagnes, tout alentour, sont si troublées! Moi-même, pourtant malade, j'emmène mes chèvres. Regarde celle-ci : elle me suit avec peine. Tout à l'heure, dans un massif de coudriers, sur la pierre nue, elle a mis au monde deux chevreaux, l'espoir de mon troupeau, hélas! Souvent, si mon esprit n'eût été aveugle, des chênes frappés de la foudre, je m'en souviens, m'ont prédit ce malheur. Cependant, dis-moi, Tityre, quel est ce dieu qui te protège.

TITYRE

Cette ville qu'on appelle Rome, Mélibée, je l'avais toujours crue, sot que j'étais, semblable à la ville où nous avons coutume de conduire les fruits de nos troupeaux. Je voyais les jeunes chiens, je voyais les chevreaux ressembler à leur mère : je comparais ainsi toutes les petites choses aux grandes. Mais cette ville dresse sa tête parmi toutes les autres, autant que le cyprès s'élève parmi les viornes flexibles.

MÉLIBÉE

Et quel motif t'a donc poussé à voir Rome?

TITYRE

La liberté, qui me sourit, quoique tardivement, lorsque ma barbe tombait déjà blanchie sous le rasoir. Oui, elle m'a souri et est enfin venue, depuis qu'Amaryllis me possède et que Galatée m'a abandonné. Je l'avoue, en effet, tant que Galatée m'a tenu sous sa loi, je n'espérais point d'être libre et n'avais nul souci de

mon pécule [1]. En vain mon enclos nourrissait des génisses dignes des autels, en vain je pressais pour la ville ingrate de savoureux fromages, jamais ma main n'en rapportait beaucoup d'argent.

MÉLIBÉE

Je me demandais, Amaryllis, pourquoi, d'un air si triste, tu implorais les dieux, pour qui tu laissais les fruits sur les arbres : Tityre était absent. Les pins eux-mêmes, Tityre, et les fontaines et ces arbustes te réclamaient.

TITYRE

Que faire? Je n'avais nul autre moyen de sortir d'esclavage; je ne pouvais nulle part ailleurs connaître des dieux aussi propices. C'est là que j'ai vu, Mélibée, ce héros pour qui mes autels fument douze jours chaque année [2]. C'est lui qui le premier répondit à mes prières : « Élevez vos troupeaux, et faites paître vos bœufs, enfants, comme autrefois. »

MÉLIBÉE

Heureux vieillard! Ainsi ton bien te restera, et il te suffit, bien qu'il soit couvert de pierres, bien que les marais et leurs joncs stériles envahissent tes prés. Tes brebis ne seront pas exposées aux dangers de pâturages inconnus, ni à la contagion des troupeaux voisins. Heureux vieillard! Ici, parmi les ruisseaux connus et les sources sacrées, tu goûteras une ombre fraîche; ici la haie de saules qui borne toujours ton domaine, et dont les abeilles butinent les fleurs,

1. Les esclaves à Rome, avec la permission de leur maître, pouvaient posséder des biens dont ils avaient la libre disposition : ce « pécule » leur servait à acheter leur liberté.

2. Douze jours chaque année, c'est-à-dire un jour par mois. C'est ainsi qu'on sacrifiait aux dieux lares.

t'engagera souvent au sommeil par son doux murmure. Cependant tes rauques palombes et tes chères tourterelles ne cesseront de gémir sur les branches de l'orme superbe.

TITYRE

Aussi verra-t-on les cerfs légers paître dans l'air, et les poissons abandonner les eaux de la mer, et, loin de leurs patries, le Parthe boire les eaux de l'Arar, le Germain celles du Tigre, avant que son image s'efface de mon cœur.

MÉLIBÉE

Et nous, nous gagnerons les uns la brûlante Afrique, les autres la Scythie ou la Crète, les bords de l Oaxe rapide, ou la Bretagne éloignée du reste du monde. Ah! reverrai-je jamais ma patrie et mon modeste toit recouvert de gazon? Reverrai-je mon domaine et contemplerai-je ses moissons appauvries? Un soldat impie possédera mes guérets, un barbare occupera mon champ. Voilà les suites misérables de la discorde civile. C'est pour eux que nous les avons cultivés! Greffe maintenant tes poiriers, Mélibée, et range les ceps de ta vigne! Allez, chèvres, jadis heureuses, allez! Je ne vous verrai plus, étendu dans une grotte verdoyante, vous suspendre aux buissons des rochers; je ne chanterai plus; vous ne brouterez plus, sous ma garde, la fleur du cytise ni les saules amers.

TITYRE

Tu aurais pu au moins te reposer une nuit auprès de moi sur le feuillage vert : j'ai des fruits mûrs, des châtaignes tendres, des fromages, et déjà la fumée s'élève sur les toits des métairies, et les ombres s'allongent au pied de la montagne.

ÉGLOGUE IV

Pollion [1].

Muses de Sicile, élevons un peu le ton! Tous les hommes n'aiment pas l'arbousier et l'humble myrte. Si nous chantons les forêts, que les forêts soient dignes d'un consul.

Le dernier âge prédit par les oracles sibyllins est arrivé. Une nouvelle série de siècles commence. Bientôt va revenir la vierge Astrée, bientôt reviendra le règne de Saturne; le ciel fait naître une génération nouvelle.

Chaste Lucine, daigne protéger l'enfant par qui finira bientôt l'âge de fer, et par qui dans l'univers entier renaîtra l'âge d'or! Déjà règne ton frère Apollon. C'est sous ton consulat, Pollion, que naîtra cet âge glorieux, et que commenceront les grands mois [2]. C'est sous ton consulat, s'il reste quelques

1. Asinius Pollion, étant consul en l'an 40 avant J.-C., devint père d'Asinius Gallus : Virgile prédit au nouveau-né une destinée merveilleuse, à laquelle devait se rattacher le bonheur de la République. Cet enfant eut en réalité une fortune médiocre. Il mourut de faim, en prison, victime de la haine de Tibère. Voyez l'Introduction, p. VIII.

2. Les livres sibyllins avaient annoncé qu'après dix périodes

traces de nos crimes passés, qu'elles s'effaceront, délivrant la terre de perpétuelles terreurs. Ton enfant participera à la vie divine, il verra les héros et les dieux, et sera mêlé à eux; il gouvernera le monde pacifié par les vertus de son père.

Mais d'abord, enfant, par un premier bienfait, la terre produira sans culture les lierres errants parmi le baccar empourpré, et la colocasie mêlée au riant acanthe. Les chèvres ramèneront d'elles-mêmes à la maison leurs mamelles gonflées de lait, les troupeaux ne redouteront plus les lions terribles. Ton berceau lui-même fera éclore des fleurs suaves; le serpent périra, ainsi que le poison des herbes perfides; de toutes parts croîtra l'amome assyrien.

Mais, sitôt que tu pourras lire la gloire des héros et les grandes actions de ton père, sitôt que tu pourras comprendre la vertu, peu à peu de tendres épis doreront les plaines, la grappe vermeille se suspendra aux buissons incultes, et la rosée du miel suintera de la dure écorce des chênes. Il subsistera cependant quelques vestiges de l'antique imperfection, qui contraindront encore les hommes à braver Thétis sur des vaisseaux, à entourer les villes de murailles, à déchirer le sein de la terre. On verra alors un autre Tiphys, une autre Argo qui portera dans ses flancs les plus nobles héros; une guerre nouvelle enverra le grand Achille devant les murs de Troie.

Ensuite, lorsque tu seras parvenu à l'âge viril,

écoulées une nouvelle ère recommencerait, les reproduisant dans le même ordre. C'était comme les mois d'une immense année. Une divinité donnait son nom à chacun : Saturne au premier, qui était l'âge d'or, Apollon au dixième.

le marin à son tour abandonnera la mer, les navires n'iront plus échanger les produits des contrées diverses : chacune les prodiguera tous. La terre ne sentira plus la charrue, ni la vigne la faux. Le robuste laboureur délivrera du joug les taureaux, la laine ne sera plus imprégnée de teintures mensongères; mais dans les prés la nature donnera elle-même à la toison des béliers l'éclat de la pourpre et du safran, et le sandyx communiquera de lui-même sa couleur aux agneaux qui le brouteront.

« Filez ces jours heureux! » ont dit à leurs fuseaux les Parques dont l'union est à jamais assurée par l'immuable volonté des dieux. Marche, le temps est proche, marche vers les suprêmes honneurs, noble enfant des dieux, illustre nourrisson de Jupiter! Vois s'agiter la masse entière de l'univers, et la terre, et la mer immense, et les cieux profonds! Vois toute la nature joyeuse dans l'attente du siècle qui va naître! Oh! puissé-je conserver assez longtemps un reste de vie et de souffle pour célébrer tes actions! Alors je ne serai vaincu dans l'art des chants ni par le Thrace Orphée, ni par Linus, quoiqu'ils aient pour protecteurs l'un sa mère Calliope, l'autre son père Apollon! Si Pan lui-même me disputait les suffrages de l'Arcadie, Pan se reconnaîtrait vaincu, au jugement de l'Arcadie.

Commence, petit enfant, à reconnaître ta mère, à lui sourire : ta mère depuis neuf mois a souffert pour toi. Commence, petit enfant! Celui qui n'a point souri à une mère ne sera digne ni de la table des dieux ni du lit d'une déesse.

ÉGLOGUE V

MÉNALQUE, MOPSUS

MÉNALQUE

Pourquoi, Mopsus, puisque nous nous rencontrons, habiles tous les deux, toi à enfler les rustiques pipeaux, moi à réciter des chansons, ne nous asseyons-nous pas parmi ces ormes mêlés de coudriers?

MOPSUS

Tu es l'aîné, je dois t'obéir, Ménalque : asseyons-nous sous ces ombrages qu'agitent les zéphirs, ou plutôt entrons dans cette grotte voir comme la vigne sauvage suspend ses grappes clairsemées.

MÉNALQUE

Amyntas seul sur nos montagnes peut lutter contre toi.

MOPSUS

Eh! ne provoquerait-il pas Phébus lui-même?

MÉNALQUE

Commence, Mopsus, si tu sais quelque chanson sur les amours de Phyllis, la beauté d'Alcon ou le dépit de Codrus. Commence : tes chevreaux continueront à paître sous la garde de Tityre.

MOPSUS

Non, je vais essayer plutôt les vers que récemment j'inscrivis sur la verte écorce d'un hêtre, en m'accompagnant de la flûte. Engage ensuite Amyntas à lutter contre moi.

MÉNALQUE

Autant le saule flexible le cède au pâle olivier, autant l'humble nard le cède aux roses empourprées, autant, à mon avis, Amyntas est au-dessous de toi. Mais ne tarde pas davantage, enfant, nous voici dans la grotte.

MOPSUS

Les Nymphes pleuraient Daphnis enlevé par une mort cruelle : vous, coudriers, et vous, ruisseaux, fûtes témoins de leur douleur : la mère infortunée, embrassant le corps pitoyable de son fils, accusait les dieux et les astres cruels.

Aucun pasteur, en ces jours de deuil, ne conduisit ses troupeaux repus vers les fleuves, nulle génisse ne goûta l'onde fraîche, nulle ne toucha le tendre gazon. Daphnis, les montagnes sauvages et les forêts attestent que les lions eux-mêmes pleurèrent ton trépas. Daphnis sut le premier mettre sous le joug les tigres arméniens, Daphnis enseigna les danses de Bacchus, et le premier enveloppa d'un tendre feuillage le thyrse flexible. Le taureau est l'ornement du troupeau; la moisson est la parure des champs fertiles : toi, tu fais seul la gloire des tiens. Lorsque le Destin t'eut ravi, Palès elle-même et Apollon abandonnèrent les champs; dans les sillons auxquels nous avions coutume de confier les germes féconds du

blé, naissent l'ivraie et l'avoine stérile; au lieu de la délicate violette et de l'éclatant narcisse, se dressent le chardon et les stériles épines du paliure. Bergers, jonchez la terre de feuillage, enveloppez d'ombrages les fontaines; c'est ainsi que Daphnis demande qu'on l'honore; puis élevez un tombeau sur lequel vous inscrirez ces mots : « Je suis Daphnis, connu dans les forêts, dont la renommée s'élève jusqu'au ciel, gardien d'un beau troupeau, plus beau moi-même. »

MÉNALQUE

Ton chant m'est doux, divin poète, comme le sommeil sur le gazon au moissonneur fatigué, comme en été l'eau d'une fontaine jaillissante au voyageur altéré. Tu égales par ton chalumeau et par ta voix notre maître Daphnis. Heureux enfant, c'est toi qui le remplaceras maintenant. Mais je veux à mon tour dire ma chanson, qui sera ce qu'elle pourra. Je vais élever aux nues ton cher Daphnis. Moi aussi, je veux louer Daphnis : car moi aussi je lui fus cher [1].

1. Dans la seconde partie du poème, Ménalque célèbre en effet l'apothéose de Daphnis. Son chant répond exactement par le nombre des vers à celui de Mopsus.

ÉGLOGUE X

Gallus [1].

Aréthuse, accorde-moi ce dernier chant. Je veux donner à Gallus quelques vers, que puisse lire aussi sa Lycoris : qui refuserait des vers à Gallus? Puisse en retour Doris, lorsque tu couleras sous la mer sicilienne, se garder de mêler à tes ondes ses flots amers! Commence à chanter avec moi les amours tourmentées de Gallus, pendant que les chèvres camuses broutent le tendre feuillage. Nous ne chanterons pas à des sourds : les forêts rediront tous nos accents.

Quels bois, quels taillis vous possédaient, ô Naïades, lorsque Gallus périssait consumé par un indigne amour? Certes, ni les sommets du Parnasse, ni ceux du Pinde, ni la fontaine d'Aganippe ne devaient vous retenir. Les lauriers eux-mêmes et les myrtes le pleurèrent; tandis qu'il gisait sur la roche déserte, le Ménale couvert de pins, et les rochers glacés du Lycée le pleurèrent aussi. Les brebis se pressèrent autour de lui : car elles aussi nous aiment; ne les dédaigne pas, divin poète : le bel Adonis aussi fit

1. Voyez l'Introduction, p. x.

paître des brebis au bord des ruisseaux. Le chevrier vint aussi, les bouviers vinrent à pas lents, Ménalque vint tout mouillé par l'eau où se conservent les glands. Et tous : « D'où te naquit cet amour? » demandent-ils. Apollon vint aussi : « Quelle est, dit-il, ta folie, ô Gallus! Lycoris, que tu aimes, a suivi un autre amant au milieu des neiges et dans l'horreur des camps. » Silvain arriva à son tour, la tête ornée de couronnes rustiques, agitant les férules en fleur et les lis superbes. Pan, le dieu de l'Arcadie, arriva, et je le vis moi-même, le visage rougi par le minium et par les baies sanglantes de l'hièble : « Quand, dit-il, cesseront tes larmes? Amour n'a pas souci de tels chagrins; le cruel Amour ne se rassasie pas des larmes, ni le gazon de l'eau des ruisseaux, ni les abeilles du cytise, ni les chèvres du feuillage. »

Mais lui répond tristement : « Du moins, vous chanterez mes souffrances dans vos montagnes, Arcadiens, qui possédez seuls l'art des chants. Oh! combien doucement reposeront mes os, si votre flûte un jour célèbre mes amours! Ah! que n'ai-je été l'un des vôtres! Que n'ai-je eu pour partage la garde de vos troupeaux, ou le soin de vos vignes fécondes!... Ici se trouvent les sources fraîches, les moelleux gazons, les bois. Ici, Lycoris, avec toi le temps consumerait ma vie. Maintenant, un amour insensé m'enchaîne même au milieu des armes et près des ennemis menaçants. Toi (que ne puis-je en douter?) si loin de la patrie, tu vois sans moi, cruelle! les neiges des Alpes et le Rhin glacé! Ah! puisse le froid t'épargner! puisse la glace ne pas déchirer tes pieds délicats!

J'irai, m'accompagnant de la flûte des pâtres siciliens, chanter les vers que m'inspira la Muse de Chalcis. J'irai dans les forêts, parmi les antres des bêtes sauvages ; j'y veux souffrir et graver mes amours dans la tendre écorce des arbres : ils grandiront et avec eux le nom de celle que j'aime. Cependant, mêlé aux Nymphes, je parcourrai le Ménale et chasserai les sangliers farouches. Aucun froid ne m'empêchera de cerner avec mes chiens les taillis du Parthénius. Déjà je me vois marcher parmi les rochers et les bois retentissants, j'aime à lancer avec mon arc les flèches crétoises! Comme si un tel remède pouvait guérir ma folie, ou si les souffrances des hommes pouvaient apaiser ce dieu cruel! Non, les Hamadryades n'ont plus de charme pour moi, les chants eux-mêmes ne me plaisent plus. Adieu, vous aussi, forêts! Aucune souffrance ne l'adoucirait, ni si, parmi les frimas, je buvais les eaux de l'Hébrus ou si j'affrontais dans l'hiver les neiges et les glaces de Sithonie; ni si, dans la saison où l'orme élevé se dessèche et meurt, je menais les troupeaux des Éthiopiens sous le Cancer brûlant. L'amour triomphe de tout : nous aussi, cédons à l'amour! » .....

LES GÉORGIQUES

LIVRE I

Les orages. — Les pronostics du temps.

Parlerai-je des tempêtes de l'automne? Dirai-je les maux dont il faut se garder lorsque les jours s'abrègent et que la chaleur s'adoucit, ou lorsque les pluies du printemps fondent sur la terre, que déjà la moisson couvre les champs, et que les graines laiteuses se gonflent sur les tiges verdoyantes? Souvent j'ai vu, au moment même où le maître conduisait le moissonneur dans les guérets dorés et déjà portait la faulx sur les tiges fragiles de l'orge, j'ai vu tous les vents accourir dans de furieux combats, déraciner la féconde moisson, et la disperser dans les airs : ainsi en hiver un noir tourbillon enlèverait les chaumes et les pailles légères. Souvent aussi survient une immense trombe d'eau, et les sombres nuages apportent de la haute mer un affreux ouragan : le ciel se précipite sur la terre; la pluie noie les riantes moissons et le labeur de l'année; les fossés s'emplissent, les rivières grossissent avec fracas, et

l'on entend le souffle de la mer dans les détroits bouillonnants. Jupiter lui-même au milieu des ténèbres lance l'éclat de sa foudre : la terre entière tremble; les animaux s'enfuient; et partout l'épouvante courbe vers le sol les pâles mortels. Le dieu frappe de son trait brûlant l'Athos, le Rhodope, ou les sommets Cérauniens. L'autan redouble ses efforts, la pluie devient plus épaisse, le vent terrible fait gémir et les forêts et les rivages.

Redoutant ces calamités, observe les saisons et l'état du ciel ; sache où se retire l'astre glacé de Saturne, dans quelle région erre le brillant Mercure. Avant tout vénère les dieux; rends à l'auguste Cérès les offrandes qui lui sont dues chaque année, et dresse-lui des autels sur le riant gazon, lorsque finit l'hiver et que le printemps a ramené les jours sereins. Alors les agneaux sont gras; alors les vins ont perdu leur âpreté, alors le sommeil est doux, et l'ombre est épaisse sur les montagnes. Que toute la jeunesse rustique adore avec toi Cérès : offre-lui du miel dissous dans la liqueur de Bacchus; que trois fois une victime choisie fasse le tour des récoltes nouvelles, qu'un joyeux cortège l'accompagne et que tous implorent à haute voix Cérès. Que nul ne porte la faucille parmi les épis mûrs avant que, les tempes couronnées de chêne, il ait rendu à Cérès l'hommage des danses et des chants.

D'ailleurs, pour que nous puissions connaître à des indices certains la chaleur, la pluie et les vents qui ramènent le froid, Jupiter a lui-même déterminé quels enseignements nous donnent les phases mensuelles

de la lune, à quel signe tombe l'Auster, quel spectacle avertit le laboureur de tenir ses troupeaux plus près des étables. D'abord le vent se lève, la mer s'agite et se gonfle; on entend de grands bruits sur les hautes montagnes, les rivages résonnent au loin et le murmure des bois grandit. Alors les carènes recourbées se défendent mal contre les flots, les goélands rapides reviennent de la pleine mer en appelant les rivages de leurs cris, les foulques jouent sur le sable, et le héron, abandonnant les marais qui lui sont chers, s'élève au-dessus des nuages. Souvent aussi, lorsque le vent menace, tu verras les étoiles se précipiter du ciel, et, dans les ténèbres de la nuit, blanchir de longues traînées de flammes; souvent tu verras voltiger les pailles légères et les feuilles tombées, ou des plumes flotter et se jouer à la surface des eaux. Mais lorsque la foudre éclate dans la région redoutée de Borée, lorsque le tonnerre ébranle les demeures de l'Eurus et du Zéphyre, les fossés remplis inondent les champs, et sur la mer le matelot replie les voiles humides. Jamais la pluie ne surprend : tantôt, lorsqu'elle menace, les grues la fuient vers le fond des vallées, tantôt la génisse, regardant le ciel, cherche de ses larges naseaux l'air qui semble lui manquer, tantôt l'hirondelle bavarde rase la surface des lacs, et les grenouilles dans la vase des marais redisent leur antique complainte. Souvent encore la fourmi, portant ses œufs hors de sa demeure souterraine, se fraie un étroit chemin, l'arc immense aspire l'eau des mers, et les corbeaux quittent le pâturage en épais bataillons avec un grand bruit d'ailes. Tous les

oiseaux de la mer et ceux qui cherchent leur proie dans les étangs et les prairies du Caystre font à l'envi ruisseler l'eau sur leurs épaules : tantôt ils présentent la tête au flot, tantôt ils courent au-devant de la vague, et ne se lassent point de se baigner sans relâche. La corneille infatigable appelle la pluie à grands cris. Les jeunes filles elles-mêmes, penchées sur leur tâche nocturne, prévoient la tempête lorsque l'huile forme sur la mèche des champignons poudreux.

Des signes non moins certains permettent de prévoir le retour du soleil et d'un temps serein : alors l'éclat des astres n'est pas émoussé ; la lune ne semble pas emprunter, quand elle se lève, la lumière de son frère ; les nuages n'apparaissent pas comme des toisons de laine ; on ne voit pas sur le rivage les alcyons, chers à Thétis, étaler leurs ailes aux tièdes rayons du soleil ; les porcs immondes ne dispersent pas de leur groin les gerbes dénouées. Mais les nuages descendent et s'étendent sur les plaines. Du sommet d'un toit la chouette, guettant le lever du soleil, ne se lasse pas de faire entendre son cri nocturne. Dans l'air limpide s'élève Nisus, et Scylla expie son parricide : partout où dans une fuite rapide son aile fend les airs, son ennemi la poursuit avec acharnement en poussant de grands cris ; partout où se porte Nisus, elle fuit et fend le ciel d'une aile légère. Alors les corbeaux, de toute la force de leur gosier, répètent trois ou quatre fois leurs cris, et souvent dans leurs nids élevés, agités par je ne sais quelle joie étrange, ils jouent avec bruit au milieu du feuillage. Ils aiment, la pluie dissipée, à revoir leurs petits et

leurs doux nids. Ce n'est pas, je pense, que le destin leur accorde une intelligence supérieure et la connaissance de l'avenir. Mais lorsque dans le ciel les nuées changent de direction, que l'Auster humide dilate l'atmosphère mobile ou la condense, les dispositions des êtres vivants changent également, leurs sentiments ne sont plus ceux qu'ils éprouvaient pendant que le vent amassait les nuages : de là le concert des oiseaux dans les champs, la joie des troupeaux, et les cris triomphants des corbeaux.

Si d'autre part tu considères le soleil rapide et les aspects successifs de la lune, jamais la tempête du lendemain ne te surprendra, jamais tu ne seras déçu par la sérénité trompeuse de la nuit. Au moment où la lune commence à recouvrer ses feux, si son arc à peine visible se dessine dans l'obscurité du ciel, laboureurs et marins doivent s'attendre à une violente pluie. Si une rougeur virginale colore son visage, elle annoncera le vent : toujours le vent fait rougir la blonde Phébé. Si, au quatrième lever, — c'est là un signe infaillible, — elle est pure et que rien n'affaiblisse son éclat, le jour tout entier et les jours suivants jusqu'à l'achèvement du mois n'auront ni pluie ni vent; les matelots sauvés acquitteront sur le rivage les vœux qu'ils auront faits à Glaucus, à Panopée, au fils d'Ino. Le soleil aussi, à son lever et lorsqu'il se plonge dans les flots, te donnera des signes; et l'on ne peut douter des signes que donne le soleil, soit au matin, soit quand les astres apparaissent. Lorsque dès le moment de son lever il semble couvert de taches, orsqu'il se cache dans un nuage, et que

le milieu de son disque a disparu, alors redoute les pluies; car de la haute mer menace le Notus funeste aux arbres, aux moissons, aux troupeaux. Lorsque vers l'aube, parmi les nuages épais, les rayons jaillissent dans des directions opposées, ou lorsque l'Aurore est pâle au moment où elle quitte la couche empourprée de Tithon, hélas! les pampres défendront mal les grappes mûres, tant la grêle serrée tombera en crépitant sur les toits.

Retenez avec plus de soin encore ce que prédit le soleil lorsque, sa carrière parcourue, il descend de l'Olympe. Souvent nous voyons sur son visage des couleurs diverses : sombre, il annonce la pluie; embrasé, le vent. Son éclat commence-t-il à se ternir? Alors vous verrez l'univers bouleversé à la fois par le vent et la pluie; personne, en une nuit pareille, ne me persuaderait de gagner la haute mer, ni de détacher l'amarre de mon navire. Au contraire, si au lever et au coucher du soleil son disque est brillant, tu n'auras à redouter ni les nuages, ni l'aquilon qui agite les forêts de son souffle serein. En un mot, ce que présage le soir tardif, d'où le vent apporte des nuages inoffensifs, ce que prépare l'Auster humide, le soleil te l'indiquera. Qui oserait accuser le soleil de mensonge? Souvent même il nous avertit des sourdes agitations qui nous menacent et des guerres qui vont soudain éclater.

LIVRE II

I

Éloge de l'Italie.

Toutes les terres ne peuvent tout produire. Les saules naissent au bord des fleuves, les aunes près des marais fangeux, les ormes stériles sur les rivages; Bacchus aime les collines découvertes; l'if préfère l'aquilon et le froid. Jetez les yeux sur les extrémités du monde, sur les terres lointaines qu'habitent les Arabes et les Gélons à la peau tatouée : les arbres différents ont diverses patries. L'Inde seule produit le noir ébène; les Sabéens seuls possèdent la plante qui produit l'encens. Pourquoi rappellerais-je l'arbuste d'où suinte le baume odorant, et les baies de l'acanthe toujours vert, et les bois de l'Éthiopie que blanchit un délicat duvet? et le feuillage où le peigne des Sères recueille les fines toisons de la soie? et, à l'extrémité de l'Inde, non loin de l'Océan, ces forêts où jamais un trait ne dépasse la hauteur des arbres, bien que cette nation soit habile à manier l'arc? La Médie produit le fruit d'or dont le suc amer et péné-

trant est tout-puissant pour chasser des veines les noirs poisons que de cruelles marâtres ont versés dans une coupe perfide en prononçant les paroles qui donnent la mort. L'arbre lui-même est gigantesque; il ressemble au laurier : ce serait un laurier, s'il n'exhalait un parfum différent; jamais le vent ne fait tomber son feuillage; la fleur adhère solidement à la tige : les Mèdes en font usage pour corriger l'haleine pénible des vieillards.

Mais ni les riches forêts des Mèdes, ni le Gange, ce fleuve admirable, ni l'Hermus qui charrie de l'or, ni Bactres, ni l'Inde, ni la Panchaïe, dont les sables produisent l'encens, ne sauraient rivaliser avec l'Italie. Elle n'a pas été labourée par des taureaux dont les naseaux soufflent des flammes, on n'y a point semé les dents de l'hydre monstrueuse, elle ne s'est pas hérissée d'une moisson de casques et de lances [1]; mais elle est riche de ses blés, de ses vignes, de ses oliviers, de ses riants troupeaux; là le coursier belliqueux s'élance, superbe, dans la plaine; là naissent les blanches brebis et les taureaux, grandes victimes que baignent souvent les flots sacrés du Clitumne et qui conduisent au Capitole les triomphes romains. Là le printemps est durable et l'été se prolonge au delà de ses limites; l'année voit deux fois naître les agneaux, deux fois les arbres se couvrir de fruits. D'ailleurs elle n'a ni tigres, ni lions féroces;

1. Allusion à Jason, le conquérant de la Toison d'or, qui dompta les taureaux de la Colchide, et sema les dents du dragon tué par Cadmus : elles donnèrent naissance à des guerriers qui s'entre-tuèrent.

les poisons redoutables ne surprennent pas l'infortuné qui cueille les herbes des champs; les immenses serpents ne déroulent pas sur le sol les écailles de leurs vastes spirales. Ajoutez tant de cités magnifiques, tant de merveilleux travaux, tant de villes élevées sur les rochers abrupts, tant de fleuves qui coulent au pied des antiques murailles. Dirai-je les mers qui la baignent de deux côtés? Dirai-je ses grands lacs, le vaste Larius, le Bénacus dont les ondes se soulèvent en grondant comme celles de la mer? Rappellerai-je ses ports, les digues qui protègent le Lucrin, là où l'Océan mugit avec fureur, refoulé par les travaux de César, et où le flot tyrrhénien pénètre dans l'Averne? L'Italie encore possède dans son sein d'amples filons d'argent, d'airain et d'or. Elle a produit une race énergique, les Marses, les vigoureux Sabins, les infatigables Ligures, les Volsques armés de lances; elle a donné naissance aux vaillants guerriers, aux Décius, aux Marius, aux Camille, aux Scipions, à toi, illustre César, qui maintenant, vainqueur aux extrémités de l'Asie, protèges Rome contre la haine impuissante de l'Indien.

Salut, grande Italie, terre où régna Saturne, mère des moissons, mère des héros. C'est pour toi que j'entreprends de célébrer un art jadis en si grand honneur; c'est pour toi que j'ose puiser à des sources vierges et que j'ose faire entendre aux villes romaines un chant ascréen [1].

1. Le poète grec Hésiode, auteur *des Travaux et des Jours*, était d'Ascra en Béotie.

II

La vie des champs.

O laboureurs trop heureux, s'ils connaissaient leur bonheur! Loin de la discorde et des armes, la terre elle-même leur prodigue une nourriture facile. Pour eux les palais n'ouvrent pas leurs portiques superbes à la foule immense des clients qui dès l'aurore emplit tout l'édifice; ils ne sont pas éblouis par l'éclat de l'écaille dont sont incrustées les portes, ni par les étoffes où l'or se joue, ni par les bronzes de Corinthe; pour eux les sucs de l'Arabie ne teignent pas la blancheur de la laine, la cannelle n'altère pas l'huile limpide de l'olive. Mais leur repos est tranquille, leur vie exempte de déceptions, riche en biens variés; mais l'existence paisible dans les vastes domaines, les grottes, les eaux vives, les frais vallons, le mugissement des bœufs, les doux sommes à l'ombre des arbres : voilà les biens dont ils jouissent. Ils ont les taillis peuplés d'animaux, une jeunesse frugale et dure au labeur; ils honorent les dieux et vénèrent la vieillesse : c'est parmi eux que la Justice, abandonnant la terre, a laissé les dernières traces de ses pas.

Quant à moi, que d'abord les Muses chères avant tout à mon cœur, les Muses que j'adore, dont je porte, pénétré d'un immense amour, les insignes sacrés, veuillent bien m'accueillir; qu'elles m'enseignent les astres et leur cours, les défaillances variées du soleil et de la lune; quelle cause fait trembler la

terre, quelle force, renversant tous les obstacles, soulève la mer, puis la fait rentrer dans son lit, pourquoi les soleils d'hiver ont une telle hâte de se plonger dans l'Océan, quel obstacle, en été, retarde l'arrivée de la nuit.

Mais si mon cœur est baigné d'un sang trop froid pour que je pénètre ces secrets de la nature, puisse-je du moins, vivant sans gloire, aimer les campagnes, les ruisseaux limpides des vallées, les fleuves et les forêts! O plaines qu'arrose le Sperchius, ô Taygète, où les jeunes filles de Laconie célèbrent les mystères de Bacchus! Qui me transportera dans les vallées de l'Hémus, et me couvrira de l'ombre immense des bois!

Heureux celui qui a pu connaître les principes des choses, et mettre sous ses pieds les terreurs du vulgaire, le destin inexorable, et le fracas de l'avide Achéron! Heureux aussi celui qui connaît les dieux des champs, Pan, le vieux Sylvain et les Nymphes! Celui-là, ni les faisceaux que le peuple décerne, ni la pourpre des rois ne l'ont jamais touché, ni la discorde qui enflamme les frères impies, ni le Dace se précipitant des rives du Danube conjuré, ni les guerres de Rome contre les royaumes destinés à tomber sous ses coups. Il n'a pas à souffrir du spectacle de la misère, il ne porte pas envie à l'opulence. Il recueille les fruits que les arbres et les champs produisent d'eux-mêmes; il ne connaît ni la rigueur des lois, ni les fureurs du forum, ni les archives du peuple.

D'autres fatiguent de la rame les flots aveugles de la mer, se ruent aux combats, pénètrent dans les palais des rois; celui-ci s'efforce de ruiner sa patrie

et ses déplorables Pénates, afin de boire dans des pierres précieuses et de dormir sur la pourpre tyrienne; celui-là cache son or et dort sur ses trésors enfouis; un autre est fasciné par la tribune, ou séduit par les applaudissements que font éclater au théâtre les nobles et le peuple; d'autres se plaisent à se baigner dans le sang de leurs frères, cherchant sous un autre ciel une nouvelle patrie.

Le laboureur retourne la terre avec le soc recourbé de la charrue : travail de l'année par qui il nourrit son pays et ses petits enfants, ainsi que les bœufs, ses compagnons de labeur. Point de repos, que l'année n'ait surchargé les arbres de fruits, doublé les troupeaux, amoncelé les gerbes, couvert d'épis les sillons et fait ployer les greniers. L'hiver est venu : son pressoir écrase l'olive de Sicyone; les porcs rentrent gorgés de glands; dans les bois rougissent les arbouses; l'automne donne ses fruits variés et sur le flanc des collines rocheuses le soleil mûrit la vendange. Cependant ses enfants chéris se suspendent à son cou pour le caresser. Dans sa maison règne la pudeur; ses vaches laissent pendre leurs mamelles gonflées de lait, et sur le gazon riant les gras chevreaux luttent front à front.

Lui-même célèbre des jours de fête; le feu brille sur un autel rustique; ses compagnons couronnent une vaste amphore. Étendu sur l'herbe, il fait des libations en invoquant Bacchus, et place sur un orme le prix du javelot rapide; les bergers qui le disputeront dépouillent leurs corps vigoureux pour une lutte champêtre.

Telle fut jadis la vie des vieux Sabins, de Romulus et de son frère; c'est ainsi que grandit la vaillante Étrurie, que Rome est devenue la merveille du monde et a ceint d'une seule muraille les sept collines. Avant le règne de Jupiter, avant que les hommes impies se fussent nourris de la chair des troupeaux, c'est la vie qu'on menait pendant l'âge d'or. L'on n'avait pas encore entendu le son des trompettes guerrières, ni le bruit des glaives forgés sur les dures enclumes.

LIVRE III

I

La vache. — Le cheval.

Virgile trace le portrait des animaux qu'il faut choisir en vue de la reproduction.

La meilleure génisse a l'aspect farouche, une tête disproportionnée, un front large, un fanon qui pend de son cou jusque sur ses genoux. Son flanc s'étend sans mesure; chez elle, tout est grand, même le pied; ses oreilles sont velues, ses cornes recourbées. J'aimerais aussi qu'elle fût tachetée de blanc, qu'elle refusât le joug, qu'elle eût des cornes menaçantes et la face d'un taureau; enfin qu'elle fût de haute taille et qu'elle balayât de sa queue la trace de ses pas.

Le poulain de bonne race s'avance fièrement dans la plaine, et plie avec souplesse ses jarrets. Il marche le premier, il ose affronter les fleuves menaçants, et s'aventure sur un pont inconnu, sans redouter le bruit des eaux. Il a le cou relevé, la tête effilée, le ventre peu développé, le dos large, un poitrail vigoureux, dont les muscles ressortent. Les plus beaux chevaux

sont bruns ou gris; les couleurs les moins estimées sont le blanc et le jaune pâle.

Un bruit d'armes s'est-il fait entendre au loin? Il ne peut rester en place; ses oreilles s'agitent, tous ses membres frémissent; un souffle brûlant gonfle ses naseaux fumants. Sa crinière épaisse flotte au vent et retombe sur son épaule droite; une épine double s'étend sur son dos; la corne de son sabot vigoureux creuse le sol qui retentit sous ses coups.

II

Première éducation des jeunes animaux.

Instruisez les taureaux, et commencez à les dompter, alors que leur caractère est encore facile à façonner et leur âge docile. Tout d'abord attachez à leur cou, sans le serrer, un cercle d'osier léger; puis, quand ils se seront accoutumés à cette entrave, réunissez par ces mêmes colliers deux taureaux de même taille, forcez-les à marcher d'un pas égal. Qu'ils traînent souvent sur le sol des chariots vides qui laissent à peine une trace dans la poussière. Plus tard l'essieu de frêne criera sous un fardeau, et un timon d'airain tirera les roues pesantes. Tant que les jeunes animaux ne seront pas domptés, ne vous contentez pas de leur donner pour nourriture le gazon, le maigre feuillage des saules et les herbes des marais. Votre main cueillera pour eux le blé en herbe; les vaches une fois mères ne rempliront plus vos vases de leur lait.

suivant la coutume de nos pères, mais leurs chers nourrissons épuiseront seuls leurs mamelles.

Si vous préférez les combats et les fiers escadrons, si vous aimez à courir le long des bords de l'Alphée, à faire voler un char dans les bois de Jupiter, accoutumez d'abord le jeune cheval à voir les guerriers et les armes, à endurer le son de la trompette, à traîner des roues gémissantes, à entendre le fracas des freins entrechoqués dans l'étable. De jour en jour il sera plus sensible aux éloges de son maître, et il aimera davantage le bruit de sa main, lorsqu'elle caressera son cou. Il s'enhardira de cette sorte aussitôt qu'on l'aura séparé du sein maternel; quoique faible encore, tremblant et sans confiance en lui-même, il prêtera aussi sa tête à de légers licous. Mais, après trois années accomplies, quand sera venu son quatrième été, il commencera à tourner en cercle, à frapper le sol d'un pas cadencé, à plier tour à tour ses flexibles jarrets; il semblera souffrir d'être ainsi contenu. Enfin il défiera le vent à la course, et volant à travers la vaste plaine comme s'il était libre de tout frein, il imprimera à peine la trace de ses pas sur le sable.

Tel le violent aquilon s'élance des régions hyperboréennes, chassant devant lui les tempêtes et les nuages; dans les champs les moissons dorées ondoient en murmurant, les arbres des forêts courbent leurs têtes avec fracas; les longues lames viennent se briser sur les rivages; le vent impétueux balaye à la fois les campagnes et la plaine liquide.

III

Les taureaux.

Aucun moyen n'est plus apte à fortifier les jeunes animaux que de les préserver des aiguillons de l'aveugle amour, soit que vous éleviez des bœufs, soit que vous préfériez les chevaux. Aussi tient-on les jeunes taureaux à l'écart, dans des pâturages solitaires derrière une montagne ou de larges cours d'eau; ou bien on les garde enfermés. Car la vue d'une femelle les affaiblit lentement, les consume et leur fait oublier les bois et le gazon. Souvent deux fiers rivaux, épris de sa beauté, engagent de sanglants combats.

Dans la vaste forêt de Sila paît une belle génisse : eux s'attaquent tour à tour, dans de furieux assauts, et se font de cruelles blessures. Un sang noir les inonde : leurs cornes s'entre-choquent avec violence, tandis que leurs longs mugissements font retentir les bois et la voûte du ciel. Les deux combattants ne peuvent plus habiter ensemble. Le vaincu s'éloigne, cherche une retraite inconnue, pleurant sa honte, les blessures que lui a faites un orgueilleux vainqueur et les amours qu'il a perdus sans vengeance : il s'est éloigné en jetant un dernier regard sur la demeure où régnaient ses ancêtres. Il s'applique à exercer son corps, il s'obstine à coucher sur la pierre nue, se nourrissant de rudes feuilles et de laîche épineuse. Puis il essaie ses forces; il éprouve la fureur de ses cornes contre quelque tronc d'arbre, il frappe l'air de coups redou-

blés, et prélude à la lutte en faisant voler la poussière autour de lui. Enfin, lorsqu'il retrouve sa vigueur, il se met en marche, et se précipite vers l'ennemi qui l'a oublié. Telle est la vague, lorsqu'elle commence à blanchir au loin et soulève ses flancs dans la haute mer; elle roule vers la terre, heurte avec fracas les rochers, et sa masse retombe aussi haute que la falaise; cependant le fond même de l'onde bouillonne et soulève de noirs tourbillons de sable.

IV

Les maladies des troupeaux. La peste du Norique.

Je vous enseignerai aussi les causes des maladies et leurs symptômes. La gale hideuse s'attaque aux brebis lorsqu'une pluie froide ou la bise glaciale de l'hiver les a pénétrées jusqu'au vif; ou bien encore lorsqu'après la tonte leurs peaux restent souillées de la sueur qui s'y attache, ou sont déchirées par les épines des buissons. Les bergers alors baignent dans l'eau douce le troupeau tout entier; ils plongent le bélier au plus profond de la rivière : l'eau pénètre sa laine tandis que le courant l'emporte à la dérive. D'autres tondent les brebis, les enduisent du marc amer de l'huile d'olive, ou mêlent ensemble l'écume de l'argent [1], le soufre vif, la poix de l'Ida, la cire grasse, l'oignon marin, l'ellébore fétide, le noir bitume.

1. L'écume de l'argent fondu, ou lithargyre, est indiqué par Pline le Naturaliste comme un remède contre la goutte.

Mais il n'est point de meilleur remède que si l'on peut avec le fer retrancher les bords de l'ulcère; le venin caché s'entretient et grandit, tandis que le berger craint d'appliquer au mal une main secourable, et, passif, se contente d'implorer la protection des dieux. Il est encore un autre secours : lorsque la maladie cruelle a pénétré jusqu'à la moelle des os, lorsque la fièvre aride consume les malheureux animaux, il est utile de détourner ce feu dévorant et de faire jaillir le sang d'une veine ouverte sous leur pied. C'est ainsi qu'agissent le Bisalte, l'ardent Gélon, lorsqu'ils fuient vers le Rhodope et les déserts des Gètes, où ils s'abreuvent de lait épaissi avec du sang de cheval.

Si parfois vous voyez une brebis se retirer souvent à l'ombre, ou brouter mollement la pointe des herbes, et marcher la dernière ou tomber en paissant au milieu du pré, et revenir seule quand la nuit est venue, alors, sans hésiter, armez-vous du fer pour arrêter le mal avant que la contagion funeste gagne le troupeau sans défense. La tempête s'abat moins fréquente sur la mer, que l'épidémie sur les troupeaux. La maladie n'atteint pas quelques victimes isolées, mais frappe d'un coup des bergeries entières et anéantit tout à la fois le troupeau et l'espoir du troupeau. C'est ce que comprend le voyageur qui visite, dans les Alpes, les villages bâtis sur les crêtes du Norique et les champs qu'arrose le Timavus : aujourd'hui encore, après tant d'années écoulées, il trouvera déserts ces antiques domaines des bergers, et tout autour d'immenses solitudes.

Là jadis un air pestilentiel, embrasé de tous les

feux de l'automne, provoqua une contagion cruelle, qui fit périr les animaux domestiques et les animaux sauvages, corrompit les sources et empoisonna les pâturages. La mort frappait de plusieurs façons. D'abord une soif brûlante pénétrait toutes les veines de l'animal, desséchait ses membres. Mais ensuite une abondante humeur rongeait peu à peu et détruisait ses os décomposés. Souvent, au milieu des cérémonies sacrées, la victime, debout devant l'autel, pendant même que les blanches bandelettes attachent autour de sa tête le diadème de laine, tomba mourante sous les yeux du sacrificateur trop lent à l'immoler. Ou, si le prêtre avait le temps de la frapper, ses chairs ne pouvaient brûler sur l'autel; le devin consulté ne pouvait donner aucune réponse; c'est à peine si sa gorge rougit le couteau, et si la surface de l'arène se teint de quelques gouttes d'un sang corrompu. Alors les jeunes taureaux meurent en foule dans les gras pâturages ou expirent devant les étables pleines; alors la rage saisit les chiens caressants; une toux violente secoue les flancs des porcs et ferme leur gosier. Le cheval couvert d'inutiles lauriers dédaigne le gazon des prés, s'écarte des fontaines, et son pied frappe sans relâche la terre; il baisse ses oreilles autour desquelles coule une sueur incertaine, froide à l'approche de la mort; sa peau desséchée et durcie résiste au toucher de la main. Tels sont les premiers symptômes de ce mal funeste. Mais quand la maladie persiste et s'aggrave, les yeux des animaux s'enflamment, leur respiration est pénible et entrecoupée de gémissements, de longs sanglots

tendent leur flanc tout entier, un sang noir coule de leurs naseaux, leur langue épaissie obstrue leur gosier. Quelquefois on y faisait pénétrer avec succès à l'aide d'une corne la liqueur de Bacchus. Ce moyen seul semblait sauver les mourants. Bientôt il hâtait leur fin; quand ils avaient repris des forces, la fureur les embrasait eux-mêmes; aux approches de la mort (Dieux, épargnez aux hommes pieux un tel sort, et réservez ce délire à nos ennemis), ils déchiraient à belles dents leurs propres chairs.

A son tour le taureau fumant sous le joug tombe; sa bouche vomit un sang mêlé d'écume, et fait entendre les râles suprêmes. Le laboureur s'éloigne tristement, après avoir détaché le taureau affligé de la mort de son frère, et laisse la charrue enfoncée au milieu du sillon inachevé. Ni l'ombrage des grands bois, ni le moelleux gazon ne touche plus les troupeaux, ni le ruisseau qui, roulant à travers les rochers, précipite dans la plaine ses eaux plus pures que l'argent. Leurs flancs pendent sans vigueur, une stupeur s'étend sur leurs yeux éteints, leur cou s'appesantit vers la terre. A quoi leur servent leurs labeurs et leurs bienfaits? à quoi leur sert d'avoir retourné sous le soc les glèbes pesantes? Cependant ni le vin du Massique, ni les aliments somptueux ne causent leur perte : le feuillage et l'herbe leur fournissent une nourriture sans apprêts; ils ne s'abreuvent qu'aux sources limpides et aux eaux courantes; le souci n'interrompt point pour eux le sommeil réparateur. Alors, dit-on, on ne put trouver dans cette région de blanches génisses pour le culte de Junon; un attelage

inégal de taureaux sauvages dut conduire les chars au sanctuaire de la déesse. Aussi les laboureurs fendent-ils péniblement le sol avec les hoyaux, ils enfouissent les grains avec leurs ongles, et, sur le penchant des monts, le cou tendu, ils traînent les chariots bruyants. Le loup ne vient plus rôder autour des bergeries et guetter les troupeaux dans les ténèbres : le fléau a dompté sa faim. Les daims craintifs, les cerfs timides errent maintenant parmi les chiens autour des maisons.

Enfin, les races d'animaux qui peuplent la mer immense sont portés par le flot sur le sable du rivage comme des cadavres de naufragés; les phoques vont chercher dans les fleuves un asile nouveau. Tout périt : la vipère, que ne défend plus sa retraite souterraine; l'hydre, dont les écailles se hérissent sous le coup qui la foudroie; les oiseaux mêmes respirent un air mortel et tombent frappés jusque dans les nues.

En vain l'on change de pâturages, les remèdes que l'on essaie sont eux-mêmes funestes. Les maîtres les plus habiles, Chiron, fils de Phillyre, et Mélampus, fils d'Amythaon, ont renoncé à la lutte. La pâle Tisiphone s'est élancée furieuse des ténèbres de l'enfer, elle pousse devant elle les Maladies et la Terreur; chaque jour elle grandit et élève plus haut sa tête avide de mort. Le bêlement des brebis, les mugissements des bœufs font retentir les rivages brûlants et les pentes des collines. Maintenant elle abat à la fois les troupeaux entiers, et amoncelle jusque dans les étables les cadavres qui y pourrissent, jusqu'à ce qu'on s'avise de les couvrir de terre et de les enfouir

dans des fosses. On ne pouvait en effet tirer aucun profit de leurs peaux; leurs chairs ne pouvaient se purifier par l'eau ni s'amollir par le feu. On ne pouvait même pas tondre les toisons rongées par le pus; on ne pouvait tisser ces toisons pourries, ou, si quelque malheureux osait essayer de s'en vêtir, des pustules brûlantes, une sueur fétide couvraient tout son corps; et, à bref délai, le feu sacré [1] consumait ses membres gangrenés.

1. Le feu sacré, maladie pustuleuse, en français mal des ardents, ou feu Saint-Antoine, parce que l'ordre de Saint-Antoine fut institué au moyen âge pour soigner ceux qui en étaient atteints.

LIVRE IV

I

Les combats des abeilles.

Souvent une violente discorde s'élève entre deux rois. On peut dès lors prévoir de loin les colères et l'ardeur belliqueuse qui s'emparent du peuple des abeilles. Un bruit formidable, pareil à celui de l'airain, excite les plus timides; on entend retentir comme les appels réitérés de la trompette. Alors elles s'assemblent en tumulte, elles agitent leurs ailes reluisantes, elles aiguisent le dard de leur bouche, elles assouplissent leurs membres, et, serrées autour de la tente royale, elles s'élancent en masse, appelant à grands cris les ennemis. Dès qu'elles voient briller un jour serein et sans nuages, elles se précipitent hors de leur camp. La lutte s'engage; le ciel retentit; elles se mêlent en un immense tourbillon; elles tombent sur le sol. Les grêlons ne sont pas plus serrés, les glands ne tombent pas en pluie plus abondante du chêne que l'on secoue. Les rois, agitant leurs ailes brillantes, parcourent les rangs, éveillent dans ces petits corps un courage infini, et résistent jusqu'à ce que l'un des chefs, vain-

queur, ait contraint ses adversaires à la fuite. Pour éteindre toute cette ardeur et apaiser ces luttes héroïques, il suffira de jeter une poignée de poussière.

II

Le vieillard de Tarente.

Si, parvenu au terme de ma course, je ne repliais mes voiles et si je n'avais hâte de tourner ma proue vers le rivage, peut-être dirais-je quels soins il faut donner aux riants jardins, et aux rosiers de Pœstum qui fleurissent deux fois dans l'année; je dirais comment la chicorée aime les frais ruisseaux, comment l'ache revêt les berges de sa verdure, et comment le concombre sinueux étale dans l'herbe ses flancs rebondis; je parlerais aussi du narcisse, de l'acanthe flexible, du lierre aux pâles reflets et du myrte amoureux des rivages.

Au pied des tours élevées d'Œbalie, là où le Galèse arrose de ses flots sombres les moissons dorées, je me souviens d'avoir vu un vieillard cilicien qui possédait quelques arpents d'un terrain abandonné : ce sol ne se prêtait pas au labour, il était impropre à l'élevage des troupeaux comme à la culture de la vigne. Son maître avait su pourtant y faire pousser au milieu des broussailles quelques légumes clairsemés, et tout autour il plantait de blancs lis, de la verveine, des pavots élancés. Sa fortune lui semblait égale à celle des rois, lorsque, bien avant dans la

nuit. il regagnait sa demeure, et couvrait sa table de mets qu'il n'avait point achetés. Il était le premier à cueillir les roses au printemps et les fruits en automne; et pendant le sombre hiver, quand la rigueur du froid fendait les roches, que la glace enchaînait le cours des rivières, déjà il récoltait l'hyacinthe flexible, raillant le tardif retour du printemps et des zéphyres. Aussi voyait-il avant tous ses abeilles multiplier leurs essaims; avant tous il pressait les rayons et recueillait le miel écumeux. Il avait des tilleuls et des pins fertiles; autant ses vergers portaient de fleurs au printemps, autant ils donnaient de fruits mûrs en automne. Il avait même transplanté et alignés des ormes déjà grands, des poiriers adultes, des prunelliers déjà féconds en fruits, et des platanes à l'ombre desquels s'abritaient déjà les buveurs.

Mais, arrêté par les bornes étroites que je me suis fixées, j'abandonne ce sujet, que d'autres pourront traiter après moi.

III

Reconstitution des ruches. La légende d'Aristée.

Si quelqu'un par hasard a perdu d'un coup toutes ses abeilles, sans espoir de voir naître une génération nouvelle, je veux lui faire connaître l'invention d'un berger arcadien et comment les abeilles naquirent du sang corrompu de taureaux immolés. Je remonterai à l'origine même de cette tradition. Toute l'Égypte trouve dans cet artifice un salut assuré...

On choisit d'abord un étroit emplacement que l'on rétrécit encore en vue de cette opération. On le couvre d'un toit fort bas en tuiles ajustées, on l'enclôt de murailles, on y ouvre, des quatre côtés du ciel, quatre fenêtres qui laissent pénétrer obliquement la lumière. Alors on cherche un taureau de deux ans, dont le front se pare déjà de cornes recourbées, on obstrue ses narines, on intercepte sa respiration malgré ses efforts désespérés, et, sitôt qu'il est mort, on le frappe pour en mortifier la chair sans que la peau soit entamée. On le laisse ainsi dans l'enclos, on place sous ses flancs des rameaux brisés, du thym et du garou fraîchement cueilli. On fait ces préparatifs lorsque les premiers zéphyres agitent les ondes, avant que les prés se parent de couleurs nouvelles, avant que l'hirondelle bavarde suspende son nid aux poutres des toits. Cependant les humeurs échauffées dans les os amollis bouillonnent; des êtres aux formes étranges apparaissent; ils sont d'abord sans pieds; puis, en troupes serrées, ils font bruire leurs ailes et s'élèvent peu à peu dans les airs; enfin ils se précipitent comme un orage qui jaillit en été au sein des nues : telle encore la flèche poussée par la corde, lorsque les Parthes agiles engagent le combat.

A quel dieu, Muses, devons-nous cet art? Quand les hommes en ont-ils fait d'abord l'expérience? Le berger Aristée, fuyant les fraîches vallées qu'arrose le Pénée, après avoir perdu, dit-on, ses abeilles par la maladie et la faim, s'est arrêté désespéré à la source sacrée du fleuve; il adresse à sa mère ces douloureuses paroles : « Ma mère, ma mère Cyrène, qui

séjournes au fond de ce gouffre, pourquoi ton enfant, né d'une race divine (s'il a vraiment pour père Apollon, le dieu de Thymbra), est-il haï du destin? Ou qu'est devenu ton amour pour moi? Pourquoi me faisais-tu espérer le ciel? Maintenant la renommée même de ma vie mortelle, qui m'avait été donnée pour prix de continuelles tentatives dans le soin des moissons et des troupeaux, elle est anéantie, et tu es ma mère! Eh bien donc, va toi-même de ta propre main déraciner mes vergers féconds, porte la flamme dans mes étables, dévaste mes moissons, brûle mes récoltes, porte la hache dévastatrice sur mes vignes, si ma gloire t'est à ce point odieuse! »

Cependant sa mère entend sa voix, de la grotte qu'elle habite sous le fleuve profond. Autour d'elle, les Nymphes filaient les laines de Milet, que teint une couleur semblable à celle de la mer : Drymo, Xantho, Ligea, Phillodoce, dont la chevelure brillante s'épand sur la blancheur éclatante de leur cou; Cydippe et la blonde Lycorias, l'une presque enfant, l'autre connaissant depuis peu les premières souffrances des mères; Clio et sa sœur Béroé, toutes deux filles de l'Océan, toutes deux parées d'une ceinture d'or et vêtues de peaux tachetées; enfin, Éphyre, Opis, Déiopée, et la rapide chasseresse Aréthuse, qui vient de déposer ses flèches. Au milieu de leur cercle, Clymène racontait les vains soucis de Vulcain, les ruses et les doux larcins de Mars, et les innombrables amours des Dieux depuis que le monde est sorti du chaos. Pendant que, séduites par ce chant, elles font tourner leurs fuseaux chargés de laine moelleuse,

pour la seconde fois la plainte d'Aristée frappe les oreilles de sa mère, et toutes demeurent immobiles sur leurs sièges de cristal. Mais, plus prompte que toutes les autres, Aréthuse élève sa tête blonde au-dessus de la surface des ondes et regarde : « Ce n'est pas en vain, s'écrie-t-elle, que tu as été épouvantée de ce douloureux gémissement, Cyrène ma sœur. Aristée, ton plus cher souci, se tient auprès des eaux du divin Pénée. Il pleure et te nomme une mère cruelle. »

Une soudaine angoisse saisit le cœur de Cyrène. « Amène-le, dit-elle, amène-le jusqu'à nous. Il lui est permis de franchir le seuil des dieux. » En même temps elle ordonne aux flots de s'écarter pour faire place au jeune berger. Des deux côtés l'onde s'arrête, semblable aux flancs arrondis d'une montagne : elle le reçoit dans son vaste sein : il pénètre sous le fleuve. Admirant la demeure de sa mère et les humides royaumes, les cavernes, les bassins, les bois retentissants, il allait, et, stupéfait du formidable mouvement des eaux, il contemplait tous les fleuves qui coulent en sens divers sur la terre immense, le Phase et le Lycus, la source d'où s'élance le profond Énipeus, l'Hypanis roulant avec fracas sur un lit de rochers, le Caïcus de Mysie, le Tibre divin, et l'Anio, et l'Éridan au front de taureau armé de cornes d'or, le plus impétueux des cours d'eau qui s'élancent à travers les campagnes fertiles dans les flots agités de la mer.

Lorsqu'il fut parvenu sous la voûte de rocailles, et qu'il eut appris à sa mère la vaine cause de ses larmes, les Nymphes versent sur ses mains une eau limpide, et lui apportent une toile délicate. D'autres

chargent de mets les tables, puis elles présentent des coupes pleines. Sur des autels s'allument les parfums de l'Arabie.

« Prends une coupe, dit Cyrène; faisons une libation à l'Océan. » En même temps elle-même adresse une prière à l'Océan, père de toutes choses, et aux Nymphes, ses sœurs innombrables, qui protègent les bois et les fleuves. Trois fois elle arrose du nectar liquide le foyer ardent; trois fois la flamme jaillit et s'élève jusqu'au toit. Rassurée par ce présage, elle prend ainsi la parole : « Dans la mer de Carpathos vit le devin Protée, ministre de Neptune, qui parcourt l'immense plaine sur un char que traînent des chevaux marins à deux pieds. Maintenant il visite les ports de l'Émathie et sa patrie Pallène. Les Nymphes et le vieux Nérée lui-même le vénèrent comme un dieu. Car ce devin sait tout, le présent, le passé, et les événements futurs. Ainsi l'a voulu Neptune, dont il fait paître, au fond des eaux, les monstrueux troupeaux et les phoques hideux. Il faut d'abord, mon fils, l'entourer de liens, pour qu'il te fasse connaître la cause de la maladie et mette fin à ton malheur. Sans violence il ne t'enseignera rien; tes prières ne le fléchiraient pas. Emploie la force pour le saisir et l'enchaîner : c'est le seul moyen de le vaincre et de déjouer ses ruses. Moi-même, lorsque le soleil brûlant sera au milieu de sa course, à l'heure où les herbes se dessèchent, où les troupeaux recherchent l'ombre, je te conduirai dans la retraite où le vieillard, fatigué de la mer, se repose : le sommeil profond te le livrera sans peine.

Mais lorsque tu te seras emparé de lui, lorsque tu le tiendras enchaîné, il revêtira pour te tromper vingt formes d'animaux et vingt aspects divers. Soudain il deviendra sanglier hérissé, tigre féroce, dragon couvert d'écailles, lion à fauve crinière, ou bien il fera entendre le crépitement de la flamme et cherchera à t'échapper ainsi, ou se transformera en onde fluide. Mais plus il empruntera de formes variées, plus il faudra, mon fils, resserrer ses liens, jusqu'à ce que, par une dernière transformation, il reprenne la figure sous laquelle il s'était endormi. »

Elle dit, et sur tout le corps de son fils elle répand l'ambroisie liquide; un suave parfum s'exhale de sa belle chevelure, une vigueur nouvelle pénètre ses membres assouplis.

Dans le flanc d'une montagne est creusée une caverne; les vagues immenses, poussées par le vent, s'y amassent et s'y brisent dans les sinuosités profondes. C'était jadis un abri sûr pour les navires surpris par la tempête; c'est là que Protée aime à se reposer à l'abri d'un vaste rocher. La Nymphe place son fils dans un coin où la lumière ne peut pénétrer; elle-même se tient à quelque distance, enveloppée dans un nuage.

Déjà Sirius, qui brûle les peuples de l'Orient, embrasait le ciel; le soleil terminait la moitié de sa course, les herbes languissaient; les rayons de l'astre échauffaient la vase dans le lit des fleuves et mettaient à sec leurs embouchures. Alors Protée, sortant des flots, gagnait sa retraite habituelle; autour de lui les êtres qui peuplent le vaste Océan bondissaient, disper-

sant au loin une amère rosée. Les phoques s'endorment épars sur le rivage. Lui-même, tel qu'un berger sur la montagne, lorsque l'étoile du soir ramène les bœufs du pâturage et que les bêlements des agneaux excitent les loups avides, il s'assied au milieu d'eux et compte son troupeau.

L'occasion est favorable. Aristée laisse à peine au vieillard le temps d'étendre ses membres fatigués; il s'élance avec un grand cri, le saisit et l'enchaîne. Protée, recourant à ses artifices ordinaires, prend les aspects les plus divers, se change en flamme, en bête féroce, en ruisseau. Ses ruses sont vaines; vaincu, il revient à sa véritable figure et parle ainsi avec une bouche humaine. « Qui donc, jeune audacieux, t'a engagé à venir dans ces demeures? Que demandes-tu? — Tu le sais, Protée, tu le sais, répond Aristée; rien n'échappe à ton esprit. Mais renonce toi-même à me tromper. C'est par l'ordre des dieux que je suis venu demander pour mes malheurs le secours de tes oracles. »

Le devin roule avec violence ses yeux glauques qui lancent des éclairs, et grinçant des dents, il révèle enfin le secret du destin :

« La colère d'un dieu te poursuit. Tu expies un grand crime. C'est Orphée, dans son malheur imméritè, qui te punirait cruellement, si les destins ne te protégeaient, de lui avoir ravi son épouse. Comme elle fuyait devant toi, le long des rives de l'Hèbre, elle ne vit pas à ses pieds, cachée dans les herbes, l'hydre cruelle qui devait la faire périr. Cependant les Dryades, ses compagnes, remplissent de leurs cris les

hautes montagnes; les sommets du Rhodope et du Pangée, le royaume belliqueux de Rhésus, les Gètes, l'Hèbre et Orithye la pleurèrent. Orphée berçait son chagrin des accents de sa lyre : seul sur le rivage désert il te chantait, ô toi, sa tendre épouse, au lever de l'aurore, et il te chantait encore au déclin du jour. Il osa même pénétrer dans la caverne du Ténare, entrée du royaume souterrain de Pluton, et dans les bois enveloppés de redoutables ténèbres; il osa aborder les Mânes et le roi terrible des Enfers, dont le cœur est insensible aux prières des hommes. Cependant, émus par son chant, des profondeurs de l'Érèbe, les ombres vaines, les fantômes privés de lumière accourent, tels que par milliers les oiseaux se cachent dans le feuillage, lorsque la nuit ou l'orage les chasse des montagnes : ainsi viennent les mères et les guerriers, les Mânes des héros magnanimes, les jeunes garçons et les vierges, les jeunes gens consumés par le bûcher sous les yeux de leurs parents, tous ceux qu'enveloppent les noirs limons, les tristes roseaux du Cocyte, et l'onde endormie des odieux marais, tous ceux que le Styx enferme neuf fois de ses replis. Le Tartare lui-même, séjour mystérieux de la mort, les Euménides dont la chevelure est entourée de livides serpents, demeurent stupéfaits; la triple gueule de Cerbère reste muette, le vent laisse s'arrêter la roue d'Ixion.

« Déjà il avait échappé à tous les périls, déjà il revenait sur ses pas; Eurydice, rendue à ses prières, approchait des régions supérieures. Elle le suivait, car Proserpine avait mis à son retour cette condition,

lorsqu'un soudain égarement s'empara de cet amant infortuné, folie bien pardonnable si les Mânes savaient pardonner! Il se retourne au moment même où elle allait revenir à la lumière, oubliant la loi imposée; vaincu par sa passion, il la regarde, hélas! Alors toutes ses peines sont à jamais perdues; il a enfreint la loi du maître inflexible; et trois fois l'Averne retentit. « Quel égarement, dit-elle, m'a perdue et t'a perdu, Orphée? Maintenant le cruel destin me rappelle, mes yeux sont noyés dans le sommeil de la mort. Adieu, une nuit épaisse m'enveloppe, et m'entraîne. Je ne suis plus à toi et j'étends en vain vers toi mes mains défaillantes. » Elle dit et soudain s'évanouit, comme une légère fumée se dissipe dans l'air; elle ne voit plus Orphée, dont les mains ne rencontrent qu'une ombre vaine, et qui voudrait parler. Le nocher infernal défend à l'infortuné de repasser l'onde qui le sépare d'elle. Que faire? Où porter ses pas après avoir pour la seconde fois perdu son épouse? Par quelles larmes fléchirait-il encore les Mânes? Quelles divinités pouvait-il encore invoquer? Déjà la barque fatale emportait l'ombre d'Eurydice.

« Sept mois entiers, dit-on, il pleura au pied d'une roche escarpée, sur les bords déserts du Strymon, et confia sa douleur aux antres glacés; ses chants adoucissaient les tigres, et les chênes eux-mêmes accouraient à sa voix. Telle, sur la branche d'un peuplier, la triste Philomèle pleure la perte de ses petits encore sans plumes, qu'un laboureur insensible a surpris dans leur nid et emportés; toute la nuit sur la branche elle gémit, elle répète sans relâche son

lamentable chant, et remplit les alentours de sa plainte.

« Nul amour, nul hymen ne put toucher le cœur d'Orphée. Seul il parcourait les glaces hyperboréennes, les bords neigeux du Tanaïs, et les plaines du Rhipée que jamais n'abandonnent les frimas, pleurant sans cesse son Eurydice, et la vaine faveur de Pluton. Offensées de cette inconsolable douleur, les femmes de Thrace, au milieu des sacrifices nocturnes et des mystères de Bacchus, déchirèrent son corps et en dispersèrent les lambeaux. Alors, tandis que sa tête, détachée de son corps blanc comme le marbre, était emportée par les flots de l'Hèbre, sa voix expirante, sa langue glacée par la mort, redisait : « Eurydice, ah! malheureuse Eurydice! » et tout le long du fleuve les rives répétaient : « Eurydice! »

Ainsi parla Protée, et d'un bond il se précipite dans la mer : autour de lui l'onde écume et tourbillonne.

Mais Cyrène n'abandonne pas son fils. Elle prend à son tour la parole et calme ses craintes.

« Mon fils, il t'est permis de déposer les soucis qui tourmentent ton cœur. Tu sais l'unique cause de ton malheur. C'est pour venger Eurydice que les Nymphes, avec qui elle dansait dans les bois profonds, ont déchaîné sur tes abeilles ce fléau destructeur; calme leur colère par tes supplications et tes offrandes. Honore les bienveillantes Napées. Tes prières apaiseront leur courroux et tu seras pardonné.

« Mais je veux te dire comment il faut les adorer. Choisis quatre taureaux parmi les plus beaux qui paissent maintenant pour toi sur les sommets du vert

Lycée, et quatre de tes génisses qui n'aient pas connu le joug. Dresse quatre autels devant le temple de ces divinités; que le couteau sacré fasse couler le sang de leur gorge, et quant aux corps, abandonne-les dans le bois sacré. Puis, lorsque se lèvera la neuvième aurore, offre aux mânes d'Orphée les pavots qui versent l'oubli; tu lui immoleras une brebis noire et tu retourneras au bois. Tu apaiseras alors Eurydice par le sacrifice d'une génisse. »

Aristée, sur-le-champ, se hâte d'obéir aux prescriptions de sa mère. Il se rend auprès du temple des Nymphes; il élève les autels, y ramène quatre superbes taureaux et quatre génisses qui n'ont point connu le joug. Puis, lorsque la neuvième aurore s'est levée, il porte à Orphée les offrandes expiatoires, et retourne dans le bois sacré. Là, un prodige incroyable frappe soudain ses regards : parmi les chairs liquéfiées des bœufs une multitude bouillonnante d'abeilles s'élance en bourdonnant de leurs flancs et de leur poitrine ouverte; elles s'élèvent en l'air comme un vaste nuage : enfin elles se rassemblent au sommet d'un arbre, et restent suspendues en grappe à ses flexibles rameaux.

L'ÉNÉIDE

LIVRE I

Arrivée des Troyens à Carthage.

Je chante les exploits du héros qui, banni par le destin des rivages de Troie, aborda le premier en Italie, sur la côte de Lavinium : longtemps il avait dû errer à l'aventure et sur la terre et sur les mers, maltraité par les dieux à cause de l'implacable colère de la cruelle Junon. Longtemps aussi il dut souffrir les maux de la guerre, tandis qu'il cherchait à fonder une ville et à établir ses dieux dans le Latium, berceau du peuple latin, des premiers chefs albains, et de Rome aux remparts élevés.

Muse, rappelle-moi les causes de ces événements : dis-moi pour quelle offense, par quel ressentiment la reine des dieux obligea ce héros insigne par sa piété à subir tant d'épreuves, à passer par tant de dangers. Faut-il qu'il entre tant de haine dans le cœur des immortels !

Junon est la déesse protectrice de Carthage : elle sait que du sang troyen doit naître un peuple qui renversera cette

cité. Tel est son principal grief contre ceux des Troyens qui ont échappé à la ruine de leur patrie et que, depuis plusieurs années, elle force à errer de rivage en rivage.

Ils venaient de perdre de vue les côtes de Sicile : comme ils voguaient vers la haute mer, à pleines voiles, joyeusement, et que l'écume salée jaillissait devant les proues d'airain, Junon, le cœur travaillé par son éternelle blessure, se parla ainsi à elle-même : « Moi! renoncer à mes desseins! m'avouer vaincue! et ne pouvoir écarter d'Italie le prince des Troyens!... Oui, les destins me le défendent!... Eh quoi! Pallas a pu incendier la flotte des Argiens et les engloutir sous les flots pour perdre le seul Ajax, fils d'Oïlée, coupable d'un furieux emportement! Lançant elle-même du haut des nues le feu rapide de Jupiter, elle a dispersé les navires et bouleversé la mer au souffle des vents, et ce malheureux, la poitrine percée de part en part et vomissant des flammes, elle l'a enlevé dans un tourbillon pour le clouer à la pointe d'un rocher... Et moi, moi qui marche en reine à la tête des dieux, moi sœur et femme de Jupiter, contre un seul peuple je lutte depuis tant d'années! Qui désormais révérera la divine puissance de Junon, quel suppliant apportera une offrande sur mes autels? »

Roulant de telles pensées en son cœur enflammé, la déesse gagna l'Éolie, patrie des orages, lieux où naissent les autans impétueux. C'est là que, dans une vaste caverne, Éole impose sa domination souveraine aux vents tumultueux et aux tempêtes bruyantes; il les garde enchaînés dans leur cachot.

Ils assiègent leur barrière, avec des mugissements furieux dont retentissent les échos de la montagne; Éole, assis tout au sommet, le sceptre en main, calme leur fougue et tempère leurs colères; s'il ne le faisait pas, ils entraîneraient à coup sûr dans leur course les mers et les terres et la profonde voûte des cieux, et les feraient voler par les airs. Mais le tout-puissant Jupiter, dans sa prévoyance, les enferma en ces grottes affreuses, entassa par-dessus une masse énorme de montagnes, leur donna un roi qui sût les soumettre à une loi et, suivant les ordres qu'il recevrait, tantôt serrer, tantôt lâcher leurs rênes.

Junon donc, d'un ton suppliant, lui adresse ces paroles : « Éole, toi à qui le souverain père des dieux et des hommes a donné d'apaiser les flots et de les soulever à l'aide du vent, écoute : une race que je hais navigue sur la mer Tyrrhénienne, portant vers l'Italie les débris d'Ilion et ses Pénates vaincus. Déchaîne les vents; submerge, coule à fond leurs navires, ou bien disperse-les, et dissémine leurs corps dans les eaux. Je possède quatorze Nymphes d'une beauté incomparable : la plus parfaite d'entre elles est Déiopée : je l'unirai à toi d'un lien indissoluble et te la donnerai pour légitime épouse; pour ta récompense elle sera la compagne assidue de tes années et te rendra père d'une belle postérité. »

Éole alors répond : « A toi, reine, le soin d'examiner la valeur de tes désirs; moi, mon devoir est de recevoir tes ordres. C'est à toi que je dois mon modeste royaume, mon sceptre et la faveur de Jupiter; c'est grâce à toi que je prends place aux festins des dieux

et que je commande en maître aux orages et aux tempêtes. »

A ces mots, renversant sa lance, il en frappe le flanc de la caverne : aussitôt les vents se précipitent en escadron serré par la brèche qui leur est offerte et s'élancent en tourbillonnant sur la terre. Sur la mer fondent à la fois l'Eurus et le Notus, et l'Africus chargé de bourrasques; ils s'élancent du fond de leur repaire, renversent tout devant eux et font rouler vers le rivage des vagues énormes. Bientôt on entend s'élever les rumeurs des matelots, les cordages grincent. Des nuages soudain dérobent le ciel et la lumière aux yeux des Troyens; sur les flots s'appesantit une nuit funèbre. Les cieux tonnent et les éclairs sillonnent l'air sans relâche : tout menace nos héros d'une mort imminente.

A ce spectacle, Énée sent défaillir ses membres glacés; il gémit, et, tendant ses deux mains vers les étoiles, il s'écrie : « O trois et quatre fois heureux, ceux qui ont eu la fortune de périr sous les yeux de leurs parents au pied des hauts remparts de Troie! O le plus brave de tous les Danaens, fils de Tydée, que n'ai-je pu succomber et rendre l'âme sous tes coups, aux lieux où gît le terrible Hector tombé sous le fer du petit-fils d'Éaque, où fut tué le grand Sarpédon, où le Simoïs a roulé dans ses ondes les boucliers, les casques, les cadavres de tant de valeureux guerriers! »

Tandis qu'il exhale ces plaintes, l'ouragan siffle, l'Aquilon frappe de front sa voile et soulève les flots jusqu'aux astres. Les rames se brisent; la proue alors

dévie et présente aux ondes le flanc du navire; une gigantesque montagne d'eau s'amoncelle et s'abat. Les uns sont suspendus au sommet de la vague; sous d'autres l'onde s'entr'ouvre, et la terre leur apparaît au milieu des flots; l'eau furieuse bouillonne chargée de sable. Trois navires, enlevés par le Notus, vont rouler contre des rochers invisibles (rochers isolés au milieu des flots, que les Italiens appellent *les Autels*, et qui montrent leur dos horrible à la surface des flots); trois autres sont chassés par l'Eurus, depuis la pleine mer jusque dans les bas-fonds de la côte. Lamentable spectacle! ils s'enfoncent dans le sol mouvant et le sable amassé. Un autre, qui portait les Lyciens et le fidèle Oronte, sous les yeux mêmes d'Énée, est assailli par tout un océan qui s'écroule sur la poupe; projeté en avant, le pilote, la tête la première, tombe en tournoyant; le vaisseau trois fois tourne sur lui-même au gré du flot qui l'enveloppe, et soudain la trombe l'engloutit. On aperçoit de rares nageurs flotter sur l'immense abîme, parmi les armes, les planches et les trésors des Troyens dispersés dans les ondes. Voici que le solide navire d'Ilionée, et celui du brave Achate, et celui qui portait Abas, et celui du vieux Alétès ont été vaincus par l'ouragan; le flot destructeur pénètre par leurs flancs ouverts.

Cependant Neptune, entendant l'immense fracas qui troublait la mer, s'est aperçu que la tempête était déchaînée et les eaux bouleversées jusque dans leurs dernières profondeurs. Il entre en un terrible courroux; et promenant ses regards sur la haute mer, il

élève au-dessus de l'onde sa tête sereine. Il voit la flotte d'Énée éparpillée partout à la surface des flots, les Troyens accablés par les coups de mer et par les cieux qui tombent en cataractes. Il devine aussitôt la traîtrise et la colère de sa sœur Junon. Il appelle à lui Eurus et Zéphyre, puis leur parle en ces termes : « Voilà donc quelle témérité vous donne votre naissance ! Quoi ! vous osez, vents, sans ma volonté, bouleverser ciel et terre et soulever de pareilles masses d'eau ! Je devrais... Mais il vaut mieux maintenant apaiser l'agitation des flots. A l'avenir c'est d'un autre châtiment que vous paierez vos méfaits. Hâtez-vous, fuyez, et dites bien à votre roi que ce n'est pas à lui que le sort a donné l'empire des mers et le redoutable trident, mais à moi. Il possède, lui, les rochers sauvages qui sont votre demeure, Eurus; qu'il y tienne donc sa cour, qu'il s'y pavane, votre Éole, et qu'il règne sur la prison et les cachots des vents. »

Il dit, et sur-le-champ sa parole calme la mer gonflée, met en fuite les nuages assemblés et ramène le soleil. Cymothoé et Triton, d'un commun effort, dégagent les navires des pointes des écueils; le dieu lui-même les enlève avec son trident, leur fraye une route parmi les vastes bancs de sable, aplanit la mer, et des roues légères de son char effleure la cime des ondes. Ainsi lorsque chez un grand peuple une sédition, comme il arrive, s'est élevée et que la rage est au cœur d'une vile populace, déjà brandons et pierres volent, la fureur fournit des armes : alors, si les regards tombent d'aventure sur un homme que

recommandent sa vertu et ses mérites, tout le monde se tait et, les oreilles tendues, l'on demeure immobile; lui, par sa parole, maîtrise les esprits et apaise les cœurs. Ainsi tombe tout le fracas de la mer, quand Neptune, promenant ses regards sur les flots, s'avance sous le ciel découvert, dirige ses chevaux et, leur lâchant les rênes, vole en son char agile.

Harassés, les compagnons d'Énée, accélérant l'allure, s'efforcent de gagner la côte en coupant au plus court et mettent le cap sur le rivage libyen. Il s'ouvre en cet endroit une baie profonde; une île, qui en défend l'accès, y forme un port naturel; car ses flancs brisent toutes les lames qui viennent du large et partagent l'onde en un double remous sinueux. De part et d'autre, de vastes roches qui se font pendant menacent les cieux, et les flots qu'elles surplombent s'étalent en silence au pied de cet abri; des arbres au feuillage miroitant les dominent, une forêt obscure y projette une ombre effrayante. En face même de l'île, des rocs proéminents forment une grotte : à l'intérieur coule une eau douce, et des sièges sont taillés dans le vif de la pierre; des Nymphes y habitent. Là aucune chaîne ne retient les navires que la tempête a fatigués, aucune ancre ne les arrête de son croc mordant. C'est là qu'Énée aborde avec sept navires, tout ce qu'il peut réunir de sa flotte; et, avides de toucher la terre, les Troyens débarquent, prennent possession du rivage souhaité, et reposent sur le sable leurs membres ruisselants d'eau salée. Aussitôt d'un silex Achate fait jaillir une étincelle, il recueille le feu parmi des feuilles, il amoncelle tout autour des

matières sèches et rapidement embrase le bois. Alors, on dispose sur le rivage le blé corrompu par les ondes et les outils de Cérès, et, malgré la fatigue, on se prépare à sécher au feu les grains sauvés du naufrage et à les broyer sous une pierre.

Énée tue des cerfs qui paissaient non loin du rivage et les distribue à ses compagnons pour leur repas avec du vin donné par le roi Aceste lors de leur départ de la Sicile. Il cherche à les réconforter par d'encourageantes paroles. — Cependant Vénus, tout en larmes, va se plaindre à Jupiter des malheurs de son fils. Jupiter la console en lui découvrant les illustres destins d'Énée et de Rome.

Or le pieux Énée, ayant passé la nuit en d'inquiètes méditations, dès que l'aube bienfaisante se montre, prend le parti de sortir, d'aller explorer cette contrée nouvelle, reconnaître sur quelle terre le vent les a fait aborder, qui l'habite, des hommes ou des animaux (car elle paraît inculte), et de rapporter à ses compagnons le résultat de son enquête. Il dissimule sa flotte dans une crique boisée, à l'abri d'un enfoncement de rochers, enveloppé d'arbres et d'ombrages effrayants; puis, il part accompagné du seul Achate, en brandissant dans sa main deux javelots munis d'un large fer. Au milieu de la forêt, sa mère se présente à lui sous les traits et le costume d'une vierge, avec les armes d'une vierge : on dirait une jeune Spartiate, ou la Thrace Harpalycé, lorsqu'elle excite ses chevaux et dépasse en son élan les flots de l'Hèbre léger. A ses épaules elle avait suspendu, selon l'usage, un arc souple de chasseresse; sa chevelure éparse flottait au gré du vent; ses genoux étaient nus, et

un nœud ramassait les plis ondoyants de sa robe. Elle les interpelle : « Hé! fit-elle, jeunes gens, dites-moi, n'auriez-vous pas vu par hasard une de mes sœurs égarée par ici? Elle porte un carquois, elle est vêtue d'une peau de lynx mouchetée; peut-être pressait-elle à grands cris la fuite d'un sanglier écumant. »

Ainsi parla Vénus; ainsi répond le fils de Vénus : « Je n'ai entendu ni vu aucune de tes sœurs, ô vierge... mais est-ce ainsi qu'il faut t'appeler? car ton visage n'est point un visage de mortelle, et ta voix n'a pas un timbre humain... O déesse, plutôt! Serais-tu la sœur de Phébus? ou bien es-tu de la race des Nymphes? Sois-nous propice, qui que tu sois, et allège nos tourments! Apprends-nous sous quel ciel enfin, en quels parages nous sommes jetés; sans connaître les hommes ni les lieux, nous errons, chassés ici par le vent et par les flots immenses : mainte victime tombera sous notre main au pied de tes autels. »

Alors Vénus : « Non, je ne mérite point de semblables honneurs : c'est la coutume des vierges tyriennes de porter un carquois et de lier autour de leurs jambes un haut brodequin couleur de pourpre. Tu vois ici le royaume punique des Tyriens, une ville fondée par les descendants d'Agénor; mais ce territoire est aux Libyens, nation indomptable à la guerre. Le pouvoir est aux mains de Didon, qui a quitté la ville de Tyr pour fuir son frère. Longues sont ses disgrâces, longs les détours de son histoire; mais je vais te la conter dans ses plus grandes lignes. Didon

avait pour époux Sychée, le plus riche en terres des Phéniciens, et la malheureuse l'aimait d'un profond amour. Il l'avait reçue pure des mains de son père; en s'unissant à lui, elle connut l'hymen pour la première fois. Mais son frère Pygmalion, qui possédait le royaume de Tyr, était le plus féroce et le plus scélérat des hommes. Entre lui et l'époux se déclare une haine furieuse. Ce monstre sacrilège tombe à l'improviste sur Sychée, et, au pied même des autels, aveuglé par sa passion pour l'or, il l'égorge à la dérobée, sans souci des amours de sa sœur. Longtemps il cacha son forfait et, à force de ruses et de tromperies, amusa d'un vain espoir l'amante désolée. Mais voici qu'en son sommeil elle vit paraître le spectre de son époux privé de sépulture; dressant sa face d'une pâleur effroyable, il montre les autels souillés, met à nu sa poitrine traversée par le fer et dévoile tout le mystère de ce crime domestique. Puis il l'engage à se hâter de fuir, à quitter sa patrie, et, pour l'aider à s'exiler, il lui révèle un lieu où sont enfouis d'antiques trésors, un amas ignoré d'argent et d'or. Épouvantée, Didon prépare sa fuite et cherche des compagnons. Autour d'elle s'assemblent ceux à qui le tyran inspire une haine implacable ou une crainte extrême; des navires étaient par hasard en partance : ils s'en emparent et les chargent d'or. Les richesses de l'avare Pygmalion s'en vont sur mer; le chef de l'entreprise est une femme. Ils parvinrent aux lieux où tu verras tout à l'heure de magnifiques remparts, et où commence à s'élever la citadelle de la jeune Carthage, et ils y achetèrent autant de ter-

rain (d'où le nom de Byrsa) qu'en pouvait envelopper la peau d'un taureau [1]. Mais vous enfin, qui êtes-vous? de quel pays venez-vous? où vous dirigez-vous? » A ces questions, Énée, en soupirant, tire ces paroles du plus profond de sa poitrine :

« O déesse, si je remontais jusqu'à l'origine même de nos misères et si tu avais le loisir d'en écouter le récit, avant que j'aie terminé, Vesper fermerait l'Olympe et le jour se coucherait. Partis de l'antique Troie (à vos oreilles, je pense, le nom de Troie n'est pas nouveau), nous nous sommes longtemps égarés au milieu des mers, et un caprice de la tempête nous a enfin jetés sur la côte libyenne. Je suis le pieux Énée, qui emporte avec lui sur sa flotte ses Pénates arrachés à l'ennemi, et dont l'illustre renommée s'élève jusqu'au plus haut des cieux. Je cherche l'Italie, terre de mes aïeux, où ma race naquit du souverain Jupiter. C'est avec vingt navires que je m'embarquai sur la mer de Phrygie : la déesse ma mère me montrait le chemin, j'obéissais aux prophéties du destin; à peine m'en reste-t-il sept, maltraités par l'Eurus et les ondes. Moi-même, inconnu, misérable, je vais parcourir les déserts de Libye, maintenant que l'Europe et l'Asie m'ont repoussé. » Mais ne voulant pas qu'il se lamente davantage, Vénus l'interrompt ainsi au milieu de sa douleur :

« Qui que tu sois, je ne crois pas la vie que tu respires odieuse aux puissances célestes, puisque tu es arrivé dans la ville tyrienne. Poursuis seulement ta

1. Voyez *Byrsa* dans l'Index des noms propres.

les remparts commencent à s'élever! » dit Énée, et il considère le faîte des constructions. Il s'avance enveloppé du nuage (étonnante merveille!) et se mêle à la foule sans être aperçu de personne.

Il y avait au milieu de la ville un bois sacré, aux luxuriants ombrages : c'est en cet endroit que, jetés par les ondes et par l'ouragan, les Phéniciens avaient découvert sous terre un signe indiqué par la reine Junon, la tête d'un cheval vigoureux; c'était pour la nation le présage de longs siècles de gloire militaire et de vie aisée. Là la Tyrienne Didon bâtissait à Junon un vaste temple qu'enrichissaient les offrandes et la majesté de la déesse; au-dessus des degrés se dressaient un seuil d'airain et des poutres supportées par des colonnes d'airain, et les gonds criaient aux portes d'airain. Dès qu'il fut dans ce bois sacré, un spectacle imprévu calma les craintes d'Énée, et dès lors il osa espérer son salut et reprendre confiance au milieu de ses infortunes. Car, tandis qu'il fait avec curiosité le tour du vaste temple en attendant la reine, tandis qu'il s'émerveille de la fortune de cette ville, du concours de tant de mains industrieuses et de la grandeur de leurs œuvres, il voit représentée sur les murs toute la série des combats d'Ilion, toute cette guerre que la renommée a déjà publiée par l'univers entier, les Atrides, Priam et Achille, si cruel pour eux et pour lui. Il s'arrête, et, versant des larmes : « Quel lieu, dit-il, Achate, quelle contrée dans le monde n'est aujourd'hui remplie du bruit de nos malheurs? Voici Priam. Ici aussi le mérite a sa récompense, on sait pleurer et les cœurs sont sensibles aux misères des mortels.

Fais trêve à tes craintes; va, notre renommée nous vaudra notre salut. » Ainsi dit-il, et il repaît son cœur de cette vaine peinture, non sans gémir beaucoup, et d'abondantes larmes inondent son visage. Il voyait en effet, dans ces batailles autour de Pergame, ici une déroute des Grecs, serrés de près par les guerriers troyens, là une déroute des Phrygiens pressés par le char d'Achille au casque surmonté d'une aigrette. Non loin de là il reconnaît avec attendrissement les tentes de Rhésus et leur toile blanche comme neige; le premier sommeil les livrait au sanguinaire fils de Tydée, qui y ravageait et y massacrait tout; il emmenait dans son camp les fougueux chevaux du vaincu avant qu'ils eussent pu toucher aux pâturages de Troie et boire l'eau du Xanthe. D'autre part fuyait, ayant perdu ses armes, Troïlus, ce malheureux enfant qui avait osé, bien qu'il ne fût pas de taille, s'attaquer à Achille : ses chevaux l'emportent; renversé sur le dos, suspendu à son char vide, il ne lâche pourtant pas les rênes; sa tête et sa chevelure traînent sur la terre, et sa lance, la pointe en bas, sillonne la poussière. Ailleurs, les cheveux épars, les Troyennes se rendaient au temple de l'inflexible Pallas; elles lui portaient un péplos, tristes, comme il sied à des suppliantes, et se frappant des mains la poitrine; la déesse détournait les yeux et les tenait fixés au sol. Trois fois autour des murs d'Ilion Achille avait traîné Hector et il vendait à prix d'or son corps inanimé. Alors Énée poussa du fond de la poitrine un grand gémissement, à l'aspect de ces dépouilles, de ce char, du corps même de son ami, à l'aspect de

Priam tendant ses mains débiles. Lui-même il se reconnaît mêlé aux chefs des Achéens; il reconnaît les armées de l'Orient et l'armure du noir Memnon. A la tête de ses escadrons d'amazones, qui portent des boucliers en demi-lune, Penthésilée, parmi des milliers de guerriers, bout de fureur; elle noue un baudrier d'or sous sa mamelle découverte, l'air belliqueux, et cette vierge ose affronter les héros.

Tandis que le Troyen Énée contemple ces merveilles, tandis que, muet d'émotion, il ne peut en détacher son regard, la reine Didon, resplendissante de beauté, s'avance vers le temple, escortée d'une nombreuse troupe de jeunes hommes. Telle, sur les rives de l'Eurotas ou sur les sommets du Cynthe, Diane conduit ses chœurs de danse : mille Oréades la suivent et se groupent à ses côtés; elle porte un carquois à son épaule et en marchant surpasse toutes ces immortelles; une joie secrète agite le cœur de Latone. Telle était Didon, telle, avec gaieté, elle passait à travers la foule, encourageant les travaux et hâtant le moment de sa grandeur future. Alors, aux portes du sanctuaire de la déesse, sous le milieu du dôme, entourée d'hommes armés, elle s'assied sur un trône élevé. C'est de là qu'elle donnait à ses sujets une justice et des lois, et qu'elle répartissait équitablement les travaux ou les tirait au sort.

Sur ces entrefaites, Énée et Achate voient arriver, au milieu d'un grand concours de peuple, leurs compagnons échappés du naufrage. Ilionée, parlant au nom de tous, dit à la reine qui ils sont, quel est le but de leur voyage; ils lui demandent la permission de réparer leurs navires

pour rejoindre Énée, si les destins l'ont épargné, ou pour retourner dans le cas contraire en Sicile, auprès d'Aceste. Didon les rassure, leur promet sa protection, soit qu'ils veuillent se diriger vers l'Italie ou vers la Sicile, soit qu'ils préfèrent demeurer auprès d'elle.

« Pourquoi, ajoute-t-elle, votre roi Énée n'a-t-il pas été poussé par les mêmes vents, et que n'est-il avec vous? Je veux envoyer des hommes sûrs vers tous les rivages; je ferai explorer les terres les plus reculées de la Libye, et rechercher s'il n'erre pas, après avoir fait naufrage, dans quelque ville ou quelque forêt. »

Encouragé par ces paroles, Achate engage Énée à se montrer.

Soudain le nuage qui les enveloppe se sépare, et se dissipe dans les airs. Énée apparaît, resplendissant de lumière, semblable à un dieu par son visage et ses épaules. Car sa mère elle-même lui avait donné une admirable chevelure, un teint éclatant de jeunesse, et un regard d'une beauté divine. Tel l'ivoire qu'embellit la main de l'artiste, tel un buste d'argent ou de marbre de Paros environné d'une chevelure d'or.

Il se nomme et promet à la reine une éternelle reconnaissance. Didon, d'abord stupéfaite, invite les guerriers à entrer dans son palais.

« Moi aussi, dit-elle, la fortune, après m'avoir longtemps persécutée, m'a fixée enfin dans cette contrée; l'expérience du malheur m'apprend à secourir les malheureux. »

Elle introduit Énée dans son palais, ordonne des sacrifices et fait préparer un splendide festin. Énée envoie Achate vers les navires pour ramener Ascagne et apporter

les vêtements et les bijoux précieux qu'il a arrachés à la ruine de Troie.

Cependant Vénus, toujours inquiète, imagine un stratagème pour conserver à son fils l'appui de Didon. Elle emporte Ascagne endormi dans les bosquets d'Idalie et lui substitue son propre fils Cupidon. Pendant que la reine caresse le faux Ascagne, il allume dans son cœur un violent amour pour Énée. Elle fait des libations, en invoquant les dieux en faveur de ses hôtes, puis l'on écoute le poète Iopas qui chante en s'accompagnant de la cithare et charme tous les convives.

L'infortunée Didon prolonge la nuit par des entretiens divers. Elle fait mille questions sur les héros du siège de Troie, et demande enfin à son hôte de lui raconter en détail la chute de sa patrie et ses courses errantes à travers les mers et les terres.

LIVRE II

Énée raconte à Didon la prise de Troie.

Tous se turent, et prêtèrent l'oreille, les yeux fixés sur Énée. Alors, du haut de son lit, le héros commença ainsi :

« Tu m'obliges, reine, à renouveler nos inexprimables douleurs. Tu veux que je rappelle comment la puissance de Troie et son déplorable empire furent renversés par les Danaens, et tous ces maux dont j'ai été le témoin, et auxquels j'eus moi-même une large part. Lequel des Myrmidons ou des Dolopes, lequel des soldats du rude Ulysse se défendrait de pleurer à un pareil récit? Déjà la nuit humide descend du ciel, et le déclin des astres invite au sommeil. Mais si tu as un si grand désir de connaître nos infortunes et d'entendre en peu de mots l'histoire de l'agonie de Troie, quoique mon âme frémisse d'horreur à ces souvenirs et que je redoute d'y arrêter ma pensée, je commence.

« Brisés par la guerre et rebutés par les destins pendant une si longue suite d'années, les chefs des Danaens, par l'art de la divine Pallas, construisent un cheval haut comme une montagne, dont ils fabriquent

les côtés avec des planches de sapin; ils feignent d'en faire offrande aux dieux pour leur retour; tel est le bruit qui circule. Là, dans ce flanc obscur, on enferme à la dérobée une élite de guerriers désignés par le sort, et l'on remplit complètement de soldats en armes les cavités de ce ventre immense.

« En vue de Troie se trouve l'île si renommée de Ténédos, riche et fertile à l'époque où régnait Priam; aujourd'hui ce n'est qu'une baie, mouillage à peine sûr pour les navires; les Grecs s'y rendent et se cachent sur son rivage désert. Nous, nous sommes persuadés qu'ils sont partis et qu'ils ont cinglé vers Mycènes. Donc Troie tout entière oublie sa longue désolation. Les portes s'ouvrent; on se plaît à sortir, à visiter le camp des Grecs, les rivages, tous les lieux qu'ils ont abandonnés. Ici campait la troupe des Dolopes, ici l'impitoyable Achille; ici se tenait la flotte; ici c'était le champ de bataille ordinaire. Certains regardent avec étonnement le don funeste offert à la chaste Minerve et admirent la masse du cheval; le premier, Thymœtès nous propose de l'introduire dans nos murs et de le placer dans la citadelle, soit trahison, soit qu'ainsi le voulût le destin de Troie. Au contraire, Capys et ceux qui ont plus de sagesse en l'esprit demandent qu'on précipite dans la mer, qu'on livre aux flammes ce présent suspect des perfides Danaens, ou que l'on perce avec le fer ses flancs profonds et qu'on en sonde les recoins. La foule hésite et se partage entre ces avis opposés.

« A ce moment, suivi d'une troupe nombreuse, Laocoon, bouillant de colère, descend en courant du haut

de la citadelle, et de loin il s'écrie : « Pensez-vous qu'un présent des Danaens puisse ne pas cacher un piège? Est-ce ainsi que vous connaissez Ulysse? Ou l'intérieur de ce bois recèle des Achéens, ou c'est une machine qui a été fabriquée pour triompher de nos murs, observer nos demeures et conduire dans la ville par-dessus les remparts. Enfin elle cache quelque ruse. Méfiez-vous de ce cheval, Troyens. Quoi qu'il puisse être, je crains les Danaens, même quand ils font des présents. » A ces mots, d'un geste vigoureux il dirige sur le monstre une énorme javeline et la lance contre la charpente convexe de son flanc. Elle s'y planta en frémissant; sous ce choc, la profonde cavité fait entendre un long gémissement. Si les dieux ne nous eussent été contraires, si notre esprit n'eût été égaré, il nous entraînait à mettre en pièces, le fer en main, ce repaire des Argiens; et Troie serait encore debout, et toi, superbe citadelle de Priam, tu existerais encore! »

Soudain des pâtres amènent enchaîné le Grec Sinon qui, par une ruse perfide, s'était présenté de lui-même à leurs regards. Il déclare que, parent de Palamède qu'Ulysse avait fait mettre injustement à mort, le roi d'Ithaque le poursuivait de sa haine; il avait persuadé aux Argiens de l'immoler aux dieux qui leur demandaient une victime en échange d'un heureux retour. Il s'était évadé et conjurait les Troyens d'avoir pitié de lui. Ses habiles discours inspirent la confiance. On le délivre de ses chaînes; on l'interroge sur le cheval de bois. Il répond que c'est une offrande par laquelle les Grecs espèrent apaiser Pallas irritée contre eux depuis qu'Ulysse et Diomède ont enlevé de Troie son image; ils sont partis pour chercher dans leurs pays des auspices favorables; mais, sur les conseils de Calchas, ils ont construit le cheval assez

grand pour qu'il ne puisse être introduit dans la ville. Car les oracles annoncent que son entrée assurerait aux Troyens le triomphe et la domination.

« On le croit, les Troyens se laissent prendre à ses mensonges, à ses larmes feintes, eux que ni le fils de Tydée, ni le grand Achille, ni dix années de siège, ni mille vaisseaux n'avaient pu dompter.

« Alors s'offre à nos regards un spectacle plus prodigieux et plus terrifiant, qui surprend et trouble nos cœurs. Laocoon, que le sort avait désigné comme prêtre de Neptune, immolait solennellement un taureau magnifique devant l'autel. Tout à coup, dans la direction de Ténédos, au milieu du calme (je frissonne encore en le racontant), deux serpents dont les monstrueux anneaux semblent peser sur la mer, nagent de conserve vers le rivage; leurs cous se dressent au-dessus des flots, et leurs crêtes sanglantes dominent les ondes; le reste de leurs corps glisse sur la mer et leurs croupes se recourbent en replis tortueux. L'onde écume avec fracas. Mais déjà ils touchaient la terre; leurs yeux flamboyaient, rouges de sang et de flamme; et le dard de leurs langues léchait leurs gueules sifflantes. A cette vue, nous fuyons en désordre, glacés d'effroi. Eux s'avancent tout droit sur Laocoon; et d'abord, rampant l'un et l'autre vers ses deux fils, ils les enveloppent, s'enroulent autour de leurs jeunes corps, les déchirent et se repaissent des membres pitoyables. Puis, comme lui-même se porte à leur secours, le fer en main, ils le saisissent et l'enlacent de leurs spirales énormes : déjà ils ont par deux fois étreint le milieu de son corps, par

deux fois ils ont entouré son cou de leurs anneaux écailleux, et leurs têtes se dressent encore au-dessus de la sienne. Lui, cependant, s'efforce de rompre avec les mains ces nœuds qui l'étouffent ; ses bandelettes se couvrent de bave et de noir venin ; en même temps il pousse vers le ciel des cris horribles, semblables aux mugissements du taureau qui s'échappe blessé de l'autel en dérobant son cou à la hache mal assurée. Cependant les deux reptiles se sauvent, se glissent, montent jusqu'au temple, gagnent le sanctuaire de la cruelle Pallas, et se réfugient aux pieds de la déesse, sous l'orbe de son bouclier.

« Alors tous les cœurs frémissent, envahis par une terreur nouvelle. On publie que Laocoon a reçu un juste châtiment de son crime, pour avoir profané le cheval sacré en lançant contre ses flancs un trait sacrilège. Il faut, s'écrie-t-on, conduire au temple ce colosse de bois et apaiser par des prières la colère de la déesse. Nous abattons un pan de murailles, nous ouvrons une brèche dans les remparts de la ville. Tous mettent la main à l'ouvrage ; sous les pieds du cheval on glisse des rouleaux, et l'on attache à son col des câbles de chanvre. La fatale machine franchit les murs, avec les guerriers dont elle est pleine. Autour d'elle, des garçons et des vierges chantent des cantiques sacrés et prennent plaisir à toucher les cordages. Elle entre, elle pénètre, menaçante, jusqu'au centre de la ville. O patrie ! ô Ilion, séjour des Dieux ! ô remparts de Troie, illustrés par tant de combats Quatre fois, au seuil même de la porte, le cheval s'arrêta et quatre fois ses flancs retentirent du bruit

des armes. Nous continuons pourtant, sans y prêter attention, victimes d'un aveugle délire, et nous plaçons le monstre maudit dans notre citadelle sacrée. Cassandre eut beau alors nous prédire notre destin : les Troyens, par l'ordre d'un dieu, ne la crurent jamais. Et nous, infortunés pour qui ce jour était le dernier des jours, nous décorons tous les temples de la ville d'un feuillage de fête.

« Cependant le ciel achève sa révolution et la nuit s'élève tout d'un coup de l'Océan, enveloppant de son ombre immense la terre, le firmament et le stratagème des Grecs. Répandus par la ville, les Troyens ne font plus aucun bruit; le sommeil s'empare de leurs membres fatigués. Et déjà l'armée argienne sur ses navires revenait de Ténédos en bon ordre, sous la silencieuse clarté d'une lune propice, s'avançant vers le rivage où ils ont campé si longtemps. Une flamme s'est élevée de la poupe royale; aussitôt Sinon, que protégeait la partialité des dieux, délivre furtivement les Danaens enfermés dans les flancs du cheval et les fait sortir de leur prison de bois. Le cheval s'ouvre; les rend à la lumière, et des profondeurs de leur retraite s'échappent avec joie les chefs grecs, Thessandre, Sthénélus et le terrible Ulysse, qui se laissent glisser le long d'une corde, puis Acamas, Thoas et le petit-fils de Pélée, Néoptolème, puis Machaon, suivi de Ménélas et d'Épéos, le constructeur du cheval. Ils surprennent la ville ensevelie dans le sommeil et l'ivresse, égorgent les sentinelles, ouvrent les portes, accueillent toutes les troupes amies et s'unissent aux complices de leur perfidie.

« Pendant la nuit, Hector m'apparaît en songe, triste et le corps couvert de blessures. Je l'interroge sur les causes de son deuil; il me répond en gémissant:

« Fuis, ô fils d'une déesse; arrache-toi aux flammes qui t'entourent. L'ennemi s'est emparé de nos murs; la puissance de Troie s'écroule; nous avons fait assez pour la patrie et pour Priam. Si Pergame eût pu être défendue, mon bras l'aurait sauvée. Troie te confie ses Pénates et les objets de leur culte. Prends-les pour compagnons de ta fortune; cherche pour les établir un lieu où, après avoir erré sur toutes les mers, tu fonderas une ville puissante. »

« Il dit, et ses mains m'apportent du fond du sanctuaire la puissante Vesta, ses bandelettes sacrées, et le feu éternel.

« Cependant les bruits qui s'élèvent de toute la ville me réveillent. Du sommet du toit je vois l'incendie qui se propage de tous côtés; j'entends le bruit des trompettes et les cris des soldats; je brûle de chercher du moins parmi les ennemis une mort glorieuse.

« Panthus, prêtre d'Apollon, arrive à mon seuil, effaré, traînant lui-même les objets sacrés, les dieux vaincus et son petit-fils en bas âge. Je l'interroge sur le sort de la ville et de la citadelle.

« Le jour suprême, le moment inévitable est arrivé pour la Dardanie. C'en est fait des Troyens et d'Ilion; notre antique gloire a péri. Le cruel Jupiter a tout livré aux Argiens; les Danaens règnent dans la ville incendiée. Le cheval, debout dans nos murs, vomit de ses flancs énormes des soldats armés; Sinon, insolent dans son triomphe, sème partout l'incendie. Par nos portes ouvertes arrivent autant d'ennemis qu'il en est venu jadis de la grande Mycène; d'autres occupent

le fer en main, le passage étroit des rues; partout les glaives nus étincellent, partout la mort menace. A peine les premières sentinelles essaient de défendre les portes, et résistent dans les ténèbres. »

« Quelques guerriers se joignent à moi; nous marchons ensemble, dans la nuit, décidés à mourir en combattant.

« Qui dira les désastres funèbres de cette nuit? Qui verserait assez de larmes sur de tels malheurs? Elle est en ruines, la cité qui fut reine durant de si longues années; les cadavres gisent entassés dans toutes les rues, dans les maisons, et sur le seuil vénéré des temples. Les Troyens ne sont pas les seules victimes dont le sang coule. Parfois le courage revient au cœur des vaincus, et les Grecs vainqueurs succombent. Partout le deuil, partout la terreur, partout l'image de la mort.

« Nous rencontrons d'abord une troupe de Danaens conduits par Androgée, qui s'approchent, nous prenant pour des amis; nous les massacrons et les miens revêtent les armes de ceux qu'ils ont tués. Un combat terrible s'engage; un grand nombre d'ennemis succombent ou prennent la fuite. Soudain nous voyons la fille de Priam, Cassandre, enchaînée, traînée hors du temple de Minerve; nous essayons de la délivrer. Nous sommes accablés par le nombre; je suis entraîné hors de la mêlée avec le vieillard Iphitus et Pélias blessé, se traînant à peine. Des cris nous appellent au palais de Priam, où toutes les fureurs de la guerre sont concentrées. Les Grecs donnent l'assaut, les nôtres cherchent à les écraser sous les débris du palais, tandis que d'autres en défendent l'entrée. Pyrrhus, à la tête des siens, brise les portes à coups de hache, les arrache de leurs gonds d'airain; et l'on découvre par une large ouverture l'auguste demeure de Priam et de nos anciens rois.

« Sur le seuil se tiennent les défenseurs en armes. Mais dans l'intérieur du palais ne se présente que le spectacle de la douleur et d'un affreux désordre; les vastes salles retentissent des lamentations des femmes; leurs clameurs aiguës montent jusqu'aux étoiles. Les mères parcourent éperdues l'immense demeure, embrassant les portes et les couvrant de baisers. Pyrrhus donne l'assaut, avec toute la fougue de son père. Ni les barrières, ni les gardiens ne résistent à son attaque; les portes s'ébranlent sous les coups répétés du bélier, et tombent arrachées de leurs gonds. Tout cède à sa fureur; les Grecs forcent l'entrée, en égorgeant les défenseurs, pénètrent dans le palais et l'envahissent de toutes parts. Moins terrible est le fleuve qui, brisant ses digues et renversant tous les obstacles, s'élance et de ses ondes furieuses envahit les campagnes, entraînant à travers les vastes plaines les étables avec les troupeaux. J'ai vu moi-même Néoptolème ivre de carnage; j'ai vu les deux Atrides sur le seuil; j'ai vu Hécube et ses cent brus et Priam au pied des autels arrosant de son sang les feux qu'il avait lui-même consacrés. Les cinquante couches nuptiales, espoir d'une nombreuse postérité, les portiques superbes où resplendit l'or des trophées, tout est détruit; ce que la flamme épargne est aux mains des Grecs.

« Peut-être veux-tu savoir aussi quel fut le sort de Priam? Voyant sa ville prise et ruinée, les portes de son palais arrachées et l'ennemi au milieu de ses appartements, il revêt en vain de ses armes depuis longtemps délaissées ses épaules de vieillard que l'âge

fait trembler, il ceint un glaive inutile et se jette au plus épais des ennemis, cherchant la mort. Au milieu du palais, sous la voûte découverte des cieux, était un vaste autel, et tout auprès un très vieux laurier, qui se courbait au-dessus de l'autel et couvrait les Pénates de son ombre. Hécube et ses filles, telles que des colombes qui se hâtent de fuir à l'approche de l'orage, se pressaient vainement autour de cet autel, et se tenaient assises en embrassant les images des dieux. Dès qu'elle aperçut Priam muni des armes de sa jeunesse : « Quelle funeste pensée, mon malheureux époux, t'a poussé à revêtir ces armes? Où cours-tu? s'écrie-t-elle ; voilà bien de quoi nous défendre et nous garantir à présent ! Non, non, nous aurions beau maintenant avoir pour nous secourir mon Hector lui-même. Viens donc ici; cet autel nous protégera tous, ou bien nous mourrons ensemble. » Ayant parlé ainsi, elle reçoit près d'elle le vieillard et lui fait une place en cet asile sacré.

« Or voici qu'échappant aux coups meurtriers de Pyrrhus, Politès, un des fils de Priam, au milieu des traits, au milieu des ennemis, fuit le long des portiques et traverse l'atrium désert; il est blessé. Pyrrhus, acharné, le poursuit, le harcèle; il a déjà la main sur lui, il va l'atteindre de sa lance. Lorsqu'il est arrivé enfin sous les yeux de ses parents, il tombe, et sa vie s'échappe avec les flots de son sang. Alors Priam, malgré la mort qui déjà l'environne, hors de lui, ne peut contenir sa colère. « Puissent, pour un pareil forfait, pour une pareille audace, s'écrie-t-il, puissent les Dieux, s'il est au ciel une justice qui

châtie de telles actions, te payer d'une digne récompense et te donner le salaire que tu mérites, toi qui m'as fait assister au trépas de mon fils, qui as souillé du spectacle de ce meurtre mes regards paternels. Non, cet Achille, dont tu voudrais te faire croire issu, ne se comporta pas ainsi avec son ennemi Priam : il rougit de trahir les droits et la confiance d'un suppliant, il rendit au tombeau le corps inanimé d'Hector et me renvoya libre en mon palais. » Ainsi parla le vieillard, et il décocha sans force un trait inoffensif, que para aussitôt l'airain sonore et qui resta vainement fixé au centre du bouclier. Alors Pyrrhus : « Eh bien, tu vas aller porter des nouvelles d'ici au fils de Pélée, mon père. N'oublie pas de lui raconter mes tristes exploits et de lui dire comme Néoptolème dégénère; mais commence par mourir. » A ces mots, il le traîne au pied même de l'autel, tout tremblant et glissant dans le sang de son fils; de la main gauche il saisit sa chevelure, de la droite il brandit son étincelante épée et la lui plonge dans le flanc jusqu'à la garde. Ainsi finit Priam, tel fut le trépas qui interrompit sa destinée; il périt ayant sous les yeux Troie en flammes et Pergame en ruines, lui qui jadis avait glorieusement régné sur tant de peuples et de pays de l'Asie. Il gît sur le rivage, tronc gigantesque dont la tête est tranchée, cadavre sans nom.

« Alors pour la première fois une cruelle épouvante s'empara de moi. Je demeurai immobile; l'image d'un père chéri s'offrit à ma pensée, et je le vis comme le roi dont il avait l'âge, frappé d'une affreuse blessure

et rendant l'âme; je vis Créuse abandonnée et ma demeure mise au pillage et mon petit Iule entouré de dangers. Je me retourne et j'examine ce qu'il y a d'amis autour de moi. Tous ont disparu, épuisés, ils se sont précipités du haut du toit sur la terre ou ont péri misérablement dans les flammes.

« Resté seul, j'aperçois Hélène, qui cherche à se dérober à tous les regards. Ma colère éclate contre cette femme, cause de tous les maux, et mon bras allait la châtier.

« Mais soudain apparut à mes yeux, plus éblouissante que jamais, et resplendissant, au sein de la nuit, d'une limpide lumière, ma bonne mère, sous son aspect de déesse, aussi belle, aussi grande qu'elle a coutume de se montrer aux Immortels. Sa main me saisit et m'arrête, et sa bouche de rose prononce ces paroles : « Mon fils, quel outrage excite en toi cette colère effrénée? Pourquoi cette fureur? Qu'est devenu ton respect pour moi? Ne devrais-tu pas songer d'abord où tu as laissé ton père Anchise, que l'âge accable, et te demander si ta femme Créuse, si ton fils Ascagne vivent encore? Les soldats grecs rôdent de toutes parts autour d'eux, et, sans mon zèle à les protéger, déjà ils eussent disparu dans les flammes ou bien un glaive ennemi les eût transpercés. Va, ce n'est point l'odieuse beauté de cette Lacédémonienne, fille de Tyndare, ni ce Pâris tant accusé; ce sont les dieux, oui, les dieux incléments, qui abattent toutes ces grandeurs et renversent Troie de fond en comble. Regarde, je vais ôter le nuage qui, bornant ta vue, obscurcit tes yeux mortels et t'enveloppe de son

ombre humide; toi, ne t'effraye d'aucun des ordres de ta mère et obéis docilement à ses instructions. Vois-tu, là, ces débris de constructions et ces rocs brisés, cette fumée ondoyante et ces flots de poussière? C'est Neptune qui de son immense trident ébranle les murailles, sape les fondements des édifices, et arrache de ses bases la ville tout entière. Ici, c'est l'impitoyable Junon qui la première occupe la porte Scée, et qui le fer en main, pleine de fureur, appelle de leurs navires les bataillons des Grecs. Regarde au sommet de la citadelle, voici Pallas dans un nuage flamboyant, avec sa formidable Gorgone. Jupiter en personne inspire aux Danaens un courage et une énergie propice, en personne il excite les dieux contre les armes dardaniennes. Hâte-toi de fuir, mon fils, et mets un terme à ta résistance. Nulle part je ne te ferai défaut, et j'assurerai ton retour au logis paternel. » Elle dit, et s'enfonça dans l'ombre épaisse de la nuit.

« Alors m'apparaissent les figures effrayantes des puissances divines acharnées à la perte de Troie. Alors Ilion tout entier se découvre à ma vue, et je vois la ville de Neptune s'abîmer dans les flammes, bouleversée jusqu'en ses fondations. Ainsi, lorsqu'au sommet des monts, des bûcherons ont à coups redoublés entaillé un vieux frêne du fer de leurs cognées et s'évertuent à l'envi à l'abattre, l'arbre, de plus en plus menaçant, ébranlé, chancelant, balance sa tête chevelue, jusqu'à ce que, peu à peu vaincu par ses blessures, il rende un gémissement suprême et s'écroule, arraché du sol de la montagne. Je descends, et,

guidé par une main divine, je m'évade au milieu des flammes et des ennemis; les traits me livrent passage et la flamme s'écarte devant moi.

« Je parviens au seuil de l'antique demeure de mes aïeux; mais aussitôt mon père, que je souhaitais d'emporter avant tout autre au faîte des montagnes, que je cherchais à sauver le premier, refuse de continuer à vivre après la destruction de Troie et d'endurer l'exil : « Vous, dit-il, vous dont le sang n'est pas glacé par l'âge et dont la vigueur n'a pas besoin d'appui, fuyez! Quant à moi, si les dieux avaient voulu prolonger mon existence, ils m'auraient conservé ma demeure. C'est assez, c'est trop même pour moi, d'avoir vu une fois notre ville saccagée et d'avoir survécu à ce désastre [1]. Voici mon lit funèbre; adressez-moi le suprême adieu et partez! Je saurai trouver la mort! Un ennemi avide de mes dépouilles mettra fin à mes souffrances, et peu m'importe d'être privé de sépulture : dès longtemps haï des dieux, je traîne des jours inutiles, depuis que le souverain père des dieux et des hommes me toucha du vent de sa foudre et m'effleura de ses feux. »

« Il s'obstinait à tenir ce langage et demeurait inébranlable. Nous, de notre côté, nous fondions en larmes, et ma femme Créuse et Ascagne et tous les nôtres le suppliaient de ne pas causer par sa mort la ruine de la famille entière et de ne pas aggraver volontairement le poids des malheurs qui nous accablaient. Il résiste, rien ne peut le décider à quitter ces lieux.

1. Anchise avait vu Troie prise par Hercule irrité du parjure de Laomédon.

Je retourne dans la mêlée, souhaitant, dans mon désespoir, d'y trouver la mort.

« Je reprends mon épée, j'adapte mon bouclier à mon bras gauche et je m'élance hors du logis. Mais, sur le seuil, mon épouse s'attache à moi, embrassant mes genoux, et tend vers moi le petit Iule : « Si tu cours à la mort, permets que nous partagions ton sort. S'il te reste quelque espoir dans le secours de tes armes, commence par protéger cette demeure. A qui nous laisses-tu, ton petit Iule, ton père et moi, que naguère tu nommais ton épouse? » Ses cris et ses gémissements remplissaient toute la maison, quand tout à coup se produisit un prodige extraordinaire. Entre les bras, sous les regards de ses parents éplorés, on vit luire au sommet de la tête d'Iule une légère aigrette de feu, dont la flamme inoffensive effleura mollement sa chevelure et rayonna autour de ses tempes. Saisis de crainte, nous nous empressons de secouer ses cheveux embrasés et d'éteindre avec de l'eau cette flamme sacrée. Mais mon père Anchise lève avec joie ses yeux vers les astres et tend ses mains au ciel : « Tout-puissant Jupiter, dit-il, si des prières peuvent t'émouvoir, daigne jeter un regard sur nous! Si notre piété le mérite, viens-nous en aide, père tout-puissant, et confirme ce présage! »

« A peine le vieillard eut-il prononcé ces mots, un coup de tonnerre éclata soudain du côté gauche, et une étoile tomba du ciel à travers les ténèbres, suivie dans sa course d'une éblouissante traînée de lumière. Elle passe au-dessus du faîte du palais, puis nous la voyons, sans rien perdre de son éclat, dispa-

raître dans la forêt de l'Ida, nous indiquant la route à suivre. Un long sillon de feu marque son passage, et une vapeur de soufre se propage tout alentour. Alors, vaincu par ce prodige, mon père se lève, invoque les dieux et adore l'astre sacré : « A présent, dit-il, plus de délais : je vous suis, et où vous me conduirez, j'irai. Dieux de mes pères, sauvez ma famille, sauvez mon petit-fils ! C'est de vous que vient ce présage, et vous n'avez pas abandonné Troie. Oui, je cède, et je ne refuse plus, mon fils, de t'accompagner. »

« Il dit; déjà, petit à petit, le bruit de l'incendie devient plus distinct, et le tourbillon des flammes se rapproche. « Allons, père chéri, place-toi sur mon dos; mes épaules te porteront, et ce ne sera pas pour moi un lourd fardeau. Quoi qu'il advienne, nous courrons ensemble les mêmes risques et nous n'y échapperons pas l'un sans l'autre; que le petit Iule marche à mon côté, et que ma femme suive nos pas à distance. Vous, esclaves, faites bien attention à ce que je vais vous dire. Il y a hors de la ville un tertre avec un vieux temple de Cérès que l'on ne visite plus guère, et à côté un antique cyprès que la piété de nos pères a conservé depuis de longues années : gagnons tous cet endroit par des chemins divers. Toi, père, prends avec toi les objets du culte et nos antiques Pénates. Moi, qui viens de combattre et qui sors à peine d'un carnage sanglant, je n'y puis toucher sans crime avant de m'être purifié dans une eau vive. »

« A ces mots, je ramène mon vêtement sur mes épaules et sur mon cou, je me couvre de la peau

fauve d'un lion, et je reçois mon fardeau ; le petit Iule s'attache à ma main droite et suit son père sans pouvoir égaler ses pas ; derrière vient Créuse. Nous avançons au milieu des ténèbres ; et moi qui tant de fois avais vu sans émotion les traits m'assaillir et l'armée grecque se dresser compacte en face de moi, maintenant le moindre souffle m'épouvante, chaque bruit m'inquiète et m'alarme, je tremble également pour celui que je conduis et pour celui que je porte.

« Déjà j'approchais des portes et je me voyais arrivé sans encombre au terme du trajet, quand tout à coup je crus entendre un bruit de pas nombreux, et mon père, fouillant l'ombre du regard : « Mon fils, s'écrie-t-il, fuis, mon fils, les voilà ! je vois étinceler leurs boucliers et leurs casques d'airain. » Alors, je ne sais quelle divinité ennemie me troubla l'esprit et m'aveugla. Tandis que précipitant ma course je m'engage dans des chemins détournés, et m'écarte des sentiers battus, ma femme Créuse, hélas ! avait cessé de me suivre. Me fut-elle ravie par un destin funeste ? se trompa-t-elle de route, ou tomba-t-elle de lassitude ? Je ne sais, mais depuis elle ne reparut pas à mes yeux. Je ne m'aperçus de sa perte, je ne songeai à elle que lorsque nous eûmes atteint le tertre et la demeure sacrée de l'antique Cérès. Là seulement, quand toute la troupe fut rassemblée, elle seule manquait ; les yeux de son fils, de son époux et de ses compagnons la cherchaient vainement. Quel mortel ou quel dieu n'accusai-je pas dans mon égarement ? Qu'avais-je vu de plus cruel dans la ruine de notre patrie ? Je recommande à nos compagnons Ascagne,

mon père Anchise et les Pénates troyens, et je les cache dans le creux d'un vallon; résolu à m'exposer encore une fois à tous les hasards, à parcourir de nouveau Troie entière et à braver tous les périls, je commence par regagner les murs et l'issue cachée par où j'étais sorti, je m'applique dans l'obscurité à suivre en sens inverse les traces de mes pas, et je cherche du regard. Tout remplit mon âme d'horreur et le silence même m'épouvante. Puis je retourne dans ma maison : si par hasard Créuse y avait porté ses pas!... Les Grecs l'avaient envahie et l'occupaient tout entière. C'en est fait! un feu dévorant que le vent fait tourbillonner monte jusqu'au sommet du toit; les flammes s'élèvent au-dessus, et s'élancent avec fureur dans les airs. J'avance, je revois le palais de Priam, la citadelle. Maintenant, sous les vastes portiques du temple inviolable de Junon, Phénix et le terrible Ulysse, comme gardiens, veillent sur le butin. C'est là qu'affluent de toutes parts les trésors de Troie arrachés à l'incendie des sanctuaires, les tables des dieux, les cratères d'or massif, les étoffes ravies par les vainqueurs. Une longue rangée d'enfants et de mères épeurées se tient debout autour de ces dépouilles. J'allai jusqu'à oser faire éclater ma voix dans les ténèbres, je remplis les rues de mes cris de détresse et j'appelai Créuse, répétant en vain son nom mille et mille fois. Tandis que, fou de désespoir, je poursuis sans fin mes recherches par toute la ville, un triste fantôme, qui n'est autre que l'ombre de Créuse, se présente à mes yeux; jamais je ne l'avais vue si grande. Je restai immobile de stupeur, mes

cheveux se dressèrent et ma voix s'arrêta dans ma gorge. Alors elle m'adressa ces paroles, qui apaisèrent mes angoisses : « A quoi sert de te laisser aller à une si folle douleur, ô mon époux bien-aimé? Tout ceci n'arrive que par la volonté des dieux; et, si tu ne peux pas m'emmener d'ici avec toi, c'est que le destin ou le roi tout-puissant ne le permettent pas. Un long exil t'attend, et il te faudra sillonner de vastes espaces de mer. Enfin tu parviendras à la terre d'Hespérie, où le Tibre coule d'un cours paisible parmi les campagnes fertiles. Là, une vie heureuse, un royaume, une épouse de sang royal te sont réservés : cesse de pleurer ta Créuse. Pour moi, je ne verrai point les hautaines demeures des Myrmidons ou des Dolopes, je ne servirai point d'esclave aux femmes de la Grèce, moi, fille de Dardanus et bru de la déesse Vénus. La puissante mère des dieux me retient sur ces bords. Adieu donc, conserve ton amour à notre enfant. »

« Lorsqu'elle eut parlé, je voulus, tout en larmes, lui répondre mille choses; mais elle m'abandonna et se fondit dans l'air. Trois fois j'essayai d'entourer son cou de mes bras, trois fois je crus la saisir et la vision se déroba sous mes mains, telle qu'un vent léger et toute semblable à un songe qui s'envole. Cependant la nuit s'achève et je rejoins enfin mes compagnons.

« Je trouve avec surprise leur nombre grossi d'une foule immense de nouveaux arrivés, hommes, femmes, jeunes gens, tout un peuple lamentable, prêt à s'exiler. De toutes parts, il en était venu, apportant ce qu'ils possédaient et résolus à me suivre sur mer, en quelque

pays que je dusse les conduire. Déjà, se levant au-dessus du mont Ida, l'étoile du matin ramenait le jour; les Grecs occupaient toutes les portes, et tout espoir de secours était perdu : résigné, j'emportai mon père et je m'acheminai vers la montagne. »

LIVRE III

Aventures d'Énée après la prise de Troie.

Énée poursuit son récit : « A Antandros, au pied du mont Ida, nous construisons une flotte de vingt navires, et nous prenons la mer. Nous abordons en Thrace, où je jette les fondements d'une ville que j'appelle de mon nom Énéade.

« J'offrais un sacrifice à la fille de Dioné, ma mère, et aux dieux, afin de les rendre propices à cette fondation, et j'immolais sur le rivage un taureau magnifique au souverain monarque des cieux. Or près de là s'élevait un tertre, au sommet duquel se dressait un buisson de cornouillers et de myrtes aux branches touffues. Je m'approche, je m'efforce d'arracher de terre quelques-uns de ces verdoyants arbustes pour couvrir mes autels de feuillage, et je vois un effroyable et merveilleux prodige. De la première tige que je coupe en la détachant de ses racines, des gouttes d'un sang noir se mettent à couler et souillent la terre de taches affreuses. Un frisson d'horreur glace mes membres et mon sang se gèle d'épouvante. Je me mets à arracher une seconde branche flexible, curieux de pénétrer les causes de ce mystère : un sang noir

découle encore de l'écorce. L'esprit agité de mille pensées, j'adresse des prières aux Nymphes champêtres, à Mars Gradivus, protecteur du pays des Gètes, les suppliant d'annuler ce présage par des signes de meilleur augure. Mais lorsque, redoublant d'efforts, j'attaque un troisième arbuste en pressant des genoux le sable (faut-il oser le dire?), j'entends des gémissements lugubres sortir des profondeurs du tertre et ces paroles viennent frapper mes oreilles : « Énée, pourquoi mets-tu en pièces un malheureux? épargne-moi au moins dans mon tombeau, épargne un crime à tes pieuses mains. Je ne suis pas un étranger pour toi : Troie m'a donné le jour, et c'est mon sang qui coule de cette tige. Ah! fuis cette contrée cruelle, fuis ces bords où règne un avide tyran. Oui, je suis Polydore. Ici même je fus percé de traits, couvert de javelots aigus, et cette moisson de fer a poussé sur mon corps. » Alors une angoisse atroce me saisit, je demeurai immobile de stupeur, mes cheveux se dressèrent et ma voix s'arrêta dans ma gorge.

« Polydore était fils de Priam; il avait été traîtreusement assassiné par le roi de Thrace, à qui son père l'avait confié pour le dérober au désastre de Troie. Nous rendons à cet infortuné les honneurs suprêmes, puis nous reprenons la mer. Nous gagnons Délos, et là je consulte l'oracle d'Apollon; le dieu répond :

« Vaillants enfants de Dardanus, la terre qui vit naître votre race du temps de vos premiers pères est aussi celle où vous devez retourner et qui doit vous recevoir en son heureux climat. Cherchez-la, cette mère de vos aïeux. C'est de là que la famille

d'Énée dominera l'univers, là régneront les fils de ses fils et ceux qui naîtront d'eux. »

« Suivant l'avis de mon père Anchise, nous faisons voile vers l'île de Crète, d'où notre ancêtre Teucer était parti autrefois pour aller s'établir en Troade. Arrivé là, je fonde une ville à laquelle je donne le nom de Pergame. Mais une épidémie survint et décima mes compagnons d'exil. J'allais, sur le conseil de mon père, retourner à Délos, consulter Apollon, quand une nuit nos dieux pénates m'apparurent en songe et m'adressèrent ces paroles :

« Ce qu'Apollon te dirait si tu allais à Ortygie, il va t'en faire ici même le présage ; nous venons à toi de sa part. Quand Troie fut livrée aux flammes, nous t'avons suivi, toi et tes armes ; nous avons sous ta conduite traversé la mer orageuse, et c'est nous aussi qui élèverons un jour jusqu'aux astres la gloire de tes arrière-neveux et donnerons à leur ville l'empire du monde. Toi, prépare à ce grand peuple une grande cité, et ne te laisse pas rebuter par les longues fatigues de l'exil. Il faut changer de séjour. Ce n'est point ce rivage que t'a indiqué Apollon Délien, ce n'est pas en Crète qu'il t'a ordonné de t'établir. Il est une région (les Grecs la désignent sous le nom d'Hespérie) depuis très longtemps célèbre par la puissance de ses armes et par la fécondité de son sol. Les Œnotriens l'ont jadis habitée ; maintenant, paraît-il, on l'appelle Italie, du nom d'un de ses rois : c'est là que nous devons nous établir à jamais, c'est de là que sont issus Dardanus et Iasius, les premiers pères de notre race. Lève-toi ! va joyeusement faire part à ton vieux père de cet oracle qui

ne saurait mentir ; qu'il parte en quête de Corythe et de la terre d'Ausonie ; Jupiter ne t'accorde pas la Crète pour résidence. »

« Nous reprenons donc encore une fois la mer. Bientôt une tempête nous assaille et nous égare sur les flots. Nous abordons aux îles Strophades.

« Les Strophades sont des îles de la mer d'Ionie, que les Grecs ont ainsi nommées. C'est le séjour de l'affreuse Céléno et des autres Harpyes, depuis qu'elles ont été expulsées de la demeure de Phinée et que la peur les a éloignées de sa table. Jamais monstre plus sinistre, jamais fléau plus horrible, né de la colère des dieux, ne s'éleva des ondes du Styx. Ce sont des oiseaux avec un visage de vierge ; un flux infect s'écoule de leurs flancs, leurs mains sont armées d'ongles crochus, et leur face est toujours blême de faim.

« C'est là que nous porte la mer. A peine entrés dans le port, nous voyons, épars sur le rivage, de magnifiques troupeaux de bœufs et de chèvres, sans gardien au milieu des herbages. Nous fondons sur eux le fer en main, et nous convions les dieux et Jupiter lui-même à recevoir une part de ce butin ; puis, au fond d'une baie, nous dressons des lits de gazon et nous commençons un opulent festin. Mais soudain du haut des montagnes, en un vol effroyable, les Harpyes descendent sur nous, en secouant leurs ailes avec un terrible fracas ; elles s'arrachent notre repas, salissent tout de leur contact immonde, et ce sont des cris affreux, en même temps qu'une odeur fétide se répand.

Alors, nous nous retirons sous la voûte d'une roche profonde, que des arbres environnent d'une ombre redoutable. Nous y installons un nouveau repas, et nous rallumons le feu sur les autels, mais aussitôt, d'un autre point de l'horizon, quittant leurs obscurs repaires, une bande de ces oiseaux aux pattes crochues vient tournoyer autour de cette proie, et leur bouche empoisonne nos mets. J'ordonne à mes compagnons de prendre les armes, et qu'on livre combat à cette horrible engeance. Ils exécutent mon commandement, cachent sous l'herbe, à portée de la main, leurs épées et dissimulent de même leurs boucliers. Dès que les monstres, s'abattant vers nous, font retentir de leur bruit les courbures du rivage, Misène, qui les guettait d'un endroit élevé, donne le signal avec sa trompette. Mes compagnons s'élancent et engagent un combat d'un genre nouveau, s'efforçant d'exterminer ces hideux oiseaux de la mer. Mais aucun coup ne les atteint sous leurs plumes, leurs corps ne reçoivent aucune blessure, et, fuyant vers le ciel d'un vol rapide, ils laissent leur proie demi-rongée, avec des marques ignobles de leur passage. Seule, Céléno se pose sur la pointe escarpée d'un rocher, et, prophétesse de malheur, lance ces paroles : « Quoi! pour prix des bœufs et des génisses que vous nous avez tuées, enfants de Laomédon, vous vous apprêtez encore à nous faire la guerre et à chasser de leur patrie les innocentes Harpyes! Écoutez donc, et gravez bien mes paroles en vos esprits; ce que le tout-puissant Jupiter révéla à Phébus, Phébus Apollon me l'a révélé, à moi, et moi, l'aînée des Furies, je vais

vous le dévoiler à mon tour. L'Italie est le but de vos courses; les vents que vous avez invoqués vous conduiront en Italie et vous permettront d'entrer dans ses ports. Mais vous n'entourerez de remparts la ville qui vous est promise qu'après qu'une famine cruelle, châtiment de votre attentat envers nous, vous aura forcés de dévorer vos tables de vos propres dents. » Elle dit, et, prenant son essor, elle disparut dans la forêt.

« Ce présage nous glace d'effroi. Sur l'avis de mon père, nous mettons immédiatement à la voile, nous côtoyons Zacynthe, Dulichium, Samé, Néritos; nous évitons les écueils d'Ithaque, nous nous arrêtons quelque temps à Leucate, où nous célébrons des jeux en l'honneur d'Apollon, puis nous dépassons Corcyre, nous abordons en Épire et gagnons la ville de Buthrote, où règne, depuis la mort de Pyrrhus, le devin Hélénus, fils de Priam. Là je rencontre d'abord l'infortunée Andromaque, qui me raconte avec des larmes comment elle est devenue l'épouse d'Hélénus, quand celui-ci prit possession du trône. Puis le fils de Priam paraît lui-même, nous accueille avec joie, et, sur ma demande, nous prédit tous les dangers qui nous attendent : il nous faudra, dit-il, naviguer dans les eaux siciliennes, voir la mer d'Ausonie, le lac Averne, l'île de Circé; il m'enseigne la route à suivre pour éviter les gouffres habités par Charybde et Scylla; enfin il m'engage à aller solliciter les oracles de la Sibylle de Cumes.

« Nous repartons. Nous longeons les côtes de l'Italie, nous échappons à Charybde; mais nous nous égarons, et, épuisés de fatigue, nous arrivons en Sicile, au pied du mont Etna.

« Le lendemain, l'astre du matin venait de se lever, et l'aurore avait déjà dissipé du firmament les ombres humides de la nuit, quand tout à coup, du fond des bois, un inconnu d'apparence singulière, usé par une

maigreur extrême, et dont l'aspect inspirait la pitié. s'avance vers le rivage et nous tend des mains suppliantes. Nous nous tournons vers lui : il est d'une sauvage malpropreté, sa barbe descend démesurément, les lambeaux qui le couvrent sont rattachés par des épines. C'était un Grec, un Grec jadis envoyé au siège de Troie dans les rangs de ses compatriotes. D'aussi loin qu'à nos costumes et à nos armes il reconnaît des Troyens, il hésite un moment, épouvanté par cette vue, et arrête ses pas; mais bientôt il se précipite vers le rivage, les yeux en larmes et tout suppliant : « Par les astres, par les dieux, par le jour que nous respirons, je vous en conjure, recueillez-moi, Troyens, emmenez-moi n'importe où : je serai content. Je sais que j'étais de la flotte grecque, et j'ai porté la guerre, je l'avoue, contre les Pénates d'Ilion. Eh bien, si j'ai commis là un crime tellement impardonnable, dispersez mon corps dans les flots et submergez-le dans la vaste mer. Si je péris, il me sera doux de périr de la main des hommes. » Il dit, embrasse nos genoux, et demeure prosterné à nos pieds. Nous l'exhortons à dire qui il est, de quel sang il est né, à nous confier de quelles infortunes il est victime. Mon père Anchise lui-même s'empresse de tendre la main à cet homme et raffermit son âme par ce gage de bienveillance. Revenu enfin de sa frayeur, l'inconnu nous parle en ces termes : « Originaire d'Ithaque, je suis un compagnon du malheureux Ulysse; mon nom est Achéménide; la pauvreté de mon père Adamaste (plût au ciel que je n'eusse pas changé de condition!) me fit partir pour Troie. Dans

leur hâte, en quittant ce funeste séjour, mes compagnons m'oublièrent par mégarde au fond de l'antre d'un Cyclope. C'est une demeure de carnage et de repas sanglants, pleine de ténèbres, immense. Lui, il est si haut qu'il heurte les étoiles (dieux, délivrez la terre d'un tel fléau!). On ne peut supporter son aspect et personne n'ose l'aborder. Il se repaît des entrailles et du sang de ses malheureuses victimes. Je l'ai vu moi-même saisir de sa main énorme deux d'entre nous, puis, couché sur le dos au milieu de son antre, briser leurs corps contre le roc et inonder sa demeure des flots de leur sang; je l'ai vu manger leurs membres dégouttants de sang, j'ai vu leurs chairs fumantes palpiter sous sa dent. Sa férocité ne fut pas impunie : Ulysse ne put souffrir une telle barbarie, et le roi d'Ithaque ne s'oublia pas en un si grand péril. Le Cyclope, gorgé de nourriture et appesanti par l'ivresse, laissa tomber sa tête chancelante et déploya dans l'antre son corps immense : tout en dormant il vomissait des morceaux de chair au milieu d'un répugnant mélange de sang et de vin. Aussitôt, après avoir invoqué les grandes divinités et réglé par le sort nos rôles respectifs, nous l'enveloppons à la fois de toutes parts, et à l'aide d'un épieu aigu nous lui crevons son œil énorme, œil unique qu'abritait son front farouche, semblable à un bouclier argien ou au disque de Phébus, et nous vengeons enfin avec joie le trépas de nos compagnons. Mais fuyez, malheureux, fuyez, rompez les câbles qui vous attachent au rivage. Car, aussi hideux, aussi gigantesques que Polyphème lorsqu'il enferme dans les profondeurs de

son antre ses laineux troupeaux et presse leurs mamelles, cent autres Cyclopes exécrables habitent de côté et d'autre le long de cette côte et errent sur ces montagnes. Voici déjà la troisième fois que la lune remplit de lumière le vide de son croissant, depuis que je traîne ma vie dans les bois, parmi les solitudes et les repaires des bêtes fauves, que, du haut d'un rocher, je suis de l'œil les énormes Cyclopes, et que les bruits retentissants de leurs pas et de leur voix me font trembler de frayeur. Ma nourriture est misérable : les arbres me donnent des baies, de pierreuses cornouilles, et j'arrache, pour me soutenir, les racines des plantes. Je promène partout mes regards, mais votre flotte est la première que j'ai vue venir vers ce rivage. Qui que vous soyez, je me jette dans vos bras, trop heureux d'échapper à cette race abominable. Mieux vaut que j'expire par vos mains, quelque trépas que vous m'infligiez. »

« A peine eut-il dit ces mots, qu'au sommet d'un mont nous voyons en personne le pasteur Polyphème, promenant au milieu de ses troupeaux sa masse colossale et s'avançant vers le rivage familier, monstre effroyable, difforme, immense, et privé de la lumière. Sa main tient un pin ébranché, qui guide et affermit ses pas ; ses laineuses brebis l'accompagnent ; elles sont sa seule joie, elles seules le consolent de ses maux. Il atteint les flots profonds, pénètre dans la mer, y lave le sang qui coule de son orbite vide, avec des grincements de dents et des gémissements ; puis il s'avance jusqu'à la haute mer, et le flot ne mouille même pas ses flancs gigantesques. Frémissant

d'épouvante, nous précipitons notre fuite; nous recueillons le suppliant, bien digne de notre pitié; sans mot dire on coupe les câbles, et nous nous courbons sur les rames, qui balayent la mer à l'envi. Polyphème entend du bruit et tourne ses pas vers les voix qui le frappent. Mais, comme il lui est imposible de nous saisir dans sa main et qu'il ne saurait lutter de vitesse avec les flots ioniens, il pousse un cri immense, qui fait trembler toute l'étendue des ondes, terrifie le continent jusqu'au fond de l'Italie et fait mugir l'Etna au creux de ses cavernes. Attiré par cette clameur, du fond des bois, du haut des monts, tout un peuple de Cyclopes s'élance vers le port et couvre le rivage. Nous voyons se dresser, dardant en vain sur nous leur œil farouche, tous ces fils de l'Etna dont la tête s'élève jusqu'au ciel : effroyable rassemblement! Tels, à la cime d'un mont, se tiennent des chênes aériens ou des cyprès aux fruits coniques, forêt de Jupiter ou bois consacré à Diane. Nous nous hâtons, stimulés par une peur mortelle, de dégager les cordages, et de déployer nos voiles au vent qui nous seconde.

« Nous évitons Charybde et Scylla, nous contournons la Sicile : Camarine, Géla, Agrigente, Sélinonte, passent devant nos yeux; nous évitons les écueils sous-marins de Lilybée; enfin Drépane nous reçoit dans son port. C'est là que la mort me ravit, hélas! mon père Anchise, et c'est au sortir de là qu'un dieu favorable m'a conduit sur vos bords. »

LIVRE IV

Didon s'unit à Énée. Abandonnée par lui, elle se donne la mort.

Énée a achevé son récit. A mesure qu'elle l'écoutait, Didon s'est sentie invinciblement attirée vers lui ; le cœur troublé, elle ne peut dormir. Le lendemain, dès l'aurore, elle fait à sa sœur Anne l'aveu de sa passion pour le héros troyen et lui expose en termes émus les scrupules de sa conscience : elle veut rester fidèle à la mémoire de Sychée, son premier époux. Mais sa sœur l'encourage au contraire à épouser son hôte, pourvu seulement que les dieux soient propices à cette union ; elle la persuade sans peine.

Elles commencent par se rendre dans les temples et par implorer, d'autel en autel, la bienveillance des dieux; elles immolent, selon le rite, des brebis de choix âgées de deux ans, à Cérès la législatrice, à Phébus, au divin Bacchus, et avant tout à Junon, qui préside aux unions conjugales. Tenant une coupe de la main droite, la belle Didon verse elle-même le vin entre les deux cornes d'une génisse blanche; sous les regards des dieux, elle fait le tour des autels plantureusement garnis; elle renouvelle plusieurs fois dans le jour ses offrandes, et, fixant d'un œil avide le

sein ouvert des victimes, elle interroge leurs entrailles palpitantes. O ignorance des aruspices! à quoi servent les vœux, à quoi servent les temples, quand on est affolé d'amour? Le feu qui la dévore la pénètre jusqu'aux moelles, et bien vive est la plaie muette de son cœur. Elle brûle, l'infortunée Didon; elle erre, affolée, par toute la ville : telle la biche atteinte d'une flèche, qu'un pâtre a surprise à la chasse dans les forêts de Crète et qu'il a percée de loin de ses traits, emportant, sans le savoir, le feu ailé dans la blessure; elle prend sa course à travers les bois et les fourrés du mont Dicté; le roseau meurtrier reste planté dans son flanc. Donc la reine mène avec elle Énée par la ville, elle étale à ses yeux les magnificences phéniciennes de cette cité prête à le recevoir; elle veut parler... la voix lui manque. Puis, vers la fin du jour, elle l'invite à un nouveau festin, demande, dans sa folie, à entendre encore raconter les malheurs d'Ilion, et, pendant le récit, reste encore suspendue à ses lèvres. Enfin, lorsqu'ils se sont séparés, lorsque la lune, s'obscurcissant, dérobe à son tour sa lumière, et que les astres sur leur déclin invitent au sommeil, seule dans le palais désert, elle s'abandonne à sa douleur; elle s'étend sur le lit qu'il vient de quitter (elle voit, elle entend le cher absent comme s'il était là); ou bien elle serre Ascagne sur son sein, croyant revoir en lui l'image de son père, et cherche à tromper ainsi la violence de son amour.

Les tours commencées ne s'élèvent plus; la jeunesse ne s'exerce plus aux travaux des armes; on cesse d'aménager le port et les fortifications, d'où

dépendra le salut en cas de guerre; tout ouvrage est suspendu; on voit se dresser, menaçantes, des murailles inachevées et des machines aussi hautes que le ciel.

Cependant Junon, dans le secret dessein d'écarter plus sûrement Énée de l'Italie, se concerte avec Vénus pour faciliter l'union du prince troyen avec Didon; Vénus, en souriant de cette perfidie, acquiesce aux désirs de la reine des Dieux. Le lendemain, dès l'aube, une grande partie de chasse s'organise, à laquelle prend part toute l'élite des Carthaginois. La chasse commence; mais un orage soudain disperse les chasseurs; Didon et Énée, séparés de leur suite, se réfugient ensemble dans une grotte.

Aussitôt la Renommée se met à parcourir les grandes villes de la Libye, la Renommée plus rapide qu'aucun autre fléau. Sa puissance est dans sa vitesse et elle doit de nouvelles forces à sa course même. D'abord faible et timide, bientôt elle s'élève dans les airs, et, tandis qu'elle marche sur la terre, sa tête se perd au milieu des nues. Dans son courroux contre les dieux, la Terre, dit-on, l'enfanta et donna à Cæus et à Encelade cette sœur cadette pourvue de pieds agiles et d'ailes rapides. Monstre effroyable, immense, autant elle a de plumes sur le corps, autant elle a (chose merveilleuse à dire!) d'yeux cachés et toujours ouverts, autant de langues, autant de bouches parlant toujours, autant d'oreilles toujours dressées. La nuit, elle vole entre ciel et terre, on l'entend passer dans l'ombre, et jamais elle n'abandonne ses paupières au doux sommeil; le jour, elle se poste en sentinelle ou sur le faîte des plus hauts toits ou sur le sommet des

tours, et répand l'épouvante dans les villes, messagère imperturbable du mensonge et de la calomnie aussi bien que de la vérité. Donc elle se mit alors à semer par le monde toutes sortes de bruits, se plaisant à publier également ce qui était et ce qui n'était pas : Énée, issu d'un sang troyen, était venu à Carthage; la belle Didon avait daigné le prendre pour époux; et maintenant ils consumaient ensemble tout l'hiver dans les fêtes; ils oubliaient leurs devoirs de rois, asservis à un honteux amour. Voilà ce que l'horrible déesse révèle partout aux hommes sur sa route.

Iarbas, roi des Gétules, avait vainement prétendu à l'hymen de Didon. Au récit qu'il entend de la bouche de la Renommée, la colère l'enflamme; il invoque l'appui de Jupiter Hammon, son père. Celui-ci envoie Mercure porter à Énée l'ordre de quitter l'Afrique et de reprendre la route de l'Italie. Le dieu apparaît à Énée, s'acquitte de sa mission, et s'évanouit dans les airs comme une vapeur subtile.

Énée, à cette vue, demeura stupide et sans parole : ses cheveux se dressèrent d'effroi et sa voix s'arrêta dans sa gorge. Il brûle de s'éloigner, de fuir, de quitter cette terre si douce : tant l'a frappé cet avertissement, cet ordre absolu des dieux. Hélas! que faire? Avec quelles paroles trompeuses aborder maintenant la reine en sa folle passion? Par où commencer? Son esprit indécis passe sans cesse d'une pensée à une autre, se partage entre mille projets et ne s'arrête à rien. Au milieu de ses hésitations, voici le parti qui lui semble le meilleur : il appelle Mnesthée, Sergeste et le vaillant Séreste, leur dit d'équiper la

flotte en silence, de rassembler leurs compagnons sur le rivage, d'apprêter les armes, et de dissimuler la cause de ces préparatifs; lui-même, pendant ce temps, comme la confiante Didon ignore son dessein et ne s'attend pas à la rupture de si belles amours, il tâchera de l'aborder, de choisir le moment le plus favorable pour lui parler et de présenter la chose avec adresse. Sur-le-champ tous les Troyens charmés obéissent à sa volonté et s'empressent d'exécuter ses ordres.

Mais la reine (qui pourrait tromper une amante?) a pressenti la ruse et, la première, a soupçonné quel événement s'apprête : tant elle est peu rassurée dans son bonheur. La Renommée, toujours impitoyable, l'a avertie que la flotte s'arme et se prépare à une traversée. Furieuse, hors d'elle-même, la tête en feu, elle court par toute la ville comme une bacchante : telle, au signal de la fête sacrée, bondit une Ménade, lorsque, tous les trois ans, le cri de : Bacchus! l'excite à célébrer les orgies et que le Cithéron fait entendre de nocturnes clameurs. Enfin, prévenant Énée, elle lui adresse ainsi la parole :

« Tu as espéré, perfide, que tu pourrais me cacher cette trahison et t'éloigner en secret de mes États? Ni notre amour, ni cette main droite que tu m'avais donnée, ni Didon prête à périr d'une cruelle mort, rien ne t'arrête? Que dis-je? tu construis une flotte en pleine saison d'hiver, tu cours t'exposer au large à tous les aquilons cruels! Quoi! si tu n'allais pas chercher des terres étrangères, une contrée inconnue, et que l'antique Troie subsistât, irais-tu sur tes vais-

seaux chercher Troie à travers la mer orageuse? C'est donc moi que tu fuis? Ah! par ces larmes que je verse, par ta main droite (voilà, hélas! ce que je me suis réservé par ma faute), par notre union, par notre hymen à peine ébauché, si tu m'as quelque reconnaissance, si quelque chose te fut doux en moi, aie pitié d'un pays condamné à la ruine et renonce, je t'en conjure, si les prières sont encore de saison, renonce à cet affreux projet. C'est à cause de toi que les peuples de Libye et les princes numides me haïssent, que les Tyriens me sont hostiles; c'est à toi que j'ai sacrifié ma pudeur et l'antique renom qui m'élevait aux astres. A qui m'abandonnes-tu dans mes derniers moments, mon hôte? puisque c'est le seul nom que je puisse encore donner à celui qui fut mon époux. Qu'attendrai-je désormais? que Pygmalion mon frère renverse mes remparts, ou que le Gétule Iarbas m'emmène prisonnière? Si seulement, avant de te voir fuir, j'avais eu un fils de toi; si je voyais jouer dans le palais un petit Énée, qui me rappelât du moins tes traits, ah! je ne me croirais pas si entièrement trahie, abandonnée. »

Énée, domptant son trouble, cherche à se justifier; il jure à Didon que les Dieux sont seuls responsables du départ qu'il projette et que c'est la volonté de Jupiter qui l'envoie en Italie.

Tandis qu'il parle de la sorte, elle l'observe longuement, le visage à demi détourné, roulant des yeux hagards, et le toisant de ses regards muets; enfin elle exhale ainsi sa fureur : « Non, tu n'es pas le fils

d'une déesse; non, Dardanus n'est pas le père de ta race, perfide! c'est l'horrible Caucase qui t'engendra dans ses âpres rochers, et ce sont les tigresses d'Hyrcanie qui te donnèrent la mamelle! Qu'ai-je encore à dissimuler? Quels outrages plus grands puis-je attendre? A-t-il souffert de mes pleurs? A-t-il tourné les yeux vers moi? Ai-je pu le fléchir, a-t-il versé des larmes? A-t-il pris pitié de son amante? Quelle dureté pourrait m'accabler davantage? C'en est fait : ni la puissante Junon, ni le souverain fils de Saturne ne me regardent plus désormais d'un œil impartial! A qui désormais se fier? Il avait échoué sur ce rivage, il manquait de tout, je lui ai donné asile, je lui ai, folle que j'étais! fait partager mon trône; sa flotte, ses compagnons qui se perdaient, je les ai arrachés à la mort... Ah! quelle fureur me brûle et me transporte!... Maintenant ce sont les prophéties d'Apollon, ce sont les oracles de Lycie, c'est le messager des dieux, envoyé par Jupiter lui-même, qui lui apporte par les airs ces ordres affreux! Oui, voilà vraiment de quoi les dieux s'occupent! De pareils soucis inquiètent bien leur repos! Mais je ne te retiens pas, je ne réfute point tes excuses : va, cherche l'Italie au gré des vents, gagne ton royaume à travers les ondes. Ah! j'espère, s'il est une miséricorde divine, que tu expieras ton crime au milieu des écueils et que tu périras en invoquant mainte fois le nom de Didon! Absente, je te poursuivrai, armée de flammes funestes, et, quand la froide mort aura séparé mon âme de ma chair, mon ombre t'obsédera sans répit. Tu subiras, perfide, ton châtiment. Je l'apprendrai,

et la nouvelle m'en parviendra dans le fond des Enfers. »

A ces mots, elle s'interrompt; désolée, elle fuit la lumière, s'éloigne, se dérobe aux regards, laissant Énée plein d'angoisse, irrésolu, et ne sachant quel langage tenir. Ses femmes la soutiennent, rapportent dans sa chambre de marbre son corps défaillant et la déposent sur sa couche.

Tandis qu'Énée, docile aux ordres divins, va rejoindre ses vaisseaux, Didon, éperdue, a recours encore à sa sœur; mais vainement celle-ci cherche à fléchir le héros troyen. Didon alors, désespérant de retenir son amant, se décide à mourir: elle fait élever un bûcher dans le fond du palais; elle y place, sur le lit nuptial, les dépouilles, l'épée, l'image de l'infidèle, et une prêtresse exécute pour elle des cérémonies magiques.

Il faisait nuit, et de toutes parts sur la terre les êtres fatigués goûtaient un paisible sommeil; les forêts, les mers impétueuses reposaient; c'était l'heure où les astres arrivent au milieu de leur course, où tout se tait dans les champs, où les troupeaux, où les oiseaux aux mille couleurs, ceux qui vivent près des lacs limpides et ceux qui habitent les halliers, demeurent assoupis dans le silence de la nuit. Mais Didon, l'âme navrée, ne dort point, et la nuit n'assoupit ni ses yeux ni son cœur; ses tourments redoublent, son amour se ranime avec une nouvelle violence, et le déchaînement de sa colère la bouleverse tout entière.

Elle s'abandonne à ses lamentations. Cependant Énée est une seconde fois visité par Mercure dans son sommeil, et, sur son injonction, l'Aurore se lève aussitôt au milieu de la nuit.

Et déjà l'Aurore, quittant le lit doré de Tithon, commençait à répandre sur la terre une lumière nouvelle. La reine, du haut de son palais, vit poindre et blanchir l'aube; elle vit la flotte avancer, toutes ses voilures également tendues; elle s'aperçut que le rivage était désert, le port sans matelots. Et aussitôt, meurtrissant trois et quatre fois de la main sa belle poitrine et mettant en lambeaux sa blonde chevelure : « O Jupiter! fit-elle, il va fuir! il se sera, cet étranger, joué de moi dans mon royaume! Et l'on ne courra pas aux armes! et la ville entière ne le poursuivra pas! et l'on n'arrachera pas nos navires de la côte! Allez, hâtez-vous, vite, des torches, des armes! Ramez! Que dis-je? où suis-je? Quelle folie égare ton esprit, malheureuse Didon? C'est maintenant que tu ressens sa perfidie? Il fallait la comprendre lorsque tu lui donnais ton sceptre. Où est-elle, cette main droite, gage de foi? Le voilà donc, cet homme qui mène, dit-on, avec lui les Pénates nationaux, ce fils qui porta sur ses épaules son père épuisé par l'âge! Ne pouvais-je m'emparer de lui, mettre son corps en pièces, en semer les débris dans les ondes, ne pouvais-je égorger ses compagnons, et Ascagne lui-même, et le servir parmi les mets sur la table de son père? Le succès de la lutte eût été incertain? Qu'importe? Que pouvais-je craindre, lorsque la mort m'attendait? J'aurais porté le feu des torches dans son camp, embrasé les tillacs, tué le fils avec le père, anéanti cette race, et moi-même après eux..... O soleil, dont la flamme illumine tour à tour toutes les parties de l'univers, Junon, complice et témoin de mes tour-

ments, Hécate, toi qu'on invoque la nuit avec des hurlements aux carrefours des villes, et vous, Furies vengeresses, et vous tous, Dieux qu'invoque Élise mourante, considérez ce que je souffre, accordez à mes maux le juste secours de votre puissance, exaucez mes prières! S'il faut que ce monstre que j'exècre atteigne le port et parvienne au rivage, si tel est l'immuable arrêt de Jupiter, si le destin en est ainsi fixé, puisse-t-il du moins, assailli en territoire ennemi par un peuple vaillant et belliqueux, arraché aux embrassements d'Iule, demander assistance et voir les siens indignement massacrés; puisse-t-il, après s'être soumis aux conditions d'une paix honteuse, ne pas même jouir de ce royaume et de ce ciel tant souhaité, mais tomber prématurément et demeurer sans sépulture sur le rivage! Voilà mon vœu, voilà les dernières paroles que j'exhale avec ma vie. Quant à vous, Tyriens, vouez à cette engeance et à toute sa postérité une haine acharnée, ne privez pas mes mânes de cet hommage! Nulle amitié, nul pacte entre vous et ce peuple. Nais de ma cendre, ô toi qui seras mon vengeur, nais afin de poursuivre avec la flamme et le fer ces colons dardaniens, aujourd'hui et plus tard, tant qu'ils auront des forces à abattre! Que tout entre en lutte, j'en conjure les dieux : rivages contre rivages, flots contre flots, armes contre armes; et que nos arrière-neveux se combattent encore! »

Elle dit, et son âme agitée passait par mille états divers, impatiente de rompre au plus tôt la trame d'une vie odieuse. Alors elle appelle Barcé, nourrice

de Sychée (quant à la sienne, ses cendres reposent dans la patrie des ancêtres) : « Chère nourrice, dit-elle, va chercher ma sœur Anne; dis-lui qu'elle se hâte d'arroser son corps d'une eau vive et qu'elle amène avec elle les victimes et les offrandes prescrites pour les expiations. Qu'elle vienne ainsi, et toi-même ceins tes tempes du bandeau sacré. J'ai dessein d'achever le sacrifice en l'honneur de Jupiter Stygien, le sacrifice dont j'ai commencé les apprêts selon le rite; je veux mettre fin à mes tourments en livrant aux flammes du bûcher l'image du Troyen. » Elle dit. La nourrice zélée accélère son pas autant que le lui permet son âge.

Cependant, toute palpitante et bouleversée par ses horribles projets, Didon, roulant des yeux sanglants, les joues tremblantes et parsemées de taches livides, pâle déjà de l'approche de la mort, se précipite au fond de son palais, s'élance avec furie au sommet du bûcher et dégaine l'épée du Troyen, présent qu'elle n'avait point demandé pour cet usage. Alors, à la vue des vêtements qui viennent de lui, à la vue du lit si connu, elle accorda un moment à ses larmes, à ses pensées, puis s'étendit sur la couche et dit ces suprêmes paroles : « Dépouilles qui m'étiez si douces tant que les destins et le ciel le permirent, recevez mon âme, et délivrez-moi des tourments que j'endure! J'ai vécu, je suis au bout de la carrière que m'avait dévolue la Fortune; à présent mon ombre va descendre non sans grandeur sous la terre. J'ai fondé une ville magnifique, j'ai vu s'élever ses remparts; j'ai vengé mon époux, en châtiant un frère criminel;

heureuse, ah! trop heureuse, si seulement les vaisseaux troyens n'eussent jamais touché notre rivage! » A ces mots, elle presse son visage sur la couche : « Quoi! mourir sans vengeance! N'importe, mourons, dit-elle. Même ainsi, oui, même ainsi il m'est doux de descendre parmi les ombres. Puisse, de la haute mer, le cruel Troyen repaître sa vue des flammes qui vont me dévorer, et emporter avec lui le présage de ma mort! »

Elle achevait à peine, que ses suivantes l'aperçoivent, déjà tombée sous le coup mortel : l'épée fume encore dans ses mains ensanglantées. Des cris s'élèvent dans le palais; la Renommée vole en tous sens dans la ville bouleversée. Des lamentations, des gémissements, des hurlements de femmes font retentir les maisons, l'air résonne de clameurs désolées : on croirait qu'envahie par les ennemis, Carthage entière ou l'antique cité de Tyr s'écroule, et que les flammes furieuses enveloppent de proche en proche les demeures des hommes et les demeures des dieux.

Anne accourt, affolée, et se répand en plaintes, en cris de désespoir; elle cherche à ranimer le corps de sa sœur, le presse, pour le réchauffer, contre son sein, et étanche avec sa robe le sang qui coule de la blessure.

Didon s'efforce de soulever encore ses paupières alourdies, et défaille. Un râle aigu sort de la plaie qui lui ouvre la poitrine. Trois fois elle se soulève et s'appuie sur son bras pour se soutenir; trois fois elle retombe affaissée sur la couche, cherche de ses yeux errants la lumière du ciel, et gémit de l'avoir trouvée encore!

Alors la toute-puissante Junon, touchée de pitié par une si longue souffrance et un trépas si pénible, envoya de l'Olympe Iris pour dégager cette âme en lutte contre les liens du corps. Car sa mort n'était ni l'œuvre du destin ni le châtiment d'un crime; l'infortunée périssait prématurément, victime d'une fureur soudaine, et Proserpine n'avait pas encore détaché de son front le cheveu fatal ni voué sa tête au roi du Styx. Iris, déployant par le ciel ses ailes étincelantes de rosée, qui, sous les rayons du soleil, se nuancent de mille couleurs diverses, prend son essor, et s'arrête au-dessus de la tête de Didon :

« Je vais, dit-elle, comme j'en ai reçu l'ordre, porter à Pluton son tribut sacré et je te délivre de ton corps. » Elle dit, et sa main coupe le cheveu; aussitôt les derniers restes de chaleur s'éteignent, et le dernier souffle de Didon s'exhale dans les airs.

LIVRE V

Retour en Sicile. Jeux en l'honneur d'Anchise. Incendie d'une partie de la flotte. Départ pour l'Italie.

En quittant Carthage, Énée fait voile vers l'Italie. Mais une tempête survient et l'oblige à relâcher en Sicile. Le Troyen Aceste, qui règne en ce pays, accueille avec joie le retour de ses compatriotes et leur donne l'hospitalité. — Le lendemain, dès l'aube, Énée réunit ses compagnons et leur annonce son dessein de célébrer par un sacrifice, puis par des jeux solennels, l'anniversaire de la mort d'Anchise.

A ces mots, il voile ses tempes du myrte maternel. Hélymus en fait autant, le vieil Aceste, le jeune Ascagne aussi, et cet exemple est suivi du reste des assistants. Alors, quittant le lieu de l'assemblée, il s'avance avec une innombrable escorte vers le tombeau de son père, au milieu de l'immense troupe qui l'accompagne. Là, suivant le rite des libations, il verse sur le sol deux vases de vin pur, deux de lait nouveau, deux du sang des victimes, répand des fleurs aux teintes éclatantes, et dit ces mots :

« Salut encore une fois, mon père vénéré ; salut, vous que je retrouve, mais que je ne puis emporter,

cendres, âme, ombre paternelles! Que ne m'a-t-il été permis de chercher avec toi ce pays d'Italie, cette terre promise par les destins, et ce Tibre, quel qu'il soit, qui arrose l'Ausonie! »

A peine avait-il dit ces paroles, que du fond du monument sacré l'on vit se glisser un serpent : énorme, il s'avance, déroulant sept anneaux, sept replis successifs; il embrasse tranquillement le tombeau, rampe le long des autels ; sa peau est tachetée d'azur, et l'or qui parsème ses écailles a des fulgurations de flamme : tels les nuages, sous les rayons du soleil, reçoivent de l'arc-en-ciel mille couleurs variées. Énée, à cette vue, demeure stupéfait. Le reptile, en développant son vaste corps, circule parmi les coupes et les vases polis, goûte aux mets, et retourne, toujours inoffensif, dans le fond de la tombe, abandonnant les autels où il s'est repu. Avec plus de zèle encore, Énée renouvelle à son père ses pieux hommages, ne sachant s'il doit croire que ce serpent est le Génie du lieu ou le serviteur du mort : il immole, selon le rite, deux brebis âgées de deux ans, autant de porcs, autant de jeunes taureaux noirs; il répand des coupes de vin, invoque l'âme du grand Anchise et rappelle ses mânes des bords de l'Achéron. Et ses compagnons ne laissent pas, chacun selon son pouvoir, d'apporter avec joie leurs offrandes, d'en charger les autels, d'égorger de jeunes taureaux. D'autres placent à la file des vases d'airain sur le feu; çà et là dans l'herbe ils disposent des broches au-dessus de charbons embrasés et font rôtir les chairs des victimes.

Le jour fixé pour la célébration des jeux arrive. Une grande multitude est accourue pour y assister. La fête commence par une joute nautique. Sur quatre vaisseaux pareils armés de lourdes rames, quatre concurrents sont en ligne : Mnesthée, sur la *Baleine*; Gyas, sur la *Chimère*; Sergeste, sur le *Centaure*; Cloanthe, sur la *Scylla*.

Un rocher, sur lequel Énée a fait planter un chêne verdoyant, servira de borne à la course. Le signal est donné : tous s'élancent, et l'air retentit des cris et des applaudissements des spectateurs.

Celui qui devance les autres, qui vole sur les ondes en tête de ses rivaux au milieu du tumulte général, c'est Gyas; après lui vient Cloanthe : son équipage est meilleur, mais la lourdeur de son vaisseau de pin le ralentit. Derrière eux, à même distance, la *Baleine* et le *Centaure* cherchent à se dépasser l'un l'autre. Tantôt c'est la *Baleine* qui l'emporte, tantôt elle est vaincue et le grand *Centaure* a l'avantage, tantôt, tous deux ensemble, ils s'avancent de front et de leur longue carène fendent les flots salés. Déjà l'on approchait du rocher, l'on atteignait la borne, quand Gyas, qui tenait la tête, voguant en vainqueur au milieu des ondes, apostrophe Ménœtès, pilote de son navire : « Où donc t'en vas-tu si à droite? Tourne par ici, n'aie pas peur du bord, laisse les avirons raser la roche à gauche; que d'autres prennent le large. » Il dit, mais Ménœtès, craignant des écueils invisibles, détourne la proue vers la haute mer. « Où t'en vas-tu par là? Vite, au rocher, Ménœtès! » répéta Gyas à grands cris: et soudain il voit derrière lui Cloanthe déjà prêt à l'atteindre et serrant de tout près le bord. Celui-ci se glisse entre le navire de

Gyas et les rochers retentissants, se fraye un chemin sur la gauche, dépasse tout à coup son rival, et, la borne doublée, vogue désormais sans péril. Alors un immense dépit enflamma le jeune homme jusqu'aux moelles. Des larmes coulèrent sur ses joues, et, sans souci de sa propre dignité ni de la vie de ses compagnons, il précipite d'un geste prompt l'indocile Ménœtès du haut de la poupe dans la mer : lui-même il le remplace au gouvernail, lui-même se fait pilote, anime les matelots et met la barre sur le rivage. Cependant, malgré son poids, malgré son âge, le vieux Ménœtès parvient à remonter enfin du fond de l'eau; ses vêtements ruissellent sur lui; il gagne le sommet du rocher et s'assied à sec sur la pierre. Les Troyens avaient ri de sa chute, de ses efforts pour nager; ils rirent encore en le voyant vomir des flots amers.

Les deux derniers, Sergeste et Mnesthée, redoublent de vitesse, dans l'espoir de devancer Gyas à leur tour. Mais Sergeste, dans son ardeur, serre de trop près le rocher, le heurte, et son navire échoue. Mnesthée, plus heureux, fend les flots, vole, atteint Gyas, et le dépasse enfin. Cloanthe lui-même va peut-être être vaincu; mais il supplie les Dieux marins de le seconder : ses vœux sont exaucés, et son navire arrive le premier au terme de la course. — Un héraut proclame sa victoire. Énée donne les prix : à Cloanthe, une chlamyde ornée d'or et de pourpre; à Mnesthée, une cotte de mailles d'or; à Gyas, deux bassins d'airain et deux coupes d'argent. Une esclave crétoise, mère de deux jumeaux, est le lot de l'infortuné Sergeste.

Cette joute finie, le pieux Énée se dirige vers une étendue de terrain gazonnée qu'entoure de toutes

parts un cercle de collines boisées. Le milieu de la vallée s'arrondissait en théâtre; c'est là que le héros, escorté d'une foule innombrable, va s'asseoir au milieu de tous sur un siège élevé pour lui. Alors, s'adressant à tous ceux qui voudront courir et rivaliser de vitesse, il excite leur émulation par la valeur des prix qu'il expose à leurs yeux. De toutes parts on se présente : aux Troyens se mêlent des Siciliens. C'est d'abord Nisus et Euryale : Euryale, que distinguent sa beauté et la fraîcheur de sa jeunesse; Nisus, le tendre ami de cet adolescent. Après eux vient un fils de roi, Diorès, rejeton de l'illustre Priam; puis, ensemble, Salius et Patron, le premier Acarnanien, l'autre de sang arcadien, né d'une famille de Tégée; ensuite deux jeunes Siciliens, Hélymus et Panope, habitués à accompagner dans les forêts le vieil Aceste; et bien d'autres encore, dont les noms obscurs sont restés dans l'oubli.

Énée, au milieu d'eux, leur parle alors ainsi : « Écoutez-moi, joyeux rivaux, et accordez-moi bien votre attention. Personne d'entre vous ne sortira d'ici sans un présent de moi. A chacun je donnerai deux javelines de Crète au fer brillant et lisse, et une hache à deux tranchants avec des ciselures d'argent : cette récompense sera commune à tous. Les trois premiers vainqueurs recevront des prix à part, et leur tête sera couronnée d'un pâle feuillage d'olivier. Le premier obtiendra un cheval richement harnaché; le second, un carquois d'Amazone rempli de flèches de Thrace, enveloppé d'un large baudrier couvert d'or et qu'attache une agrafe faite d'une pierre précieuse. Le

troisième devra se contenter d'emporter ce casque grec. »

A ces mots, les concurrents se placent; soudain, au signal, ils quittent le point de départ et s'élancent comme une trombe dans la carrière, brûlant d'atteindre le but. A leur tête, et bien loin en avant des autres, Nisus bondit, plus prompt que les vents et que les ailes de la foudre. Celui qui le suit de plus près, mais pourtant à grande distance, c'est Salius; puis, après un nouvel intervalle, le troisième est Euryale; Euryale est suivi d'Hélymus. Derrière ce dernier l'on voit voler Diorès, pressant du pied son pied et penché sur son épaule : s'il leur restait plus d'espace, il le devancerait lestement ou laisserait du moins la victoire indécise. Déjà, presque au bout de la carrière, les coureurs fatigués allaient atteindre le but, quand Nisus, glissant sur une flaque de sang, tombe malheureusement. On venait d'immoler en cet endroit de jeunes taureaux, et la terre et les herbes vertes qui la couvraient étaient encore humides de ce sacrifice. Ce jeune homme, qui déjà triomphait, ne peut retenir ses pieds qui chancellent, le sol lui manque, et, la tête en avant, il s'abat au milieu de la boue et du sang des victimes. Cependant il n'oublie pas Euryale, il n'oublie pas son tendre ami : se relevant sur la terre glissante, il se jette au-devant de Salius; celui-ci roule à la renverse, et gît sur le sable épais. Euryale bondit : vainqueur grâce à son ami, il prend la tête, et vole au milieu des applaudissements et des acclamations flatteuses de la foule. A sa suite vient Hélymus, et Diorès arrive maintenant troisième. Alors l'immense amphi-

théâtre s'emplit des clameurs de Salius : il prend à témoin l'assemblée entière, les vénérables chefs assis au premier rang, et revendique la palme qu'une ruse vient de lui ravir. Euryale est protégé par la faveur publique, par la grâce de ses larmes, par sa vertu d'autant plus aimable qu'elle se montre en un beau corps. Diorès le soutient et proclame d'une voix forte son triomphe : lui-même par son rang mérite le dernier prix, mais ce succès est vain si l'on accorde à Salius les honneurs du premier arrivant. Alors le grand Énée : « Les prix que vous avez obtenus, mes enfants, vous restent acquis, dit-il, et personne n'y peut rien changer. Mais vous me permettrez de consoler un ami que la fortune a trahi. »

A ces mots, il donne à Salius la peau d'un énorme lion de Gétulie, chargée de crins et ornée de griffes d'or. Alors Nisus : « Si de telles récompenses sont le lot des vaincus, dit-il, si tu es si charitable pour ceux qui tombent, quel don feras-tu à Nisus? à moi qui méritais la première couronne, si je n'avais été, comme Salius, victime de ma mauvaise fortune? » Et, tout en parlant, il montrait son visage et ses membres souillés d'une fange humide. Énée lui sourit avec bonté; il fit apporter un bouclier, ouvrage de Didymaon, enlevé par les Grecs aux portes d'un temple de Neptune, et donna en partage au jeune héros ce présent magnifique.

Ensuite a lieu le combat du ceste. Énée propose les prix : un jeune taureau brillamment paré est promis au vainqueur; le vaincu recevra un casque et une épée. Darès se présente pour combattre. Mais il est si grand et si fort que nul n'ose

se déclarer son rival. Déjà, dans son orgueil, il empoigne le taureau par une corne. Alors le vieil Aceste gourmande Entelle, qui restait assis dans l'herbe à ses côtés, et lui fait honte de cette mollesse. Entelle est, lui aussi, un vieillard : il fut, comme athlète, l'élève du redoutable Éryx; mais il n'a plus sa vigueur d'autrefois. Néanmoins, choqué de l'arrogance de Darès, il se décide à accepter son défi.

Alors le noble fils d'Anchise fit apporter des cestes tout semblables afin que la lutte fût égale, et les noua aux bras des deux rivaux. L'un et l'autre aussitôt s'affermissent, se dressent sur la pointe des pieds, et, d'un geste intrépide, lèvent les bras en l'air. Ils rejettent en arrière, pour éviter les coups, leurs têtes énergiques; les mains s'entrelacent aux mains, et le combat s'engage. L'un est plus leste à se mouvoir, est fort de sa jeunesse; l'autre a pour lui sa lourde corpulence, mais ses genoux engourdis tremblent et fléchissent, et sa pénible haleine agite ses flancs essoufflés. Ils se meurtrissent l'un l'autre de cent coups inutiles; cent coups de plus en plus violents s'échangent et leurs vastes poitrines en résonnent profondément; le poing ne cesse d'errer autour des oreilles et des tempes; les mâchoires craquent sous le choc. Entelle résiste de tout son poids et demeure immobile à sa place : il pare seulement les coups par les mouvements de son corps et grâce à la sûreté de son coup d'œil. L'autre semble un guerrier qui, attaquant une ville forte, ou assiégeant un fort dans les montagnes, cherche de côté et d'autre un point accessible, tente savamment tous les abords et, sans aucun succès, livre des assauts répétés. Entelle montre son poing, et se dressant de toute sa taille le lève bien

haut : son adversaire prévoit le coup qui le menace; rapide, il se dérobe et l'évite d'un bond léger. Entelle dépense sa force dans le vide, et même, entraîné par sa propre pesanteur, le lourd vieillard tombe lourdement à terre : tel, sur l'Érymanthe ou sur le mont Ida, tombe déraciné un pin creusé par l'âge. Plein d'une commune anxiété, Troyens et Siciliens se lèvent; des cris montent au ciel; Aceste, le premier, accourt et relève avec compassion son vieux compagnon d'armes. Mais le héros, loin de faiblir ou de s'effrayer de sa chute, retourne avec une nouvelle ardeur au combat, et la colère excite son courage. La honte, le sentiment de sa valeur enflamment son audace : il s'acharne à poursuivre par toute l'arène Darès qui s'enfuit à grands pas. Frappant du bras droit, frappant du bras gauche, il l'accable de coups. Point de trêve, point de repos : telle la grêle, jaillissant des nues, crépite sur les toits, tel le héros bat des deux poings Darès et le pourchasse à coups précipités.

Alors le grand Énée, qui ne veut pas laisser aller plus loin cette colère, empêche Entelle d'assouvir sa terrible fureur : il met fin au combat, arrache à son adversaire Darès épuisé et le console par ces paroles : « Malheureux! quelle démence s'est emparée de ton âme? Ne vois-tu pas que tu as affaire à une force invincible et qu'une puissance céleste est maintenant contre toi? Cède à un dieu [1]. » Il dit, et de sa voix sépare les combattants. Cependant de fidèles amis

1. Ce dieu est Éryx. Voyez l'Index des noms propres.

s'empressent autour du vaincu, qui se traîne, les genoux meurtris, la tête ballottant de droite et de gauche, vomissant d'épais flots de sang où se mêlent ses dents rompues, et le conduisent aux vaisseaux; rappelés, ils reçoivent le casque et l'épée; ils laissent à Entelle la palme et le taureau. Alors, tout enorgueilli de sa victoire et glorieux d'avoir obtenu le taureau : « Fils de Vénus, et vous tous, Troyens, dit Entelle, voyez ceci; connaissez quelle vigueur mon corps avait dans sa jeunesse, et de quelle mort vous avez préservé Darès en me l'enlevant. » Il dit, se plaça droit vis-à-vis du taureau, prix de son triomphe, et ramenant le bras en arrière, il lui asséna entre les deux cornes, du plus haut qu'il put, un formidable coup de ceste, qui lui brisa les os et lui fracassa la cervelle. La bête s'abat, vacillante, et couvre le sol de son corps inanimé. Entelle, là-dessus, fait entendre ces mots : « Voici, Éryx, la victime que je te consacre, à la place de Darès; après cette victoire, je dépose le ceste et renonce à mon art. »

Alors a lieu le concours de tir à l'arc. Une colombe suspendue par une corde en haut d'un mât est le but. Hippocoon, que le sort a désigné pour tirer le premier, n'atteint que le mât; Mnesthée n'est pas plus heureux : sa flèche rompt la corde, et la colombe s'envole dans les airs. Aussitôt Eurytion, dont le tour est venu, tire et atteint au vol l'oiseau qui tombe privé de vie. Aceste, qui était le dernier à tirer, a donc perdu la palme; mais il lance néanmoins un trait, qui s'enflamme au milieu des airs : prodige de mauvais augure, mais dont personne ne comprit le sens sur-le-champ. Si bien qu'Énée attribue le prix au vieillard.

Les jeux se terminent par un carrousel auquel prennent part les jeunes Troyens.

Tous ces enfants s'avancent devant les yeux de leurs parents, et tous, sur des chevaux soumis au frein, étincellent d'un semblable éclat; à leur passage, la jeunesse sicilienne et troyenne admire et applaudit. Tous, selon la coutume, ont leur chevelure parée d'une couronne de feuillage ; ils tiennent chacun deux javelots de cornouiller, munis d'une pointe de fer. Plusieurs ont sur l'épaule de légers carquois; sur le haut de leur poitrine flotte un souple collier d'or passé autour de leur cou. Divisés en trois pelotons, ils se meuvent sous les ordres de trois chefs; douze cavaliers obéissent à chaque chef, et brillent répartis sur deux rangs, dont chacun est guidé par un moniteur. La première troupe qui s'avance parmi les ovations est commandée par le jeune Priam, ainsi nommé du nom de son aïeul : c'est ton fils, Polite; il est de cette illustre lignée qui fera honneur à l'Italie; il monte un cheval thrace à la robe mouchetée de blanc, qui se cabre, fier de montrer la blancheur de son pied et de son front immaculé. Le second chef est Atys, de qui sortit la famille latine des Attis, Atys dès son enfance tendrement chéri du jeune Iule, enfant aussi. Le dernier, et le plus beau de tous, Iule est porté par un cheval tyrien que la blanche Didon lui avait donné comme souvenir et comme gage de son affection. Le reste de cette jeunesse monte des chevaux siciliens offerts par le vieil Aceste.

Les Troyens accueillent par des applaudissements ces timides enfants, se plaisent à les contempler et à reconnaître sur leurs visages les traits de leurs parents. Après avoir défilé joyeusement sous les yeux

de toute l'assemblée, ils attendent; Épytidès pousse le cri retentissant du signal et fait résonner son fouet. Les cavaliers s'ébranlent tous à la fois, leurs lignes se séparent et les deux moitiés de chaque escadron s'éloignent avec ensemble l'une de l'autre; rappelés par un nouveau signal, ils reviennent sur leurs pas, et marchent les uns contre les autres, en brandissant leurs armes. Puis tour à tour ils s'écartent et se rapprochent, prennent du champ pour s'attaquer, s'entremêlent dans leurs évolutions, et c'est, sous cet appareil guerrier, un simulacre de combat. Tantôt on les voit fuir et montrer le dos; tantôt, le javelot en avant, ils reviennent à la charge; enfin tous, la paix faite, se réunissent en une troupe unique. Comme autrefois, dit-on, dans la haute île de Crète, le Labyrinthe enchevêtrait ses ténébreux couloirs, ses mille routes aux croisements perfides, sans que nul point de repère permît à qui s'y égarait de découvrir une issue ou de retourner sur ses pas : ainsi les fils des Troyens entrecroisent leurs courses et enchevêtrent en ce jeu leurs fuites et leurs combats, semblables aux dauphins qui fendent les flots humides des mers de Carpathos et de Libye, et s'ébattent parmi les ondes.

Ces courses et ces joutes, c'est Ascagne qui, pour la première fois, lorsqu'il entoura de murs Albe la Longue, les renouvela : c'est lui qui apprit aux vieux Latins à les célébrer telles qu'il les avait célébrées lui-même étant enfant, et avec lui la jeunesse troyenne; les Albains l'apprirent à leurs descendants; puis la grande Rome en a reçu à son tour la tradition et a

conservé ces jeux en l'honneur de son ancêtre : aujourd'hui encore on les appelle Jeux Troyens, et l'on nomme les enfants la légion Troyenne.

Ainsi finirent les jeux consacrés aux mânes d'Anchise.

Cependant les femmes troyennes, sous l'inspiration de Junon, qui envoie pour les exciter sa messagère Iris, mettent le feu à la flotte, afin d'empêcher Énée de poursuivre sa navigation. A la nouvelle de l'incendie, Énée accourt, invoque le secours de Jupiter : le dieu envoie un orage; une pluie soudaine éteint les flammes. Quatre navires seulement sont perdus. — Le vieux Nautès exhorte Énée au courage et à la constance; il l'engage à laisser en Sicile, sous la garde d'Aceste, les vieillards et les femmes, dans une ville qu'on fondera pour eux.

La sombre nuit, sur son char à deux chevaux, parcourait le firmament. Énée vit alors descendre tout à coup du ciel l'image de son père Anchise, qui lui adressa ces paroles : « Mon fils, toi qui, du temps où je vivais encore, me fus plus cher que la vie, mon fils, toi qui pâtis des destinées d'Ilion, c'est sur l'ordre de Jupiter que je viens à toi : c'est lui qui a préservé tes navires du feu et qui du haut du ciel a eu enfin pitié de toi. Suis les conseils excellents que le vieux Nautès vient de te donner : choisis une élite de jeunes hommes, de cœurs vaillants, et emmène-les en Italie. Tu auras à combattre, dans le Latium, une nation rude et farouche. Mais auparavant, mon fils, descends dans l'infernale demeure de Pluton, et viens, par les profondeurs de l'Averne, t'entretenir avec moi. Je ne suis point dans le Tartare, triste séjour des ombres criminelles; j'habite, en

compagnie des âmes vertueuses, le riant Élysée. C'est là qu'une chaste Sibylle, après le sacrifice de nombreuses victimes noires, te conduira. Alors tu apprendras quelle doit être ta postérité et quelle ville lui est réservée. Adieu. La nuit humide, au milieu de sa course, tourne déjà son timon, et le Soleil cruel m'a fait sentir le souffle de ses chevaux haletants. » A ces mots, comme une fumée, il disparut dans l'air subtil. « Où t'enfuis-tu? s'écrie Énée, où te sauves-tu? qui te chasse? qui te dérobe à mes embrassements? » En même temps il ranime la cendre, réveille la flamme assoupie, offre aux Lares de Pergame et à la vénérable Vesta l'orge sacrée ainsi qu'une cassolette d'encens, dans la pieuse attitude d'un suppliant.

Aussitôt il appelle à lui ses compagnons, et Aceste tout le premier; il leur apprend l'ordre de Jupiter, les avis d'un père chéri, et le dessein auquel lui-même arrête maintenant son esprit. Point d'obstacle; Aceste consent à tout. On assigne à la ville nouvelle les femmes et tous ceux qui veulent rester; on se décharge de tous ceux que n'enflamme pas l'amour de la gloire. Les autres, dans les navires, remplacent les bancs, réparent le bois ravagé par les flammes, apprêtent rames et cordages; ils sont en petit nombre, mais ce sont tous de vaillants guerriers.

Pendant ce temps, Énée trace à l'aide d'une charrue l'enceinte de la ville et distribue en les tirant au sort les emplacements des maisons; il veut que ce soit un Ilion, une nouvelle Troie. Le Troyen Aceste se réjouit de régner sur elle, marque le lieu du forum et règle les attributions de l'assemblée des sénateurs. Alors

sur la cime du mont Éryx on fonde pour Vénus Idalienne un temple voisin des astres; on confie à un prêtre le tombeau autour duquel s'étend au loin un bois sacré.

Neuf jours déjà se sont écoulés en festins et en cérémonies pieuses : les vents apaisés ont aplani les ondes, et l'Auster soufflant sans relâche rappelle les Troyens vers le large. Le long du rivage sinueux s'élèvent de grandes lamentations, et l'on fait durer la nuit et le jour les derniers embrassements. Les femmes elles-mêmes, et tous ceux qui jadis ne pouvaient supporter la vue ni entendre le nom de la mer, veulent maintenant partir et braver tous les risques du voyage. Le bon Énée les console par des paroles affectueuses et les recommande en pleurant à son compatriote Aceste. Ensuite il ordonne qu'on immole à Éryx trois jeunes veaux et aux Tempêtes un agneau femelle ; puis il fait en bon ordre détacher les amarres. Lui-même, la tête couronnée de feuilles d'olivier, debout à la proue de son navire, tient une coupe, jette dans l'onde salée les entrailles des victimes et y répand du vin à flots. A l'envi ses compagnons frappent la mer de leurs rames et balayent la plaine liquide : un vent s'élève en poupe et les pousse devant lui.

Vénus cependant supplie Neptune de ne plus troubler la navigation de son fils. Le dieu consent à s'apaiser ; toutefois il lui faudra une victime, dont la perte sera la garantie du salut commun.

Alors une douce joie pénètre l'âme longtemps inquiète du grand Énée; il fait promptement dresser

tous les mâts, tendre les vergues sous les voiles. Tous de concert larguent les écoutes et prêtent tour à tour au vent le flanc gauche et le droit; tous ensemble font tourner d'un bord à l'autre les pointes des antennes. La flotte est portée par des souffles propices. En tête de tous, Palinure dirige le convoi serré; c'est sur lui que les autres pilotes ont ordre de régler leur course.

Déjà la nuit humide allait atteindre le milieu de sa céleste carrière; les matelots au repos délassaient paisiblement leurs membres, étendus çà et là, au-dessous des rames, sur leurs dures banquettes : le Sommeil alors descendit d'un léger vol du firmament étoilé, fendant l'obscurité des airs et en écartant les ombres. C'est toi qu'il cherche, Palinure, c'est à toi, pilote innocent, qu'il apporte un funeste songe. Sur la poupe élevée le dieu s'assit, avec les traits de Phorbas, et fit entendre ces paroles : « Palinure, fils d'Iasis, les flots eux-mêmes portent la flotte; la brise souffle, calme et propice; voici le moment du repos. Penche ta tête, et dérobe au travail tes yeux fatigués. Moi-même, quelque temps, je remplirai pour toi ton office. » C'est à peine si Palinure lève vers lui son regard : « Moi! dit-il, que je cesse d'observer la mer parce que les flots sont d'un aspect tranquille! Y penses-tu? Moi, me fier à ce calme surnaturel et lui abandonner Énée, n'est-ce pas? quand j'ai été tant de fois abusé par des brises perfides ou par une trompeuse sérénité des cieux! » Telles étaient ses paroles, sa main ferme et sûre tenait la barre sans la lâcher jamais, ses yeux restaient fixés sur les étoiles.

Alors le dieu secoue sur ses deux tempes un rameau trempé dans l'eau du Léthé, et pénétré de sommeil par la vertu de cette onde infernale : il lutte un instant, ses yeux vacillent, et cèdent. A peine cet assoupissement subit commençait-il à allanguir ses membres, que le dieu, se penchant sur lui, le précipite au sein des ondes, avec une planche arrachée de la poupe et le gouvernail : il tombe, et vainement appelle ses compagnons à cris redoublés. Le dieu, prenant son vol, s'élève, et disparaît dans l'air.

La flotte n'en continue pas moins sa route en toute sécurité, et, selon la promesse du divin Neptune, vogue sur l'onde sans effroi. Déjà même elle approchait dans sa course des rochers des Sirènes, si périlleux jadis, et blancs des ossements d'une foule de naufragés; l'on commençait à entendre ces écueils sonores retentir sous le choc répété du flot : Énée alors s'aperçut que son navire sans pilote errait à la merci des ondes; il se mit à le diriger lui-même, dans la nuit; mais il est consterné du malheur de son ami et soupire sans cesse : « O Palinure, pour t'être trop fié à la sérénité du ciel et de la mer, tu vas donc demeurer sans sépulture sur un rivage inconnu! »

LIVRE VI

Énée descend aux Enfers, conduit par la Sibylle de Cumes.

Énée aborde à Cumes, et va aussitôt consulter la Sibylle, qu'inspire Apollon. Il offre les sacrifices prescrits, puis pénètre avec la prêtresse dans la caverne où elle habite.

C'est un antre immense creusé dans le flanc rocheux de la montagne de Cumes : on y parvient par cent larges chemins, par cent portes, d'où s'élancent, proclamées par cent voix, les réponses de la Sibylle. Ils étaient arrivés au seuil; alors la vierge : « C'est le moment d'interroger les destins, dit-elle; le dieu, voici le dieu! » Tandis qu'elle parle ainsi à l'entrée du sanctuaire, soudain son visage s'altère, elle change de couleur, sa chevelure se défait; sa poitrine devient haletante, son cœur se gonfle d'un délire farouche, sa taille paraît grandir, et sa voix n'a plus rien de mortel, quand elle sent sur elle le souffle souverain du dieu. « Tu tardes à accomplir tes vœux et tes prières, Troyen Énée! dit-elle; tu tardes! Et pourtant tu ne verras pas auparavant s'ouvrir dans toute sa majesté cette demeure d'épouvante. » Ayant dit ces paroles, elle se tut.

Les Troyens sont glacés d'une religieuse terreur. Énée adresse alors à Apollon la prière exigée, et supplie la Sibylle de lui faire part des oracles du dieu.

Cependant, se démenant encore contre Phébus, la prophétesse s'agite dans son antre, comme une bacchante furieuse, cherchant à chasser de sa poitrine le dieu puissant qui l'obsède; mais lui n'en tourmente que davantage sa bouche forcenée, domptant son cœur farouche, et la soumet à sa volonté. Déjà les cent portes immenses de l'antre se sont ouvertes d'elles-mêmes, et donnent passage par les airs à la réponse de la prêtresse : « O toi qui en es quitte avec les grands périls de la mer (mais la terre t'en réserve de plus terribles), les fils de Dardanus arriveront dans le royaume de Latinus (bannis ce souci de ton âme), mais ils regretteront d'y être arrivés. Je vois des guerres, d'horribles guerres, et le Tibre qui bouillonne gonflé de sang. Tu retrouveras un Simoïs, un Xanthe, un camp dorien; le Latium est déjà doté de son Achille, né lui aussi d'une déesse; et Junon, acharnée contre les Troyens, ne leur donnera nulle part de répit : et alors, dans cette détresse, de quels peuples, de quelles villes d'Italie n'iras-tu pas implorer l'assistance! La cause d'un tel malheur sera encore l'hymen d'une épouse étrangère. Toi, ne faiblis point devant le malheur, mais résiste avec audace, en dépit des rigueurs de ton sort. Les premiers secours, le croirais-tu? te viendront d'une ville grecque. »

C'est par de telles paroles que, du fond de sa retraite sacrée, la Sibylle profère ses redoutables énigmes, dont l'antre retentit, et où la vérité est enve-

loppée de ténèbres. Ainsi le veut Apollon, qui dans son délire la dirige du frein et dont l'aiguillon déchire sa poitrine.

Quand cette frénésie prophétique s'est calmée, Énée prend la parole, et supplie la Sibylle de lui ouvrir l'entrée des Enfers et de lui permettre d'aller revoir son père chez les morts. Elle y consent, et lui donne les instructions nécessaires :

« Dans un arbre touffu se cache un rameau dont les feuilles et la tige sont d'or; il est consacré à la Junon infernale. Tout un bois sacré le protège; un vallon ténébreux l'enveloppe de ses ombres. Mais nul n'a le privilège d'entrer dans les profondeurs de la terre, avant d'avoir détaché de l'arbre cette branche au feuillage d'or. La belle Proserpine a décidé qu'on lui apportât en tribut ce rameau : lorsqu'on l'a arraché, un autre rameau d'or le remplace et il se couvre à son tour de feuilles du même métal. Ainsi, cherche-le bien des yeux au fond du bois, et, quand tu l'auras trouvé, cueille-le, comme il est prescrit, de ta main. Il viendra de lui-même avec docilité, si tu es élu du destin; autrement par aucun effort tu n'en saurais venir à bout, et le fer le plus dur n'en triompherait pas. Ce n'est pas tout : le corps d'un de tes amis gît inanimé (hélas! tu l'ignores), et ce cadavre souille ta flotte entière, tandis que tu attends mes oracles, arrêté au seuil de ma demeure. Commence par lui donner l'asile qui lui est dû et par l'enfermer au tombeau. Amène à l'autel de noires brebis, et accomplis-en le sacrifice. A ce prix tu verras enfin les bois sacrés du Styx et ce royaume interdit aux vivants. » Après ces mots elle tint ses lèvres muettes et closes.

Énée sort de l'antre, le cœur attristé ; Achate l'accompagne. Ils trouvent sur le rivage le corps de Misène. Les Troyens s'apprêtent à lui rendre les honneurs funèbres : ils cherchent du bois pour élever le bûcher.

On va dans une antique forêt, retraite profonde des bêtes sauvages : les pins s'abattent, l'yeuse retentit du choc des haches, les troncs des frênes, les chênes éclatent et se fendent sous les coins; on roule de grands ormes du haut des monts. Énée, qui dirige en personne ces travaux, encourage ses compagnons et s'arme des mêmes outils. Et, à l'aspect de cette immense futaie, il agite ces pensées dans son triste cœur : « Si maintenant, dit-il à haute voix, le rameau d'or pouvait se montrer à moi, sur un arbre de cette vaste forêt! Car tout ce qu'a dit de toi la prêtresse, Misène, n'est, hélas! que trop vrai. » A peine avait-il prononcé ces mots que deux colombes, descendant du ciel, vinrent voler sous ses yeux mêmes et se posèrent sur le sol verdoyant. Alors le grand héros reconnaît les oiseaux de sa mère et, joyeux, il fait cette prière : « Soyez mes guides, ô vous, s'il est quelque chemin dans ce bois sacré, et, du haut des airs, dirigez ma marche vers l'endroit où le précieux rameau ombrage un sol fécond! Et toi, ô ma divine mère, ne m'abandonne pas en ce moment critique! » A ces mots, il demeure immobile, observant quels indices donneraient les colombes, quelle direction elles prendraient. Tout en cherchant leur nourriture, elles s'éloignèrent, mais sans sortir de la portée du regard. Lorsqu'elles furent arrivées près des gorges fétides de l'Averne, elles s'élevèrent d'un essor rapide;

puis, redescendant à travers les airs, elles se posent à la place désirée, sur un arbre merveilleux, où, à travers les branches, l'éclat de l'or se détache parmi la verdure. Tel, à l'époque des frimas, le gui donne aux forêts une frondaison nouvelle que ne produit point l'arbre qui le porte, et entoure le tronc de ses fleurs couleur de safran : tel apparaissait le feuillage d'or sur une yeuse touffue ; ainsi frémissait la branche de métal, agitée par une douce brise. Énée aussitôt la saisit, la détache d'une main avide et la porte à la demeure de la Sibylle.

On procède à l'ensevelissement de Misène.

Ce devoir accompli, Énée s'empresse d'exécuter les prescriptions de la Sibylle. Il y avait dans une roche une caverne profonde, dont l'ouverture était immense ; un lac aux eaux sombres, une forêt ténébreuse en protégeaient l'abord ; nul oiseau ne pouvait impunément diriger son vol au-dessus, tant étaient impures les vapeurs qui de ce gouffre noir s'élevaient par bouffées jusqu'à la voûte des cieux. La prêtresse commence par y faire conduire quatre jeunes taureaux au dos noir ; elle verse du vin sur leur front, et, leur coupant entre les cornes l'extrémité des poils, dépose dans le feu sacré ces prémices, en invoquant à voix haute Hécate, puissante au ciel, puissante dans l'Érèbe. D'autres enfoncent des couteaux dans la gorge des victimes et recueillent dans des coupes leur sang tiède. Énée lui-même frappe de son épée un agneau femelle à toison noire en l'honneur de la Nuit, mère des Euménides, et de la Terre son auguste

sœur; à toi, Proserpine, il immole une vache stérile. Puis il dresse pour la nuit un autel au roi stygien, et place sur les flammes les corps tout entiers des taureaux, arrosant d'une huile onctueuse leurs entrailles brûlantes.

Or voici qu'aux premières lueurs du soleil levant, le sol se mit à gronder sous leurs pieds, les montagnes à se mouvoir avec leurs forêts, et l'on crut entendre hurler des chiens dans l'ombre à l'approche de la déesse. « Arrière, profanes, arrière! clame la prophétesse, retirez-vous de tout le bois sacré. Et toi, en route maintenant, tire ton épée du fourreau : c'est l'instant d'avoir du courage, Énée, c'est l'instant d'avoir le cœur ferme! » A ces mots, elle s'élance avec furie dans le gouffre béant, et le héros, d'un pas intrépide, suit la marche de sa conductrice.

Dieux qui régnez au royaume des morts, Ombres silencieuses, Chaos, Phlégéthon, vaste et muet séjour de la nuit, qu'il me soit permis de redire ce que j'ai entendu conter, qu'il me soit permis par votre souveraine volonté de révéler les mystères que cachent dans leurs ténèbres les profondeurs de la terre!

Ils avançaient, obscurs, dans la nuit solitaire et s'enfonçaient, à travers l'ombre, dans la demeure de Pluton, lieux vides, peuplés de vaines apparences. C'est ainsi qu'à la clarté douteuse d'une lune incertaine, on traverse les forêts, quand Jupiter couvre le ciel de ténèbres et que la nuit profonde ôte aux choses leur couleur. Dès le vestibule et à l'entrée même du domaine infernal, les Chagrins et les Remords vengeurs ont établi leur gîte; là habitent les pâles

Maladies et la triste Vieillesse, et la Peur, et la Faim, mauvaise conseillère, et la honteuse Misère, spectres terribles à voir, et le Trépas, et la Souffrance; puis le Sommeil, frère du Trépas, et les Passions funestes et, sur le seuil même, la Guerre meurtrière, et les Euménides dans leurs chambres de fer, et la Discorde en démence, dont la chevelure de vipères est nouée de bandelettes sanglantes. Au milieu, un orme touffu, immense, déploie la ramure de ses bras antiques : c'est là, dit-on, que résident en foule les Songes trompeurs, qui s'attachent sous toutes les feuilles. Bien d'autres monstres encore, de toute espèce, sont installés en cet endroit : des Centaures, des Scylles à double forme, et Briarée aux cent bras, et la bête de Lerne, qui pousse d'horribles sifflements, et la Chimère armée de flammes, les Gorgones, et les Harpyes, et l'ombre de Géryon au triple corps. Tremblant à cette vue d'une terreur subite, Énée saisit son épée, la tire du fourreau, et présente cette arme à tout ce qui l'approche; et, si sa docte compagne ne lui rappelait pas que ce sont des êtres sans consistance et sans corps, pures images qui voltigent, il serait prêt à fondre sur eux et à frapper en vain ces ombres de son fer.

Là s'ouvre le chemin qui conduit dans le Tartare vers les ondes de l'Achéron. L'Achéron n'est qu'un vaste gouffre où la fange bouillonne à grands flots et qui vomit dans le Cocyte toute sa vase. Celui qui fait pour le passage de ce fleuve l'office de péager est l'horrible Charon; son aspect est hideux : une barbe blanche, épaisse et inculte, pend sous son menton;

ses yeux sont fixes et pleins de flammes, un manteau sordide tient à ses épaules par un nœud. Il dirige lui-même sa barque soit à la perche, soit à la voile, et transporte les morts dans sa nacelle couleur de fer; c'est déjà un vieillard, mais il a la verte et vaillante vieillesse d'un dieu. Là, vers cette rive, toute la foule des trépassés se précipitait en désordre : c'étaient des mères, des époux, des héros magnanimes ayant achevé leur existence, de jeunes garçons, de jeunes vierges, et de jeunes hommes placés sur le bûcher devant les yeux de leurs parents. Aussi nombreuses dans les forêts, aux premiers froids de l'automne, tombent les feuilles détachées; aussi nombreux s'attroupent les oiseaux en abordant la terre, quand la froide saison les chasse par delà les mers et les fait émigrer dans des pays plus chauds. Ils se tenaient là, implorant qu'on les fît traverser les premiers, et tendaient avec impatience les mains vers l'autre rive. Mais le farouche nautonier reçoit tantôt ceux-ci, tantôt ceux-là, et écarte les autres en les repoussant au loin sur la grève. Énée s'étonne et s'émeut à la vue de ce tumulte : « Dis-moi, fit-il, ô vierge, pourquoi se presse-t-on ainsi vers le fleuve? Que demandent ces âmes? D'où vient que celles-ci reculent loin du bord, tandis que celles-là, dans la barque, passent ces ondes livides? » La prêtresse chargée d'ans lui fait cette courte réponse : « Fils d'Anchise, rejeton des dieux, tu as devant toi les profonds marécages du Cocyte et les eaux saumâtres du Styx, dont les dieux redoutent d'attester faussement la puissance. Toute la multitude que tu vois ici c'est la foule des pauvres,

qui n'ont point reçu de sépulture; ce passeur, c'est Charon; ceux qui traversent cette onde sont ceux qui furent ensevelis. Il ne lui est pas permis de transporter les morts au delà de ces rives affreuses et de ce fleuve retentissant, tant que leurs os ne reposent pas dans la tombe. Ils errent alors cent années, voltigeant tout alentour de ces bords; au bout de ce temps enfin, la barque les reçoit; leur souhait s'accomplit : ils traversent à leur tour ces marais. »

Parmi ces ombres infortunées, Énée reconnaît Leucaspis, Oronte, puis le pilote Palinure. Celui-ci lui raconte son histoire : après la chute qu'il fit dans la mer, il nagea longtemps, et le quatrième jour il abordait enfin sur la côte d'Italie, quand des hommes cruels se jetèrent sur lui, l'égorgèrent pour le dépouiller, et abandonnèrent aux flots son cadavre. Palinure termine ce récit en suppliant Énée d'ensevelir son corps ou de lui permettre de le suivre par delà les ondes du Styx. Mais la Sibylle lui rappelle la loi inexorable; elle lui promet, comme consolation, que les peuples de la côte où il a péri lui élèveront un tombeau, et que ces lieux porteront à jamais son nom.

Charon refuse d'abord de prendre dans sa barque un vivant : la Sibylle l'apaise en lui montrant le rameau d'or. De l'autre côté du Styx Cerbère dresse en aboyant sa triple gueule hérissée de serpents : la Sibylle lui jette un gâteau de miel et de graines qui a pour effet d'endormir aussitôt le monstre. Les voyageurs passent outre.

Aussitôt se font entendre des voix, et un vagissement immense : ce sont les âmes des enfants qui pleurent dans le voisinage. Un sort funeste les privant des douceurs de la vie, les ravissant au sein maternel, les a plongés avant le temps dans la nuit du trépas. Près d'eux se trouvent ceux qui furent condamnés à mort sur une fausse accusation. Nul n'est

admis dans cette partie des Enfers, sinon ceux à qui le juge y a désigné une place. Ce juge, c'est Minos. C'est lui qui agite les noms dans l'urne; c'est lui qui convoque les ombres silencieuses, examine leur vie, et recherche leurs mauvaises actions. Puis, un peu plus loin, se tiennent, affligés, ceux qui, quoique innocents, se sont donné la mort de leur propre main et, détestant la lumière, ont rejeté le fardeau de la vie. Qu'ils voudraient maintenant endurer là-haut, à l'air du ciel, la misère et les plus rudes souffrances! Le destin s'y oppose : les funèbres marais les emprisonnent de leurs ondes odieuses, le Styx les enveloppe de ses neuf bras. Non loin de là, s'étendant de toutes parts, se montre le Champ des Pleurs : c'est ainsi qu'on appelle ce lieu. Là, ceux qu'un poignant amour a consumés de ses cruelles langueurs trouvent une retraite parmi des sentiers écartés qu'abrite une forêt de myrtes; leurs peines, dans la mort même, ne les quittent point. Dans ces parages Énée voit Phèdre, et Procris, et la triste Ériphyle, montrant les blessures qu'elle reçut d'un fils impitoyable, Évadné, et Pasiphaé; Laodamie est leur compagne, et Cénée, jadis jeune homme, aujourd'hui femme, rendu par le Destin à sa première forme.

Parmi ces femmes, Didon la Phénicienne, saignant encore de sa blessure, errait dans la vaste forêt. Aussitôt qu'il fut près d'elle et qu'il la reconnut, obscure au milieu des ombres, comme au début du mois l'on voit ou l'on croit voir la lune au milieu des nuages, le héros troyen laissa tomber des larmes et, plein d'une douce tendresse, lui adressa ces mots :

« Infortunée Didon, il est donc vrai, comme le soupçon m'en était venu, que tu as cessé de vivre et que, le fer en main, tu as mis fin à tes jours! Et cette mort, hélas! c'est moi qui l'ai causée. J'en jure par les astres, par les dieux d'en haut, et par tout ce qui peut sous cette terre garantir un serment, c'est malgré moi, reine, que j'ai quitté ton rivage. C'est un ordre des dieux qui m'oblige aujourd'hui à venir parmi ces ombres, à traverser ces horribles lieux et ces ténèbres profondes : ce sont eux aussi qui m'éloignèrent de toi, et je ne pouvais croire que mon départ te causerait un tel excès de douleur. Arrête, ne te dérobe pas à ma vue. Sais-tu bien qui tu fuis? C'est la dernière fois que le destin m'accorde de te parler. »

Énée, par de tels discours, cherchait à apaiser cette âme brûlante de colère qui lui jetait de farouches regards, et il répandait des larmes. Mais elle, détournant la tête, tenait ses yeux fixés au sol, et demeurait à ces paroles aussi impassible qu'une pierre ou que le marbre du Marpesus. Enfin elle se sauva soudain et, courroucée, disparut dans le bois ombreux où Sychée, son premier époux, partage son amour et répond à sa tendresse. Énée, tout ému de son malheureux sort, la suivit longtemps de ses yeux en pleurs, l'accompagnant de sa pitié.

Énée poursuit sa route. Parmi les ombres des guerriers illustres, il rencontre Déiphobe, fils de Priam, le corps en lambeaux, le visage déchiré, les mains coupées, les oreilles arrachées, le nez mutilé. Cet infortuné raconte comment, trahi par Hélène, son épouse, il fut surpris par les Grecs pendant son sommeil et égorgé par eux.

Énée tourne la tête, et voit soudain à gauche du rocher [1] une vaste enceinte entourée d'une triple muraille. Le rapide Phlégéthon, fleuve du Tartare, l'enveloppe de ses flammes impétueuses, et roule des roches avec fracas. Devant soi l'on a une porte immense, avec des colonnes d'acier massif : aucune force humaine, ni le courroux même des habitants du ciel ne seraient capables de les briser. Une tour de fer se dresse dans les airs, et Tisiphone, revêtue d'une robe ensanglantée, se tient assise là ; nuit et jour elle en garde l'entrée, sans jamais dormir. De cet endroit partent des gémissements et l'on entend retentir des coups féroces; puis c'est un bruit aigu de fer et de chaînes traînées. Énée s'arrête, écoutant ce vacarme avec épouvante. « Quel genre de criminels est-ce là? O vierge, dis-le-moi; de quels châtiments sont-ils accablés? Pourquoi poussent-ils de telles lamentations? » Alors la prophétesse prit la parole en ces termes : « Chef illustre des Troyens, nul être vertueux n'a le droit de fouler ce seuil abominable; mais moi, lorsque Hécate me fit gardienne des bois sacrés de l'Averne, elle m'instruisit elle-même des châtiments qu'infligent les dieux et me conduisit partout. C'est le Crétois Rhadamanthe qui exerce en ces lieux son rigoureux pouvoir : il punit, il écoute la confession des coupables, et les force à avouer les forfaits qu'ils ont commis sur terre et qu'ils ont eu la vaine joie de cacher pour en différer l'expiation jusqu'après leur mort. Immédiatement la

1. Un rocher divise en cet endroit la route des Enfers en deux embranchements.

vengeresse Tisiphone, munie de son fouet, bondit sur les condamnés et les frappe à coups redoublés; elle brandit de la main gauche des serpents menaçants, et appelle à elle la troupe sauvage de ses sœurs. Alors enfin, en grinçant sur leurs gonds avec un bruit horrible, s'ouvrent ces portes maudites. Tu vois quelle gardienne se tient à l'entrée, quel monstre veille sur le seuil! Affreuse, avec ses cinquante gueules béantes, une Hydre plus terrible encore se tient à l'intérieur; enfin le Tartare lui-même apparaît : c'est un précipice profond, qui s'enfonce dans les ténèbres deux fois autant que le regard embrasse d'espace jusqu'au plus haut des cieux. L'antique race des Titans, progéniture de la Terre, renversés par la foudre, roulent au fond de cet abîme. Là j'ai vu aussi les corps monstrueux des deux fils d'Aloüs, qui tentèrent de démolir de leurs mains le ciel immense, et d'arracher Jupiter de son sublime royaume. J'y ai vu Salmonée, qui subit un cruel châtiment pour avoir imité la foudre de Jupiter et le fracas de l'Olympe. Traîné par quatre chevaux et agitant des torches, il passait triomphalement parmi les peuples de la Grèce et parcourait la ville qui porte son nom au centre de l'Élide, réclamant pour lui les honneurs divins : insensé, qui prétendait contrefaire les orages et l'inimitable tonnerre en faisant frapper l'airain par la dure corne du pied de ses chevaux. Mais le Père tout-puissant, du milieu des nues épaisses, d'un trait autrement redoutable que les tisons et que les torches fumeuses, le précipita aux Enfers dans un immense tourbillon. On pouvait voir encore Tityos, nourrisson de la Terre

qui enfante tous les êtres, dont le corps s'étend sur neuf arpents entiers : un monstrueux vautour au bec recourbé laboure éternellement son foie et ses entrailles fécondes en tourments, y cherche en fouillant sa pâture et habite au fond de sa poitrine; et nul répit n'est donné à ses chairs sans cesse renaissantes.

« Rappellerai-je les Lapithes, Ixion et Pirithoüs? Au-dessus d'eux est supendu un affreux rocher noir, sur le point de tomber et déjà menaçant leur tête; on voit briller les pieds d'or des hauts lits de fête où ils sont couchés, et le festin qu'ils ont devant eux, apprêté avec un luxe royal. La plus terrible des Furies est couchée auprès d'eux, et les empêche de porter leurs mains jusqu'aux mets; elle se dresse, levant sur eux sa torche, et fait retentir sa voix de tonnerre. Là ceux qui, lorsqu'ils étaient en vie, ont haï leurs frères, ont frappé leurs parents, ont ourdi des fourberies contre leurs clients; ceux qui, ayant acquis des richesses, les ont couvées tout seuls et n'en ont point réservé une part pour leurs proches (la foule en est immense); ceux qui ont été tués comme adultères, ceux qui ont pris les armes pour une cause impie et n'ont pas craint de tromper la foi jurée à leurs maîtres, enfermés dans ces lieux, attendent leur châtiment.

« Ne demande point à savoir quel est le châtiment de tous les coupables, quelle sorte de crime, quelle fortune les a plongés ici. Les uns roulent une immense roche; d'autres, liés par les membres aux rayons d'une roue, sont suspendus dans l'espace; l'infortuné Thésée est assis et demeurera éternellement assis; et

Phlégyas, le plus malheureux de tous, leur lance d'une voix forte cet avertissement au milieu des ténèbres : « Apprenez, instruits par mon exemple, à pratiquer la justice et à ne pas outrager les dieux ». Celui-ci a vendu pour de l'or sa patrie et l'a soumise au pouvoir d'un tyran ; il a promulgué et abrogé des lois moyennant salaire. Cet autre a contracté avec sa propre fille une union défendue. Tous ont osé quelque horrible forfait et ont joui de leur scélératesse. Mais, quand j'aurais cent langues, cent bouches, une voix de fer, je ne pourrais désigner tous les crimes commis par eux, ni énumérer tous les supplices qu'ils subissent. »

Dès que la vieille prêtresse de Phébus eut achevé ce tableau : « Maintenant, allons, ajouta-t-elle, reprends ta marche et achève ton voyage. Hâtons le pas ! J'aperçois le palais sorti des fournaises des Cyclopes, et en face de nous la voûte de l'entrée : c'est là que la loi nous ordonne de déposer notre don. » Elle dit, et, s'avançant ensemble par ces routes obscures, ils franchissent lestement l'espace qui leur reste et approchent des portes. Énée va jusqu'au seuil, répand sur son corps une eau fraîchement puisée et attache à la porte le rameau d'or.

Ce devoir accompli, et leur offrande consacrée à Proserpine, ils arrivèrent enfin dans cette région riante où, parmi la délicieuse verdure de leurs bocages fortunés, résident les heureux. Ici un air plus pur revêt l'horizon plus large d'une lumière éclatante ; ils ont leur soleil et leurs étoiles. Les uns exercent leurs membres dans des palestres gazonnées ; ils se provo-

quent et luttent sur le sable doré. D'autres dansent en chœur, en marquant du pied la mesure, et chantent des hymnes. Et le chantre sacré de la Thrace [1], en un long vêtement, mêle à leurs accents les sons de sa lyre à sept cordes : tantôt il les touche de ses doigts, et tantôt de son plectre d'ivoire.

C'est ici qu'est l'antique lignée de Teucer, race admirable, magnanimes héros, nés en des temps meilleurs : Ilus, et Assaracus, et Dardanus, fondateur de Troie. Énée voit avec étonnement dans le lointain leurs armes et leurs chars, vains objets pour des morts; des lances fichées en terre se dressent, et çà et là des chevaux paissent en liberté : le goût des chars et des armes qu'ils eurent pendant leur vie, le plaisir qu'ils prirent à entretenir des chevaux brillants, les suivent une fois déposés dans la terre.

Voici qu'à droite et à gauche il en aperçoit d'autres prenant leur repas sur le gazon et chantant en chœur un joyeux péan au milieu d'un bois odorant de lauriers : c'est dans ce bois que commence, avant d'arroser la surface de la terre, le cours impétueux de l'Éridan.

Ici est la troupe de ceux qui se firent blesser en combattant pour la patrie ; ceux qui, durant leur vie, furent de chastes prêtres; ceux qui furent de pieux poètes et dont les chants firent honneur à Apollon; ceux qui améliorèrent la vie par l'invention des arts; ceux enfin qui, par leurs bienfaits, se sont acquis une place dans la mémoire des hommes : tous ont les tempes

1. Orphée.

ceintes d'un bandeau blanc comme neige. A ces ombres répandues autour d'elle la Sibylle s'adressa ainsi, et à Musée plus particulièrement (car Musée est au milieu d'une foule nombreuse, qu'il domine de ses hautes épaules) : « Dites-nous, âmes heureuses, et toi, chantre admirable, dans quelle région, de quel côté se trouve Anchise? C'est pour le voir que nous sommes venus et que nous avons traversé les grands fleuves de l'Érèbe. » Et le poète lui fit en peu de mots cette réponse : « Personne ici n'a de demeure fixe; nous résidons dans ces bois ombreux, nous habitons ces berges gazonnées et ces prairies que des ruisseaux rafraîchissent sans cesse. Mais, si tel est le désir de votre cœur, franchissez cette crête; je vais vous mettre dans un chemin facile. » Il dit et marche devant eux, et du sommet leur montre une plaine riante; puis ils abandonnent le haut des cimes.

Cependant le vieil Anchise examinait avec un zèle attentif des âmes encloses au fond d'un vallon verdoyant et destinées à venir à la lumière d'en haut : il était en train de passer en revue toute la série de ses chers descendants, se représentant leurs destins, leurs fortunes, leurs mœurs et leurs exploits. Aussitôt qu'il vit Énée venir à travers les prés, il tendit joyeusement les deux mains vers lui, des larmes coulèrent sur ses joues et il fit entendre ces mots : « Te voici donc enfin, et cette piété que ton père attendait de toi a triomphé des difficultés du voyage! Il m'est donné de contempler ton visage, mon enfant, d'entendre ta voix bien connue et de te parler moi-même! J'y comptais bien, au fond du cœur; je savais que ce

moment viendrait, et j'en calculais l'époque; ma prévision ne m'a pas trompé. Quelles terres et quelles mers t'a-t-il fallu parcourir, mon enfant, pour arriver jusqu'à moi! par quels périls n'as-tu pas dû passer! Comme j'ai craint pour toi le royaume de Libye! » Mais lui : « C'est ton ombre, mon père, c'est ton ombre affligée, qui, m'apparaissant souvent, m'a obligé à descendre dans ce séjour. Ma flotte est à l'ancre dans la mer Tyrrhénienne. Donne, mon père, donne-moi ta main, que je la presse, et ne te soustrais pas à mes embrassements. » En parlant ainsi, il mouillait son visage de larmes abondantes. Trois fois il essaya d'entourer de ses bras le cou paternel; trois fois l'ombre, vainement saisie, se déroba sous son étreinte, telle qu'un vent léger et toute semblable à un songe qui s'envole.

En même temps Énée voit dans le creux d'un vallon un bocage isolé dont les rameaux bruissent, et le fleuve du Léthé qui coule le long de ce paisible séjour. Alentour voltigeait une population innombrable, et comme dans les prairies lorsqu'aux beaux jours de l'été les abeilles se posent de fleur en fleur et se répandent de tous côtés sur les lis blancs, un bruyant bourdonnement remplissait la vallée. Énée frémit à cette vue soudaine; il veut savoir les causes de cette agitation, quel est ce fleuve qui se perd dans le lointain et quelle multitude d'hommes en couvre les rives. Alors son père Anchise : « Ce sont les âmes auxquelles le destin réserve de nouveaux corps : elles viennent, sur les bords du fleuve Léthé, boire une eau qui donne le repos et l'éternel oubli du passé.

En voici que je désire depuis longtemps te faire connaître et te montrer : c'est la race de nos descendants, et je veux te les nommer l'un après l'autre, afin que tu te réjouisses davantage avec moi d'avoir atteint l'Italie. — O père, faut-il croire que certaines de ces âmes remonteront un jour vers la lumière du ciel et s'uniront de nouveau à des corps pesants? D'où vient à ces malheureuses un si violent amour de la vie? — Mon fils, reprend Anchise, je vais te le dire, et je ne tiendrai pas ton esprit en suspens; je lui dévoilerai successivement tous ces mystères.

« A l'origine un souffle intérieur anime le ciel, la terre et les mers et le globe lumineux de la lune, et l'astre fils du Titan : cette âme du monde répandue dans toutes les parties du grand corps auquel elle se mêle, met en mouvement cette masse entière. Ensuite prennent naissance les espèces des hommes, des animaux terrestres, des oiseaux de l'air, des monstres que contient la mer sous sa surface éblouissante. Tous ces êtres ont en eux un feu vivifiant qu'ils doivent à leur céleste origine; mais un jour vient où des corps matériels les appesantissent, où des organes de nature terrestre et des membres périssables les engourdissent. De là les craintes et les désirs, les peines et les joies; enfermée dans les ténèbres d'une obscure prison, l'âme ne peut plus contempler les cieux. Bien plus, lorsqu'au suprême instant la vie s'en va, les malheureuses âmes ne sont pas encore complètement délivrées de tous les maux, de tous les fléaux de la vie corporelle : car beaucoup des souillures dont elles ont été si longtemps infectées s'enracinent en

elles avec une merveilleuse ténacité. Elles subissent donc des châtiments; elles expient par des supplices leurs fautes passées. Les unes, suspendues dans les airs, sont livrées aux caprices des vents; d'autres, au fond d'un vaste gouffre, se lavent des taches de leurs crimes ou s'épurent dans le feu. Chacun de nous subit les épreuves que méritent ses mânes; après quoi nous sommes admis dans les espaces de l'Élysée, et, en petit nombre, nous habitons ces aimables parages, jusqu'à ce que nous parvenions au terme de notre temps d'épreuve; alors toutes les traces de nos souillures sont enfin effacées; notre âme a retrouvé la pureté des substances éthérées et redevient une simple flamme aérienne. Toutes, une fois révolu le cycle de mille années, un dieu les rassemble en troupe au bord du fleuve Léthé, afin qu'oubliant le passé, elles désirent revoir la voûte des cieux et s'unir de nouveau à des corps. »

Ainsi parla Anchise; puis il fit passer son fils ainsi que la Sibylle au milieu des ombres assemblées en une foule bruyante, et monta sur un tertre d'où il pourrait les voir défiler successivement devant lui et faire connaître à Énée leurs visages à mesure qu'elles s'approcheraient.

« A présent, dit-il, je vais t'expliquer quelle gloire est réservée dans l'avenir à la postérité de Dardanus, quels descendants notre race laissera en Italie, comment s'illustrera et se perpétuera notre nom, et je t'enseignerai ta propre destinée. Tu vois ce jeune homme qui s'appuie sur un sceptre? C'est lui que le sort a placé le plus près des portes de la vie : le premier

il naîtra à la lumière des cieux, de notre sang mêlé au sang italien. Il s'appellera Silvius, d'un nom albain, et sera le dernier de tes enfants : tu seras très âgé, quand il viendra au monde; Lavinia, ton épouse, l'élèvera dans les bois; il sera roi, père de rois, et à partir de lui notre race dominera dans Albe la Longue. Le plus proche de lui, c'est Procas, la gloire de la nation troyenne. Puis voici Capys, Numitor, et Silvius Énée, qui portera ton nom et qui se fera remarquer comme toi par sa piété et sa valeur, si jamais il règne dans Albe. Quels hommes! regarde, quelle belle vigueur ils montrent! Et le chêne civique ombrage aussi leurs tempes : ceux-ci te bâtiront Nomentum et Gabies, et la ville de Fidène; ceux-là fonderont sur les collines la citadelle de Collatie, Pométie, le bourg fortifié d'Inuus, Bola et Cora. Tels seront les noms d'alors : aujourd'hui ce sont des endroits sans noms. Bientôt à son aïeul se joindra Romulus, fils de Mars, qu'enfantera Ilia, du sang d'Assaracus. Vois-tu comme une double aigrette se dresse au-dessus de sa tête, et comme le père des dieux lui-même lui imprime déjà sa majesté? Oui, mon fils, c'est sous les auspices de ce héros que l'illustre ville de Rome étendra sa domination aussi loin que s'étend l'univers, égalera sa grandeur à celle de l'Olympe et enfermera sept monts dans son enceinte, heureuse de produire de tels hommes. Telle la déesse de Bérécynte s'avance sur son char, la tête couronnée de tours, à travers les villes de Phrygie, fière d'avoir enfanté les dieux et d'avoir à choyer cent petits-fils, tous habitants du ciel, tous occupant ces sublimes hauteurs.

« Tourne maintenant les yeux de ce côté, regarde ce peuple : ce sont les Romains, tes enfants. Voici César et toute la postérité d'Iule, qui doit se montrer un jour sous la grande voûte des cieux. Ce héros, c'est celui que les oracles t'ont tant de fois promis, c'est César Auguste, qui sera fils d'un dieu : il ramènera l'âge d'or dans le Latium, dans ces contrées où Saturne régna jadis; il étendra son empire jusqu'au delà des Garamantes et des Indiens, jusque sur cette terre lointaine située au delà des astres et de la route annuelle du soleil, là où Atlas soutient sur son épaule le globe céleste couvert d'étoiles flamboyantes. A l'annonce de sa venue que présagent les oracles, déjà les peuples s'effrayent sur les bords de la mer Caspienne et du Palus-Méotis, déjà les sept bouches du Nil se troublent et frémissent. Non, Alcide n'a jamais parcouru tant de contrées, lui qui perça de ses traits la biche aux pieds d'airain, rendit la paix aux bois de l'Érymanthe, et terrifia de son arc les marais de Lerne; ni Liber, le dieu triomphant qui guide son attelage avec des rênes entrelacées de pampres, et fait descendre ses tigres de la cime du mont Nysa. Et nous hésitons encore à éterniser notre gloire par nos exploits! Et la crainte nous empêche de nous fixer sur la terre d'Ausonie!

« Mais quel est, plus loin, ce personnage couronné d'olivier qui porte des objets sacrés? A ses cheveux, à sa barbe blanche je reconnais le roi qui instituera les premières lois de Rome[1], lorsque, d'une humble

1. Numa.

terre du pauvre bourg de Cures, il aura été appelé au gouvernement d'un grand empire. A ce roi succédera Tullus, qui rompra la paix de la patrie et réveillera le goût des armes chez ses tranquilles sujets déjà déshabitués de vaincre. Après lui vient l'orgueilleux Ancus, qui dès aujourd'hui aime à l'excès la popularité. Veux-tu voir aussi les Tarquins, et ce vengeur à l'âme fière, Brutus, qui leur enlèvera les faisceaux? C'est lui qui le premier possédera les haches redoutables du pouvoir consulaire; ses fils donneront le signal de nouvelles luttes, et il les immolera à la noble cause de la liberté : père infortuné, en qui, quel que puisse être sur cette action le jugement de la postérité, triompheront l'amour de la patrie et la passion extrême de la gloire! Regarde encore là-bas les Decius, les Drusus, et Torquatus armé d'une hache cruelle, et Camille ramenant les étendards. Ces deux âmes[1] que tu vois briller sous deux armures pareilles, et qui sont si bien d'accord aujourd'hui que la nuit infernale les couvre, hélas! quelle guerre elles se feront si elles arrivent à la lumière de la vie! de quels combats, de quels carnages elles seront cause, le beau-père descendant du sommet des Alpes, des hauteurs de Monœcus, et le gendre lui opposant toutes les forces de l'Orient! O mes enfants, n'accoutumez pas vos cœurs à de semblables guerres, ne tournez pas vos forces contre les entrailles de la patrie! Et toi le premier, toi qui dois ta naissance à l'Olympe, donne l'exemple de la clémence et jette au loin tes armes, ô mon sang!...

1. Jules César et Pompée, son gendre.

« Celui-ci[1], vainqueur de Corinthe, montera au Capitole sur un char de triomphe, glorieux d'avoir taillé en pièces les Achéens. Celui-là[2] abattra Argos et Mycène, la ville d'Agamemnon, et la race même du valeureux Achille, vengeant ainsi les Troyens ses aïeux et la profanation du temple de Minerve. Qui pourrait, grand Caton, ou toi, Cossus, vous oublier dans le nombre? qui pourrait oublier les Gracques ou les Scipions, ces deux foudres de guerre, fléaux de la Libye, ou Fabricius, si riche dans sa pauvreté, ou toi, Serranus, qui ensemenceras toi-même tes sillons? Où faut-il, lassé d'admirer, que je vous suive encore, Fabius? Et toi surtout, toi le plus grand d'entre eux[3], qui seul, par tes sages lenteurs, répares nos désastres? D'autres sauront mieux, sans doute, travailler et animer l'airain, tirer du marbre des figures vivantes; ils plaideront avec plus de talent; ils décriront, le compas à la main, le ciel et ses mouvements, et diront le lever des astres : toi, Romain, pense à diriger le monde; ce sera ton œuvre à toi de faire régner la paix, d'épargner les peuples soumis et de subjuguer les superbes. » Ainsi parla Anchise; Énée et la Sibylle l'écoutaient avec surprise : « Regarde, ajouta-t-il, comme Marcellus s'avance, chargé de dépouilles opimes, et comme il élève au-dessus de tous ces héros son front victorieux. C'est lui qui, à la tête de ses escadrons, sauvera, au plus fort du danger, l'État romain en train de chanceler, qui écrasera les

1. Mummius Achaïcus.
2. Paul-Émile.
3. Fabius Maximus.

Carthaginois et les Gaulois rebelles, et qui, pour la troisième fois, suspendra dans le temple de Quirinus les armes d'un chef ennemi. »

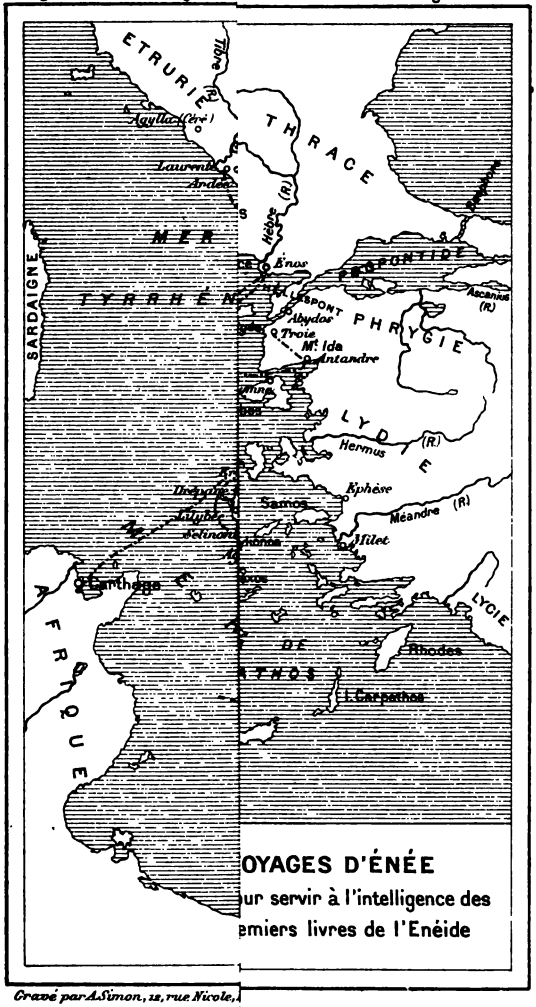
Énée, en ce moment, voit marcher auprès de Marcellus un jeune homme remarquable par sa beauté et par l'éclat de ses armes, mais dont le front est triste et dont les yeux sont tristement baissés : « Qui est, mon père, demande-t-il, celui qui accompagne ainsi ce grand homme? Est-ce son fils, ou bien quelqu'un de ses illustres descendants? Quelle foule bruyante autour de lui! Comme ils se ressemblent tous deux! Mais un sombre nuage enveloppe sa tête d'une ombre funèbre. »

Alors Anchise commence en versant des larmes : « O mon fils, ne m'interroge pas : ce sera un deuil immense pour les tiens; les destins montreront à peine ce héros à la terre et ne permettront pas qu'il y demeure plus longtemps. La nation romaine vous eût semblé trop puissante, ô dieux, si elle eût conservé un tel don. Quels gémissements il poussera, le champ voisin de la grande ville de Mars! Et toi, Tibre, quelles funérailles tu verras, lorsque tu couleras auprès de son tombeau récent! Jamais aucun enfant de la race d'Ilion ne donnera à ses aïeux latins d'aussi glorieuses espérances; jamais la terre de Romulus ne s'enorgueillira autant d'aucun de ses nourrissons. Hélas! à quoi bon, hélas! tant de piété? à quoi bon cette vertu antique, et ce bras invincible à la guerre? Nul n'eût impunément attaqué ce héros les armes à la main, soit qu'il marchât à pied contre l'ennemi, soit qu'il enfonçât l'éperon aux flancs d'un cheval écu-

mant. Hélas! enfant infortuné! si tu pouvais vaincre la rigueur des destins! Tu seras Marcellus. Apportez-moi des lis à pleines mains, que je sème sa tombe de fleurs brillantes, que je prodigue ces offrandes aux mânes de mon petit-fils et lui rende au moins ce stérile hommage! »

C'est ainsi qu'ils parcouraient toutes les parties de ces vastes Champs Élyséens et promenaient partout leurs regards. Après qu'Anchise eut fait voir toutes ces choses à son fils et qu'il eut allumé dans son cœur l'ardent amour de sa gloire future, il lui conte les guerres qui l'attendent, lui dépeint le peuple de Laurentum et la ville de Latinus, lui enseigne comment il pourra éviter ou supporter chaque épreuve.

Il est, dit-on, deux portes du Sommeil : l'une de corne, qui donne aux songes vrais un passage facile; l'autre est faite d'un ivoire d'une blancheur éblouissante, et c'est par elle que les dieux infernaux envoient sur terre les songes trompeurs. En continuant à leur parler, Anchise conduit de ce côté son fils et la Sibylle et les fait sortir par la porte d'ivoire. Énée se hâte de rejoindre ses vaisseaux et de retrouver ses compagnons. Puis, en longeant la côte, il se rend au port de Caiète. On jette l'ancre du haut de la proue; les poupes bordent le rivage.



OYAGES D'ÉNÉE
ur servir à l'intelligence des
emiers livres de l'Enéide

Gravé par A. Simon, 12, rue Nicole,

LIVRE VII

Les origines de la guerre.

Énée, après avoir rendu les derniers devoirs à Caïète, sa nourrice, quitte le port par une nuit sereine et s'éloigne, éclairé par les rayons de la lune, dont la lumière tremblante fait resplendir l'Océan.

Les Troyens rasent les rivages où l'opulente fille du soleil, Circé, remplit de son chant assidu les bois inaccessibles et, pour éclairer sa demeure superbe, brûle, dans la nuit, des cèdres odorants, tandis que sa navette sonore parcourt les fils d'une trame délicate.

Ils entendent les rugissements des malheureux transformés en bêtes féroces par les philtres de la magicienne. Enfin ils aperçoivent le bois immense que traverse le Tibre, et pénètrent dans le lit ombragé du fleuve.

Dans ces régions régnait le roi Latinus, fils de Faunus et de Marica, nymphe de Laurente. Par son aïeul Picus, il remontait à Saturne. Il n'avait d'autre enfant qu'une fille, dont plusieurs princes souhaitaient la main; parmi eux, Turnus, le plus noble et le plus beau de tous, était appuyé par Amata, l'épouse du roi. Mais les dieux, par des prodiges divers, s'opposaient à cette union.

Un antique laurier s'élevait dans la cour intérieure du palais; Latinus, disait-on, l'avait trouvé lorsqu'il jetait les

premiers fondements de la ville, et l'avait consacré à Phœbus. Un essaim d'abeilles vint tout à coup se suspendre à sa cime; ce présage annonçait l'arrivée de guerriers étrangers qui s'établiraient dans la citadelle. Pendant que Lavinie brûlait de l'encens sur les autels, la flamme saisit sa chevelure et embrasa son bandeau royal. L'incendie se propagea dans le palais : on comprit qu'une glorieuse destinée attendait la jeune fille, mais qu'une grande guerre était près d'éclater.

Le roi, troublé par ces prodiges, va consulter l'oracle de son père Faunus et les bois sacrés d'Albunée, la Nymphe dont la source abondante répand une épaisse fumée et de suffocantes vapeurs. C'est là que tous les peuples latins et de toute l'Italie vont consulter le sort, dans les circonstances critiques; là le prêtre, après avoir apporté ses offrandes, se couche, pendant le silence de la nuit, sur des peaux de brebis immolées : il voit alors, dans son sommeil, voltiger mille formes étranges; il entend des voix diverses, il s'entretient avec les dieux, et il évoque les mânes du fond de l'Averne.

C'est là que le roi Latinus s'est rendu; il immole, suivant l'usage, cent brebis de deux ans, et s'étend sur leurs toisons entassées. Soudain, une voix se fait entendre dans la profondeur du bois : « Ne songe plus à unir ta fille à un Latin, ô mon fils; renonce à l'hymen projeté. Un gendre étranger t'arrive, dont le sang illustrera notre nom, et dont les descendants verront se mouvoir à leurs pieds le monde entier, de l'un à l'autre des Océans que le soleil contemple dans sa course. » Latinus ne garde pas secrète cette réponse de son père Faunus. La Renommée, parcourant de son vol rapide les villes de l'Ausonie, l'avait déjà répandue

partout, lorsque les guerriers amarrèrent les navires à la verdoyante falaise.

Énée et ses compagnons, sous l'ombrage d'un arbre élevé, préparent leur repas sur l'herbe. Sur des gâteaux de froment ils disposent des fruits qu'ils trouvent dans les champs. Après avoir consommé ces aliments sans assouvir leur faim, ils entament les gâteaux qui les portent. « Hélas, dit alors Iule, nous dévorons jusqu'à nos tables! » Énée comprend le sens caché de ces paroles, inspirées par Jupiter :

« Salut, s'écrie-t-il aussitôt, terre que les Destins m'ont promise, salut, Pénates infaillibles de Troie! C'est ici notre demeure et notre patrie. Car mon père Anchise, je m'en souviens, a prononcé, quand je le quittai, ce mystérieux oracle : « Mon fils, lorsque, « parvenu sur des rivages inconnus, tu auras con- « sommé tous tes aliments et que la faim vous con- « traindra à manger vos tables, alors tu verras expirer « le terme de tes travaux. Souviens-toi d'élever enfin « en ces lieux une ville et de l'entourer d'un rempart. »

Aussitôt Énée institue des sacrifices au Génie du lieu, à la Terre, aux Nymphes, aux Fleuves de la région, ainsi qu'à la Nuit, aux Astres, à Jupiter, à Cybèle, et enfin à ses parents, Anchise et Vénus. Les présages sont favorables, et la joie se répand parmi les Troyens. Dès la pointe du jour, ils explorent la contrée; le fils d'Anchise envoie une élite de guerriers porter des présents à Latinus et demander pour les Troyens un accueil pacifique. Lui-même choisit l'emplacement de leur premier séjour et commence la construction du rempart.

Les députés arrivent rapidement devant les murs de Laurente, et Latinus averti les fait conduire dans son palais.

Un édifice vénérable, immense, soutenu par cent colonnes, s'élevait au sommet de la ville. C'était le

palais de Picus. L'ombre des bois, les cérémonies d'un culte antique le rendaient redoutable. C'est là que les rois prenaient le sceptre, et qu'on levait devant eux les faisceaux pour la première fois; c'est le temple où s'assemblait le sénat, où se célébraient les repas sacrés, et où les Pères, après avoir immolé un bélier, prenaient place à des tables immenses.

Dans le vestibule étaient rangées les antiques statues des ancêtres, en bois de cèdre; c'étaient Italus, Sabinus, qui planta la vigne, et dont la main tient encore une serpe recourbée; puis le vieux Saturne, Janus au double visage, et les autres rois qui, depuis l'origine, avaient reçu de glorieuses blessures en combattant pour la patrie. Aux portes sacrées étaient suspendus des armes nombreuses, des chars pris aux ennemis, des haches recourbées, des aigrettes, des barres énormes enlevées aux portes des villes, des boucliers, des éperons de navires. Picus lui-même, le dompteur de coursiers, tenant en main le bâton augural, et revêtu d'une courte trabée, était assis, portant un bouclier au bras gauche : c'est lui que, dans sa passion jalouse, Circé, son amante, à l'aide de sa baguette d'or et de breuvages magiques, avait changé en un oiseau aux ailes éclatantes. Tel était le temple où Latinus, assis sur le trône de ses ancêtres, accueillit les Troyens et le premier leur adressa à leur entrée des paroles de paix :

« Les Latins, descendants de Saturne, sont naturellement justes et hospitaliers. C'est de leur pays d'ailleurs qu'est parti Dardanus, qui régna sur les Troyens. » — Ilionée lui expose la demande d'Enée, à qui les oracles ordonnent de s'établir sur la terre même où est né Dardanus.

Il offre une coupe d'or qui servait à Anchise dans les sacrifices, et les ornements dont se revêtait Priam, le sceptre, la tiare et la tunique, ouvrage des Troyennes. Latinus demeure immobile et songeur : il se souvient de l'oracle du vieux Faunus : un guerrier, parti de rivages lointains, deviendrait son gendre et partagerait son royaume; il donnerait naissance à une race glorieuse et toute-puissante.

Enfin, rempli de joie : « Que les dieux, dit-il, favorisent nos desseins et accomplissent leurs prédictions! Troyen, je ferai ce que tu demandes, et j'accepte vos présents. Tant que régnera Latinus, ses États vous donneront des champs fertiles et l'opulence de Troie. Si Énée nous recherche avec tant d'empressement, s'il veut être notre hôte et notre allié, qu'il vienne seulement en personne, et qu'il ne redoute pas un visage ami. Notre pacte sera à moitié conclu lorsque j'aurai touché la main de votre roi. Rapportez-lui donc ce message : « J'ai une fille, que les oracles de mon père et les prodiges célestes interdisent d'unir à un époux de notre nation : suivant les devins, un gendre viendra des pays étrangers; c'est la fortune réservée au Latium : la postérité de ce héros portera notre gloire jusqu'aux astres. C'est Énée qu'appellent les destins, et, si mes conjectures ne me trompent pas, qu'appellent aussi mes vœux. »

Latinus renvoie les Troyens après leur avoir offert un superbe coursier pour chacun d'eux, et un char attelé de chevaux divins pour Énée.

Cependant Junon voit avec colère les Troyens au terme de leurs épreuves : ne pouvant triompher d'Énée, elle invoque le secours d'autres divinités pour retarder du moins son mariage et le troubler par les horreurs de la guerre. Appelée

par elle du fond des Enfers, Alecto, fille de la Nuit, qui aime les guerres funestes, les colères, les perfides calomnies, se rend auprès de la reine Amata.

La déesse lui jette un des serpents entrelacés dans sa sombre chevelure et le fait pénétrer dans son sein, pour que la fureur allumée en elle par ce monstre répande le trouble dans tout le palais. Il s'insinue entre ses vêtements, sur sa poitrine ; il se glisse partout sans la toucher, il égare son esprit, et à son insu lui souffle son haleine empoisonnée. Tantôt l'immense serpent devient un collier d'or autour de son cou ; tantôt il est le long ruban qui entoure ses bandelettes ; il s'enlace à ses cheveux et circule sur tout son corps.

D'abord les sentiments qu'elle éprouve sont modérés ; elle parle comme toutes les mères ; elle supplie Latinus de ne pas livrer leur fille à l'exilé troyen. Turnus aussi est étranger ; sa patrie d'origine est Mycènes, et cet hymen répondra aux oracles.

Ses paroles ne peuvent vaincre la résistance de Latinus. Alors, le poison qui l'égare pénètre au fond de ses entrailles, et se répand dans tout son être ; l'infortunée, agitée par d'horribles visions, promène sans retenue son délire à travers la ville immense. Ainsi, sous l'impulsion du fouet, vole un sabot que des enfants font tournoyer avec une ardeur infatigable autour d'un vaste vestibule : chassé par la lanière, il décrit de grandes courbes ; la jeune troupe penchée au-dessus du jouet de buis admire sans la comprendre sa course rapide, que les coups accélèrent. Non moins

impétueuse, la reine parcourt les villes des belliqueux Latins.

Que dis-je? feignant l'ivresse des Bacchantes, elle s'élance dans les forêts : égarée par un délire plus aveugle, elle médite un forfait plus grand, et cache son enfant sous les ombrages des montagnes. Elle espère ainsi la soustraire aux Troyens et retarder son hymen. « Évohé! Bacchus, s'écrie-t-elle frémissante, lui seul est digne de ma fille. C'est pour toi qu'elle prend les thyrses flexibles; c'est autour de tes images qu'elle conduit des chœurs, pour toi qu'elle laisse croître sa chevelure, à toi qu'elle l'a consacrée. »

La nouvelle se répand. Les mêmes fureurs embrasent le cœur de toutes les femmes; une même ardeur les pousse à chercher de nouvelles demeures. Elles abandonnent leurs maisons, livrent au vent leurs épaules et leurs cheveux; d'autres remplissent les airs de hurlements plaintifs, et, couvertes de peaux de bêtes, brandissent des baguettes enlacées de pampres. Au milieu d'elles, la reine furieuse porte un pin enflammé; elle chante l'hyménée de sa fille et de Turnus, roule des yeux sanglants et s'écrie soudain d'une voix horrible : « Mères Latines, écoutez, en quelque lieu que vous soyez! Si vos cœurs pieux gardent quelque amitié à la malheureuse Amata, si le souci des droits maternels vous touche encore, dénouez les bandelettes qui retiennent vos cheveux, et célébrez avec moi les orgies! »

Alecto, satisfaite d'avoir jeté ainsi le trouble dans la maison de Latinus, vole auprès des Rutules, dans l'antique ville d'Ardée; elle prend l'aspect d'une vieille prêtresse de

Junon, et, une branche d'olivier à la main, apparaît à Turnus endormi. Elle l'exhorte par des paroles perfides à prendre les armes pour contraindre Latinus à tenir ses promesses. Le guerrier lui répond avec calme et l'engage à quitter tout autre souci que le soin du temple dont elle a la garde.

Ces paroles enflamment la colère d'Alecto. Le guerrier n'avait pas achevé, qu'un frisson subit s'empare de tous ses membres; ses regards restent fixes; tant la Furie fait siffler de serpents, tant sa figure apparaît effrayante! Il hésite, il cherche à répondre, mais elle le repousse, dresse contre lui deux des serpents de sa chevelure, fait retentir son fouet : « La voilà, s'écrie-t-elle d'une bouche écumante de rage, cette femme vaincue par l'âge, que la vieillesse, incapable de connaître la vérité, rend, parmi les armées des rois, le jouet d'une vaine terreur. Regarde-moi! Je viens du séjour des redoutables sœurs. Je porte dans ma main la guerre et la mort! »

A ces mots elle lance à Turnus sa torche à l'éclat sinistre et la lui enfonce fumante dans la poitrine. L'épouvante le réveille; la sueur jaillissant de toutes parts inonde tout son corps. Égaré, frémissant, il demande des armes; il cherche des armes sur sa couche et dans toute sa maison. Dans son cœur bouillonnent l'amour du fer, la folie sanglante des combats et la colère.

Il ordonne à ses guerriers de s'apprêter à punir Latinus et à chasser les envahisseurs. Cependant Alecto, méditant une ruse nouvelle, vole au camp des Troyens, souffle à leurs chiens une fureur subite et les met sur la voie d'un cerf apprivoisé d'une beauté rare, que nourrissait Tyrrhée, intendant des troupeaux du roi et gardien de ses domaines.

Il errait alors loin de la maison ; les chiens furieux d'Ascagne le relancent, au moment où il cherchait la fraîcheur, tantôt dans le courant auquel il se laisse entraîner, tantôt sur l'herbe du rivage. Brûlant de signaler son adresse, l'enfant brandit son arc et décoche une flèche. Une divinité guide sa main mal assurée ; le trait traverse avec un grand bruit les flancs et les entrailles du cerf. La bête blessée s'enfuit vers la maison, pénètre en gémissant dans son étable ; couverte de sang, l'attitude suppliante, elle remplit la demeure de ses plaintes. Silvie la première, frappant ses bras de ses mains, invoque du secours et appelle à grands cris les robustes campagnards. Ils accourent aussitôt ; car la redoutable Furie est cachée dans les bois silencieux. L'un est armé d'un tison noirci, l'autre d'un bâton chargé de nœuds ; tout ce qui tombe sous leurs mains, la colère en fait une arme. Tyrrhée les rassemble autour de lui. Occupé à enfoncer au cœur d'un chêne les coins qui le font éclater, il saisit une hache et s'avance d'un air terrible.

Cependant la redoutable déesse, qui de son observatoire a guetté le temps de nuire, gagne le toit élevé de l'étable, et du sommet fait retentir le signal rustique : la trompe recourbée enfle sa voix infernale, qui ébranle et fait trembler au loin les forêts profondes. Le lac de Diane l'entendit, les eaux sulfureuses du Nar et les sources du Velinus l'entendirent, et les mères pressèrent épouvantées leurs enfants contre leur sein. A cette clameur, les indomptables laboureurs, saisissant leurs armes, accourent de toutes parts au lieu où s'est fait entendre le funeste signal. De son

côté la jeunesse troyenne ouvre les portes du camp et s'élance au secours d'Ascagne.

On s'est rangé en bataille; ce n'est plus un combat rustique, sans autres armes que de lourds bâtons et des pieux durcis au feu. On combat avec la hache à deux tranchants; au loin se hérisse la terrible moisson des épées nues : l'airain resplendit au soleil, et envoie ses reflets jusque dans les nuages.

Une flèche renverse Almon, le fils aîné de Tyrrhée; une foule de guerriers tombent autour de lui, entre autres le vieillard Galæsus, le plus riche et le plus juste des Ausoniens, au moment où il intervenait entre les combattants. Junon, satisfaite des services d'Alecto, la renvoie aux Enfers. Elle-même poursuit l'œuvre commencée. Les pasteurs apportent dans la ville les corps d'Almon et de Galæsus, et demandent vengeance; Turnus les exhorte à repousser les envahisseurs; tous demandent à grands cris une guerre, que condamnent tous les présages. Latinus résiste en vain, comme un roc assiégé de tous côtés par les flots. Enfin la volonté de Junon l'emporte.

« Je suis brisé par le destin, s'écrie le vieillard; la tourmente m'entraîne. Votre propre sang, malheureux Latins, paiera cette folie sacrilège. Toi, Turnus, l'affreux supplice des impies t'est réservé, et c'est en vain que tes vœux tardifs imploreront les dieux! Pour moi, le repos m'est assuré; parvenu au port, je ne perds qu'un heureux trépas! »

Sans parler davantage il s'enferme dans son palais, et laisse les événements suivre leur cours. Il ne veut pas donner le signal de la guerre, en ouvrant les portes du temple de Janus, suivant l'antique usage que les Romains ont conservé.

Alors la fille de Saturne descend du ciel et enfonce elle-même les battants de fer qui tiennent la Guerre captive.

Jusqu'alors calme et immobile, l'Ausonie s'embrase. Toutes les villes fabriquent des armes; de toutes parts les guerriers se disposent à combattre.

Les chefs des peuples italiens, fondateurs d'illustres cités, accourent en foule. Parmi eux, le tyran étranger, Mézence; le bel Aventinus, issu d'Hercule; Caculus, descendant de Vulcain et fondateur de Préneste; Messape, fils de Neptune, qui conduit les Fescennins et les Èques Falisques; le Sabin Clausus, ancêtre de la famille Claudia; Halesus, le fils d'Agamemnon, qui amène les habitants de la fertile Campanie.

Turnus lui-même, que fait reconnaître sa haute stature, parcourt les premiers rangs. Ses armes à la main, il surpasse les autres de toute la tête. Son casque élevé, paré d'une triple aigrette de crin, porte une chimère dont la gueule vomit des flammes comme un volcan. Le monstre frémit avec plus de fureur et ses feux sinistres augmentent à mesure que le combat s'échauffe et que le sang coule en plus grande abondance. Sur son bouclier poli, on voyait un groupe merveilleux : une figure représentait Io, les cornes dressées, déjà métamorphosée en génisse; à côté de la jeune fille se tenaient son gardien Argus et Inachus son père devant une urne ciselée d'où s'échappait un fleuve.

Derrière Turnus marche en bataillons serrés l'infanterie des Rutules, des antiques Sicanes et des Volsques.

Après ces guerriers arriva la guerrière Camille, de la nation volsque, conduisant les escadrons de cavalerie resplendissants d'airain. Ses mains ignorent la

quenouille et les corbeilles de Minerve; cette vierge intrépide s'est accoutumée à supporter la fatigue des combats et à devancer les vents dans sa course légère. Elle volerait sur la cime des moissons sans les toucher, sans blesser les épis mûrissants, ou, suspendue au milieu de la mer, au-dessus des flots tumultueux, elle marcherait sans que l'eau touchât ses pieds rapides.

Toute la jeunesse accourt des maisons et des champs, les femmes attroupées l'admirent, la suivent des yeux dans sa marche, et considèrent avec stupéfaction comment la pourpre du manteau royal recouvre ses épaules de marbre, comment l'agrafe d'or noue sa chevelure, et comment ses mains portent le carquois de Lycie et le myrte champêtre armé d'un fer acéré.

LIVRE VIII

Les commencements de la guerre. Les armes d'Énée.

A l'appel de Turnus, le Latium s'est levé en tumulte : les campagnes se dépeuplent de laboureurs. En même temps, on envoie Venulus dans la grande ville de Diomède lui demander du secours contre le Troyen envahisseur. Énée, soucieux, le cœur troublé par les funestes images de la guerre, s'était enfin endormi sur le rivage, quand le Tibre lui apparut et dissipa ses inquiétudes.

« C'est ici, dit-il, la demeure que les destinées t'assignent; c'est ici que doivent se fixer tes Pénates. Ne renonce pas à ton entreprise, ne te laisse pas effrayer par les menaces de la guerre; tout le courroux des dieux est tombé...

« Et pour que tu ne te croies pas abusé par un songe, sous les yeuses du rivage tu trouveras une truie énorme qui aura mis bas trente petits. Tu la verras étendue toute blanche, et ses petits tout blancs suspendus à sa mamelle. Ce sera l'emplacement de ta ville, le terme assuré de tes travaux. Là, quand trente années seront révolues, Ascagne fondera une ville

qui deviendra fameuse sous le nom d'Albe [1]. Ma prédiction est certaine. Maintenant, écoute; je te dirai en peu de mots par quels moyens tu triompheras des périls qui t'environnent. Sur ces rivages habitent des Arcadiens, descendants de Pallas; jadis ils suivirent les étendards du roi Évandre, choisirent un emplacement et construisirent sur la montagne une ville qu'ils appelèrent Pallantée en souvenir de Pallas, leur ancêtre.

« Ces peuples sont constamment en guerre avec les Latins : associe-les à tes armes et conclus avec eux un traité d'alliance. Moi-même je te guiderai le long de mes rives; avec moi, tu n'auras qu'à remonter, à force de rames, le cours de mon fleuve. Debout, fils d'une déesse! Sitôt que les astres descendront du ciel, porte à Junon les hommages qui lui sont dus, apaise par tes prières et tes vœux sa colère et ses menaces. Quand tu auras triomphé, ta piété t'acquittera envers moi. Je suis le dieu dont les eaux coulent à pleins bords à travers ces fertiles campagnes, le Tibre aux ondes azurées, le fleuve aimé des dieux. Ici s'élèvera pour moi une illustre demeure, la reine des cités superbes. »

Il disparaît; Énée se réveille; le visage tourné vers l'orient, il invoque les Nymphes et le dieu du Tibre; puis il arme deux birèmes choisies dans sa flotte. Soudain il aperçoit étendue sur le rivage la truie blanche entourée de ses petits. Il l'immole à Junon. Le Tibre calme ses flots et lui donne un facile trajet jusqu'aux lieux où devait s'élever la ville de Rome.

Évandre en ce moment faisait un sacrifice aux dieux en

1. *Alba*, en latin, signifie « la Blanche ».

compagnie de son fils Pallas. Celui-ci court auprès des navires dont on annonce l'approche. Énée fait connaître son nom et le but de son voyage. Pallas, saisi de respect, l'aide à débarquer et l'introduit auprès du roi. Énée rappelle leur origine commune : Dardanus, le fondateur d'Ilion, était, dit-on, fils d'Électra, fille d'Atlas; d'un autre côté Évandre descendait de Mercure, fils de Maia, fille du même Atlas. Aussi n'a-t-il pas hésité à venir lui-même le prier de se joindre à lui pour combattre les Rutules. Évandre lui promet son alliance, et l'invite à prendre place avec la jeunesse arcadienne dans un festin solennel auprès de l'antique autel d'Hercule.

Lorsqu'ils ont rassasié leur faim :

« Cette solennité, dit le roi Évandre, ce repas sacré, cet autel, ce n'est pas une vaine superstition, oublieuse des dieux antiques, qui les a institués en l'honneur d'une puissante divinité. Nous avons été sauvés de cruels dangers, ô mon hôte troyen; c'est pour cela que nous célébrons ces sacrifices et que nous établissons un culte nouveau.

« Regarde d'abord cette roche immense suspendue au flanc de la montagne, ces masses dispersées, cette habitation souterraine, maintenant déserte, et ce monceau de pierres écroulées. Là, dans un enfoncement profond, une caverne s'ouvrait; un monstre demi-homme, l'horrible Cacus, habitait cette retraite inaccessible aux rayons du soleil. Toujours le sol était humide de massacres récents; aux portes menaçantes étaient fixées des têtes livides, affreux et sanglants trophées. Ce monstre avait pour père Vulcain; aussi sa bouche vomissait-elle des torrents de flammes et de fumée tandis qu'il promenait la masse énorme de son corps.

« Enfin le temps exauça nos vœux : un dieu vint nous secourir. Le grand vengeur, fier d'une triple vie ôtée à Géryon et paré des dépouilles du vaincu, Alcide, conduisait dans ces parages ses grands taureaux : son troupeau était répandu dans la vallée et sur les rives du fleuve. Cependant les Furies enflamment l'esprit de Cacus; il n'est aucun crime, aucune perfidie qu'il n'ose concevoir et tenter. Il détourne, du pré où ils paissaient, quatre taureaux superbes et quatre génisses d'une incomparable beauté. Pour renverser les traces de leurs pas, il les traîne par la queue dans son antre, et, pensant ainsi donner le change, il cache son butin derrière ses rochers ténébreux. Aucun indice ne pouvait conduire les recherchés vers la caverne.

« Cependant Hercule rassemblait le troupeau rassasié et se disposait à partir. Au moment de s'éloigner, les bœufs mugissent; les bois et les collines retentissent au loin de leurs mugissements plaintifs. L'une des génisses les entend, leur répond des profondeurs de l'antre : la ruse de Cacus est déjouée, son espérance déçue.

« Aussitôt le cœur d'Alcide s'enflamme d'une colère terrible; il saisit ses armes; sa main brandit le tronc noueux d'un chêne; il s'élance vers les flancs escarpés de la montagne.

« Alors pour la première fois nous vîmes Cacus trembler; les yeux égarés, plus rapide que l'Eurus, il fuit vers sa caverne; la terreur lui donne des ailes.

« Il s'enferme, il fait tomber l'immense rocher après avoir brisé les chaînes de fer, œuvre de Vulcain,

qui le tenaient suspendu, et fortifie l'entrée par ce formidable obstacle.

« Hercule, s'avançant plein de fureur, scrute du regard toutes les approches, grinçant des dents. Trois fois, enflammé de colère, il parcourt le mont Aventin tout entier; trois fois il tente inutilement d'ébranler les rochers qui ferment l'entrée; trois fois il s'assied épuisé dans la vallée.

« Une pierre aiguë se dressait au-dessus des rochers taillés à pic de tous les côtés; elle s'élevait au-dessus de la caverne, frappant de loin les regards : retraite assurée pour les nids des sombres oiseaux de proie.

« Comme son sommet s'inclinait sur la gauche et surplombait le fleuve, le dieu, se plaçant du côté opposé, la presse de toutes ses forces, l'ébranle, la détache de ses profondes racines, puis soudain la pousse. Le ciel immense retentit de ce choc, les rives brusquement s'écartent, le fleuve recule épouvanté.

« Cependant la caverne est découverte, l'immense demeure de Cacus apparaît avec ses sombres profondeurs. On eût dit la terre entr'ouverte par quelque force irrésistible, mettant à nu le séjour infernal, le pâle royaume abhorré des dieux, laissant plonger les regards dans le gouffre sans fond et apercevoir les Mânes effarés à la vue de la lumière.

« Surpris tout à coup par cette clarté imprévue, enfermé dans son antre, Cacus poussait d'étranges hurlements; d'en haut Alcide lui lance une grêle de traits; il se fait des armes de tout, il l'accable de branches d'arbres et d'énormes quartiers de roches. Lui, comme la fuite ne peut plus le soustraire au

danger, vomit, ô prodige! une épaisse fumée, il remplit toute sa demeure d'une vapeur opaque qui dérobe tout aux regards; il amoncelle dans l'antre les ténèbres d'une nuit profonde, auxquelles se mêlent des feux éblouissants.

« Alcide ne peut contenir son courroux; d'un bond rapide il s'élance à travers les flammes, dans la partie de la caverne où la fumée roule ses plus épais tourbillons, où bouillonne la nuée la plus noire.

« Cacus allume dans les ténèbres d'inutiles incendies. Hercule le saisit, l'enlace et l'étreint. Ses yeux jaillissent de leurs orbites, et le sang s'arrête dans son gosier desséché. Aussitôt les barrières sont renversées, la sombre demeure est ouverte; les génisses dont le parjure avait nié l'enlèvement sont ramenées au grand jour; Hercule traîne par les pieds le cadavre méconnaissable du vaincu. On ne peut se lasser de contempler ses yeux jadis si redoutables, son visage, la poitrine velue du monstre et sa gorge dont les feux sont éteints. »

« Depuis ce temps, ajoute Évandre, ce même jour fut consacré à Hercule. Potitius et la famille des Pinarius élevèrent cet autel qui sera toujours pour nous le plus vénéré. » Puis il invite les jeunes gens à mettre sur leurs têtes des couronnes de peuplier et à offrir des libations au dieu.

Cependant, le jour décline; les prêtres, revêtus de peaux, apportent les offrandes sur l'autel, les Saliens font entendre les hymnes sacrés; le chœur des vieillards et celui des jeunes gens célèbrent les divers exploits d'Hercule et enfin la mort de Cacus.

Les cérémonies achevées, Évandre revient avec Énée vers la ville et lui montre, chemin faisant, les lieux qui devaient être le berceau de Rome et les monuments des antiques

héros. C'est d'abord le dieu Saturne qui régna sur cette terre pendant l'âge d'or et lui donna le nom de Latium. Puis vinrent des peuples divers, les Ausoniens, les Sicaniens, et l'Italie changea souvent de nom. Le roi géant Thybris fit nommer Tibre le fleuve qui s'appelait jadis Albula. Enfin Évandre lui-même était venu s'établir en ces lieux, guidé par les avis de sa mère Carmenta et par la parole d'Apollon.

Le roi montre à Énée l'autel de cette Nymphe et la porte Carmentale, le bois sacré où Romulus rétablit l'antique asile, puis, sous une roche glacée, la grotte du Lupercal, ainsi appelée en souvenir du dieu arcadien Pan, qui protège les troupeaux contre les loups. Il lui fait voir encore le bois d'Argiletum, qui doit son nom au tombeau de leur hôte Argos. Enfin il le mène auprès du mont qui sera le Capitole, et dont les rochers et les bois incultes glaçaient déjà les hommes agrestes d'une pieuse terreur.

« Ce bois, dit-il, cette colline ombragée, un dieu l'habite. Quel dieu? On n'en est point certain. Les Arcadiens croient avoir vu souvent Jupiter lui-même, lorsqu'il faisait retentir son noir bouclier et qu'il amassait les nuages. Tu vois aussi des murailles en ruines : ce sont les débris de deux villes et les souvenirs d'antiques héros. L'une fut construite par Janus, l'autre par Saturne; l'une s'appelait Janicule, l'autre Saturnia. » Tout en devisant de la sorte, ils se dirigent vers la modeste demeure d'Évandre; les troupeaux mugissaient épars sur le Forum romain et les riches Carènes. Lorsqu'ils furent arrivés : « Ce seuil, dit Évandre, a été franchi par Hercule victorieux, et voilà le palais qui l'accueillit. O mon hôte, comme lui dédaigne la richesse, imite son exemple, et ne méprise pas mon indigence. »

Il dit et fit pénétrer le grand Énée sous le toit de

son étroite demeure; il le plaça sur un lit de feuillage recouvert de la peau d'une ourse libyenne. La nuit tombe et enveloppe la terre de ses sombres ailes.

Cependant Vénus, redoutant les périls d'une nouvelle guerre, prie Vulcain de forger des armes pour Énée.

Le premier repos a chassé le sommeil, quoique la nuit n'ait achevé que la moitié de son cours. C'était l'heure où la femme que sa pauvreté condamne à soutenir sa vie par son fuseau et sa chétive industrie ranime le feu endormi sous la cendre, met à profit une partie de la nuit et presse à la lueur des flambeaux la longue tâche des servantes, afin de conserver chaste le foyer conjugal et de pouvoir nourrir ses petits enfants. Ainsi, non moins actif, le dieu du feu à cette heure s'arrache aux délices de sa couche et court aux travaux de ses forges.

Non loin de la Sicile, sous les rochers fumants de Lipara, est creusée la grotte où s'accomplissent, avec un bruit formidable, les travaux gigantesques des Cyclopes ; c'est là qu'ils fabriquent les foudres de Jupiter et les armes de Mars, qu'ils polissent la redoutable égide de Pallas.

Brusquement Vulcain leur ordonne de suspendre tous ces travaux pour fondre dans l'immense fournaise l'airain, l'or et le fer dont ils forgent les sept disques d'un immense bouclier.

Les uns gonflent et vident tour à tour les immenses soufflets, d'autres plongent dans un bassin l'airain frémissant. L'antre retentit des coups de l'enclume. Ils lèvent en mesure leurs bras vigoureux, et de

leurs irrésistibles tenailles ils tournent en tous sens la masse embrasée.

Pendant que Vulcain presse ces travaux sur les rivages éoliens, Évandre quitte sa modeste demeure pour retrouver son hôte; son fils Pallas l'accompagne. Mais Énée, non moins matinal, le reçoit en compagnie d'Achate. Ils gagnent la partie la plus secrète de la maison pour s'entretenir librement.

Évandre déclare qu'il ne peut par lui-même offrir à son allié qu'un faible secours. Mais il est un peuple belliqueux et puissant, d'origine lydienne, dont la capitale est Agylla en Étrurie, longtemps florissant, et devenu la proie d'un cruel tyran, Mézence. Fatigués enfin de ses crimes, ses sujets révoltés ont incendié son palais; il a pu s'enfuir chez les Rutules. Aussi l'Étrurie entière est-elle soulevée; elle veut s'emparer de lui par les armes et le livrer au supplice.

« Voilà, poursuit Évandre, les soldats à qui je te donnerai pour chef. Leurs poupes pressées frémissent tout le long du rivage; tous demandent le combat. Un vénérable haruspice les retient par ses prédictions : « Élite de la jeunesse lydienne, dit-il, héritiers du courage de nos anciens héros, un juste ressentiment vous enflamme contre Mézence; mais il n'est permis à aucun Italien de réunir sous son commandement cette puissante nation : appelez de vos vœux des chefs étrangers. » Alors l'armée étrusque s'arrête dans la plaine, effrayée par cet avertissement divin. Tarchon, leur chef, m'envoyait des ambassadeurs avec la couronne, le sceptre et les autres insignes de la royauté, me priant de me rendre au camp et de régner sur les Tyrrhéniens. Mais la vieillesse qui glace et paralyse mon corps m'envie le commande-

ment et les grandes actions. J'engagerais mon fils à prendre ma place, s'il n'était né d'une Sabine et n'avait ainsi dans ses veines du sang italien. Toi, puisque ton âge et ta naissance te désignent au destin, puisque les dieux te réclament, va, chef intrépide des Troyens et des Italiens. Je t'adjoindrai Pallas, mon espérance et ma consolation. Qu'il apprenne de toi le métier de la guerre et les durs travaux de Mars; qu'il assiste à tes hauts faits, et que, dès son âge le plus tendre, il s'efforce de t'imiter. Je lui donnerai deux cents cavaliers, choisis parmi la jeunesse arcadienne; lui-même t'en donnera autant en son propre nom. »

Énée demeure silencieux et songe aux travaux qui l'attendent encore, quand dans le ciel serein, le tonnerre gronde; tout semble s'écrouler et l'on entend dans les airs retentir un bruit de trompettes. Tous lèvent les yeux; une seconde, une troisième fois la foudre éclate; on voit des armes briller au milieu des nues. Le héros, reconnaissant la présence de sa mère, rassure ses alliés. Après avoir sacrifié aux Pénates, il retourne auprès des siens, et envoie une partie d'entre eux porter de ses nouvelles à Ascagne. A ceux qui restent on distribue des chevaux, et un magnifique coursier recouvert d'une peau de lion lui a été réservé à lui-même.

Au moment où Pallas s'éloigne, son père, saisissant sa main, le tient embrassé et ne peut mettre fin à ses larmes. « Ah! dit-il, si Jupiter me rendait les années écoulées! Si j'étais tel que jadis, quand pour la première fois, sous les murs de Préneste, je renversai les bataillons ennemis, et que vainqueur je brûlai un amas de boucliers! Ce bras alors envoya au

Tartare le roi Erulus, à qui sa mère, la déesse Féronia, donna (prodige effrayant!) un triple corps; il était revêtu de trois armures et il fallait trois fois le frapper à mort. Cependant mon bras lui ravit sa triple vie, le dépouilla de ses trois armures... Je ne m'arracherais pas maintenant à ton doux embrassement, ô mon fils; jamais Mézence n'eût osé me braver, accomplir sous mes yeux tant de meurtres et dépeupler la cité.

« Dieux, tout-puissant Jupiter, ayez pitié du roi arcadien, écoutez les prières d'un père. Si votre volonté, si les destins doivent me ramener Pallas sain et sauf, si je dois vivre pour le revoir et pour être réuni à lui, je demande à conserver la vie, et je me résigne à souffrir tous les maux. Mais si tu lui réserves, ô Fortune, quelque affreux accident, c'est maintenant, oui maintenant, que je voudrais finir une vie cruelle, pendant que mon inquiétude est encore mêlée d'espoir et que l'avenir est incertain, pendant que je te tiens embrassé, mon cher enfant, la seule consolation de ma vieillesse. Ah! que jamais un funeste message ne vienne blesser mes oreilles!... »

Tel est le suprême adieu qu'il adressait à Pallas; ses serviteurs l'emportent évanoui dans sa demeure.

Déjà la cavalerie avait franchi les portes ouvertes. En tête marchait Énée avec le fidèle Achate, puis les autres chefs troyens. Pallas s'avançait au milieu de sa troupe, signalé par sa chlamyde et par l'éclat de sa riche armure. Telle, encore humide des eaux de l'Océan, l'étoile du matin, que Vénus chérit plus que tous les autres astres, montre dans le ciel son front sacré et dissipe les ténèbres.

Les mères se tiennent sur les murailles; leurs yeux suivent le nuage de poussière et les escadrons resplendissants d'airain. Les guerriers, suivant le chemin le plus court, marchent au travers des buissons, leurs armes à la main. Un cri s'élève, les rangs se serrent, et la plaine poudreuse retentit sous le sabot des chevaux.

Énée arrive avec ses jeunes guerriers au bord d'un bois sacré consacré à Silvain, non loin du fleuve qui baigne Céré, à peu de distance de l'armée tyrrhénienne.

Vénus aperçoit son fils retiré à l'écart sur les rives du fleuve, se montre à ses yeux et dépose en face de lui, au pied d'un chêne, les armes étincelantes que lui a remises Vulcain. Énée ne peut se rassasier de contempler ce casque ombragé d'une redoutable aigrette, cette épée meurtrière, cette énorme cuirasse d'airain couleur de sang, les cuissards d'argent et d'or forgé deux fois, la lance et les merveilleuses ceintures du bouclier.

Là Vulcain avait représenté les destinées futures de l'Italie et les triomphes des Romains, et les actions glorieuses des descendants d'Ascagne.

Dans l'antre verdoyant de Mars une louve qui venait de mettre bas était étendue; deux enfants jouaient suspendus à ses mamelles et tétaient sans frayeur : le cou replié, elle les léchait tour à tour, et façonnait leur corps avec sa langue. Non loin de là, c'était Rome, les Sabines enlevées, contre le droit des gens, dans le Cirque où se célébraient les grands jeux. Soudain une guerre nouvelle éclatait entre les sujets de Romulus et les Cures sévères commandés par le vieux Tatius. Puis les mêmes rois ont cessé la lutte : ils se tiennent debout, en armes, devant l'autel de Jupiter.

une coupe à la main, et concluent leur alliance en immolant une truie.

On voyait ensuite le perfide Albain Mettius écartelé par des quadriges, Porsenna assiégeant Rome, Coclès rompant un pont devant lui, et Clélie, après avoir brisé ses chaînes, traversant le Tibre à la nage.

Dans la partie supérieure du bouclier, Manlius gardait le Capitole; une oie d'argent l'avertissait de l'approche des Gaulois à la chevelure d'or. Ailleurs Vulcain avait ciselé les Saliens bondissants, des Luperques nus, les Flaviens couverts de bonnets de laine, les boucliers tombés du ciel, les matrones promenant sur des chars les images sacrées.

Plus loin, il avait représenté le séjour du Tartare, la demeure profonde de Pluton, les châtiments des criminels; Catilina suspendu à un rocher menaçant et tremblant à l'aspect des Furies; enfin, dans un lieu écarté, les ombres pieuses et Caton leur donnant des lois.

Au milieu du bouclier, on voyait la mer écumante et les flottes d'Actium : d'une part, Octave avec Agrippa conduisait les Italiens au combat, sous la protection des grands dieux; de l'autre, Antoine et la reine d'Égypte, traînant à leur suite les peuples orientaux avec leurs divinités. Ceux-ci sont frappés de terreur. Cléopâtre elle-même s'enfuyait à toutes voiles, pâle déjà de la mort qui l'attend. Enfin Vulcain avait représenté le triomphe de César et le défilé de toutes les nations vaincues.

Tels sont les tableaux représentés sur le merveilleux bouclier; Énée avec joie porte sur son bras la gloire et les destinées de ses descendants.

LIVRE IX

Turnus, en l'absence d'Énée, menace le camp des Troyens. Épisode de Nisus et d'Euryale. Le camp assiégé.

Cependant Iris, envoyée par Junon, exhorte Turnus à profiter de l'absence d'Énée pour attaquer les Troyens dans leur camp.

Déjà l'armée entière s'avançait dans la vaste plaine. Le chef des Volsques, Messapus, commande les premiers rangs; les derniers marchent sous les ordres du fils de Tyrrhée; Turnus est au centre. Les Troyens les aperçoivent : pour obéir aux instructions d'Énée, ils se contentent de défendre les portes et courent en armes sur les remparts.

Turnus a bientôt devancé sa troupe, dont la marche est trop lente à son gré; vingt cavaliers d'élite le suivent, il arrive à l'improviste devant les remparts. Porté sur un cheval thrace tacheté de blanc, sa tête est recouverte d'un casque d'or que surmonte une aigrette écarlate. « Qui de vous, jeunes gens, s'écrie-t-il, qui marchera le premier à l'ennemi? Voyez! » Il dit, et lance un javelot qui vole à travers les airs; il prélude ainsi au combat et d'une course fougueuse il dévore la plaine.

Ses compagnons accueillent avec un grand cri le

signal, et le suivent avec des transports de joie. Ils s'étonnent de l'inaction des Troyens qui ne sortent pas en armes dans la plaine à la rencontre de l'ennemi, mais restent enfermés dans leur camp. Furieux, Turnus fait et refait le tour des murailles, et cherche en vain un accès comme un loup à jeun tourne autour d'une bergerie pleine et bien fermée, lorsqu'au milieu de la nuit, par le vent et l'orage, il entend les agneaux bêler tranquillement sous leurs mères.

Il conçoit alors l'idée d'attirer au dehors les Troyens en incendiant leur flotte à l'abri entre le fleuve et les remparts du camp. Ses compagnons le suivent armés de torches et de tisons, mais une divinité la protège. Jadis en effet, lorsqu'Énée construisait sa flotte au pied du mont Ida, Cybèle demanda à Jupiter l'immortalité pour les navires faits avec les pins qui lui étaient consacrés. Le roi de l'Olympe avait promis qu'au terme de leur course tous les vaisseaux d'Énée qui auraient échappé aux dangers du voyage seraient changés en Néréides.

Maintenant est venu le jour où va s'accomplir cette promesse sacrée. Énée rassure les Troyens, et s'adressant aux navires :

« Vous, rompez vos liens ; allez, divinités de la mer : ainsi l'ordonne la mère des dieux. »

Soudain chacune des poupes brise le câble qui l'attache au rivage : les proues garnies d'airain, comme des dauphins qui plongent, s'enfoncent dans l'abîme. Puis, ô prodige! on voit autant de jeunes Nymphes remonter à la surface des eaux. Les Rutules demeurent stupéfaits; Messapus même est saisi d'effroi; ses coursiers s'épouvantent, le Tibre ralentit son cours avec un sourd murmure et remonte vers sa source.

Mais Turnus ne perd rien de son audace; il exhorte les siens à réparer leurs forces pour les assauts du lendemain.

Sous les ordres de Messapus, quatorze Rutules, suivis chacun de cent soldats, sont chargés de surveiller les portes de la ville. Étendus sur l'herbe, ils s'oublient à vider des cratères d'airain, et à tromper par le jeu l'ennui d'une garde nocturne. Les Troyens les voient du haut de leurs remparts. Ils s'assurent de la solidité des portes, préparent les tours avec leurs ponts, entassent les projectiles. Mnesthée et Sergeste, qu'Énée a désignés pour commander les Troyens en cas de malheur, les exhortent au courage et à la vigilance.

A l'une des portes veillait Nisus, le vaillant fils d'Hyrtacus, que sa mère, la chasseresse Ida, avait donné pour compagnon à Énée, habile à lancer le javelot et les flèches rapides. A côté de lui se tenait Euryale, le plus beau des compagnons d'Énée et de tous ceux qui revêtirent les armes troyennes; un léger duvet ornait son visage que le fer n'avait point touché encore.

Ils s'aimaient d'une égale affection, et couraient ensemble au combat. Alors aussi ils étaient chargés de garder la même porte.

« Sont-ce les dieux qui m'inspirent cette ardeur, Euryale, demanda Nisus, ou chacun se fait-il un dieu de son désir? Mon cœur rêve de hasarder un combat ou quelque grande entreprise; il ne peut se résigner au repos. Tu vois quelle est la confiance des Rutules. Leurs feux sont clairsemés; ils gisent vaincus par le vin et le sommeil; le silence règne de toutes parts. Écoute le dessein que je médite et quelle pensée grandit dans mon esprit. L'armée et ses chefs désirent le retour d'Énée et souhaitent qu'il soit informé

de nos périls. Si l'on me promet la récompense que je veux demander pour toi (car pour moi la gloire de l'entreprise me suffit), je crois pouvoir trouver là-bas, au pied de cette colline, un chemin qui me mène aux murs de Pallantée. » Euryale, saisi d'admiration, se sent à son tour enflammé d'un immense désir de gloire. « Quoi! Nisus, dit-il à son ardent ami, tu refuses de m'associer à cette glorieuse action? Je te laisserai seul affronter de si grands dangers! Ce ne sont pas là les leçons que m'a données mon père, le vaillant Opheltès, parmi les alarmes et les périls du siège de Troie. Ce n'est pas ainsi que je me suis conduit depuis que j'ai avec toi suivi les destins du magnanime Énée. Mon cœur méprise la vie, et je ne croirais pas payer trop cher au prix de tout mon sang la gloire que tu poursuis. »

« Jamais, lui répond Nisus, je n'ai douté de ton courage, et je n'en avais certes pas le droit. Puisse, si je dis vrai, Jupiter ou tout autre dieu favorable à mon projet me ramener triomphant auprès de toi! Mais les hasards sont si nombreux dans une telle entreprise! Si quelque accident, si la colère de quelque divinité doit causer ma perte, je veux que tu me survives. Ton âge te rend plus digne que moi de la vie. Qu'il reste quelqu'un pour enlever mon corps par la force des armes ou le racheter à prix d'or, et le confier à la terre; ou bien, si la Fortune s'y oppose, comme il arrive souvent, pour rendre à mes mânes les suprêmes hommages et m'honorer d'un tombeau. Je ne voudrais pas être cause d'une si grande douleur pour ta malheureuse mère, qui, seule parmi tant de

mères, a osé suivre son enfant et dédaigner les remparts du grand Aceste. »

Mais Euryale : « C'est en vain que tu cherches de frivoles prétextes; ma résolution est inébranlable. Hâtons-nous! »

En même temps il réveille les gardes qui dorment, les relève et prend leur place. Il quitte alors son poste et s'attache aux pas de Nisus; ils vont ensemble à la recherche d'Ascagne.

Tous les êtres vivant sur la terre oubliaient dans le sommeil leurs soucis et leurs travaux. Les vaillants guerriers qui commandaient aux Troyens tenaient conseil sur la situation critique de l'armée, sur le parti à prendre, et se demandaient quel messager ils enverraient à Énée. Debout, appuyés sur leurs longues lances, bouclier au bras, ils délibèrent au centre du camp et de la plaine.

Soudain Nisus et Euryale demandent instamment à être admis sans retard : ils apportaient une proposition importante et qui méritait d'être écoutée.

Iule aussitôt accède à leur pressante demande et invite Nisus à parler.

« Écoutez-nous avec impartialité, Troyens, et ne jugez pas d'après le nombre de nos années le projet que nous vous apportons. Les Rutules sont ensevelis dans le sommeil et le vin; leur camp est silencieux. Nous avons nous-mêmes découvert un endroit favorable pour une surprise, au double chemin, devant la porte la plus rapprochée de la mer. Les feux de l'ennemi sont rares, une noire fumée s'élève vers les astres; si vous nous permettez d'user de l'occasion

qui se présente, nous irons chercher Énée sous les murs de Pallantée et vous nous verrez bientôt revenir chargés de dépouilles, après avoir fait un grand carnage. Nous ne nous égarerons pas dans notre marche. Nous avons vu les abords de la ville durant nos chasses fréquentes, au fond des sombres vallées, et nous avons exploré tout le fleuve. » Alors le vénérable et sage Alétès : « Dieux de nos pères, qui ne cessez de protéger Troie, vous ne voulez pas malgré tout que notre nation périsse tout entière, puisque vous donnez à nos jeunes gens de tels sentiments et des cœurs aussi résolus! »

Parlant ainsi, il embrassait leurs épaules, prenait leurs mains et baignait leur visage de ses larmes. « Quelles récompenses, ô guerriers, peut-on imaginer qui soient dignes de vous et dignes d'une si belle entreprise? La plus belle vous viendra d'abord des dieux et de votre propre conscience. D'autres vous seront offertes par le pieux Énée à son retour et par le jeune Ascagne, qui n'oubliera jamais un tel bienfait. »

« Certes, reprend Ascagne, moi qui n'espère de salut que dans le retour de mon père, je prends à témoin nos augustes Pénates, les Lares d'Assaracus et le sanctuaire de la vénérable Vesta; toute ma fortune, toute mon espérance, je la remets en vos mains. Ramenez mon père, rendez-moi sa vue! Lui revenu, tout nous redevient propice.

« Je vous donnerai deux coupes d'argent, ornées de figures artistement travaillées, que mon père avait prises quand il vainquit Arisba; deux trépieds, deux

grands talents d'or; un antique cratère, présent de la Sidonienne Didon. Mais si jamais il m'est permis de régner sur l'Italie vaincue et de tirer au sort le butin, tu as vu, Nisus, le cheval qui portait Turnus étincelant sous son armure d'or; ce cheval lui-même, ce bouclier, cette aigrette éclatante, je ne les soumettrai pas au sort : ils sont dès aujourd'hui ta récompense. Mon père en outre te donnera douze captives choisies, autant de captifs et leurs armes à tous. Il y joindra toutes les terres du roi Latinus.

« Pour toi, dont je suis plus rapproché par l'âge, enfant digne d'admiration, je te donne mon cœur tout entier; je veux que tu sois le compagnon de tous mes travaux : jamais sans toi je ne chercherai aucune gloire; en paix ou en guerre, tu seras le confident de toutes mes actions, de toutes mes paroles. »

Euryale lui répond en ces mots :

« Aucun instant de ma vie ne démentira, j'espère, cette belle entreprise, pourvu que la Fortune me demeure favorable. Mais, avant tout autre don, je te demande une seule chose : j'ai une mère, issue de l'antique famille de Priam; elle m'a suivi et ne s'est laissé retenir ni par la terre d'Ilion, ni par les murs du roi Aceste. La malheureuse ignore maintenant le péril, quel qu'il soit, que j'affronte; je la quitte sans lui dire adieu. La Nuit et ta main, que je presse, me sont témoins que je ne saurais supporter les larmes de ma mère. Mais toi, je t'en conjure, console sa détresse, soutiens-la dans son abandon. Laisse-moi emporter de toi cette espérance. Je courrai avec plus de confiance à tous les dangers. »

Les Troyens, émus, versaient des larmes, surtout le bel Iule, que touche profondément tant de piété filiale.

« Tu peux compter, dit-il, sur tout ce que mérite cette grande entreprise. Ta mère sera la mienne; il ne lui manquera que le nom de Créuse; que ne doit-on pas à la femme qui a mis au monde un tel fils? Quelle que soit la fortune de votre expédition, je le jure par cette tête, sur laquelle mon père a juré tant de fois, tout ce que je promets à ton retour et à ton heureux succès appartiendra à ta mère et aux tiens. »

Il parla ainsi, les yeux baignés de larmes. En même temps il détacha de son épaule la riche épée qu'avait travaillée avec un art merveilleux le Crétois Lycaon et qu'il avait ajustée dans un fourreau d'ivoire. Mnesthée donne à Nisus la dépouille hérissée d'un lion. Le fidèle Alétès fait avec lui l'échange de son casque.

Aussitôt les deux guerriers se mettent en marche. Les chefs, jeunes gens et vieillards, les accompagnent, en faisant des vœux, jusqu'aux portes. Le bel Iule, chez qui le courage et la prudence virile ont devancé les ans, les charge de nombreux messages pour son père; mais le vent dissipe ces vaines paroles et les emporte dans les nues.

Ils franchissent la porte et les fossés, et à la faveur des ténèbres gagnent le camp qui leur sera fatal, mais seulement après qu'ils auront fait périr un grand nombre d'ennemis.

Ils voient de toutes parts des hommes étendus dans l'herbe, paralysés par le vin et le sommeil, des chars

debout sur le rivage, des hommes couchés entre les harnais et les roues, et pêle-mêle sur la terre des armes et des coupes.

Le fils d'Hyrtacus le premier parle ainsi : « Euryale, voici le moment d'oser : l'occasion nous appelle. Voici où nous devons passer. Toi, pour qu'aucune troupe ennemie ne se dresse derrière nous, veille et observe au loin. Moi, je vais dévaster l'espace qui s'étend devant nous et t'ouvrir un large chemin. »

Soudain il attaque, l'épée à la main, et extermine dans leur sommeil Rhamnès, roi et augure, cher à Turnus; Remus, son écuyer, le conducteur de son char, et ses trois serviteurs; d'autres guerriers encore. Euryale ne fait pas un moindre carnage; Nisus, craignant l'excès de son ardeur, l'arrête lorsque le jour approche et veut l'entraîner par la route qu'ils se sont frayée. Mais Euryale ne s'éloigne pas avant d'avoir revêtu le bouclier de Rhamnès et son ceinturon garni de bulles d'or; il se coiffe aussi du casque de Messapus, avec sa brillante aigrette.

Ils sortent enfin du camp. Cependant trois cents cavaliers latins, commandés par Volcens, apportaient un message à Turnus. En approchant du camp, ils voient fuir les deux amis. Euryale est trahi par le casque de Messapus, où se reflètent les rayons de la lune. Embarrassé ainsi par le butin dont il est chargé, il s'égare et tombe aux mains des Latins qui ont cerné le bois. Nisus ne s'en est pas aperçu; il est arrivé en lieu sûr.

Il s'arrête et cherche en vain derrière lui son ami absent : « Malheureux Euryale, où t'ai-je laissé? où te retrouverai-je en parcourant de nouveau le dédale de cette forêt perfide? » En même temps il s'efforce de revenir sur les traces de ses pas et erre parmi les buissons silencieux. Il entend le pas des coursiers,

il entend le bruit des armes et les appels des Rutules qui le poursuivent. Soudain un cri frappe ses oreilles, il voit Euryale : une troupe d'ennemis l'entoure; trompé par les lieux et les ténèbres de la nuit, il est accablé par le nombre, on l'entraîne malgré sa résistance obstinée.

Que faire? Comment arracher son ami aux armes qui le menacent? Se jettera-t-il au milieu des ennemis, pour chercher un prompt et glorieux trépas?

Sur-le-champ il brandit un javelot de son bras vigoureux, il lève les yeux vers la Lune et l'invoque en ces termes : « Viens à notre secours dans ce pressant danger, ô déesse, fille de Latone, le plus beau des astres, gardienne des forêts! Si jamais mon père Hyrtacus a porté pour moi des offrandes sur tes autels, si moi-même j'ai, pour t'honorer, suspendu au faîte de tes temples le produit de mes chasses, permets-moi de disperser cette troupe d'ennemis et guide mes traits à travers les airs! »

Il dit, et de toutes ses forces il lance le javelot. Le fer vole, fend les ombres de la nuit, atteint le dos de Sulmon, traverse sa poitrine et se brise dans la plaie. Il tombe en vomissant des flots de sang; de longs sanglots font palpiter ses flancs glacés.

Ses compagnons regardent de toutes parts. Nisus, plus farouche, déjà balançait au-dessus de sa tête un deuxième javelot. Ils frémissent à cette vue; le dard sifflant transperce d'une tempe à l'autre la tête de Tagus, et reste fixé dans son cerveau.

Ivre de rage, Volcens ne voit pas d'où le coup est parti et ne sait où il doit porter sa vengeance.

« Toi, du moins tu paieras aussitôt de ton sang le meurtre de mes deux compagnons. »

En même temps il tire son glaive et marche sur Euryale. Alors épouvanté, hors de lui, Nisus pousse un cri; il ne peut demeurer caché dans l'ombre plus longtemps ni supporter un si affreux spectacle : « Moi! c'est moi, qui ai tout fait! Me voici : tournez contre moi votre fer, ô Rutules! Je suis le seul coupable; lui n'a rien osé, ne pouvait rien : j'en jure par le ciel et les astres témoins de ce que j'ai fait! Son seul crime est d'avoir trop aimé son malheureux ami. »

Il parlait encore quand l'épée, poussée avec force, s'enfonce dans les flancs d'Euryale et brise sa blanche poitrine. Il tombe inanimé, le sang inonde son beau corps, sa tête retombe inerte sur son épaule. Ainsi une fleur brillante, tranchée par la charrue, s'affaisse et meurt; ainsi le pavot incline sur sa tige sa tête appesantie par la pluie.

Nisus s'élance au milieu des ennemis; mais c'est le seul Volcens qu'il cherche, c'est au seul Volcens qu'il s'attache. Serrés autour de lui, les Rutules frappent Nisus de tous les côtés sans ralentir son ardeur. Il fait tournoyer les éclairs de son épée jusqu'à ce qu'il l'ait enfin plongée dans la bouche de Volcens, ouverte pour crier, et qu'en mourant il ait arraché la vie à son ennemi. Puis il tombe percé de coups sur le corps inanimé de son cher Euryale, et trouve enfin une mort paisible.

Heureux l'un et l'autre si mes vers ont quelque pouvoir! Les années s'écouleront sans détruire votre

souvenir, aussi longtemps que la race d'Énée habitera le roc immuable du Capitole et que le peuple romain possédera l'empire du monde.

Les Rutules vainqueurs rentrent dans leur camp et en pleurant rapportent le corps des chefs qu'ils ont perdus; ils ont attaché au bout de deux piques les têtes de Nisus et d'Euryale : les Troyens du haut de leurs tours aperçoivent ces affreux trophées et sont plongés dans la douleur.

Cependant la Renommée ailée se répand par la ville terrifiée; la funèbre nouvelle arrive aux oreilles de la mère d'Euryale. Alors, la chaleur abandonne soudain son corps; sa main laisse échapper la navette et le lin qui se déroule à ses pieds. L'infortunée s'élance hors de sa maison; avec des cris déchirants, s'arrachant les cheveux, hors d'elle-même, elle gagne les remparts, court aux premiers rangs, sans nul souci des hommes, du péril, des traits de l'ennemi; elle remplit le ciel de ses lamentations :

« Est-ce ainsi que je te revois, Euryale, toi qui devais être un jour l'appui de ma vieillesse? Comment as-tu pu me laisser seule, cruel? partir pour de si grands dangers sans qu'il fût donné à ta malheureuse mère de t'adresser un dernier adieu! Hélas!... tu es tombé sur une terre inconnue, abandonné en pâture aux chiens et aux oiseaux du Latium. Ta mère ne t'a pas rendu les derniers honneurs, elle n'a point fermé tes yeux, ni lavé tes plaies; je ne t'ai point enveloppé de ce tissu, dont pour toi je hâtais nuit et jour le travail, consolation de ma triste vieillesse!... Où te suivre? Quelle terre possède à présent ton corps mutilé, tes membres épars?... Voilà donc, mon enfant,

ce que tu me rapportes de toi! Voilà ce que j'ai suivi sur terre et sur mer!... Frappez-moi, si vous avez quelque pitié! dirigez sur moi tous vos traits, Rutules! C'est moi que votre fer doit frapper tout d'abord. Ou toi, père tout-puissant des dieux, aie pitié de moi, que ta foudre plonge au fond du Tartare cette tête qui m'est odieuse, puisque je ne puis autrement terminer cette cruelle existence! » Ces plaintes émeuvent tous les cœurs: un lugubre gémissement parcourt tous les rangs; les guerriers abattus n'ont plus de force pour les combats, sa présence cause une irrésistible douleur. Aussi, sur l'ordre d'Ilionée et d'Iule tout en larmes, Idée et Actor la saisissent et l'emportent dans sa demeure.

Cependant les Volsques, formant la tortue, s'efforcent d'escalader les murs du camp : les Troyens font tomber sur cette voûte d'airain des pierres énormes et les forcent de reculer. Ils tentent alors, à coups de traits, de chasser les Troyens du retranchement: sur un autre point Mercure lance contre eux des torches fumantes, tandis que le fils de Neptune, Messapus, arrache la palissade et veut monter à l'assaut.

Les Latins, sous les ordres de Turnus, parviennent à incendier une tour immense, qui s'écroule sur ses défenseurs: ceux qui ne sont pas écrasés par la chute de cette masse énorme tombent sous les coups des ennemis. Le combat continue avec plus d'acharnement: de part et d'autre de nombreux guerriers mordent la poussière.

C'est alors que pour la première fois Ascagne, accoutumé jusque-là à n'effrayer que de timides animaux, prit part à la guerre et terrassa le vaillant Numanus, surnommé Remulus, qui récemment s'était uni à la plus jeune sœur de Turnus.

Devant les premiers rangs, proférant mille injures, et le cœur gonflé d'orgueil par sa récente alliance,

Numanus s'avançait : « Ne rougissez-vous pas, s'écriait-il d'une voix tonnante, de vous laisser encore assiéger, Phrygiens deux fois vaincus, et de chercher derrière vos murailles un abri contre la mort? Voilà ceux qui, les armes à la main, nous demandent des épouses! Quel dieu, quelle folie vous a poussés en Italie? Vous ne trouverez ici ni les Atrides, ni l'artificieux Ulysse. Race endurcie, nous plongeons nos fils dès leur naissance dans les fleuves, nous les endurcissons par le froid des ondes glacées; enfants, dans leurs chasses infatigables, ils battent nuit et jour les forêts; leurs jeux consistent à conduire les chevaux et à lancer des flèches. Notre jeunesse, accoutumée à la peine et aux privations, dompte la terre avec la charrue, ou ébranle les villes ennemies; notre vie entière se passe dans le maniement du fer; c'est avec nos lances retournées que nous fatiguons le flanc des taureaux. Le poids de la vieillesse n'affaiblit pas nos courages, et n'ôte rien à notre vigueur; nous couvrons d'un casque nos cheveux blancs, nous aimons toujours à rapporter les dépouilles récentes et à vivre de notre butin. Vous, le safran et la pourpre éclatent sur vos vêtements; l'inaction vous charme; vous recherchez les danses, les tuniques ornées de manches, les mitres que des rubans attachent. Allez, Phrygiennes, — car vous n'êtes point des hommes, — allez sur les sommets du Dindyme et de l'Ida où vous appellent la double flûte, les tambours et les fifres de la déesse bérécynthienne! Laissez les armes aux hommes et renoncez au fer! »

Ascagne ne souffre pas ce langage orgueilleux et

ces insolents outrages. Sur la corde de son arc il ajuste une flèche; il vise, puis, écartant les bras, il s'arrête et suppliant il adresse d'abord ces vœux à Jupiter : « Jupiter tout-puissant, favorise mon audace! Moi-même je porterai à ton temple des offrandes solennelles : je placerai devant tes autels un taureau blanc aux cornes dorées, qui, portant déjà la tête aussi haut que sa mère, frappe de la corne et de ses pieds fasse voler la poussière. »

Le père des dieux l'entendit; le tonnerre retentit sur la gauche dans le ciel serein. En même temps l'arc fatal se détend avec bruit; la flèche, avec un sifflement terrible, vole, frappe Remulus à la tête et la traverse de part en part. « Va, s'écrie Ascagne, raille dans ton orgueil notre vertu; voilà la réponse que font aux Rutules les Phrygiens deux fois vaincus! » Il n'ajoute pas une parole; les Troyens saluent son exploit d'un grand cri; ils frémissent de joie et leur courage s'élève jusqu'au ciel.

Cependant Apollon, apparaissant dans une nuée, félicite le jeune héros; puis il revêt la figure du vieux Butès, le fidèle écuyer d'Anchise, à qui maintenant Énée a confié la garde de son fils; il l'engage à s'abstenir désormais de combattre. Les Troyens l'obligent à obéir au dieu; mais eux-mêmes se jettent dans la bataille avec une nouvelle ardeur. La mêlée devient affreuse. Deux géants aussi hauts que les pins des forêts de l'Ida où ils furent élevés, Pandarus et Bitias, ouvrent la porte qui leur a été confiée et provoquent l'ennemi. Les Rutules pénètrent dans le passage ouvert et les deux frères en font un sanglant carnage. Turnus averti accourt; de nombreux ennemis succombent sous ses coups, et parmi eux Bitias, frappé d'un trait énorme auquel ne peuvent résister ni la double peau de taureau de son bouclier, ni les écailles d'or de sa double cuirasse.

Pandarus repousse la foule des ennemis et referme la porte. Mais quelques-uns sont restés à l'intérieur et parmi eux le roi des Rutules, qu'il a, sans s'en douter, enfermé comme un tigre furieux parmi les brebis sans défense. Les Troyens reconnaissent avec effroi sa face redoutée et sa gigantesque stature.

Pandarus le provoque à un combat singulier.

De toutes ses forces il lance un javelot hérissé de nœuds et garni encore de son écorce. Il n'atteint que l'air. Junon a détourné le coup, et le javelot s'enfonce dans la porte.

« Toi, s'écrie Turnus, tu n'éviteras pas ce fer dont ma main est armée; mon bras n'est pas de ceux auxquels on échappe! »

A ces mots, il se dresse en levant son épée, et d'un coup formidable il fend le front du jeune guerrier et sépare en deux ses tempes et ses joues.

L'air retentit; la terre est ébranlée sous le poids du géant; ses membres défaillants et ses armes, souillés de sa cervelle sanglante, gisent sur le sol; il meurt, et les deux moitiés de sa tête pendent sur chacune de ses épaules.

Heureusement pour les Troyens, Turnus, au lieu d'ouvrir les portes à ses soldats, ne songe qu'à assouvir sa fureur sur de nouvelles victimes. Ceux qui échappent à ses coups s'enfuient de tous côtés. Enfin Mnesthée et Séreste parviennent à ranimer leur courage; ils les ramènent en rangs serrés au combat.

Turnus se retire peu à peu du combat, se dirigeant vers la partie du camp que le fleuve environne de ses eaux. Les Troyens s'enhardissent; ils fondent sur lui

de toutes parts, avec de grands cris, et l'enveloppent de leurs rangs pressés.

Un lion terrible, que presse une troupe armée, recule effrayé, hérissé, l'œil farouche; sa colère et son courage ne lui permettent pas de s'enfuir; il ne peut, au gré de son envie, s'ouvrir un passage à travers les armes et les chasseurs. Tel Turnus, indécis, se retire lentement, le cœur bouillonnant de rage. Deux fois; il s'est jeté au milieu des ennemis deux fois il a fait reculer le long des remparts leur bataillon en désordre.

Cependant l'armée tout entière se réunit contre lui; Junon, d'autre part, n'ose plus ranimer ses forces, car du haut du ciel son frère Jupiter a envoyé la messagère aérienne, Iris, lui porter des ordres menaçants, si Turnus n'abandonne les remparts des Troyens. Le guerrier ne peut plus résister; son bouclier et son bras sont impuissants contre les traits qui l'accablent de toutes parts. Autour de ses tempes son casque résonne sans cesse; l'airain se fend sous le choc des pierres; son panache est en pièces; son bouclier ne suffit plus à tant de coups; les Troyens avec leurs javelots et le foudroyant Mnesthée lui-même redoublent leurs assauts. Tout son corps ruisselle d'une sueur noire; il ne peut respirer; son haleine haletante secoue tout son corps épuisé.

Enfin, d'un bond, il s'élance avec toutes ses armes dans les eaux jaunâtres du Tibre. Le fleuve le reçoit, le porte doucement sur ses flots, le purifie des souillures du carnage et le rend, joyeux, à ses compagnons d'armes.

LIVRE X

Conseil des dieux. Énée arrive au secours des siens. Combat acharné. Mort de Pallas, fils d'Évandre. Turnus dérobé à la lutte par Junon. Mort de Lausus et de son père Mézence.

Jupiter a rassemblé le conseil des dieux. Il leur reproche d'avoir, contre son gré, allumé la guerre en Italie, et leur prescrit de laisser les destinées s'accomplir. Vénus le supplie d'avoir pitié de son fils, que poursuit l'inimitié de divinités hostiles. Junon irritée accuse les Troyens d'être, par leur ambition, les seuls auteurs des maux dont on l'accuse.

Alors le père tout-puissant des dieux, souverain maître de toutes choses, prend la parole. A sa voix, le palais céleste se tait, la terre est ébranlée jusque dans ses fondements, le silence règne dans les régions éthérées, les zéphires s'apaisent, la mer abaisse ses flots paisibles.

« Écoutez et gravez dans vos esprits mes paroles. Puisque les Italiens ne peuvent s'unir par une alliance aux Troyens, puisque votre discorde ne peut prendre fin, quelle que soit aujourd'hui la fortune de chacun, quelque espérance que chacun poursuive, Troyens ou

Rutules, je ne mettrai entre eux aucune différence. Il n'importe pas que la détresse des Troyens assiégés dans leur camp leur vienne des destinées favorables aux Italiens, ou qu'elle soit due à leur propre égarement et aux oracles mal interprétés. Je n'affranchis pas les Rutules de la même condition : chacun devra à lui-même le malheur ou le succès. Jupiter tiendra la balance égale; les destins trouveront leur voie. »

Attestant les eaux du Styx, sur lesquelles règne son frère, et les rives où bouillonnent les noirs tourbillons de poix, il fait un signe de tête, et ce signe ébranle tout l'Olympe. Puis il se lève de son trône d'or; les dieux se rangent autour de lui et le reconduisent jusqu'au seuil.

Cependant les Rutules, auprès de toutes les portes, poursuivent le carnage, et enveloppent de flammes les remparts. Les soldats d'Énée sont enfermés derrière leurs retranchements, sans aucun espoir de fuite.

Au milieu de ces guerriers, l'enfant, digne objet des soins de Vénus, montrant à découvert son beau visage, brille comme la perle entourée d'un cercle d'or qui pare le front ou le cou, ou bien tel que resplendit l'ivoire, artistement enchâssé dans le buis ou le térébinthe d'Oricos. Sur son cou d'une blancheur de lait retombe sa chevelure flottante que rattache un souple ruban d'or.

Pendant qu'ils résistent de la sorte, Énée arrive au camp des Étrusques : Tarchon accepte son alliance et lui confie sa flotte, qui se dirige par mer vers l'embouchure du Tibre.

En tête s'avance le navire d'Énée : sous l'éperon deux lions phrygiens semblent attelés; au-dessus d'eux se dresse le mont Ida, image chère au cœur des Troyens exilés.

Trente navires portent l'élite des guerriers étrusques au secours des Troyens. La nuit venue, Énée lui-même, assis au gouvernail, dirigeait son navire, quand ses vaisseaux qui avaient été changés en Nymphes, le reconnaissent et l'entourent. L'une d'elles, Cymodocé, lui raconte comment sa flotte a été détruite. Elle lui apprend dans quelle situation se trouve Ascagne, que la cavalerie étrusque et arcadienne est en vue du camp troyen, et que Turnus emploie tous ses efforts pour empêcher leur jonction.

Après lui avoir prédit une sanglante victoire, elle disparaît avec ses compagnes, en imprimant au navire une prodigieuse vitesse. Enhardi par ce présage, Énée invoque Cybèle et ordonne aux siens de s'apprêter au combat.

Enfin il aperçoit de loin les Troyens et son camp; debout sur la poupe élevée, il tient de la main gauche son bouclier éblouissant. Du haut de leurs murailles, les Dardanides poussent un cri qui monte jusqu'aux astres; l'espérance renaissante ranime leur colère, les traits pleuvent de leurs mains. Telles, dans les noires nuées, les grues de Thrace donnent le signal du départ, fuyant l'hiver, et traversent le ciel avec des cris joyeux.

Le roi des Rutules et les chefs ausoniens s'étonnent de cette soudaine ardeur, jusqu'à ce qu'ils aperçoivent les poupes qui s'approchent, et voient la mer monter avec la flotte sur le rivage. Le casque du héros étincelle, son aigrette flamboie et le disque d'or de son bouclier projette des torrents de flammes. Ainsi parfois, à travers la nuit, les comètes sanglantes répandent un éclat lugubre ; ainsi l'ardent Sirius, en se levant, apporte aux misérables mortels la fièvre et la peste, et attriste le ciel d'une lumière sinistre.

Cependant l'audacieux Turnus espère occuper le premier ce rivage et en repousser les assaillants.

« Voici, s'écrie-t-il, guerriers, le moment, appelé par vos vœux, d'écraser vos ennemis. La bataille vous est offerte. Que chacun maintenant songe à sa femme et à son foyer; rappelez-vous les exploits et la gloire de vos pères. Courons les premiers vers la mer, pendant que les ennemis débarquent en désordre et posent sur le rivage un pied mal affermi. La Fortune favorise l'audace ! »

Les Troyens débarquent. Tarchon découvre une anse où l'eau ne bouillonne pas; c'est là que, sous sa conduite, tous les navires abordent sur le sable, excepté le sien qui est brisé par les flots.

De son côté Turnus a rangé son armée sur le rivage. Le combat s'engage; Énée accomplit de glorieux faits d'armes, mais la lutte demeure indécise. D'un autre côté, Pallas a ramené sur le champ de bataille ses Arcadiens un moment mis en fuite; après avoir fait un grand carnage, il est prêt enfin à en venir aux mains avec Lausus, l'un des principaux chefs italiens. Ils sont à peu près du même âge, tous deux d'une rare beauté. Mais la fortune leur a refusé à l'un et à l'autre le retour dans leur patrie; ils sont destinés à tomber sous les coups d'ennemis plus illustres. Le roi du vaste Olympe ne permet pas qu'ils se mesurent entre eux.

Cependant la nymphe Juturne avertit son frère Turnus de prendre la place de Lausus. Il lance son char rapide à travers les rangs de l'armée. A peine en présence de ses compagnons : « Il est temps d'arrêter la lutte, leur dit-il; moi seul je dois marcher contre Pallas; c'est à moi seul que Pallas est réservé. Je voudrais que son père lui-même fût témoin du combat. »

Les Rutules obéissent et se retirent du champ de bataille.

Pallas les voit s'éloigner, étonné de cet ordre arrogant; stupéfait, il considère Turnus, mesure sa taille gigantesque, et promène sur tout son corps un regard farouche; puis il répond en ces termes à son défi : « Je vais m'illustrer ou par de riches dépouilles ou par une mort glorieuse; quelle que soit l'issue du combat, elle satisfera mon père. Mets fin à tes menaces! »

Il dit, et s'avance au milieu de la plaine. Le sang se glace dans le cœur des Arcadiens.

Turnus s'est élancé de son char; c'est à pied et de près qu'il veut combattre. Tel qu'un lion, apercevant du haut d'un rocher un taureau debout dans la plaine et s'exerçant aux combats, fond sur lui, non moins terrible Turnus arrive au-devant de Pallas. Celui-ci, aussitôt qu'il le croit à portée de son trait, le prévient, avec l'espoir que la fortune, dans une lutte inégale, secondera son audace. Élevant la voix, il adresse au ciel cette prière :

« Par l'hospitalité que te donna mon père, par cette table dont tu t'es approché en qualité d'étranger, Alcide, je t'en conjure, assiste-moi dans cette périlleuse tentative. Que, frappé mortellement, Turnus me voie lui enlever ses armes sanglantes; que ses yeux, en se fermant pour jamais, contemplent son vainqueur! »

Hercule l'entend; il contient au fond de sa poitrine un douloureux gémissement, et répand des larmes stériles. Jupiter lui adresse ces paroles bienveillantes :

« Chacun a son jour marqué; pour tous les mortels, le temps de la vie est court et irréparable : mais faire durer son nom par de belles actions, voilà l'ouvrage

de la vertu. Les murs de Troie ont vu tomber plus d'un fils des dieux; mon fils Sarpédon lui-même y a succombé; Turnus également, son destin l'appelle, et il est parvenu au terme qui lui est assigné. » Il dit, et détourne ses regards des plaines des Rutules.

Cependant Pallas de toute sa force lance sa javeline et en même temps tire de sa gaine son épée étincelante. Le trait vole, se fraye un passage à travers le bord du bouclier et pénètre dans la cuirasse, à l'endroit où elle couvre l'épaule; mais elle effleure à peine le grand corps de Turnus.

A son tour celui-ci prend un javelot armé d'un fer aigu, le brandit lentement et le lance sur Pallas, en disant : « Regarde si mon trait pénétrera mieux que le tien. »

Malgré les lames de fer et d'acier, malgré la peau de taureau plusieurs fois repliée, le javelot frémissant, pénétrant à travers le centre du bouclier, transperce l'épaisseur de la cuirasse et la puissante poitrine de Pallas. Turnus arrache le fer de la blessure, et par la voie qui lui est ouverte le sang du jeune guerrier s'échappe avec sa vie. Il tombe en avant; ses armes retentissent; il meurt, et sa bouche ensanglantée presse la terre ennemie.

Turnus se tient debout auprès de lui. « Arcadiens, dit-il, souvenez-vous de mes paroles et rapportez-les à Évandre. Je lui renvoie Pallas tel qu'il a mérité de le revoir; tous les honneurs du tombeau, les consolations de la sépulture, je les lui accorde. Il aura payé assez cher l'hospitalité donnée au Troyen. »

A ces mots, il presse du pied gauche le corps ina-

nimé, lui enlève son lourd baudrier, qui porte le souvenir d'un horrible forfait : cinquante époux tous égorgés dans la nuit nuptiale et les couches inondées de leur sang [1]. Clonus, fils d'Eurytus, l'avait ciselé dans l'or épais. Turnus s'empare de cette dépouille avec une joie orgueilleuse.

O aveuglement de l'esprit humain, ignorant de l'avenir et du destin, et qui ne sait point garder de mesure dans la prospérité! Un temps viendra où Turnus voudrait racheter bien cher la vie de Pallas, et où il maudira ces trophées et ce jour.

Énée, informé par un messager, immole aux mânes de Pallas quatre guerriers fils de Sulmon, et quatre autres fils d'Ufens. Puis, cherchant Turnus, il se jette dans la mêlée. De nombreux ennemis succombent sous ses coups. Ascagne et les guerriers assiégés avec lui s'élancent enfin hors du camp.

Dans l'Olympe, Junon épouvantée supplie Jupiter en faveur de Turnus. Le roi de l'Olympe lui permet seulement de le dérober pour un temps au destin qui doit s'accomplir.

Aussitôt elle s'élance du haut du ciel à travers les airs, enveloppée d'un nuage et chassant devant elle la tempête : elle se dirige vers l'armée troyenne et le camp des Latins. Alors d'une légère vapeur elle fait une ombre sans consistance et sans force; elle la forme, ô prodige! à l'image d'Énée, la revêt des armes troyennes; elle imite son bouclier, l'aigrette qui orne sa tête divine; elle lui prête de vaines paroles, une voix qui n'exprime aucune pensée, et la démarche du héros. Telles sont les ombres qui

1. Allusion aux Danaïdes.

voltigent, dit-on, après la mort, ou les visions qui se jouent de nos sens endormis.

Le fantôme se présente, triomphant et joyeux, devant le premier rang; il provoque Turnus de son javelot et l'invite au combat. Turnus l'attaque, et de loin lui lance un trait qui siffle dans les airs : l'ombre tourne le dos et s'enfuit. Turnus croit qu'Énée recule et abandonne la lutte; son cœur, rempli d'orgueil, se repaît d'une vaine espérance.

« Où fuis-tu? s'écrie-t-il. Ne renonce pas à l'hymen qui t'est promis. Ma main te donnera la terre que tu cherches à travers les mers. » Il le poursuit, l'injure à la bouche, en brandissant son épée nue, et ne voit pas que les vents emportent son espoir.

Un navire se trouvait par hasard attaché à la saillie d'un rocher, avec ses échelles disposées à son flanc et son pont préparé; il avait amené à Clusium le roi Osinius. C'est là que va chercher un asile l'ombre fugitive d'Énée; sans ralentir sa course, Turnus s'attache à ses pas, surmonte les obstacles, et franchit le pont. A peine a-t-il touché la proue, la fille de Saturne rompt le câble; le navire s'éloigne du rivage porté par le reflux des eaux. Alors le fantôme cesse de se dérober; il s'élève vers le ciel et va se perdre dans un noir nuage.

Énée continue à provoquer Turnus absent et à terrasser les ennemis que son bras rencontre, pendant que les flots emportent Turnus dans la haute mer. Ne pouvant comprendre ce prodige et maudissant son salut, il regarde en arrière, en tendant ses mains suppliantes vers les astres :

« Tout-puissant père des Dieux, dit-il à haute voix,

m'as-tu donc jugé digne d'une telle infamie? M'as-tu voué à un si cruel châtiment? Où les flots m'emportent-ils? D'où suis-je venu? Comment et pourquoi ai-je fui loin du champ de bataille? Reverrai-je les murs de Laurente et mon camp? Que diront ces vaillants guerriers qui ont suivi nos armes, et que tous j'ai livrés honteusement à la mort! Je vois leur déroute! J'entends les plaintes des mourants. Que vais-je faire? Ou plutôt quel abîme assez profond s'entr'ouvrira sous moi? O vents, ayez pitié de moi! Turnus y consent et vous en conjure, brisez ce navire sur les écueils, sur les rochers, lancez-le sur les sables inhospitaliers des Syrtes, en un lieu où ne puissent parvenir les Rutules ni le bruit de mon infamie! »

Pendant qu'il parle ainsi, il flotte entre des pensées diverses : pour racheter sa honte, prendra-t-il son glaive et se transpercera-t-il la poitrine? Ou se jettera-t-il au milieu des flots? Regagnera-t-il le rivage à la nage, et retournera-t-il combattre les Troyens? Trois fois il tente l'un et l'autre moyen. Trois fois Junon, émue de pitié, retient le malheureux. Il vogue, il fend la mer : porté par les vagues, il arrive à l'antique cité où réside son père Daunus.

Cependant Mézence a pris la place de Turnus et fait un grand carnage. Le combat demeurait indécis; des deux côtés on luttait avec le même acharnement. Les dieux, dans la demeure de Jupiter, prennent en pitié cette vaine fureur et déplorent les cruelles souffrances des mortels. D'un côté Vénus, de l'autre Junon considèrent la lutte, la pâle Tisiphone promène sa rage parmi les combattants.

Mézence, brandissant une javeline énorme, marche

menaçant à travers la plaine. Tel le géant Orion, s'avançant à pied, s'ouvre un chemin à travers les vastes plaines de Nérée et dépasse les ondes de la tête; ou rapportant du sommet des montagnes un orne antique, il touche le sol de ses pieds, tandis qu'il cache sa tête parmi les nuages. Tel marche Mézence sous son immense armure. Énée le découvre au milieu de nombreux guerriers, il se porte à sa rencontre; il attend sans frayeur son magnanime adversaire et demeure immobile dans son énorme masse. Mesurant du regard l'espace que son trait peut parcourir : « Que mon bras, qui est mon dieu, et ce javelot que ma main se prépare à lancer, me soient favorables! Je te revêtirai, Lausus, des dépouilles enlevées à ce brigand; tu seras toi-même le trophée de ma victoire. » Il dit : le trait lancé vole en sifflant; mais, écarté par le bouclier d'Énée, il va frapper au milieu du flanc Actor, le généreux compagnon d'Hercule, qui, parti d'Argos, s'était attaché à Évandre et avait établi sa demeure dans une ville italienne. L'infortuné tombe, atteint d'une blessure qui ne lui était pas destinée, et, les yeux levés au ciel, il expire en songeant à sa chère Argos.

A son tour, le pieux Énée lance son javelot; l'arme, que n'arrêtent ni le triple airain du bouclier, ni le tissu de lin et les trois peaux de taureau qui le recouvrent, pénètre dans l'aine de Mézence; mais il a perdu sa force. Énée, joyeux à la vue du sang de son ennemi, tire aussitôt son épée, et fond sur le Tyrrhénien tremblant.

Le danger que court un père tendrement aimé

arrache à Lausus un profond gémissement; les larmes baignent son visage.

Je dirai ta mort cruelle et ton courageux dévouement : la postérité croira-t-elle à tant de vertu? Je veux, noble jeune homme, que mes vers consacrent ta mémoire.

Mézence lâche pied; hors de combat, embarrassé par le dard funeste attaché à son bouclier, il recule. Soudain son fils s'élance et se jette entre les deux combattants; Énée déjà levait le bras pour frapper Mézence, quand Lausus se présente devant son glaive, l'arrête et soutient son effort. Les Latins poussent de grands cris, pendant que le père s'éloigne, protégé par le bouclier de son fils, et font de loin pleuvoir leurs traits sur le héros troyen. Énée furieux se couvre de ses armes. Quand parfois les nuages se précipitent en grêle sur la plaine, on voit fuir les laboureurs et tous ceux qui travaillent dans les champs; le voyageur cherche un abri sous les arbres épais qui bordent un fleuve ou sous la voûte d'un rocher. Ils se tiennent cachés tant que la pluie tombe, pour reprendre leurs travaux au retour du soleil. Ainsi assailli de tous côtés par les traits ennemis, Énée soutient l'orage, et en attend la fin. Il raille Lausus et le menace. « Pourquoi courir à ta mort? ta force n'égale pas ton audace; imprudent, ta piété filiale t'aveugle. » Mais l'insensé n'écoute que sa valeur. La colère grandit dans le cœur du héros troyen, et déjà les Parques filent les derniers moments de Lausus. Énée enfonce sa solide épée dans son sein et l'y plonge tout entière. La pointe traverse le bouclier, faible armure pour tant d'audace, et la

tunique dont sa mère avait tissu l'or flexible. Le sang inonde sa poitrine; son âme attristée quitte son corps et à travers les airs s'envole auprès des Mânes.

Mais lorsque le fils d'Anchise l'eut vu près d'expirer et le visage couvert d'une pâleur effrayante, ému de compassion, il lui tendit la main; il songe à son fils bien-aimé :

« Malheureux enfant! dit-il, pour honorer ton grand cœur, quel digne hommage pourrais-je te rendre? Ces armes dont tu étais fier, je te les laisse, et je permets que ta cendre, si cette faveur te touche, soit réunie aux cendres de tes pères. Ce qui du moins consolera ton misérable trépas, c'est que tu meurs de la main du grand Énée! »

Pressant lui-même les Étrusques hésitants, il soulève de terre ce beau corps, dont le sang a souillé la gracieuse chevelure.

Cependant Mézence, au bord du Tibre, étanchait ses blessures, et se tenait appuyé contre le tronc d'un arbre. Son casque est suspendu aux branches; ses lourdes armes gisent sur le gazon. Autour de lui se tient l'élite de ses guerriers. Lui-même affaibli, haletant, penche en avant sa tête fatiguée, et sa longue barbe flotte sur sa poitrine. Sans cesse il s'informe de Lausus; il envoie de nombreux messagers pour le rappeler, et lui porter les ordres d'un père affligé.

Les soldats en pleurs rapportent sur son bouclier Lausus inanimé, glorieux héros frappé d'une glorieuse blessure. Le vieillard entend de loin leurs lamentations et il pressent son malheur. Il couvre de poussière ses cheveux blancs, il tend les mains vers le

ciel, il tient le corps embrassé : « La vie m'a-t-elle donc été assez chère, ô mon enfant, pour que j'aie pu te permettre d'affronter à ma place les coups de l'ennemi? Quoi! le fils a sauvé son père au prix de son sang! C'est ta mort qui me donne la vie! Hélas! c'est maintenant que je suis frappé à mort, que je suis transpercé d'une profonde blessure! Et j'ai fait rejaillir sur ton nom ma honte, chassé du trône paternel par la colère de mes sujets. Je devais une satisfaction à ma patrie, à la haine des miens; j'aurais volontiers terminé par mille morts une coupable existence. Et je vis! Je n'ai pas encore quitté la lumière et le séjour des mortels! Mais je ne tarderai pas. »

A ces mots, il se redresse sur sa cuisse meurtrie, et sans se laisser abattre par la blessure profonde qui ralentit sa marche, il se fait amener son cheval. C'était sa gloire, sa consolation; c'est avec lui qu'il sortait vainqueur de tous les combats. Le voyant triste, il lui adresse la parole en ces termes : « Rhèbe, nous avons vécu longtemps, si quelque chose est de longue durée pour les mortels. Aujourd'hui, victorieux, tu rapporteras de sanglantes dépouilles et la tête d'Énée, et tu vengeras avec moi la mort cruelle de Lausus, ou bien, si tous nos efforts sont vains, nous succomberons ensemble. Tu ne voudrais pas, noble animal, subir la loi d'un étranger, obéir aux Troyens. »

Puis il monte sur son coursier favori, charge ses deux mains de traits acérés; sur sa tête brille son casque d'airain que surmonte un panache de crins

hérissés. Il s'élance au milieu des ennemis. Son cœur est dévoré par une honte immense, et le désespoir égare sa raison.

Trois fois, il appelle Énée de sa voix puissante. Énée le reconnaît et il invoque avec joie les dieux : « Fasse le père des dieux, fasse le grand Apollon que tu engages la lutte avec moi! » Il dit et, un javelot à la main, marche au-devant de son ennemi. « Tu cherches à m'effrayer, barbare, après m'avoir ravi mon fils. C'était le seul moyen de m'ôter la vie. Je ne crains pas la mort, et je n'ai souci d'aucun dieu. Cesse tes menaces. Je viens pour mourir; mais auparavant voici le don que je t'envoie. »

Il dit et lance un trait, puis un second et un troisième, en décrivant un vaste cercle autour de son ennemi. Mais le bouclier d'or résiste à tous les coups. Trois fois, se portant sur sa gauche, il tourbillonne autour d'Énée; trois fois le héros troyen le suit dans sa course en se couvrant de son bouclier que hérisse une forêt de javelots. Lassé de ces lenteurs, fatigué d'arracher tous ces traits et de soutenir cette lutte inégale, il songe au moyen d'en finir. Enfin il se précipite et lance son javelot entre les deux tempes du belliqueux coursier. L'animal se cabre, frappe l'air de ses sabots, renverse son maître, tombe à son tour sur lui et du coup lui brise l'épaule.

Les Troyens et les Latins ébranlent l'air de leurs cris. Énée accourt et tire son épée : « Où est maintenant, dit-il, ce farouche Mézence; qu'est devenue cette indomptable audace? »

Le Tyrrhénien, levant les yeux vers le ciel et repre-

nant ses esprits : « Cruel ennemi, dit-il, pourquoi ces injures et ces menaces? Tu peux me tuer sans crime. Je ne suis pas venu te combattre pour que tu m'épargnes, et mon Lausus n'a pas fait avec toi ce pacte honteux. Je n'implore de toi qu'une faveur, s'il en est aucune pour des ennemis vaincus. Souffre que la terre recouvre mon corps. Je sais de quelle haine mes sujets me poursuivent; défends mon corps de leur fureur et permets que je partage la tombe de mon fils. »

A ces mots, il tend la gorge au glaive qui le frappe; sa vie s'échappe avec le sang qui ruisselle sur ses armes.

LIVRE XI

Ensevelissement des morts. Dissentiments de Turnus et de Drancès. La lutte recommence. Exploits et mort de Camille.

Énée, dès l'aurore, acquitte sa dette envers les dieux ; il consacre à Mars un grand chêne revêtu des armes de Mézence. Puis il s'occupe de préparer la sépulture aux nobles victimes de la guerre, et avant tout de renvoyer à Évandre les restes de son fils...

Les yeux baignés de larmes, il se rend à la maison où le corps de Pallas est exposé dans le vestibule, sous la garde d'Acœtès. Ce vieillard avait été jadis l'écuyer d'Évandre, et maintenant il avait été chargé, hélas! sous de tristes auspices, d'accompagner son jeune maître. Tout autour du lit funèbre se tiennent la troupe des serviteurs, la foule des Troyens, et les femmes qui ont, suivant la coutume d'Ilion, dénoué leur chevelure. Aussitôt qu'Énée a franchi les portes, elles se frappent la poitrine, et poussent des cris lugubres ; tout le palais retentit de leurs lamentations.

Dès qu'il aperçoit la tête de Pallas appuyée sur le lit funèbre, son visage blanc comme la neige et la

plaie ouverte dans sa poitrine de marbre par le fer ausonien, il ne peut retenir ses larmes :

« Enfant digne de pitié, ainsi, au moment où la Fortune a commencé à me sourire, elle t'a ravi à moi; elle n'a pas voulu que tu visses mon triomphe et que tu fusses ramené vainqueur à la demeure paternelle! Ce n'est pas ce que j'avais promis à ton père Évandre, au moment où je l'ai quitté pour aller fonder un puissant royaume; il m'embrassait, rempli d'inquiétude, et m'avertissait que j'avais à combattre des guerriers vaillants, une nation endurcie aux combats. Peut-être en ce moment, jouet de trompeuses espérances, il fait des vœux et couvre d'offrandes les autels. Et nous, nous accompagnons, avec de vains honneurs, un corps inanimé, qui ne doit plus rien aux dieux! Malheureux père, tu verras les funérailles de ton enfant! Voilà donc ce retour et le triomphe attendu! Voilà comment j'ai tenu mes promesses ! Du moins, Évandre, tu n'as pas à rougir de son trépas. Il n'a pas sauvé lâchement sa vie; il ne t'a pas contraint à souhaiter sa mort! Hélas! quel défenseur perdent et l'Ausonie et mon cher Iule. »

Après avoir exhalé sa douleur, il fait enlever les tristes dépouilles; il envoie mille guerriers choisis dans toute l'armée, pour accompagner le funèbre cortège, et pour mêler leurs pleurs à ceux d'Évandre, faible consolation d'un deuil si cruel, mais bien due à ce père infortuné.

D'autres s'empressent de tresser un brancard flexible avec des branches de chêne et d'arbousier; ils y dressent un lit qu'ils protègent d'épais feuillage;

puis ils soulèvent le corps; ils l'étendent sur une couche de verdure : telle une fleur, violette ou lis, moissonnée par le doigt d'une jeune fille, garde encore son éclat et sa beauté, mais la terre, sa mère, a cessé de la nourrir et ne renouvelle plus sa force épuisée.

Alors Énée apporte deux couvertures brodées d'or et de pourpre, que jadis la reine Didon avait avec bonheur travaillées pour lui de ses propres mains, en entremêlant la trame de délicats fils d'or. De l'une, il revêt, suprême honneur, le corps du héros, et de l'autre il voile cette chevelure que détruira la flamme du bûcher; il entasse les nombreuses dépouilles, qu'il a conquises dans les plaines de Laurente, riche butin que porte une longue file de soldats. Il y joint les chevaux, les armes que Pallas a ravies aux ennemis; puis viennent des captifs, les mains liées derrière le dos, victimes expiatoires dont le sang arrosera le bûcher funèbre. Il ordonne que les chefs eux-mêmes portent des troncs d'arbre revêtus des armes prises aux ennemis, et qu'on y attache les noms des vaincus.

On amène le malheureux Acœtès, accablé par les ans; tantôt il se frappe la poitrine et déchire son visage; tantôt il se laisse tomber de tout son corps sur la terre. Puis viennent les chars teints du sang rutule; par derrière marche le vaillant coursier Æthon, dépouillé de ses riches ornements; il pleure, et de larges gouttes coulent sur ses naseaux. D'autres portent la lance de Pallas et son bouclier; le reste de l'armure est aux mains de Turnus. Derrière eux marchent tristement les Troyens, les Tyrrhéniens et les Arcadiens, tenant leurs armes renversées.

Lorsque le long cortège s'éloigne, Énée, immobile, avec un profond soupir, prononce ces paroles : « Le cruel destin de la guerre nous réserve d'autres larmes! Adieu, noble Pallas, adieu à jamais! » Sans rien ajouter, il se dirige vers les remparts et regagne son camp.

Il y trouve les envoyés des Latins, qui, la tête couronnée de rameaux d'olivier, lui demandent la permission d'enterrer leurs morts. Il les accueille avec bonté, et regrette l'aveuglement qui a mis les deux peuples aux prises. Turnus n'aurait-il pas dû seul se mesurer contre lui? Ces paroles remplissent de joie le cœur de Drancès, ennemi de Turnus; il s'engage à intervenir pour rétablir la paix. Une trêve de douze jours est conclue; Troyens et Latins mêlés parcourent les forêts et préparent avec ardeur les bûchers.

Déjà la Renommée a porté aux Arcadiens la nouvelle du malheur qui les a frappés.

Ils s'élancent vers les portes et, suivant l'antique usage, prennent dans leurs mains les torches funèbres; une longue file de flambeaux illumine la route et les campagnes. Ils rencontrent les Troyens, et les deux troupes, confondant leurs lamentations, franchissent les murs; à ce spectacle les femmes remplissent la ville de leurs cris douloureux. Aucune force ne peut retenir Évandre; il écarte la foule et s'approche de la civière déposée par terre; il se jette sur Pallas, s'y attache; il ne peut d'abord que pleurer et gémir; enfin la douleur laisse avec peine un libre passage à sa voix :

« Ce n'est point là, Pallas, ce que tu avais promis à ton père! Tu devais avec prudence affronter les

combats. Je savais bien ce que pouvaient ta gloire nouvelle encore et le plaisir d'une première victoire. O déplorable essai d'un jeune guerrier! Cruel apprentissage d'une guerre trop voisine! Aucun dieu n'a donc prêté l'oreille à mes vœux, à mes prières! Et toi, ma vénérable épouse, une mort heureuse t'a épargné une pareille douleur! Mais moi je n'ai dépassé le terme marqué par la destinée commune que pour survivre à mon enfant! Que n'ai-je suivi les armes amies des Troyens! C'est moi que les Rutules auraient accablé de leurs traits, c'est moi qui aurais succombé, c'est moi, et non Pallas, que ce cortège eût rapporté ici! Je ne vous reprocherai pas, Troyens, notre traité, ni l'hospitalité qui a uni nos mains; ce sort était réservé à ma vieillesse. Si une mort prématurée attendait mon fils, je trouverai une consolation dans la pensée qu'avant de tomber il a fait périr des milliers d'ennemis, et qu'il a en mourant ouvert le Latium aux Troyens. Je ne puis, ô Pallas, te donner des funérailles plus belles que celles que t'ont faites le pieux Énée, les vaillants Phrygiens, les chefs tyrrhéniens et l'armée tout entière. Ils rapportent les glorieuses dépouilles de ceux que ton bras a terrassés. Et toi aussi, Turnus, tu ne serais plus maintenant qu'un tronc d'arbre recouvert d'armes, si vous aviez eu le même âge et des forces égales. Mais pourquoi, malheureux que je suis, retenir les Troyens loin des combats? Allez et rapportez fidèlement à votre roi ces paroles: Si je prolonge une vie qui m'est odieuse après avoir perdu Pallas, c'est que j'espère en ton bras : il doit Turnus au fils et au père : c'est tout ce que ton

amitié peut encore pour moi. Je ne demande et n'ai le droit de rien demander à la vie, sinon la joie d'apporter cette consolation à mon fils, dans le séjour des Mânes. »

Cependant Énée et Tarchon élèvent sur le rivage de vastes bûchers; ils y font porter les corps de leurs malheureux compagnons. Ils jettent dans les flammes les dépouilles enlevées aux Latins, les armes des guerriers morts; puis ils immolent de nombreuses victimes et regardent les bûchers se consumer jusqu'à ce que la nuit couvre le ciel étoilé.

Avec non moins de zèle, les Italiens rendent aux leurs les mêmes hommages. Parmi leurs morts les uns sont inhumés sur le lieu même; les autres sont portés dans les champs voisins ou dans les murs de Laurente; le reste des cadavres est brûlé pêle-mêle sur de nombreux bûchers. Le troisième jour, à l'aurore, ils viennent tristement recueillir les ossements calcinés et les recouvrir d'une terre encore fumante. C'est surtout dans la ville que la douleur éclate. Les mères, les épouses, les enfants, maudissent l'hymen de Turnus et son ambition; Drancès excite les colères, publie qu'on n'en veut qu'au seul Turnus; mais d'autre part des voix nombreuses s'élèvent en faveur de Turnus, que protègent le grand nom de la reine et la renommée de ses exploits.

Au milieu de ce tumulte, les ambassadeurs apportent la réponse de Diomède, que rien n'a pu décider à s'allier avec les Latins. Latinus consterné convoque dans son palais les grands de l'État. Devant eux Venulus rend compte de sa mission. Le roi des Argiens ne veut pas s'engager dans une guerre impie et sans espoir; il conseille aux Latins de ne pas affronter plus longtemps les armes d'Énée et de rechercher son alliance. Alors Latinus fait connaître sa pensée. Il est prêt à céder aux Troyens un vaste domaine qu'il possède ou à leur fournir des navires s'ils aiment mieux se fixer dans une autre contrée. Drancès appuie cette proposition avec son éloquence ordinaire, qu'enflamme sa haine contre Turnus : Que Latinus accorde au héros troyen la main de sa fille. Que Turnus, pour mettre fin aux malheurs communs, renonce à Lavinie, ou du

qu'il la dispute seul les armes à la main et qu'il ose regarder en face le héros qui le provoque.

Turnus répond avec une généreuse indignation : les Troyens ne sont pas invincibles, ni les Latins sans ressources. A défaut de l'Étolien, ils ont l'appui d'une foule de chefs italiens; parmi eux Camille, de la noble race des Volsques, avec sa cavalerie resplendissante d'airain. Mais si c'est lui seul qui fait obstacle au bien général, il relève sans trembler le défi du Troyen.

Pendant que les Latins délibèrent, un messager accourt dans le palais, annonçant que l'armée ennemie s'avance en ordre de bataille et couvre toute la plaine. Aussitôt la multitude s'émeut et s'agite.

Turnus, saisissant l'occasion, s'écrie : « Eh bien! rassemblez le conseil, citoyens; louez la paix du haut de vos sièges; eux se jettent en armes sur le royaume. » Sans rien ajouter, il se précipite hors du palais : « Toi, Volusus, s'écrie-t-il, commande aux escadrons des Volsques de prendre les armes; conduis aussi les Rutules. Messapus, avec ton frère Coras, déployez la cavalerie dans la vaste plaine. Qu'une partie des soldats défende les abords de la ville, et occupe les tours. Que le reste se porte avec moi où je l'ordonnerai. »

De tous les points de la ville, on court aux remparts. Latinus lui-même quitte le conseil, et ajourne les projets que trouble un contretemps funeste; il se reproche amèrement de n'avoir pas accueilli avec empressement le guerrier troyen et de ne l'avoir pas accepté pour gendre. On creuse des fossés devant les portes. Les rauques accents du clairon donnent le sanglant signal. Les femmes et les enfants, pêle-mêle,

garnissent les murailles : le péril suprême réclame tous les bras.

La reine monte au temple de Pallas, suivie d'une grande troupe de femmes. Elle porte des offrandes; sur son char, à côté d'elle, est assise Lavinie, cause de tant de maux, tenant ses beaux yeux baissés vers la terre. Les femmes s'avancent, allument l'encens qui remplit le temple, et du seuil élevé font entendre ces tristes paroles : « Fille de Jupiter, vierge guerrière, qui présides aux combats, brise de ta main le trait du ravisseur phrygien, renverse-le dans la poussière, étends-le sans vie devant nos portes. »

De son côté Turnus furieux se dispose à combattre. Il a revêtu sa cuirasse éclatante, hérissée d'écailles d'airain; il a chaussé ses brodequins d'or, et attaché l'épée à son flanc; la tête encore nue, tout resplendissant d'or, il se précipite du haut de la citadelle; il ne contient plus son ardeur et se croit déjà en présence de l'ennemi. Tel un cheval, brisant ses liens, s'est enfui de l'étable; libre enfin, il s'empare de la vaste plaine, ou se dirige vers les prairies où paissent les cavales, ou se plonge dans les eaux du fleuve accoutumé, puis il bondit, redresse en frémissant sa tête, et secoue sa crinière qui se joue sur son cou et sur ses épaules.

Au moment où Turnus franchit la porte, Camille, à la tête des Volsques, vient à sa rencontre; elle lui offre de combattre seule contre la cavalerie tyrrhénienne, pendant que lui marchera contre les Troyens. Turnus accepte : elle aura sous ses ordres les soldats de Messapus et de Tiburtus. Énée, avec ses Troyens, s'avance par la crête des montagnes vers la

ville : Turnus ira l'attendre au sommet, dans un lieu favorable pour une telle embuscade.

Cependant, dans le séjour céleste, la fille de Latone appelle l'une des vierges, ses compagnes :

« Hélas! dit-elle, Camille affronte une guerre cruelle; c'est en vain qu'elle est couverte de nos armes, cette vierge qui m'est chère entre toutes. Ce n'est pas une affection nouvelle qui m'émeut tout d'un coup en sa faveur. Lorsque Metabus, chassé de son royaume par ses sujets révoltés, sortit de l'antique ville de Priverne, il emporta dans sa fuite, au milieu des hasards de la guerre, sa fille encore enfant; il en fit la compagne de son exil et du nom de sa mère Casmilla il l'appela Camille. Il la porta dans ses bras, gagnant les forêts désertes sur la crête des montagnes.

« De toutes parts les traits pleuvaient, et les cavaliers volsques voltigeaient autour de lui. Au milieu de sa fuite il rencontre l'Amasenus, dont les eaux bouillonnent, enflées par les pluies d'un orage soudain. Il veut se jeter à la nage, mais son enfant bien-aimée l'arrête; il tremble pour ce cher fardeau. Il hésite un moment et trouve un moyen de salut. Sa main robuste portait une lourde javeline, munie de nœuds solides et durcis par le feu. Il enveloppe sa fille d'écorces arrachées aux arbres de la forêt, l'attache au bois de cette arme; il s'apprête à la lancer de sa main puissante et fait, à haute voix, cette prière : « Déesse bienfaisante, qui règnes sur les forêts, je dévoue ma fille à ton service. Accepte, je t'en conjure, comme tienne cette enfant que je confie au caprice des vents. » Il dit, et ramenant son bras en arrière, il lance le javelot

de toute sa vigueur. Au-dessus des flots écumants le trait siffle, emportant l'infortunée Camille. Cependant les ennemis approchent; Metabus se jette dans le fleuve; quand il est parvenu à l'autre bord, il arrache du gazon le javelot et l'enfant que la déesse a sauvée. Nulle cité ne lui offrit un asile, ne le reçut dans ses murs : son cœur farouche ne serait pas descendu à la prière. Il vivait de la vie des pâtres sur les sommets déserts. Là, parmi les buissons, dans les taillis incultes, il la nourrit du lait des cavales et des bêtes sauvages, dont elle pressait les mamelles de ses lèvres délicates.

« Sitôt que ses pieds commencèrent à la porter, il chargea ses mains d'un javelot et suspendit à son épaule des flèches et un arc. Au lieu de résilles d'or et de robes traînantes, la dépouille des tigres couvrait sa nuque et son dos. Sa jeune main lançait des traits, ou faisait tournoyer autour de sa tête la fronde rapide, abattait les grues du Strymon ou les cygnes au plumage argenté. Dans les villes étrusques bien des mères souhaitèrent de l'unir à leurs fils. Mais, fidèle à ses vœux, elle conserve inaltérables son amour pour les armes et sa pureté virginale. J'aurais voulu que, moins éprise de la guerre, elle se fût abstenue de provoquer les Troyens. Elle demeurerait encore parmi nos chères compagnes. Mais puisqu'un cruel destin la presse, descends du ciel, ô Nymphe! Gagne le territoire des Latins, où, sous de sombres auspices, s'engage un funeste combat. Prends mes armes! Tire de mon carquois une flèche vengeresse! Quiconque souillera d'une blessure ce corps qui m'est

consacré, — Italien ou Troyen, que m'importe? — qu'il paie de son sang cette offense. Ensuite, j'emporterai dans un nuage le corps de l'infortunée et ses armes dont elle ne sera pas dépouillée. Je la déposerai dans la terre qui l'a vue naître. »

Elle dit, et la Nymphe, avec un grand bruit d'ailes, traversa les airs enveloppée d'un noir nuage.

Cependant le combat s'engage entre les deux armées; deux fois les Latins reculent jusqu'à leurs murailles; une troisième fois ils attaquent avec plus d'ardeur. Alors commence une sanglante mêlée, où les guerriers luttent corps à corps; de nombreuses victimes ont mordu la poussière.

Au milieu de ces massacres, on voit bondir Camille, nouvelle Amazone, un sein découvert, et le carquois à la ceinture. Tantôt sa main décoche une pluie de traits, tantôt elle brandit sans fatigue une lourde hache à deux tranchants. L'arc étincelant d'or et les armes chères à Diane retentissent sur son épaule. Parfois, elle plie et recule, mais ne cesse, tout en fuyant, de lancer derrière elle ses flèches aiguës. Autour d'elle voltigent ses compagnes, Larina, Tulla, Tarpéia, armée d'une hache d'airain, que Camille a choisies elle-même parmi les femmes italiennes pour en faire son escorte d'honneur, et qui la servent fidèlement dans la paix et dans la guerre.

De nombreux ennemis ont déjà succombé sous ses coups.

Soudain sur son chemin se rencontre et à sa vue s'arrête, rempli d'effroi, le fils d'Aunus, enfant de l'Apennin, le plus habile des Ligures, tant que le destin

lui permit de tromper. Voyant qu'il ne peut par la course éviter le combat ni échapper à la poursuite de Camille, il essaie de recourir à la ruse et à l'artifice : « Quelle gloire pour une femme, dit-il, de se fier à la vigueur de son cheval! Renonce à la fuite, descends à terre pour te mesurer de près avec moi, et combattons à pied! Tu verras qui doit porter la peine d'une vaine présomption. »

Il dit. Elle, furieuse, brûlant de châtier l'insolent, confie son cheval à l'une de ses compagnes, et, prête à combattre à armes égales, elle attend intrépidement le Ligure, à pied, sans autre arme que son épée et un bouclier sans ornement.

Mais le jeune homme, qui se croit sauvé par son stratagème, prend sa course, tourne bride et s'enfuit, pressant de l'éperon sa rapide monture.

« Perfide Ligure, s'écrie-t-elle, c'est en vain qu'enflé d'orgueil tu as tenté les ruses paternelles; ton stratagème ne te rendra pas vivant à l'astucieux Aunus. »

A ces mots, rapide comme la flamme, elle vole, devance le coursier, saisit le frein, attaque de front son adversaire et l'immole à sa vengeance.

A l'instigation de Jupiter, témoin attentif de la lutte, Tarchon reproche aux siens leur lâcheté et se jette lui-même dans la mêlée; il rencontre Venulus, l'enlève de son cheval et malgré sa résistance l'emporte ainsi dans ses bras.

Tel un aigle fauve dans les nuages emporte un serpent qu'il a ravi; il l'étreint de ses serres, il enfonce ses griffes dans sa chair; le reptile blessé se tord, roule et déroule ses anneaux, il hérisse ses

écailles, redresse en sifflant sa tête menaçante : vains efforts; son vainqueur continue à le déchirer de son bec recourbé, tout en frappant l'air de ses ailes.

L'exemple du chef ranime le courage des Étrusques.

En ce moment Aruns, victime vouée à la mort, armé d'un javelot, mais redoutable surtout par son esprit fertile en ruse, voltige autour de Camille, épiant l'occasion favorable. Partout où son ardeur furieuse la porte au milieu des bataillons ennemis, Aruns la suit et s'attache en silence à ses pas. Revient-elle victorieuse et s'éloigne-t-elle de l'ennemi, le guerrier tourne furtivement du même côté la course rapide de son cheval. Il cherche à l'aborder tantôt sur un point, tantôt sur un autre, accomplit derrière elle mille détours, et ne cesse de balancer le trait qu'il lui destine.

Le devin Chlorée, consacré à Cybèle et jadis prêtre de cette déesse, se faisait reconnaître de loin par l'éclat de ses armes phrygiennes. Il montait un coursier écumant que recouvrait une peau garnie de lames d'airain en forme de plumes et reliées par des fils d'or; lui-même, brillant sous la pourpre ibérienne, était armé d'un carquois rempli de flèches crétoises; un arc d'or de Lycie retentissait sur son épaule, sa tête était couverte d'un casque d'or. Il avait alors relevé avec une agrafe d'or sa chlamyde couleur de safran, et les plis du lin fin broché d'or; sa tunique était brodée à l'aiguille, et ses jambes étaient couvertes de brodequins de Phrygie. Désireuse de sus-

pendre dans un temple de si riches dépouilles, ou de se parer dans ses chasses de l'or conquis par son bras, elle s'attache aveuglément à ce seul ennemi; elle le poursuit imprudemment à travers toute l'armée, dans l'espoir de s'emparer de cette riche dépouille que convoite son cœur de femme.

Enfin, derrière un abri qui le cache, Aruns, trouvant l'occasion favorable, s'apprête à lancer son javelot. Il adresse au ciel cette prière : « Je t'implore, dieu souverain, Apollon, qui gardes les sommets sacrés du Soracte, toi que nous honorons plus que toutes les autres divinités, en l'honneur duquel la flamme dévore des monceaux de pins, et, soutenus par notre piété, nous traversons le feu des bûchers et les charbons embrasés : permets, ô père tout-puissant, que mon bras efface notre honte. Je ne demande pas la dépouille de la jeune guerrière, je ne désire aucun trophée de ma victoire. D'autres exploits pourront illustrer mon nom. Maintenant, pourvu que ce redoutable fléau succombe sous mes coups, je consens à revenir sans gloire dans ma patrie. »

Phœbus l'entend; il exauce une partie de ce vœu, et laisse l'autre se perdre dans les airs...

Sa main lance le javelot qui vole en sifflant à travers l'espace. Tous les Volsques, anxieux, tournent les yeux vers la reine. Elle n'entend pas le bruit, elle ne voit pas le trait menaçant qui fend l'air, jusqu'au moment où le fer, l'atteignant au-dessous du sein nu, s'enfonce profondément dans ses chairs et boit son sang virginal. Ses compagnes accourent éperdues et soutiennent leur maîtresse défaillante. Plus troublé

qu'elles, Aruns s'enfuit; sa joie est mêlée de crainte; il n'ose se fier davantage à sa lance ni affronter les traits de la jeune fille. Tel un loup qui vient de tuer un berger ou un superbe taureau, avant que l'épieu mortel le poursuive, court se cacher sur les hautes montagnes; conscient de sa témérité, tremblant, la queue repliée sous son flanc, il s'enfonce dans les taillis. Ainsi Aruns se dérobe aux regards, et, ne songeant qu'à son salut, se perd dans la foule des combattants.

Camille mourante essaie d'arracher le trait qui l'a blessée, mais le fer demeure profondément enfoncé dans son flanc. Elle s'évanouit; ses paupières se ferment; glacée par la mort, son visage a perdu son éclat vermeil.

Sur le point d'expirer, elle appelle Acca, la plus fidèle de ses compagnes, la confidente de toutes ses pensées, et lui parle ainsi : « Acca, ma sœur, mes forces m'ont soutenue jusqu'ici. Maintenant je succombe à ma cruelle blessure; tout, autour de moi, s'enveloppe de ténèbres. Cours porter à Turnus ce dernier message : qu'il me remplace au combat, et qu'il écarte les Troyens de nos murailles. Adieu! » En disant ces mots elle abandonne les rênes et glisse malgré elle jusqu'à terre. Elle se dégage peu à peu de son corps glacé; elle penche son cou languissant et sa tête appesantie par la mort; elle laisse enfin échapper ses armes, et son âme indignée s'enfuit en gémissant chez les ombres.

Alors une clameur immense s'élève et monte jusqu'aux étoiles.

Cependant Opis va se poster sur un tertre, d'où elle décoche sur Aruns une des flèches de sa maîtresse. Il tombe; ses compagnons le laissent expirant dans la poussière, pendant que la messagère de Diane regagne l'Olympe.

L'escorte légère de Camille fuit la première après avoir perdu son chef; les Rutules épouvantés fuient en désordre; le bouillant Atinas prend la fuite à son tour; les chefs dispersés, les escadrons privés de guide, pourvoient à leur sûreté et se dirigent vers les remparts de toute la vitesse de leurs chevaux. Les Troyens les poursuivent, semant la mort; aucun n'essaie de les arrêter en leur lançant ses traits, aucune n'ose les attendre de pied ferme. Leurs arcs inutiles pendent détendus à leurs épaules, et le sabot des coursiers ébranle la plaine poudreuse. Un noir tourbillon de poussière vole vers les murailles; sur les tours les femmes se frappent la poitrine, poussent jusqu'au ciel des cris lugubres. Ceux qui les premiers envahissent les portes ouvertes sont écrasés par la foule qui se rue dans un affreux désordre; ils n'évitent pas une misérable mort : sur le seuil même, dans les murs de leur ville, dans l'intérieur des maisons, ils tombent expirants et percés de coups. Quelques-uns ferment les portes : ils n'osent ouvrir un passage à leurs concitoyens ni les recevoir dans leurs murs, malgré leurs supplications. Alors commence un horrible carnage de ceux qui, les armes à la main, défendent les abords et de ceux qui se précipitent sur ces armes. Repoussés sous les yeux de leurs parents désespérés, les uns roulent emportés par le torrent, dans les fossés escarpés; les autres, aveuglés par la

fureur, se lancent à toute bride contre les portes et se brisent sur ces barrières infranchissables. Du haut des murailles les femmes elles-mêmes, dans cette lutte suprême, poussées par un amour profond de la patrie, enflammées par l'exemple de Camille, font pleuvoir les traits. En guise de fer elles s'arment de pieux de chêne durcis au feu; elles courent et brûlent de mourir les premières sur les remparts.

Cependant Acca a porté à Turnus la nouvelle du désastre.

Furieux, et poussé par la cruelle volonté de Jupiter, il abandonne la colline qu'il occupait et les bois inaccessibles. A peine est-il sorti de son embuscade, a-t-il gagné la plaine, Énée pénètre dans le défilé devenu libre, franchit la crête et sort de l'épaisse forêt. Tous les deux aussitôt se dirigent en hâte vers la ville avec toutes leurs troupes, et ne sont séparés l'un de l'autre que par un court intervalle. Énée aperçoit de loin la plaine fumante de poussière, et voit les bataillons laurentins. En même temps Turnus reconnaît le redoutable Énée sous les armes; il entend la marche des fantassins et le souffle des chevaux. Les deux héros en viendraient aux mains et tenteraient sur l'heure la chance du combat, si Phébus ne plongeait déjà dans les flots ibériens ses coursiers fatigués, et si la nuit ne remplaçait le jour à son déclin. Ils prennent position devant la ville, et se retranchent dans leurs camps.

LIVRE XII

Préparatifs d'un combat singulier demandé par Turnus. Nouveaux obstacles créés par Junon. Le combat général recommence. Mêlée sanglante. Enfin, les deux rivaux se rencontrent. Turnus est tué.

Turnus, malgré l'opposition de Latinus et les supplications d'Amata, a provoqué son rival en combat singulier. Énée accepte : le vainqueur sera l'époux de Lavinie. Dans un sacrifice solennel, Énée et Latinus s'engagent à respecter ces conditions. Mais Juturne, instruite par Junon du danger auquel son frère s'expose, prend la forme d'un guerrier, et pousse les Rutules à rompre le traité. Ils prennent les armes et la mêlée s'engage. Énée s'élance à la poursuite de son adversaire. Blessé d'une flèche, il abandonne le champ de bataille, et Turnus fait un grand carnage.

Vénus, émue des cruelles souffrances de son fils, cueille sur l'Ida le dictamne, cette plante aux larges feuilles, à la fleur couleur de pourpre : les chèvres sauvages connaissent ses vertus, lorsqu'une flèche rapide s'est attachée à leur flanc. La déesse, enveloppée d'un nuage, apporte cette herbe merveilleuse, la jette dans un vase d'airain; quand l'eau en est imprégnée, elle y mêle secrètement le suc salutaire de

l'ambroisie et le parfum de la panacée. Le vieil Iapyx, à son insu, baigne de ce mélange la blessure d'Énée; soudain toute souffrance a disparu, le sang s'arrête dans la plaie profonde. La flèche suit la main sans effort et sort de la blessure, et le héros retrouve toute sa vigueur. « Les armes d'Énée! Apportez-les promptement », s'écrie Iapyx, et le premier il enflamme le cœur de son maître : « Ta guérison n'est pas une œuvre humaine : ce n'est pas ma science, Énée, ce n'est pas ma main qui t'a sauvé. Un dieu plus puissant que moi t'a guéri et te renvoie à de plus glorieux exploits. »

Le héros, avide de combats, a revêtu ses brodequins d'or; il maudit les retards, et sa lance jette des éclairs. Lorsqu'il s'est armé de son bouclier et qu'il a revêtu sa cuirasse, il serre dans ses bras Ascagne, et à travers son casque l'effleure d'un baiser : « Apprends de moi, dit-il, mon enfant, le courage et la constance dans les épreuves. Mais apprends d'autres le bonheur. Maintenant mon bras va te défendre et te mener au but suprême de cette guerre. Rappelle-toi, lorsque les années t'auront mûri, et que l'exemple des tiens, le souvenir de ton père Énée et d'Hector ton oncle éveillent ta vertu! »

Ayant ainsi parlé, il franchit les portes; sa main puissante brandit un énorme javelot.

Avec lui Anthée et Mnesthée s'élancent au milieu d'une troupe serrée; toute l'armée les suit, laissant le camp désert. Alors une poussière aveuglante couvre la plaine, la terre tremble ébranlée sous les pas des guerriers.

Turnus, du haut d'un tertre, les voit s'avancer : les Ausoniens les aperçoivent, un frisson glacial pénètre jusqu'à leurs moelles. La première, Juturne les a entendus; elle les reconnaît et s'enfuit épouvantée. Énée vole, entraînant dans les plaines ses noirs bataillons. Quand la tempête se déchaîne, une nuée s'avance sur la mer : les infortunés laboureurs sentent leur cœur se glacer à l'idée des maux dont elle les menace : elle va renverser les arbres, anéantir les moissons, et tout détruire sur son passage. Le vent la précède et fait mugir les rivages. Ainsi le chef des Troyens conduit les siens sur l'ennemi; ils s'avancent en colonnes serrées. Thymbrée frappe de son glaive le vénérable Osiris; Mnesthée égorge Archetius; Achate, Épulon; et Gyas, Ufens. L'augure Tolumnius, qui le premier a lancé son javelot contre les Troyens, succombe à son tour. Un grand cri s'élève vers le ciel, et, vaincus à leur tour, les Rutules, soulevant une épaisse poussière, s'enfuient à travers les champs. Énée ne daigne pas mettre à mort les fuyards; il n'attaque pas non plus ceux qui l'attendent de pied ferme, ou qui lancent des traits sur lui : c'est le seul Turnus qu'il cherche dans l'épaisse obscurité; c'est lui seul qu'il appelle au combat.

Tremblant pour son frère, Juturne renverse entre les guides Metiscus, qui conduit le char de Turnus; elle le précipite du timon et le laisse étendu sur la terre. Elle-même prend sa place, et saisit les rênes qu'elle laisse flotter; elle a de Metiscus la voix, le visage et les armes. Lorsqu'une hirondelle vole à travers les vastes salles, les superbes vestibules d'un

opulent palais, recueillant quelque chétive pâture pour son nid babillard, elle fait retentir de ses cris tantôt les immenses portiques, tantôt les humides bassins : telle Juturne lance les coursiers au milieu des ennemis, fait voler de tous côtés le char, montre partout son frère triomphant ; elle l'empêche ainsi d'en venir aux mains, et l'écarte du chemin de son rival.

Avec autant d'ardeur, Énée fait mille détours pour se porter au-devant de lui, et, par-dessus les rangs qu'il a traversés ; il l'appelle à grands cris. Chaque fois qu'il aperçoit son ennemi et qu'il essaie d'atteindre dans leur fuite ses chevaux aux pieds ailés, Juturne détourne le char, et l'évite. Que faire? Il flotte indécis et vingt pensées diverses se partagent son esprit. Soudain le rapide Messapus, portant à la main deux javelines flexibles garnies de fer, en dirige une sur lui et la lance d'une main sûre. Énée s'arrête, se ramasse sous son bouclier, le genou fléchi : le trait enlève le cimier de son casque et jette par terre l'aigrette. Alors sa colère redouble ; poussé à bout par la ruse perfide qui éloigne sans cesse de lui les chevaux et le char de Turnus, il prend à témoin Jupiter et les autels garants de la foi violée. Enfin il se jette au milieu des ennemis ; Mars le protège : il fait sans rien distinguer un horrible carnage et donne un libre essor à sa fureur.

Quel dieu maintenant me dira tant de scènes atroces, et la mort de tant de guerriers que poursuivent ici Turnus et le héros troyen? As-tu pu permettre, ô Jupiter, une lutte aussi sanglante entre deux peuples que devait unir une paix éternelle?

. . . . . .

. . . . . .

Alors Vénus inspire à son fils la pensée de marcher avec les siens vers les murs de la ville et de consterner les Latins par une attaque imprévue. Énée, tournant de tous côtés ses regards pour rechercher Turnus parmi les guerriers, aperçoit la ville tranquille et paisible au milieu de ces combats sanglants. Aussitôt dans son cœur s'allume le désir d'un plus important fait d'armes; il appelle ses chefs vaillants, Mnesthée, Sergeste, Séreste; sur une éminence, toute l'armée des Troyens court se ranger autour de lui, sans quitter les boucliers ni les javelots ; debout au milieu d'eux, il leur adresse ces paroles :

« Obéissez-moi sans retard, Jupiter est pour nous, et que nul ne faiblisse dans l'entreprise que je conçois soudain. La ville même qui est le prix de cette guerre et le royaume de Latinus accepteront le joug et se reconnaîtront vaincus aujourd'hui; sinon je la détruirai et je couvrirai le sol de ses ruines fumantes. Quoi! j'attendrais qu'il plaise à Turnus d'affronter mon bras, et de recommencer le combat, après s'être enfui? C'est ici qu'a pris naissance cette guerre impie, c'est ici qu'elle finira. Portez les torches en toute hâte et réclamez, la flamme à la main, ce que le traité vous accordait. »

Il dit. Tous rivalisent d'ardeur; ils se rangent en coin et leur masse épaisse se porte vers les murailles. Soudain les échelles se dressent, les torches s'allument. Les uns courent aux portes et massacrent les gardes. D'autres lancent des traits, dont l'air est

obscurci. Parmi les premiers, Énée étend le bras vers les remparts : il accuse à haute voix Latinus, et il prend les dieux à témoin qu'il est contraint de recommencer la lutte; deux fois les Italiens l'ont provoqué à la guerre, deux fois ils ont violé les traités. La discorde s'élève parmi les habitants éperdus; les uns veulent qu'on ouvre les portes aux Troyens, et entraînent le roi lui-même sur les remparts. D'autres courent aux armes et veulent défendre les murailles. Ainsi, lorsqu'un berger a découvert des abeilles cachées au creux d'un rocher, et qu'il a fait pénétrer dans leur retraite une âcre fumée, celles-ci courent, furieuses, affolées, à travers leurs cellules, se stimulant elles-mêmes de leurs bourdonnements; la noire vapeur se répand dans leur demeure, la caverne retentit d'un sourd murmure, tandis que la fumée s'élève dans les airs.

Les Latins étaient accablés, lorsqu'un nouveau malheur vint remplir toute la ville d'un deuil cruel. La reine voyant, de la terrasse de son palais, l'ennemi s'approcher, assaillir les murailles, lancer des flammes sur les maisons, sans que les Rutules, sans que les soldats de Turnus s'opposent nulle part à son attaque, croit que le héros a péri dans la lutte. Soudain, égarée par la douleur, elle se reproche d'être la cause, la source de tous les malheurs; elle exhale son désespoir en des paroles insensées; puis, décidée à mourir, elle déchire son manteau de pourpre : un nœud attaché à une poutre élevée lui procure un horrible trépas. L'affreuse nouvelle se répand parmi les infortunées Latines : la première, sa fille Lavinie

déchire elle-même ses blonds cheveux et ses joues délicates; toutes sont folles de douleur, et le palais retentit au loin de leurs cris. Les courages sont abattus; Latinus arrive, le vêtement déchiré, anéanti par l'horrible fin de son épouse et par la ruine de la ville; il souille de poussière ses cheveux blancs, et se reproche amèrement de n'avoir pas plus tôt accepté Énée comme gendre, de n'être pas allé au-devant de son désir.

Cependant, à l'extrémité de la plaine, Turnus poursuit encore de rares fuyards. Déjà il se ralentit, il ne presse plus ses chevaux avec la même ardeur. Le vent lui apporte une clameur confuse et lui cause une vague inquiétude. Il tend l'oreille et perçoit les cris et le sinistre murmure de la ville éperdue : « Hélas! s'écrie-t-il, quel deuil a jeté le trouble dans les murs de Laurente? Quelle clameur s'élève de tous les points de la ville? » Saisi d'angoisse, il tire à lui les rênes, il arrête ses chevaux, quand sa sœur, qui, sous les traits de Metiscus, tenait les guides et conduisait le char, lui adresse ces paroles : « Poursuivons les Troyens de ce côté où déjà la victoire nous ouvre la route! Il est d'autres guerriers qui pourront défendre la ville. Énée, le fer en main, poursuit les Italiens; causons de notre part aux Troyens des pertes cruelles. Tu immoleras ainsi autant de victimes que lui, et tu ne lui céderas pas l'honneur de la victoire. »

« Ma sœur, répond Turnus, je t'ai reconnue depuis longtemps, lorsque tes artifices ont rompu les traités et que tu t'es mêlée à ces combats. Mais quel dieu t'a envoyée de l'Olympe accomplir ces exploits? Est-ce

pour que tu voies le misérable trépas de ton frère? Que puis-je en effet? Quel moyen de salut me laisse la Fortune? J'ai vu, sous mes yeux, Murranus, que j'aimais plus qu'aucun autre mortel, m'appeler en vain à son secours; il a succombé, ce guerrier puissant, frappé d'une effroyable blessure. L'infortuné Ufens a péri pour ne pas voir notre honte : les Troyens possèdent son corps et ses armes. Laisserai-je détruire nos maisons? Rien autre ne manque à mon malheur. Quoi! je ne confondrai pas les reproches de Drancès! Je lâcherai pied devant l'ennemi, et cette terre verra s'enfuir Turnus! Est-il donc si pénible de mourir? O Mânes, soyez-moi propices, puisque les dieux du ciel m'abandonnent. Mon ombre descendra vers vous, innocente et pure de cette infamie : je ne serai pas indigne de mes illustres aïeux! »

A peine a-t-il achevé ces mots, Sacès, sur un cheval écumant, accourt à travers les rangs ennemis, frappé d'une flèche en plein visage ; il s'élance en implorant Turnus : « Tu es notre dernier espoir, Turnus! Aie pitié des tiens. Énée se déchaîne, comme la foudre, sur nos remparts; il menace de renverser et d'anéantir les citadelles des Italiens : déjà les torches volent sur nos toits. C'est vers toi, vers toi seul que les Latins tournent leurs regards. Le roi Latinus lui-même, troublé, ne sait qui choisir pour son gendre et son allié. Enfin, la reine, qui t'aimait si tendrement, a péri de sa propre main : égarée par la terreur, elle a fui la lumière du jour. Devant les portes, Messapus et le vaillant Atinas soutiennent seuls l'effort des assaillants. Autour d'eux nos bataillons se serrent,

autour d'eux se hérisse la moisson des lances : toi tu conduis ton char dans une plaine déserte! »

Consterné de tous ces désastres, Turnus demeure immobile et muet. Une honte immense trouble son cœur, et son esprit s'égare entre la douleur, l'amour, et la conscience de son inutile courage. Aussitôt que cette ombre se dissipe et que la lumière éclaire de nouveau sa raison, il tourne vers les remparts des regards enflammés et du haut de son char contemple cette grande ville. Soudain une colonne de feu s'élève en tourbillonnant vers le ciel, enveloppant une tour élevée, cette tour qu'il avait lui-même construite avec des poutres solides, placée sur ses roues et garnie de ses ponts.

« Maintenant, s'écrie-t-il, les destins triomphent, ma sœur. Cesse de me retenir. Marchons où m'appellent les dieux et la fortune cruelle! Je veux me mesurer avec Énée, je veux souffrir ce que la mort a de plus affreux; et tu ne me verras plus longtemps sans honneur. Laisse-moi, avant d'expirer, m'abandonner à ma fureur! » Il dit, s'élance de son char, se précipite à pied au milieu des ennemis et des traits, et laisse sa sœur désolée; il s'ouvre un passage rapide au travers des bataillons, comme un rocher, déraciné par la tempête, roule du sommet d'une montagne, lorsque les pluies torrentielles ou l'action lente et invisible du temps ont rongé ses fondements : poussé par une force irrésistible, il roule dans l'abîme; il bondit entraînant les forêts, les troupeaux et les hommes. Ainsi, à travers les bataillons qu'il disperse, Turnus se précipite vers les remparts de la ville, où

le sol est détrempé de sang, où les traits sifflent dans l'air; il fait signe de la main, et, d'une voix puissante : « Arrêtez, s'écrie-t-il, Rutules! Et vous, Latins, retenez vos traits! Quel que soit l'arrêt du destin, c'est moi qu'il regarde. Il est juste que seul j'expie à votre place le traité rompu, et que je combatte le fer à la main. » Aussitôt tous s'écartent et lui laissent un libre passage. Cependant, lorsqu'il entend le nom de Turnus, Énée abandonne les remparts et les tours élevées; ne supportant aucun retard, il interrompt tous les travaux, et, transporté de joie, fait retentir d'un bruit formidable son armure. Tel l'Athos ou l'Éryx, ou même le divin Apennin, lorsqu'il agite ses yeuses frémissantes, tandis qu'avec orgueil sa cime neigeuse s'élève jusque dans les cieux.

Déjà les Rutules, les Troyens, tous les Latins, et ceux qui gardaient les superbes remparts, et ceux dont le bélier ébranlait la base des murailles, ont tourné leurs regards vers les deux guerriers, et déposé leurs boucliers. Latinus lui-même contemple ces deux héros, nés aux extrémités opposées du monde, qui se cherchent le fer en main et engagent le combat.

Eux, dès que la plaine leur offre un libre espace, lancent de loin leurs traits, puis, d'un élan rapide, commencent une lutte corps à corps, et font retentir l'airain de leurs boucliers. La terre en gémit. De leurs glaives, ils se frappent à coups redoublés; ils comptent à la fois sur la fortune et sur leur valeur; de même que dans les vastes forêts de Sila, ou sur le sommet du Taburne, lorsque deux taureaux s'attaquent front à front, de leurs cornes redoutables, les pâtres trem-

blants s'éloignent. Tout le bétail s'arrête, muet de terreur; les génisses attendent lequel régnera dans les bois, et sera le chef du troupeau. Ils se portent l'un à l'autre des coups terribles, se percent de leurs cornes; des flots de sang baignent leur cou et leurs épaules; tous les bois retentissent de leurs mugissements. Ainsi le Troyen Énée et le héros fils de Daunus se heurtent de leurs boucliers : un fracas immense remplit les airs. Jupiter lui-même tient les deux plateaux de sa balance en équilibre, puis il y place les destins des deux combattants : qui des deux doit succomber? de quel côté va pencher la mort? En ce moment Turnus fond avec confiance sur Énée; il se dresse, l'épée haute, et frappe. Les Troyens et les Latins tremblants poussent un cri; les deux armées regardent anxieuses. Mais dans sa main le fer perfide se brise, et trahit son ardeur. Son effort est vain, il n'a d'autre ressource que la fuite. Il fuit, plus prompt que le vent, lorsqu'il voit dans sa main désarmée cette poignée qu'il ne reconnaît pas : on rapporte que, au moment où il montait sur son char pour voler au combat, il avait oublié le glaive de son père, et dans son impatiente précipitation avait pris l'épée de l'écuyer Metiscus. Tant qu'il poursuivait les Troyens fugitifs, elle lui a suffi; mais lorsqu'il l'eut mesurée aux armes divines forgées par Vulcain, cette épée, ouvrage d'un mortel, comme la glace fragile, a éclaté dans sa main, et ses débris reluisent sur le sable doré. Éperdu, il fuit de tous côtés dans la plaine; tantôt dans une direction, tantôt dans l'autre, il entrelace des détours incertains. Car de toutes parts les rangs serrés

des Troyens l'enveloppent; d'un côté un vaste marais, de l'autre les remparts élevés lui ferment tout passage.

Énée le presse avec la même ardeur; bien que la flèche qui l'avait frappé affaiblisse ses genoux et ralentisse sa course, il le suit pied à pied. Lorsque, pendant la chasse, un chien ombrien rencontre un cerf arrêté par un fleuve ou par la corde garnie de plumes couleur de pourpre, il se lance à sa poursuite et le presse de ses aboiements : effrayé par l'épouvantail et par la hauteur de la rive, le cerf s'enfuit avec mille détours, mais l'infatigable limier, la gueule béante, s'attache à sa proie, il va la saisir et, comme s'il la tenait, fait claquer ses mâchoires qui ne mordent que le vide.

Une clameur alors s'élève, le lac et les rivages y répondent, le ciel tout entier en retentit. Turnus, tout en fuyant, gourmande les Rutules, les appelle de leurs noms, et réclame son épée bien connue. Mais Énée menace d'une mort certaine quiconque approchera; il les glace d'épouvante, il leur fait craindre la destruction de leur ville, et, malgré sa blessure, s'acharne dans sa poursuite. Cinq fois, ils parcourent toute la plaine, cinq fois ils reviennent sur leurs pas. Ce n'est pas un prix léger et frivole qu'ils se disputent, c'est pour la vie et le sang de Turnus qu'ils combattent.

En ce lieu se dressait un olivier sauvage au feuillage amer, consacré à Faunus. Cet arbre depuis longtemps était vénéré des matelots, qui, sauvés du naufrage, avaient coutume d'y suspendre leurs of-

frandes et leurs vêtements pour acquitter leurs vœux au dieu de Laurente. Mais les Troyens avaient, sans nul respect, arraché ce tronc sacré, pour donner un champ libre aux combattants. La javeline d'Énée y demeurait enfoncée[1]; portée dans son vol rapide, elle avait pénétré dans la racine. Le Troyen se baisse, il veut de la main arracher le fer, pour le lancer sur l'ennemi que sa course ne peut atteindre. Alors Turnus, saisi d'une folle terreur : « Faunus, dit-il, je t'en prie, aie pitié de moi, et toi, Terre bienfaisante, retiens ce fer, si j'ai toujours honoré votre culte profané par les armes des Troyens. » Il dit, et ce n'est pas en vain qu'il a imploré le dieu. Énée fait de longs et inutiles efforts pour vaincre la résistance de l'arbre et toute sa vigueur ne peut lui faire lâcher prise. Tandis qu'il s'acharne dans cette lutte, Juturne, prenant encore une fois les traits de l'écuyer Metiscus, accourt et présente à son frère l'épée qu'il demande. Mais Vénus, indignée de cette audace, s'approche et arrache le javelot des profondeurs de la racine. Tous deux reprennent courage quand ils ont retrouvé leurs armes; l'un se confie à son glaive, l'autre relève fièrement sa lance; ils se rapprochent l'un de l'autre et s'attaquent dans toute l'ardeur d'un combat furieux.

Cependant le roi de l'Olympe tout-puissant adresse la parole à Junon, qui contemplait la lutte du haut d'un sombre nuage : « Quel sera, ô mon épouse, la fin de ces malheurs? Que prétendez-vous encore? Vous savez, et vous l'avouez vous-même, que le ciel

1. Celle qu'il avait lancée sur Turnus. Voyez plus haut.

réclame Énée et que les destins lui réservent une place parmi les dieux. Que méditez-vous? Quel espoir vous retient dans ce glacial nuage? Une main mortelle aurait-elle pu blesser ce héros divin? Juturne (et que pouvait-elle sans vous?) devait-elle rendre à Turnus son épée, et donner de nouvelles forces aux vaincus? Cessez enfin cette lutte, que mes prières vous fléchissent! Ne laissez pas ce sombre chagrin dévorer votre cœur; que votre bouche aimée ne me répète plus les plaintes amères tant de fois entendues. L'instant suprême est arrivé. Vous avez pu poursuivre les Troyens sur la terre et sur la mer, allumer une guerre atroce, désoler la maison de Latinus et mêler le deuil à l'hyménée. Je vous interdis toute autre tentative. »

Ainsi parla Jupiter. La fille de Saturne, baissant la tête, lui répondit : « Je connaissais ta volonté, grand Jupiter; aussi ai-je, à mon grand regret, abandonné Turnus et la terre. Autrement, tu ne me verrais pas seule, dans les airs, dévorer tous les affronts. Entourée de flammes, je me tiendrais sur le champ de bataille, et j'entraînerais les Troyens à des combats acharnés. J'avoue que j'ai conseillé à Juturne de secourir son malheureux frère, et que je l'ai encouragée à tout tenter pour lui sauver la vie. Mais je n'ai pas permis qu'elle se servît elle-même de l'arc et des flèches : je le jure par la source du Styx inexorable, et nul serment n'est plus sacré pour les divinités célestes. Je cède maintenant, je renonce aux odieux combats. Mais, ce que n'empêche aucune loi du Destin, je te conjure de l'accorder au Latium, aux

rois issus de ton sang. Lorsque les deux peuples assureront la paix par un heureux mariage, lorsqu'ils contracteront un traité d'alliance, ne permets pas que les Latins, enfants de cette terre, perdent leur nom pour prendre celui de Troyens. Qu'ils conservent leur langage et leurs vêtements. Que le Latium subsiste; que le royaume d'Albe dure à travers les siècles, que la valeur italienne assure la puissance de Rome. Troie a péri; permets que son nom périsse avec elle. »

Le créateur des dieux et des hommes lui répond en souriant : « Tu es sœur de Jupiter, tu es née comme lui de Saturne, et dans ton cœur bouillonnent des colères si violentes! Apaise enfin cette inutile fureur. Je t'accorde ce que tu veux, je cède et me soumets volontiers à ton désir. Les Italiens conserveront leur langage et leurs coutumes. Leur nom restera tel qu'il est. Les Troyens ne feront que se mêler à eux. J'unirai leurs dieux et leurs cultes; tous seront Latins et parleront une langue unique. Du mélange de leur sang sortira une race que tu verras surpasser en piété les hommes et les dieux : aucun peuple ne te rendra autant d'hommages. »

Junon approuve ces paroles et s'en réjouit : son courroux se calme. Elle abandonne le nuage et remonte dans le ciel.

Alors Jupiter médite un autre projet : il veut éloigner Juturne du combat que soutient son frère. Il est deux fléaux qu'on appelle Furies; la sombre Nuit les enfanta, en même temps que Mégère, leur sœur infernale; elle ceignit leurs têtes de serpents tortueux et leur donna des ailes rapides comme le vent. Elles se

tiennent auprès du trône de Jupiter, aux ordres de ce dieu terrible; elles répandent l'épouvante parmi les misérables mortels, lorsque le roi des dieux prépare les maladies et l'horrible trépas, ou lorsqu'il veut châtier des cités par la guerre. C'est l'une de ces messagères agiles que Jupiter envoie du haut du ciel; il lui commande de se présenter à Juturne comme un présage. Elle vole; son aile rapide l'emporte vers la terre, comme la corde de l'arc pousse à travers les nuages la flèche empoisonnée qu'a dirigée le Parthe ou le Crétois, et qui porte avec elle une mort inévitable : elle siffle et sans être aperçue traverse la brume ténébreuse. Telle la fille de la Nuit franchit l'espace et arrive sur la terre. Dès qu'elle voit les bataillons troyens et les soldats de Turnus, prenant aussitôt la forme d'un petit oiseau qui parfois sur les bûchers ou sur les toits déserts fait entendre dans la nuit obscure son chant funèbre, ainsi déguisée la Furie passe et repasse avec bruit sous les yeux de Turnus, frappant de ses ailes le bouclier du héros. Un effroi subit paralyse ses membres; ses cheveux se hérissent d'horreur; la voix s'arrête dans sa gorge.

Sitôt que de loin elle a reconnu le bruit et le vol de la Furie, l'infortunée Juturne arrache ses cheveux épars; elle déchire son visage de ses ongles et se frappe la poitrine : « Turnus, dit-elle, que peut maintenant pour toi ta sœur? Que me reste-t-il à tenter? Par quel artifice prolonger tes jours? Puis-je résister à ce monstre redoutable? C'en est fait : j'abandonne le champ de bataille. Ne redoublez pas mes terreurs, oiseaux funestes : je reconnais votre vol et le bruit

funèbre de vos ailes; je n'ignore pas les ordres impérieux du grand Jupiter. Est-ce là le prix de mon amour? Pourquoi m'a-t-il donné une vie éternelle? Pourquoi m'est-il interdit de mourir? Du moins je verrais ainsi le terme de ma souffrance et j'irais avec mon malheureux frère au séjour des ombres. Immortelle, moi! Mais quelle joie, ô mon frère, aurai-je sans toi? Oh! quel gouffre assez profond la terre ouvrira-t-elle pour que, toute déesse que je suis, je descende au fond des Enfers? » Ayant ainsi parlé, la Nymphe désespérée enveloppe sa tête d'un voile d'azur, et disparaît sous les eaux du fleuve.

Énée presse son adversaire; il brandit son immense javeline, faite d'un arbre entier, et prononce ces cruelles paroles : « Qu'est-ce donc qui te retarde à présent? Pourquoi recules-tu encore, Turnus? Ce n'est plus à la course que nous devons lutter; il faut combattre de près avec des armes qui n'épargnent point. Revêts toutes les formes! Essaie de t'envoler jusqu'aux astres, ou de te cacher dans les profondeurs de la terre! »

Turnus, secouant la tête : « Ce ne sont pas tes orgueilleuses menaces qui m'effraient; ce sont les dieux, c'est Jupiter, mon ennemi. » Sans en dire davantage, il jette les regards autour de lui, et aperçoit une pierre antique, énorme, placée là pour séparer les champs et prévenir les contestations. A peine douze hommes choisis parmi ceux que la terre produit aujourd'hui pourraient la soulever sur leurs épaules. Turnus la saisit d'une main frémissante, la brandit en se dressant de toute sa hauteur, et fond sur son

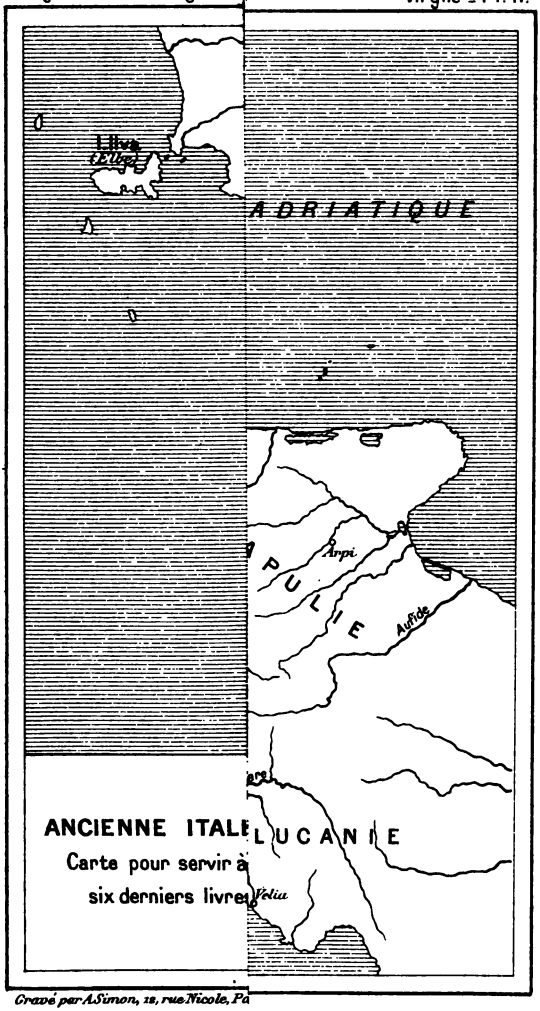
ennemi. Mais il ne se reconnaît plus, lorsqu'il veut courir ou marcher, ni lorsqu'il soulève et balance l'immense fardeau. Ses genoux fléchissent, son sang se glace dans ses veines. La pierre retombe en tournoyant dans l'air sans avoir achevé sa course ni porté le coup. Parfois, dans les songes nocturnes, lorsque le sommeil a fermé nos paupières fatiguées, nous brûlons de courir, et nous tombons sans force au milieu de nos efforts; notre langue est paralysée, tout notre corps est sans forces; la voix et les paroles nous manquent. Tel est Turnus : quelques efforts que tente son courage, l'implacable Furie les fait échouer. Alors, agité par des sentiments divers, il tourne les yeux vers les Rutules et vers la ville; incertain, saisi de crainte, il sent que le fer le menace, il ne sait où s'enfuir, ni comment attaquer; il ne voit plus son char, ni sa sœur qui lui servait de guide.

Pendant qu'il hésite, Énée brandit la javeline fatale, cherchant du regard l'endroit favorable, et il la lance de loin en déployant toute la vigueur de son bras. Les pierres sont lancées avec moins de bruit par les machines de siège; la foudre éclate avec moins de fracas. Comme un noir tourbillon le trait vole, portant la mort affreuse; il pénètre par le bord de la cuirasse après avoir percé les sept peaux du bouclier, et traverse en sifflant le milieu de la cuisse. Le géant blessé sent son jarret fléchir, il tombe. Les Rutules poussent un grand cri; la montagne entière en retentit et les forêts profondes le répètent au loin. Humble et suppliant, Turnus l'implore de son regard et de ses mains tendues. « J'ai mérité mon sort, dit-il : je ne demande

pas la vie. Use de ta fortune. Mais si la douleur d'un père infortuné peut toucher ton cœur (songe à ton père Anchise), je t'en prie, aie pitié de la vieillesse de Daunus. Rends-moi aux miens, ou plutôt rends-leur mon corps inanimé. Tu triomphes. Les Italiens m'ont vu, vaincu, tendre vers toi mes mains; Lavinie est ton épouse. Ne porte pas plus loin ta haine. »

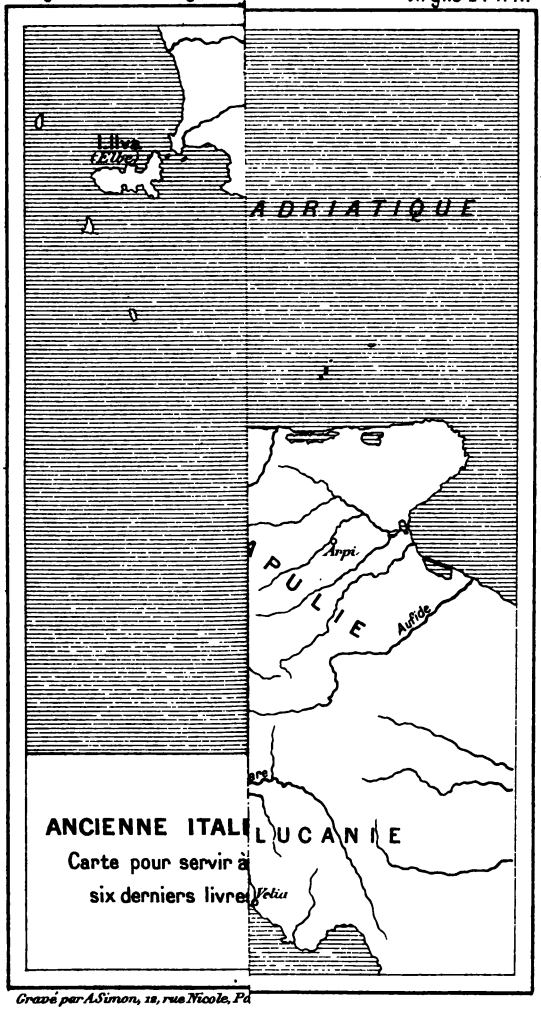
Énée, dans toute l'ardeur du combat, roulant des yeux terribles, s'arrête cependant et retient son bras. Il hésite; déjà il est près de se laisser fléchir, lorsque sur l'épaule de Turnus il découvre et reconnaît, avec ses clous d'or, le fatal baudrier de Pallas : Turnus l'avait ravi à ce jeune guerrier après l'avoir terrassé d'un coup mortel, et le portait à son cou comme un trophée.

La vue de ces dépouilles renouvelle son cruel chagrin; enflammé de colère, terrible : « Revêtu des dépouilles des miens, s'écrie-t-il, tu échapperais à mon bras! C'est Pallas qui te porte ce coup, c'est Pallas qui t'immole; c'est sa vengeance qui répand ton sang criminel. » A ces mots, Énée enfonce avec rage le fer dans sa poitrine. Déjà la mort glace ses membres, et son âme indignée s'enfuit en gémissant chez les ombres.



ANCIENNE ITALE
Carte pour servir à
six derniers livres

Gravé par A. Simon, 12, rue Nicole, Pa



ANCIENNE ITALI
Carte pour servir à
six derniers livre

Gravé par A. Simon, 12, rue Nicole, Pa

INDEX DES NOMS PROPRES

Abas. Virgile donne ce nom à trois personnages différents : un Troyen (*Én.*, I, 121), un Grec tué par Énée au siège de Troie (*Én.*, III, 286) et un Rutule (*Én.*, X, 170 et 427).

Acca, compagne de Camille.

Aceste, Troyen, fondateur d'une ville sicilienne appelée Ségeste, du nom de sa mère.

Achate, celui des compagnons d'Énée qui est le plus fréquemment nommé par Virgile.

Achéens, proprement les habitants de l'Achaïe (Péloponèse), et par extension les Grecs en général.

Achéménide, habitant d'Ithaque, compagnon d'Ulysse.

Achéron, fleuve des Enfers, chez les poètes. Plusieurs rivières de Grèce portaient ce nom.

Achille, roi des Myrmidons (Thessalie), le principal héros de l'*Iliade* ; il était père de Pyrrhus ou Néoptolème.

Acœtès, guerrier arcadien, écuyer d'Évandre, et compagnon de Pallas (*Én.*, XI, 30).

Actor, guerrier troyen (*Én.*, IX, 499). Virgile donne le même nom à un Latin du pays des Aurunces (XII, 96).

Africus, vent du sud-ouest, soufflant de l'Afrique.

Agamemnon, roi de Mycènes, frère de Ménélas, et général en chef des Grecs dans la guerre de Troie. Il fut, à son retour, tué par sa femme Clytemnestre et vengé par son fils Oreste.

Albe *la Longue* (aujourd'hui Palazzuola), fut fondée par Ascagne, fils d'Énée, sur les bords du lac Albanum. Le dernier roi d'Albe, Numitor, fut l'aïeul de Romulus.

Albunée (auj. Acque Albule), fontaine et bois sacré, près de Tibur (Tivoli).

Alcée, père d'Amphitryon.

Alcide, nom patronymique d'Hercule.

Alètès, compagnon d'Énée (*Én.*, IX, 306).

Allecto ou **Alecto**. Voy. Euménides.

Amaryllis, nom de bergère dans les *Bucoliques*.

Amasenus, fleuve du Latium, auj. Amaseno.

Amata, femme du roi Latinus.

Anchise, père d'Énée. Il descendait de Jupiter, par Dardanos, Érichthonios, Tros, Assaracos et Capys. Son grand-père Assaracos avait pour père Ilos, père de Laomédon et grand-père du roi Priam. Suivant la légende virgilienne, il accompagna Énée, mourut en Sicile et fut enterré au mont Éryx.

Ancus (Marcius), quatrième roi de Rome.

Andromaque, femme du Troyen Hector. Après la prise de Troie, elle devint la captive de Néoptolème, fils d'Achille, qui la légua à Hélénus, fils de Priam.

Anne, sœur de Didon. Après la mort de celle-ci, elle se réfugia auprès de Battus, roi de Cyrène, puis en Italie, auprès d'Énée. Elle se noya dans le fleuve Numicius, dont elle devint la nymphe. C'est là du moins une tradition relativement récente, qui identifie la sœur de Didon avec Anna Perenna, déesse qui personnifiait l'année et que les Romains fêtaient le 15 mars.

Anthée, compagnon d'Énée.

Apollon ou Phébus, fils de Jupiter et de Latone, dieu de la lumière et des arts. C'était une des divinités les plus vénérées de la Grèce; son temple principal était celui de Delphes. Les Romains y consultaient ses oracles dès l'époque des rois. Ils instituèrent les Jeux Apollinaires à l'époque de la deuxième guerre punique. Mais le culte d'Apollon, le dieu d'Actium, prit sous Auguste une importance encore plus grande.

Arar, la Saône.

Arcadie, région centrale du Péloponèse, formée par un massif montagneux qui l'a fait comparer à la Suisse; la plupart des villes furent fondées, dit-on, par Lycaon, fils de Pélage. Les habitants menaient la vie pastorale, et étaient renommés pour leurs chants.

Argiens, habitants de l'Argolide, contrée orientale du Péloponèse. Outre Argos et Mycène, résidences de Ménélas et d'Agamemnon, les villes les plus connues furent : le port de Nauplie, Tirynthe, où fut élevé Hercule, Lerne, Némée, Épidaure près de laquelle se trouvait un célèbre temple d'Esculape. Le nom d'Argiens désigne souvent chez les poètes les Grecs en général.

Arisba, ville de la Troade, confondue quelquefois avec une localité du même nom située dans l'île de Lemnos.

Aristée, fils d'Apollon et de la nymphe Cyrène, adoré dans une grande partie de la Grèce comme un dieu champêtre.

Arruns ou **Aruns**, nom donné souvent aux fils cadets dans les familles étrusques, par ex. au frère de Tarquin l'Ancien, du

second fils de Tarquin le Superbe, à un fils de Porsenna. Virgile donne ce nom au guerrier étrusque qui tua Camille.

Ascagne, fils d'Énée et de Créuse; les Romains l'appelaient Iule, et en faisaient l'ancêtre de la famille Julia.

Assaracus, roi de Troie, bisaïeul d'Énée.

Astyanax, fils d'Hector et d'Andromaque, précipité par les Grecs du haut des murailles de Troie.

Atrides, nom patronymique d'Agamemnon et de Ménélas, fils d'Atrée, de tragique mémoire.

Ausoniens, nom d'une peuplade primitive de l'Italie centrale, qui chez les poètes désigne les Italiens en général.

Averne, lac de Campanie, qui occupait le cratère d'un volcan éteint. Les vapeurs pestilentielles qui s'en échappaient le firent considérer comme une entrée des Enfers.

Bacchus, le dieu du vin, fils de Jupiter et de Sémélé. Il est souvent désigné chez les Latins sous les noms de *Liber*, dieu de la liberté, et de *Lenæus*, dieu du pressoir. Les Grecs l'appelèrent surtout Dionysos.

Benacus, aujourd'hui le lac de Garde.

Borée, le vent du nord.

Byrsa, ancien nom de Carthage; suivant une tradition grecque adoptée par Virgile, Didon avait obtenu des Africains autant de terre qu'en pouvait couvrir une peau de taureau (*Byrsa*). Elle fit découper cette peau en minces lanières dont elle enveloppa le territoire de la ville nouvelle.

Cacus, monstre moitié homme, fils de Vulcain. La fable italienne de son combat contre Hercule a été contée avec des détails divers par les écrivains latins. On y voit la lutte d'un génie protecteur du sol contre la force volcanique.

Caïète, nourrice d'Énée, qui donna son nom à un port du Latium, aujourd'hui Gaeta.

Camille, fille de Metabus, roi des Volsques, qui combattit avec les Rutules contre les Troyens et fut tuée par Aruns.

Canope, ville de la basse Égypte, à l'embouchure de la branche occidentale du Nil; aujourd'hui Aboukir. Virgile l'appelle Pelléenne, du nom de Pella, capitale de la Macédoine. Ce nom fut appliqué par les poètes aux choses de l'Égypte, depuis qu'Alexandre le Grand établit dans ce pays la domination macédonienne.

Caystre, fleuve d'Asie Mineure, qui se jette dans la mer non loin d'Éphèse.

Celæno. Voyez Harpyes.

Cérauniens (**monts**), chaîne de l'Épire.

Cerbère, chien à triple tête, gardien des Enfers.

Cérès, antique divinité italienne, dont le culte s'identifia avec celui de la Déméter hellénique, protectrice des moissons.

César. Virgile désigne par ce nom soit Jules César (*Géorg.*, I, 466; *Én.*, IX, 47), soit Octave (*Én.*, VIII, 578).

Chalcis, ville de l'Eubée, patrie du poète Euphorion (*Égl.* X, 50).

Chaos, divinité infernale, père de l'Érèbe.

Charon, nocher des Enfers, qui transportait les morts au delà du Styx, et percevait pour ce service une pièce de monnaie qu'on avait soin de leur mettre dans la bouche.

Chimère, monstre fabuleux que tua Bellérophon, monté sur Pégase. Il avait une tête de lion, un corps de chèvre, une queue de serpent, et vomissait des flammes.

Chiron, centaure, fils de Saturne et de la nymphe Philyra; il connaissait les propriétés des plantes médicinales; il fut le maître d'Esculape et d'Achille.

Chlorée, nom donné par Virgile à deux combattants troyens.

Cicones, peuple de la Thrace.

Circé, magicienne qui changea en pourceaux les compagnons d'Ulysse.

Clitumne, rivière de l'Ombrie, aujourd'hui *Clitunno*, sous-affluent du Tibre.

Cocyte, fleuve des Enfers.

Cœus, Titan, fils d'Uranus et de la Terre.

Corythe, ville d'Étrurie, fondée par le roi Corythus, aujourd'hui Cortone.

Créuse, fille de Priam et d'Hécube, femme d'Énée et mère d'Ascagne.

Cumes, ancienne ville de Campanie, dont il ne reste que des ruines. C'est la Sibylle de Cumes qui vendit à Tarquin le Superbe les fameux livres Sibyllins, appelés souvent les oracles de Cumes.

Cyclopes, peuple de pasteurs anthropophages qui habitaient la Sicile. Comme ouvriers de Vulcain, les Cyclopes sont placés par les poètes sous l'Etna, dans l'île de Lipara ou dans l'île de Lemnos.

Cydon, ville de Crète, aujourd'hui La Canée.

Cyrène. Voyez *Aristée*.

Cythère. île de la mer Égée, aujourd'hui Cérigo. Vénus y avait un temple fameux.

Daces. La Dacie, au nord du Danube, forme aujourd'hui une partie de la Hongrie et de la Moldavie.

Danaens, proprement les Ioniens de l'Argolide, ainsi nommés de l'Égyptien Danaüs, fils de Bélus, qui bâtit la citadelle d'Argos. Ce nom chez les poètes désigne les Grecs en général.

Daphnis, fils de Mercure et d'une nymphe, célèbre par ses chants et sa beauté.

Dardanus, fils de Jupiter et de l'Arcadienne Électra, fondateur

de la ville de Dardanie en Troade, ancêtre des rois troyens, d'où le nom de Dardaniens donné à ces derniers.

Daunus, roi des Rutules, père de Turnus; d'où le nom de Dauniens donné aux Rutules et même à leurs alliés.

Decius, nom d'une grande famille romaine, célèbre par les *dévouements* de P. Decius Mus, à la bataille du Vésuve en 340, de son fils à Scutinum en 295, et de son petit-fils à Arculum en 279.

Déiphobe, fils de Priam et d'Hécube; après la mort de Pâris, il épousa Hélène, qui le livra aux Grecs lors de la prise de Troie.

Diane, déesse de la chasse, identifiée à l'Artémis des Grecs, fille de Latone. Avec son frère Apollon, elle naquit à Délos, près du mont Cynthus; de là ses surnoms de Délia, Cynthia.

Dicté, montagne de Crète. D'où *Dictéens*, synonyme de Crétois.

Didon, *Élise* ou *Élissa*, sœur du roi phénicien Pygmalion; s'enfuit avec un grand nombre de Tyriens, après que son frère eut fait périr son mari Sychée, d'après la tradition adoptée par Virgile. Elle fonda Carthage; elle se tua pour éviter de tomber aux mains d'un roi africain nommé Iarbas. Virgile a fait remonter son existence au temps de la guerre de Troie, pour la mettre en rapport avec Énée.

Dindyme, nom de deux montagnes de l'Asie Mineure consacrées à Cybèle, l'une en Mysie, l'autre dans la presqu'île de Cyzique.

Diomède, fils de Tydée; devenu roi d'Argos après la mort de son grand-père Adraste, il prit une part active à la guerre de Troie, pendant laquelle il accomplit avec Ulysse des exploits fameux (enlèvement des chevaux de Rhésus, du Palladium). Après diverses aventures, il arriva en Italie, où il devint l'ami du roi Daunus, dont il épousa la fille. Il passait pour le fondateur de diverses villes, Bénévent, Argyripe, Brindes, etc.

Dolopes, peuple de la Thessalie, amené par Achille, ainsi que les Myrmidons, au siège de Troie.

Doriens. Virgile emploie ce nom pour désigner les Grecs en général, ce que ne fait pas Homère.

Doris, mère des Néréides, déesse de la mer.

Drancès, vieillard latin, adversaire de Turnus.

Drusus, famille noble de Rome, à laquelle appartenait Livie, femme d'Auguste.

Éaque, fils de Jupiter et d'Europe, père de Télamon et de Pélée, par conséquent grand-père d'Achille. Il était un des trois juges des Enfers.

Élise. Voy. *Didon*.

Elysium ou **Champs Élyséens**, séjour des bienheureux dans les Enfers.

Encelade, fils de la Terre et du Tartare. Tué dans la révolte des Géants contre l'Olympe, il fut enfermé sous l'Etna.

Énée. Voyez l'Introduction, p. XXVII.

Éole, dieu des vents, fils de Jupiter ou de Neptune; son royaume s'appelait l'Éolie : ce sont les îles Lipari, sur la côte septentrionale de la Sicile.

Érèbe, fils du Chaos et de la Nuit. Son nom désigne aussi la partie la plus profonde des Enfers. C'est là que résidait Pluton.

Éridan, nom ancien du Pô.

Érynis. Voyez *Euménides.*

Éryx, roi de Sicile, tué par Hercule. Il donna son nom à une montagne, célèbre par son temple de Vénus.

Éthiopiens. L'Éthiopie comprenait la partie de l'Arabie située le long de la mer Rouge et la partie de l'Afrique qui s'étend au sud de l'Égypte. Les anciens désignaient aussi en général par ce nom les contrées les plus méridionales du monde connu.

Étoliens, nom donné par Virgile aux habitants d'Arpi en Apulie, parce que cette ville fut fondée par Diomède, fils du roi d'Étolie Tydée.

Euménides, *Érinyes* ou *Furies,* divinités infernales, chargées de punir les grands crimes, particulièrement les parricides, les fratricides, etc. Elles sont, dans la tradition la plus habituelle, au nombre de trois et se nomment Alecto, Tisiphone et Mégère.

Eurus, vent du sud-est.

Eurydice, femme du chantre Orphée. Voyez ce nom.

Évandre, fils d'Hermès (Mercure) et de la prophétesse Carmenta; il émigra en Italie, fonda, dit-on, environ un demi-siècle avant le siège de Troie, une ville située sur l'emplacement où Rome s'éleva plus tard, et contribua à la civilisation des Latins, à qui il apporta l'écriture, la musique, les cultes de Cérès, d'Hercule, du dieu Pan et d'autres divinités. Chez Virgile, il est l'allié d'Énée, et envoie à sa suite son fils Pallas, dont la mort est racontée au Xe livre de l'*Énéide.*

Fabius, célèbre famille romaine qui se chargea seule de la guerre contre les Véiens et fut exterminée dans une embuscade, en 478 avant Jésus-Christ.

Fabricius, vainqueur des Samnites en 282, prit une part active à la guerre contre le roi d'Épire Pyrrhus. Il mourut pauvre et célèbre par son désintéressement.

Falisques, habitants de Faléries, près du Tibre, en Étrurie.

Faune (Faunus), fils de Picus, roi légendaire du Latium. Il fut confondu avec le dieu grec Pan.

Féronie, déesse des Sabins, qui avait un bois sacré près de Capène.

Gabies, ville du Latium, dans le pays des Volsques. Ruines, près de Castiglione.

Gallus (Cornelius), poète élégiaque, protecteur de Virgile. Nommé préfet d'Égypte, puis exilé pour ses exactions, il se tua en 26 avant Jésus-Christ. Voyez l'Introduction, page X.

Garamantes, peuple de Numidie, à l'extrémité du monde connu des anciens. Leur ville était Garama, aujourd'hui Gherma.

Géryon, monstre à trois corps, tué par Hercule.

Gètes, peuple scythe; le pays appelé autrefois désert des Gètes correspond à la Bessarabie.

Gétules, habitants de l'Afrique, au sud de la Mauritanie et de la Numidie.

Glaucus, dieu marin, à qui Apollon donna le don de prophétie. Virgile donne ce nom à un guerrier troyen.

Gnosse ou **Cnosse**, ville de Crète.

Gorgones, monstres à corps de femme, placés par la mythologie aux confins occidentaux de la terre; elles étaient au nombre de trois. La plus célèbre est Méduse. Tuée par Persée, sa tête, dont l'aspect avait la propriété de pétrifier ceux qui la regardaient, orna l'égide de Jupiter attribuée plus tard à Minerve.

Gortyne, ancienne ville du sud de la Crète.

Gracques, Tiberius et Caius Gracchus, fils de Cornélie, fille de Scipion l'Africain, tribuns populaires qui furent tués l'un en 133, l'autre en 123 avant Jésus-Christ.

Gyas. Virgile donne ce nom à un Troyen et à un Latin (*Én.*, X, 318).

Halæsus, fils ou parent d'Agamemnon, qui, après le meurtre de celui-ci, vint en Italie où il fonda la ville des Falisques.

Harpalyce, femme thrace, délivra son père Harpalycus, roi des Amymnéens, qui était prisonnier des Myrmidons. Harpalycus ayant été chassé et tué à cause de sa cruauté, elle vécut de chasse et de brigandage et périt elle-même dans une embuscade.

Hèbre, fleuve de Thrace, aujourd'hui Maritza.

Hécate, un des noms de Diane ou la Lune, adorée comme une triple déesse; sous ce nom elle était une divinité infernale, présidant aux enchantements.

Hector, fils de Priam et mari d'Andromaque, le principal défenseur de Troie. Il fut tué par Achille.

Hécube, femme de Priam; elle eut de nombreux enfants, parmi lesquels Hector, Pâris, Créuse, Polyxène, Polydore, Déiphobe, Hélénus. Après la prise de Troie, elle devint captive d'Ulysse; lorsqu'elle eut arraché les yeux à Polymnestor, le meurtrier de son fils Polydore, elle fut changée en chienne et se précipita à la mer.

Hélénus, devin, fils de Priam et d'Hécube; captif de Pyrrhus, il lui succéda comme roi d'Épire et épousa Andromaque.

Hemus, ancien nom des Balkans.

Hercule, dieu fort en honneur chez les Italiens; il fut confondu avec l'Héraclès des Grecs, le dieu de la force, connu surtout par les douze travaux que lui attribue la fable.

Hespérie, le pays de l'Occident; ce nom désigna pour les Grecs l'Italie, et plus tard l'Espagne pour les Romains.

Hibères, peuplade espagnole, dont le nom s'étendit à toute la Péninsule.

Hister ou **Ister**, nom grec du Danube.

Hybla, ville de Sicile, au nord de Syracuse; elle fut détruite par les Romains pendant la seconde guerre punique. Son miel est souvent cité par les poètes.

Iacchus, nom de Bacchus.

Iapidie, pays des Carnes, au N.-E. de l'Adriatique; c'est aujourd'hui une partie de l'Istrie.

Iarbas, roi des Gétules. Voyez *Didon*.

Ida, chaine de montagnes de la Crète, et montagne de la Troade.

Idalie, ancienne ville de Chypre, consacrée au culte de Vénus.

Ilion, nom de la citadelle et par extension de la ville de Troie Ce nom vient du suivant.

Ilus, ancien roi de Troie, fils de Tros. C'était le nom primitif d'Iule.

Indigètes, nom donné aux grands hommes placés parmi les dieux nationaux, à Énée par exemple.

Ino, fille de Cadmus, épouse d'Athamas, roi d'Orchomène. Pour échapper à ce dernier, frappé de démence, elle se jeta à la mer avec son fils Mélicerte; ils furent changés en divinités marines sous les noms de Leucothoé et de Palémon.

Iris, messagère des dieux et particulièrement de Junon; c'est la personnification de l'arc-en-ciel.

Ismare, montagne de la Thrace.

Ithaque, île de la mer Ionienne, aujourd'hui Thiaki. C'est la patrie d'Ulysse.

Iule. Voyez *Ascagne*.

Ixion, roi des Lapithes; ayant outragé Junon, il fut, dans le Tartare, attaché à une roue qui tournait sans cesse.

Janicule, une des sept collines de Rome. Suivant Virgile, elle doit son nom à une forteresse qu'y fit bâtir Janus.

Janus, fils d'Apollon et petit-fils d'Érechthée, roi d'Athènes; sous le nom de *dieu au double visage*, il était honoré à Rome comme le dieu de l'année et comme le dieu de la paix et de la guerre. Son temple, élevé par Numa, restait ouvert pendant la guerre.

Junon, fille de Saturne, sœur et femme de Jupiter; son temple le plus fameux en Grèce était celui d'Argos. Dans la guerre de Troie elle soutint les Grecs, et elle poursuit Énée de sa haine.

Jupiter, le Zeus des Grecs, fils de Saturne et de Rhéa, le maître des dieux et des hommes; c'est le dieu qui régit les éléments et gouverne le monde. Les surnoms qui le désignent

sont innombrables comme les légendes auxquelles il est mêlé. Comme protecteur de Rome, il avait son principal sanctuaire sur le Capitole.

Juturne, nymphe latine; elle avait à Rome un temple et une fête annuelle; l'eau de sa source était généralement employée dans les sacrifices. Virgile en fait la sœur de Turnus.

Laocoon, Troyen, prêtre d'Apollon. Sa mort tragique et celle de ses fils racontée au IIe livre de l'*Énéide* est représentée dans le fameux groupe du Vatican.

Laodamie, femme de Protésilas, roi de Phylace en Thessalie, qui fut tué par Hector au début du siège de Troie; elle se tua pour suivre son mari aux Enfers.

Laomédon, roi des Troyens, père de Priam.

Lapithes, peuple de Thessalie, célèbre par son combat contre les Centaures qui, au mariage de Pirithoüs, voulurent enlever de force sa femme Hippodamie.

Larisse, la ville la plus importante de la Thessalie; les Grecs lui donnent encore ce nom, que portaient d'ailleurs plusieurs autres villes dans l'antiquité.

Larius, nom ancien du lac de Côme.

Latinus, roi légendaire du Latium; suivant la tradition généralement admise, il était fils de Faunus et de la nymphe Marica, mari d'Amata, et père de Lavinie.

Latium, pays de l'Italie centrale, sur le versant occidental. C'est le théâtre des événements qui sont racontés dans les cinq derniers livres de l'*Énéide*. Voyez la carte.

Latone, mère de Diane et d'Apollon qui les mit au monde dans l'île de Délos, sur le Cynthe.

Laurente, très ancienne ville du Latium, résidence du roi Latinus.

Lausus, fils de Mézence. Voyez ce nom.

Lavinie, fille de Latinus et femme d'Énée. C'est l'Hélène de l'*Énéide*.

Lavinium, vieille ville du Latium, fondée par Latinus ou par Énée en l'honneur de Lavinie, et célèbre par un temple de Vénus. Du temps des Antonins elle fut réunie à Laurente. Il en existe encore des ruines.

Lénéen, surnom donné à Bacchus, dieu du pressoir.

Lerne, ville et marais de l'Argolide, connus par l'hydre que dompta Hercule.

Léthé, fleuve des Enfers, dont les eaux ôtaient le souvenir du passé aux ombres qui en buvaient.

Liber, surnom de Bacchus.

Libye, ancien nom de l'Afrique.

Ligures, peuple qui habitait entre l'Apennin et le golfe de Gênes.

Linus, chantre légendaire, fils d'Apollon et de la muse Uranie.

Lucine, divinité qui présidait aux naissances, confondue généralement avec Diane, souvent avec Junon.

Lucrin, lac non loin de Baies, aujourd'hui encore Lago Lucrino.

Lyæus (qui délivre des soucis), surnom de Bacchus.

Lycaon, roi d'Arcadie, dont la fille Callisto fut changée par Junon en constellation sous le nom de la Grande Ourse.

Lycée, montagne d'Arcadie.

Lydiens, nom donné par Virgile aux Étrusques, qui tiraient leur origine des Lydiens de l'Asie Mineure; de là aussi le nom de fleuve Lydien donné par lui au Tibre.

Maia, fille d'Atlas, mère de Mercure.

Marcellus. Le plus illustre des membres de cette famille était celui qui tint tête à Annibal et qu'on appela l'épée de Rome; il fut tué en 208 pendant son cinquième consulat. — Le jeune Marcellus, dont Virgile déplore la mort prématurée, était neveu et fils adoptif d'Octave, qui lui donna la main de sa fille Julie. Il mourut en 22 avant J.-C., probablement empoisonné par Livie.

Marius, vainqueur de Jugurtha et des Cimbres, mort en 86 avant J.-C.

Marpesse, montagne de Paros.

Mars, l'Arès des Grecs, dieu de la guerre, une des divinités les plus honorées à Rome; ses principaux surnoms étaient *Gradivus* (celui qui marche dans les combats), et *Quirinus* (le dieu de la lance) que porta aussi son fils Romulus.

Marses, peuplade du Samnium, renommée pour sa bravoure.

Massique, montagne de Campanie, au pied de laquelle se trouvait le vignoble fameux de Falerne.

Massyles, habitants de la partie orientale de la Numidie.

Mère, ou Grande Mère, nom sous lequel était adorée Cybèle, la mère des dieux. Elle est encore appelée la Mère Idéenne, parce qu'elle avait habité le mont Ida en Crète, puis la montagne de la Troade qui reçut le même nom.

Mécène, ami et conseiller d'Auguste, né à Arretium en Étrurie, protecteur des hommes de lettres et en particulier d'Horace et de Virgile; les *Géorgiques* lui sont dédiées. Voyez l'Introduction, page x.

Médie, grande contrée centrale de l'Asie, au sud de la mer Caspienne. La ville principale, Ecbatane, était la résidence d'été des rois perses et parthes. La Médie était renommée pour la qualité de ses chevaux.

Mégère. Voyez *Euménides*.

Mélampus, devin fameux de Pylos. On compte de lui une foule d'aventures merveilleuses. Il passe pour un des fondateurs de la médecine, et guérit les filles de Prœtus, roi de Tirynthe,

à qui Bacchus avait ôté la raison afin de se venger de leur dédain pour son culte. Il épousa l'une d'elles, Iphianasse, et reçut une partie du royaume de Prœtus.

Mélicerte. Voyez *Ino*.

Memnon, fils de l'Aurore et de Tithon, roi d'Égypte et d'Éthiopie. Envoyé au secours de Priam, il fut tué par Achille.

Ménale, montagne d'Arcadie, d'où l'expression chants ménaliens, pour désigner les chants pastoraux.

Ménélas, roi de Sparte, frère d'Agamemnon et mari d'Hélène. Il prit une part glorieuse à la guerre de Troie, erra huit ans sur les mers et revint enfin à Sparte, où il jouit tranquillement de ses richesses. Il était père d'Hermione, qu'épousa Pyrrhus.

Méonie, partie de la Lydie, qui produisait le vin du mont Tmolus.

Messapus, fils de Neptune, vint de Grèce en Italie, et fut roi en Étrurie.

Mézence, roi de Cœré (ou Céré) en Étrurie; allié de Turnus, il fut tué, suivant une tradition, par Ascagne, après la mort d'Énée et de Turnus; suivant Virgile, il fut tué par Énée lui-même.

Minerve, déesse de la sagesse et des arts; sa statue était placée au Capitole, à côté de celles de Jupiter et de Junon. Elle est identifiée à la Pallas des Grecs, la déesse sans mère sortie du cerveau de Jupiter.

Minos, fils de Jupiter et d'Europe, roi légendaire de la Crète. Il devint, après sa mort, un des juges des Enfers.

Misène, héraut d'Énée, dont le nom fut donné au promontoire de Campanie, encore aujourd'hui appelé Punta di Miseno.

Musée, d'Athènes, prêtre et poète contemporain d'Orphée.

Mycène, ancienne capitale de l'Argolide, célèbre par ses chevaux; ruines fameuses décrites par Pausanias (mur cyclopéen, trésor d'Atrée, tombeaux d'Atrée et d'Agamemnon), et qui subsistent encore.

Myrmidons, peuplade du sud de la Thessalie, sur qui régnait Achille.

Néoptolème ou **Pyrrhus**, fils d'Achille, qui tua Priam lors de la prise de Troie. Il fonda un royaume en Épire, et fut tué à Delphes par Oreste, après avoir épousé la fille de Ménélas, Hermione.

Neptune, frère de Jupiter et dieu de la mer; c'est le Poséidon des Grecs. Dans les *Géorgiques*, il est invoqué comme créateur du cheval, et il intervient dans l'*Énéide* comme maître souverain de la mer.

Nérée, dieu marin, fils de l'Océan et de Téthys, et père des nymphes appelées Néréides. Son nom sert quelquefois à désigner la mer.

Nisus, roi de Mégare, dont la fille Scylla fut changée en aigrette

pour avoir causé la mort de son père, par amour pour Minos. Le même nom est porté par le jeune guerrier troyen dont la mort héroïque est racontée dans un fameux épisode du IXe livre de l'*Énéide*.

Norique, région située sur les pentes des Alpes, aujourd'hui la Styrie et la Carinthie.

Notus, vent du midi.

Nysa, vallée où fut élevé Bacchus, située vraisemblablement en Béotie. Diverses localités portent ce nom, qui y fut sans doute transporté avec le culte de ce dieu, en Thrace, en Arabie, dans l'Inde.

Oaxe, ville et probablement cours d'eau de Crète.

Œagre, roi de Thrace, père d'Orphée.

Œbalie, nom donnée à Tarente dont le fondateur légendaire était Œbalus.

Œnotriens, peuple du sud de l'Italie, où vint s'établir Œnotrus, fils de Lycaon, roi d'Arcadie. Ce nom désigne souvent les Italiens en général.

Œta, montagne de la Grèce, entre la Thessalie et la Phocide.

Olympe, montagne de la Grèce entre la Thessalie et la Macédoine. Elle était considérée comme la résidence des dieux, et ce nom désigne le ciel et les divinités supérieures.

Orcus, dieu des Enfers, dont le nom désigne souvent les Enfers eux-mêmes.

Orphée, chantre et poète de Thrace, qui prit part à l'expédition des Argonautes. Différents poèmes qui portent son nom appartiennent à des époques de beaucoup postérieures au XIIIe siècle avant Jésus-Christ, où il a vécu probablement.

Ortygie, ancien nom de Délos.

Ossa, montagne de la Grèce, dans la partie nord de la presqu'île de Magnésie. Voyez *Pénée*.

Palémon. Voyez *Ino*.

Palès, déesse rustique de l'ancienne Italie; elle présidait aux troupeaux. Sa fête était considérée comme l'anniversaire de la fondation de Rome, et tombait le 11e jour avant les calendes de mai.

Pallantée, ville fondée par Évandre, sur l'emplacement où plus tard s'éleva Rome.

Pallas. Voyez *Minerve*.

Pallas, père et fils d'Évandre. Voyez ce nom.

Pan, dieu arcadien des forêts et des pâturages; inventeur légendaire de la flûte appelée syrinx; il fut placé dans la suite de Bacchus. Les Romains confondirent avec lui leur dieu Faunus. A une époque postérieure, l'imagination populaire créa plusieurs Pans, comme elle multiplia les Faunes.

Panchaïe, contrée de l'Arabie, dont les anciens racontaient des merveilles plus ou moins vraisemblables.

Pangée, montagne de Macédoine, aujourd'hui Pirnari.

Panthus, Troyen, suivant Virgile, prêtre d'Apollon.

Paphos, ville de Chypre, séjour préféré de Vénus, qui y avait un temple vénéré. Il y avait aussi une Paphos nouvelle, florissante cité, non loin de la première, sur la côte occidentale de l'île.

Pâris ou Alexandre, fils de Priam et d'Hécube. Il est célèbre par sa beauté, par son jugement en faveur de Vénus, par l'enlèvement d'Hélène; il mourut pendant le siège de Troie, blessé par une des flèches d'Hercule dont le frappa Philoctète.

Parnasse, sommet de la chaîne de montagnes désignée elle-même par ce nom, non loin de Delphes. Il était consacré à Apollon, à Bacchus et aux Muses.

Paros, une des Cyclades, renommée par la beauté de ses marbres blancs.

Parrhasie, ville du sud de l'Arcadie.

Parthenius, montagne d'Arcadie.

Parthénope, ancien nom de Naples.

Parthes. Le nom de ce peuple fameux de l'Asie désigne souvent chez les poètes l'Asie tout entière, et particulièrement les nations orientales ennemies des Romains.

Pasiphaé, femme de Minos et mère du Minotaure.

Pélasges, peuple très ancien, qui envahit successivement la Grèce, l'Italie, l'Asie Mineure, les îles de l'Archipel et l'Espagne. Leur nom, chez les poètes, est souvent synonyme de Grecs.

Pélée, père d'Achille et grand-père de Néoptolème.

Pélion, montagne de la Thessalie, dans la presqu'île de Magnésie.

Pella, ville de Macédoine, d'où les Égyptiens prirent, chez les poètes, le nom de Pelléens, depuis la conquête de leur pays par Alexandre le Grand.

Pélops, fils de Tantale, roi de Sipyle en Asie Mineure. Après une foule d'aventures tragiques, il fonda un grand empire dans le pays qui de son nom s'appela Péloponèse. Parmi ses nombreux fils on compte Atrée et Thyeste, de tragique mémoire.

Pénée, principal cours d'eau de la Thessalie; il sort du Pinde, et coule dans la fameuse vallée de Tempé, entre l'Olympe et l'Ossa, avant de se jeter dans le golfe Thermaïque en Macédoine.

Penthésilée, fille de Mars, reine des Amazones, qui fut tuée par Achille pendant la guerre de Troie.

Pergame, citadelle de Troie, où se trouvaient le temple de Pallas et le palais de Priam.

Phèdre, fille de Minos et de Pasiphaé, et femme de Thésée; on connaît sa fin tragique, qui est le sujet de la *Phèdre* de Racine.

Phinée, roi de Thrace, qui, pour avoir fait crever les yeux à

deux fils qu'il avait eus d'un premier mariage, fut châtié par les Harpyes. Ayant aidé les Argonautes, il fut par eux délivré de ces monstres.

Phlégéthon, fleuve de feu qui enveloppait les Enfers.

Phœbé. Voyez Diane.

Phœbus. Voyez Apollon.

Phœnix, fils d'Amyntas, roi des Dolopes. Il fut le précepteur d'Achille et le suivit au siège de Troie.

Phrygiens, habitants de la vaste contrée de l'Asie Mineure appelée Phrygie; ce nom est employé chez Virgile comme synonyme d'Asiatique et particulièrement de Troyen.

Picus, divinité rustique des Romains, fils de Saturne et père de Faunus, changé en oiseau par Circé. Il avait le don de prophétie et fut le premier roi du Latium.

Pilumnus, antique dieu romain qui enseigna l'art de moudre le blé. Il protégeait les nouveau-nés.

Pinde, chaîne de montagne entre l'Épire et la Thessalie.

Pluton ou **Dis**, dieu des Enfers, Hadès chez les Grecs. Il était frère de Jupiter et mari de Proserpine.

Pollion (Asinius), ami et lieutenant de Jules César; il hésita ensuite entre Antoine et Octave, et fut leur intermédiaire lors du traité de Brindes. Il obtint des succès comme général, mais est connu surtout comme protecteur des lettres (voyez dans l'Introduction, page VIII, ses rapports avec Virgile) et comme orateur. Il composa une histoire des guerres civiles et des tragédies fort louées. Il mourut l'an 4 avant J.-C., âgé de quatre-vingts ans.

Polydore, le plus jeune des fils de Priam et d'Hécube. Il fut tué par son oncle Polymnestor, roi de Thrace, à qui il avait été confié pendant la guerre de Troie.

Polyphème, Cyclope, connu surtout par sa mésaventure avec Ulysse, racontée au IXe livre de l'*Odyssée*.

Préneste, ville du Latium, à 20 milles au sud de Rome; c'était une ville de refuge pour les Romains; elle était célèbre par son temple de la Fortune et par un temple de Junon. Aujourd'hui c'est Palestrina.

Priam, roi de Troie, fils de Laomédon, mari d'Hécube; il avait cinquante fils, dont le plus fameux fut Hector. Il fut tué lors de la prise de Troie par Néoptolème.

Priape, dieu rustique, protecteur des troupeaux, des jardins, des abeilles, des vignes. Il avait son principal sanctuaire à Lampsaque; les Romains l'identifièrent à leur Mutinus.

Procris, fille du roi d'Athènes Érechthée. Son mari Céphale la tua par mégarde à la chasse.

Proserpine, déesse des Enfers, fille de Cérès et femme de Pluton.

Protée, dieu marin, fils de Neptune et de Téthys, devin renommé.

Pygmalion, roi de Tyr, frère de Didon.

Pyrrhus. Voyez Néoptolème.

Quirinus, dieu de la lance, surnom de Mars et de Romulus.

Rhadamante, frère de Minos, et comme lui juge des Enfers.

Rhétée, cap de la Troade; le nom de Rhétéen est donc synonyme de Troyen.

Rhodope, montagne de la Thrace, résidence d'Orphée.

Romulus, fils de Mars et, par sa mère Réa Silvia, descendant d'Énée; avec son frère Remus il fonda Rome en 753 avant J.-C.

Rutules, peuple latin dont la ville principale, Ardée, fut détruite par les Romains.

Sabéens, peuple de l'Arabie Heureuse, dont la capitale était Saba.

Sabelliens, nom générique de quelques peuplades appartenant à la race sabine, telles que les Marses, les Marrucini, les Pœligni, les Vestini. Le mot est souvent employé tout simplement comme synonyme de Sabins.

Sabins, race énergique et belliqueuse, issue des hauteurs de l'Apennin, dont l'histoire est étroitement mêlée dès l'origine à celle des Romains. Une des branches les plus importantes est celle des Samnites.

Salmonée, fils d'Éole, fonda la ville de Salmoné en Élide. Ayant osé imiter le tonnerre, il fut foudroyé par Jupiter, qui le précipita dans les Enfers.

Sarpédon, roi de Lycie, fils de Jupiter; il prit part à la défense de Troie et fut tué par Patrocle.

Saturne, le Cronos des Grecs, fils d'Uranus et de la Terre; il épousa sa sœur Rhéa, et en eut Vesta, Déméter (Cérès), Héra (Junon), Hadès (Pluton), Poséidon (Neptune) et Zeus (Jupiter). Détrôné par ce dernier, il se réfugia, suivant la tradition romaine, en Italie, où son règne fut le temps de l'âge d'or. Il avait un temple au pied du Capitole, et l'on y conservait le trésor public. Les joyeuses fêtes des Saturnales se célébraient en décembre.

Scées (Portes), nom d'une des entrées de Troie.

Scipions, une des branches les plus illustres de la grande famille Cornelia. Les plus célèbres furent le premier Africain, le vainqueur de la deuxième guerre punique, et son petit-fils par adoption, Scipion Émilien, le second Africain, qui détruisit Carthage et Numance.

Scylla, fille de Nisus. Voyez ce nom. — Une autre Scylla, fille de Phorcus, fut changée par la magicienne Circé en un écueil redouté dans le détroit de Sicile, en face du goufre de Charybde.

Scythes. Ce nom désigne tous les peuples barbares qui habitaient le nord-est de l'Europe et le nord-ouest de l'Asie.

Sères, peuple de l'Asie orientale, probablement les Chinois.

Serranus, surnom d'Atilius Regulus, qui battit les Carthaginois aux îles Lipari, en 257 avant J.-C.

Sibylle, nom donné par les Grecs et les Romains à différentes femmes douées de l'esprit prophétique. La plus célèbre est celle de Cumes, avec qui Virgile met Énée en relation, et à qui remonte l'origine des fameux livres sibyllins.

Sicyone, ville d'Achaïe, renommée par les vins et les huiles de son territoire.

Sidon, ancienne ville phénicienne, au nord de Tyr. Le nom de Sidonien est synonyme de Phénicien.

Sigée, promontoire de la Troade, à l'extrémité nord-ouest de l'Asie; il s'y trouvait une ville du même nom avec un port.

Sila, plateau du Brutium, à l'extrémité sud des Apennins.

Silvain, dieu latin qui présidait aux forêts et aux troupeaux, souvent confondu avec Pan et Faune.

Silvius Énée, fils d'Énée et de Lavinie, suivant les uns, fils d'Ascagne suivant les autres, ancêtre de la dynastie des rois d'Albe, qui tous portèrent le nom de Silvius.

Simoïs, cours d'eau de la Troade, qui sortait de l'Ida et se réunissait au Scamandre sous les murs d'Ilion.

Sinon, un des assiégeants de Troie, dont la ruse décida les Troyens à introduire dans la ville le funeste cheval de Troie.

Sirènes, monstres moitié femmes, moitié oiseaux, qui habitaient des îles sur les côtes de Campanie; elles attiraient les voyageurs sur les écueils par leurs chants.

Sithonie, langue de terre centrale de la presqu'île macédonienne de Chalcidique. Ce nom est employé comme synonyme de Thrace.

Sperchius, fleuve de Thessalie, aujourd'hui Hellada.

Strophades, deux îles de la mer Ionienne, au sud de Zacynthe, aujourd'hui Strivali.

Strymon, fleuve de Macédoine, qui se jette dans la mer au sud d'Amphipolis.

Styx, fleuve des Enfers.

Sychée. Voyez *Didon*.

Syrtes, la grande et la petite Syrte, deux golfes sur la côte septentrionale de l'Afrique; la première est aujourd'hui le golfe de la Sidre; la seconde, plus à l'ouest, correspond au golfe de Gabès.

Tanaïs, fleuve de Sarmatie, aujourd'hui le Don.

Tartare, partie des Enfers où les coupables subissaient leurs peines; ce mot désigne souvent les Enfers dans leur ensemble.

Taygète, chaîne de montagnes du Péloponèse, qui sépare la Laconie de la Messénie et aboutit au cap Ténare.

Ténare, promontoire de Laconie, avec des grottes où l'on plaçait une entrée des Enfers.

Ténédos, île de l'Archipel, au sud de l'entrée des Dardanelles.

Teucer, fils du fleuve Scamandre, premier roi de Troie. D'où le nom de Teucriens donné aux Troyens. Ne pas confondre avec le Salaminien Teucer, fils de Télamon, un des assiégeants de Troie.

Thétis, nymphe de la mer, fille de Nérée, femme de Pélée et mère d'Achille.

Thymbra, ville de la Troade, où se trouvait un temple d'Apollon.

Timave, fleuve qui se jette dans l'Adriatique au nord du golfe de Trieste, aujourd'hui Timavo.

Torquatus (Manlius), consul connu par sa sévérité; dans une guerre contre les Latins, son fils ayant combattu malgré ses ordres et vaincu, il le fit périr (340 avant J.-C.).

Trinacrie, l'île triangulaire, autre nom de la Sicile.

Triton, dieu marin, fils de Neptune et d'Amphitrite. Les Tritons étaient des monstres, moitié hommes, moitié poissons, qui faisaient cortège aux divinités de la mer.

Troie ou **Ilion**, fut détruite par les Grecs environ 1200 ans avant l'ère chrétienne. On n'est pas d'accord sur l'emplacement exact qu'elle occupait; quelques-uns pensent qu'elle se trouvait là même où fut construite une nouvelle Ilion, et où se dresse aujourd'hui le tertre d'Issarlik.

Ulysse, en grec Odysseus, roi d'Ithaque. Un des Grecs les plus importants au siège de Troie. Son retour est raconté dans l'*Odyssée*. Outre Télémaque, que lui donna Pénélope, il eut de Circé Télégonus, qui le tua, suivant une des nombreuses et obscures légendes sur sa fin propagées par les poètes.

Vénus, l'Aphrodite des Grecs, déesse de la beauté et de l'amour; son culte avait pour centre principal l'île de Chypre. La tradition fait d'elle la femme de Vulcain et l'unit à Mars et à Anchise, le père d'Énée. Voyez l'Introduction, page XXIX.

Vesta, fille de Saturne et de Rhéa, la déesse du foyer. On sait le culte particulier qui lui était rendu à Rome par les Vestales. Elle avait aussi un temple vénéré à Lavinium, où Énée aurait apporté le feu sacré avec les Pénates de Troie.

Volsques, peuplade antique de l'Italie, qui habitait sur les bords du Liris, aujourd'hui Garigliano, et s'étendait jusqu'à la mer de Toscane. Leur ville principale était Suessa Pometia. Ils furent soumis par les Romains en 338 avant J.-C.

Vulcain, chez les Grecs Héphaistos, fils de Jupiter et de Junon, dieu du feu. Chassé du ciel, il habita Lemnos; c'est là et sous l'Etna que l'on place les forges où il fabriquait la foudre avec les Cyclopes.

Xanthe, autre nom du Scamandre, fleuve de Troade. D'après Virgile, Hélénus donna ce nom à un petit cours d'eau de l'Épire.

Zéphyre, vent d'ouest, qui commençait à souffler au printemps; il s'appelait encore Favonius.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS V

INTRODUCTION

I. — Biographie VII
II. — Les Bucoliques. — Imitation de Théocrite. L'allégorie dans les Églogues de Virgile XII
III. — Les Géorgiques. — Leur originalité. Le plan et la composition. Les épisodes XVIII
IV. — L'Énéide. — La légende d'Énée. Caractère du poème. XXVI
V. — Virgile devant la postérité XXXV

LES BUCOLIQUES

ÉGLOGUE I. — Mélibée, Tityre 1
— IV. — Pollion 5
— V. — Ménalque, Mopsus 8
— X. — Gallus 1

LES GÉORGIQUES

LIVRE I. — Les orages. Les pronostics du temps 15
— II. — 1. Éloge de l'Italie 21
2. La vie des champs 24
— III. — 1. La vache. Le cheval 28
2. Première éducation des jeunes animaux .. 29
3. Les taureaux 31
4. Les maladies des troupeaux. La peste du Norique 32

LIVRE IV. — 1. Les combats des abeilles..... 38
2. Le vieillard de Tarente..... 39
3. Reconstitution des ruches. La légende d'Aristée..... 40

L'ÉNÉIDE

LIVRE I. — Arrivée des Troyens à Carthage..... 51
— II. — Énée raconte à Didon la prise de Troie..... 69
— III. — Aventures d'Énée après la prise de Troie.... 89
— IV. — Didon s'unit à Énée. Abandonnée par lui, elle se donne la mort..... 99
— V. — Retour en Sicile. Jeux en l'honneur d'Anchise. Incendie d'une partie de la flotte. Départ pour l'Italie..... 112
— VI. — Énée descend aux Enfers, conduit par la Sibylle de Cumes..... 129
— VII. — Les origines de la guerre..... 155
— VIII. — Les commencements de la guerre. Les armes d'Énée..... 167
— IX. — Turnus, en l'absence d'Énée, menace le camp des Troyens. Épisode de Nisus et d'Euryale. Le camp assiégé..... 180
— X. — Conseil des dieux. Énée arrive au secours des siens. Combat acharné. Mort de Pallas, fils d'Évandre. Turnus dérobé à la lutte par Junon. Mort de Lausus et de son père Mézence..... 197
— XI. — Ensevelissement des morts. Dissentiments de Turnus et de Drancès. La lutte recommence. Exploits et mort de Camille..... 212
— XII. — Préparatifs d'un combat singulier demandé par Turnus. Nouveaux obstacles créés par Junon. Le combat général recommence. Mêlée sanglante. Enfin, les deux rivaux se rencontrent. Turnus est tué..... 229
INDEX DES NOMS PROPRES..... 249

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 576-97.

Armand Colin & Cie

ÉDITEURS

5, rue de Mézières, Paris

PAGES CHOISIES DES GRANDS ÉCRIVAINS

Balzac (G. Lanson). 1 vol. in-18 jésus, broché, **3** fr. **50**; relié toile. . . . . **4** »

Ce volume contient des récits extraits des principaux romans de Balzac : *la Maison du chat qui pelote*, les *Mémoires de deux jeunes mariées*, *la Femme de Trente ans*, *Béatrix*, *Eugénie Grandet*, *Pierrette*, *le Curé de Tours*, *les Deux poètes*, *le Père Goriot*, *César Birotteau*, *la Cousine Bette*, *le Cousin Pons*, *les Paysans*, *la Recherche de l'absolu*. On a donné une grande partie du *Colonel Chabert*. Ces morceaux ont été très rigoureusement choisis pour pouvoir être lus de tout le monde. On a préféré en restreindre le nombre et en augmenter l'étendue : des récits un peu amples et suivis seront toujours plus intéressants. On a écarté certaines œuvres très connues et très innocentes, précisément parce que ce sont celles qu'on met aux mains de tous les jeunes gens et jeunes filles : il était donc inutile de les représenter ici. Ainsi *Ursule Mirouet*, *Modeste Mignon*. On a fait une place à *Eugénie Grandet* et à *la Recherche de l'absolu* pour leur exceptionnelle valeur. On a essayé de présenter Balzac par les meilleurs côtés de son génie : il est incomparable dans l'expression des types bourgeois et de la vie provinciale; c'est ce que l'on trouvera surtout ici; au contraire, le mauvais roman et le fantastique obscur ont été écartés. Ce volume pourra guider les jeunes esprits vers l'observation des caractères et la connaissance de la vie. Une étude composée d'après la correspondance de Balzac fait connaître l'homme, sa vie, son humeur, ses goûts, tout ce qui peut, dans l'homme, expliquer l'œuvre. Des notices précèdent les extraits, toutes les fois qu'il est nécessaire, pour mettre le lecteur au courant des données du roman et des faits antérieurs.

PAGES CHOISIES DES GRANDS ÉCRIVAINS

Chateaubriand (S. Rocheblave). 1 vol. in-18 jésus, broché, **3** fr. **50**; relié toile. . . . . **4** »

On ne lit plus guère aujourd'hui Chateaubriand *in extenso*. Il a trop d'art pour nos façons expéditives; son verbe est trop ample pour notre goût étriqué; enfin, peut-être aussi n'accuse-t-on pas sans raison chez lui une certaine monotonie, des formes surannées et, chose plus grave, un assez petit nombre d'idées.

Mais ces idées sont grandes, voire grandioses. Idées et style éclatèrent comme une magnifique nouveauté au lendemain de la Révolution, et le branle qu'elles donnèrent aux esprits, irrésistible et général au début, contrarié par la suite, poursuit encore aujourd'hui sa marche. Chateaubriand a vraiment « sonné le chant du départ du XIXe siècle ».

Si la nécessité ne nous excusait déjà de présenter en fragments l'œuvre de ce poète en prose, on pourrait encore alléguer qu'il se prête plus qu'un autre aux extraits, aux « morceaux choisis ». Il abonde en cadres, scènes, tableaux. Même quand il raisonne, il ne peut s'empêcher de peindre. Ce sont ces peintures brillantes, si propres à charmer les jeunes imaginations, que l'on a rassemblées ici sous quatre titres, qui offrent comme le quadruple aspect de Chateaubriand écrivain : *Chateaubriand apologiste du christianisme*; *Chateaubriand précurseur du romantisme*; *Chateaubriand inventeur du poème en prose*, et *Chateaubriand voyageur*.

L'œuvre politique de notre auteur, si remarquable, mais si dénuée de sérénité, a été systématiquement écartée de ce recueil. En revanche, on a raconté quelques chapitres de sa vie, en attendant ceux que la prochaine vulgarisation des *Mémoires d'outre-tombe* nous permettra d'ajouter.

PAGES CHOISIES DES GRANDS ÉCRIVAINS

Cicéron (Paul Monceaux). 1 vol. in-18 jésus, broché, **3** fr. **50**; relié toile. . . . . **4** »

On a réuni dans ce recueil les pages les plus célèbres et les plus belles de Cicéron, en y intercalant aussi d'autres morceaux moins connus qui aident à comprendre sa physionomie. Tous ses ouvrages importants sont ici représentés, et ces fragments sont liés entre eux par de courtes *notices*, grâce auxquelles on ne perd point de vue l'ensemble. On y étudie successivement l'avocat, l'orateur politique, le rhéteur, le philosophe, l'écrivain épistolaire. Une *Introduction*, complète et précise, permet d'embrasser d'un coup d'œil la carrière et l'œuvre de Cicéron.

On a donné un soin tout particulier à la traduction, qui est entièrement nouvelle. On a voulu, avant tout, être exact et satisfaire aux exigences de la philologie moderne. Mais on a voulu aussi être clair et lisible; et l'on n'a épargné aucun effort pour que ces *Pages*, fidèlement traduites du latin, fussent aussi de vraies pages de français.

Ainsi conçu, ce volume est à la fois un livre de lecture et un livre d'enseignement. Il s'adresse d'abord aux personnes qui, ne sachant pas le latin ou l'ayant oublié ou n'ayant pas le loisir de recourir au texte des œuvres complètes, désireraient cependant se faire une idée juste de Cicéron. Les gens du monde, les jeunes filles curieuses de littérature ancienne, les étudiants y trouveront un manuel commode et un livre d'une lecture agréable et élevée.

PAGES CHOISIES DES GRANDS ÉCRIVAINS

Flaubert (G. Lanson). 1 vol. in-18 jésus, broché, 3 fr. 50; relié toile. . . . . 4 »

Ce volume contient la *Légende de saint Julien l'Hospitalier* presque en entier (sauf deux pages), d'amples extraits de *Madame Bovary* et de *Salammbô*, une vaste scène de la *Tentation de saint Antoine*, quelques chapitres de l'*Education sentimentale* et de *Bouvard et Pécuchet*, enfin de belles pages descriptives prises dans les récits de voyage de Flaubert (*Par les champs et par les grèves*). Une étude appuyée surtout sur la *Correspondance* fait connaître l'homme, son caractère et ses doctrines. On a pris pour maxime très rigoureuse de ne rien donner dans ce volume qui ne pût passer sous tous les yeux et s'offrir à tous les esprits. On a exclu non seulement les parties de l'œuvre auxquelles nul ne pourrait songer, mais celles même qui dans le détail eussent exigé trop de ratures et de mutilations. On n'a donc pris que les scènes qui pouvaient se transporter dans leur intégrité, ou avec de légères suppressions. Il a semblé que Flaubert était un artiste qui ne pouvait supporter un autre traitement, et qu'il fallait avoir un respect absolu de sa forme. On espère que le caractère de son œuvre se dégagera bien dans ces extraits : *Saint Julien* et *Salammbô* feront sentir sa puissance de décoration pittoresque; les fragments de *Madame Bovary* montreront sa puissance d'analyse. De la *Tentation*, on lira la scène du défilé des déesses, une scène prodigieuse d'épopée philosophique. On a voulu que ceux qui liront ce volume y trouvent une expression fidèle du grand artiste et du fort esprit qu'était Flaubert — sans compter l'intense et délicat plaisir que donnent ces récits pathétiques et ces tableaux pittoresques, d'un art si net et si loyal, si dédaigneux de tous les moyens faciles et vulgaires.

PAGES CHOISIES DES GRANDS ÉCRIVAINS

Théophile Gautier (Paul Sirven). 1 vol. in-18 jésus, broché, 3 fr. 50; relié toile. . . . . 4 »

Théophile Gautier, qui s'était senti d'abord une vocation pour la peinture, est demeuré peintre durant toute sa vie d'écrivain.

On trouvera dans ce volume des fragments assez étendus du *Capitaine Fracasse*; ils sont reliés entre eux par de courtes analyses permettant de suivre l'action de ce roman d'aventures, qui reporte le lecteur au temps de Louis XIII. Puis avec *Militona*, nous voyons l'Espagne des *corridas* et des sérénades; le *Roman de la Momie* nous initie, en des pages pleines à la fois de charme et d'érudition, à la vie pompeuse et mystique des Pharaons. Le *Pavillon sur l'eau*, joli paysage chinois, l'*Enfant aux souliers de pain*, légende de la vieille Allemagne, et le *Nid de Rossignols*, touchante fantaisie, complètent les emprunts faits à Théophile Gautier romancier.

Le critique littéraire, le critique d'art est représenté par un heureux choix des meilleures études qu'il a consacrées aux écrivains de son époque, aux artistes de tous les temps, s'attachant moins à juger leurs œuvres qu'à rendre compte des idées qu'elles lui suggèrent et des sensations qu'elles lui font éprouver.

Au poète enfin appartient toute la fin du volume. On y lira avec plaisir les pièces les plus colorées, les plus artistement rythmées de l'auteur d'*Émaux et Camées*.

Toutes ces faces si variées du talent de Théophile Gautier sont exposées dans une intéressante introduction, qui fait revivre dans son milieu cette belle figure d'artiste.

PAGES CHOISIES DES GRANDS ÉCRIVAINS

J.-M. Guyau (ALFRED FOUILLÉE, membre de l'Institut). 1 vol. in-18 jésus, broché, **3** fr. **50**; relié toile . . . . . **4** »

Nul écrivain de notre siècle n'a, avec plus d'éloquence que Guyau, exprimé ce qu'il y a de meilleur dans l'âme contemporaine, sa foi présente et sa divination de l'avenir.

On a divisé les extraits en quatre parties : — I, *Art et littérature*; II, *Morale et éducation*; III, *Philosophie et religion*; IV, *Poésie*. Toutes les grandes œuvres de Guyau ont été mises à contribution. Les *Problèmes de l'esthétique* et l'*Art au point de vue sociologique* ont fourni des fragments admirables sur la poésie, la littérature et les arts. La *Morale anglaise*, l'*Esquisse d'une morale*, *Éducation et Hérédité*, contiennent des morceaux de la plus haute inspiration sur la générosité comme principe de la morale, la charité et le sacrifice, la paternité, le rôle de la femme et de la mère, l'éducation, la patrie, le problème social, sur toutes les questions qui, aujourd'hui, nous attirent et nous passionnent. Au livre capital de Guyau sur la religion, souvent mal interprété, on a emprunté des pages sublimes sur le fondement indestructible des religions et des philosophies, sur la destinée du monde et de l'homme.

Il n'y a pas une page, en ces extraits, qui puisse blesser aucune conviction, tant l'auteur a su mettre en pratique sa maxime d'universelle sympathie : Tout aimer pour tout comprendre. Grâce à l'intérêt actuel et à l'attrait pénétrant du style, ce livre est vraiment pour tous une sagesse condensée, quelque chose qui, pour notre époque, pourrait être ce que fut le *Manuel* d'Epictète dans l'antiquité. Avoir lu ces pages, c'est se trouver initié sans effort à ce qu'il y a de plus généreux dans l'esprit de notre temps et de notre pays.

PAGES CHOISIES DES GRANDS ÉCRIVAINS

Homère (MAURICE CROISET, professeur au Collège de France). 1 vol. in-18 jésus, broché, 3 fr. 50 ; relié toile. . . . . 4 »

Homère est peut-être, entre les grands poètes de l'humanité, celui qu'il est le moins permis d'ignorer. D'ailleurs, il est également propre à intéresser de jeunes lecteurs par ses récits, tantôt héroïques, tantôt merveilleux, et à charmer des esprits déjà mûrs par la peinture, à la fois simple et profonde, des sentiments humains.

Ces *Pages choisies* contiennent une série de morceaux traduits, encadrés dans une analyse continue. On s'est efforcé, dans cette analyse, de resserrer toutes les parties du récit dont l'intérêt a diminué par l'effet du temps, par exemple les longues narrations de batailles ; et toutefois, en les abrégeant, il a paru bon d'en conserver autant que possible la couleur générale, les traits connus, les expressions souvent citées, ne fût-ce que pour mettre le lecteur en état de comprendre les allusions au texte d'Homère, si fréquentes chez les auteurs classiques. Quant aux morceaux traduits — et la traduction en est entièrement nouvelle, — ce sont d'abord les plus beaux, et ensuite un certain nombre de ceux qui caractérisent le mieux cette antique poésie. Il y en a d'étendus, tels que l'altercation d'Achille et d'Agamemnon, les adieux d'Hector et d'Andromaque. Il y en a aussi de fort courts : car, dans les récits même qui ont été abrégés, il arrive souvent qu'une comparaison de quelques vers ou un passage descriptif offrent des beautés de premier ordre.

Tel qu'il est, ce volume s'adresse en premier lieu à la jeunesse, même aux jeunes filles. Il s'adresse ensuite aux personnes qui, voulant relire Homère, y trouveront ce qu'il y a de plus admirable dans le grand poète, tout ce qu'il importe de ne pas oublier.